BnF Gallica

Christna et le Christ (Nouvelle édition...) / par Louis Jacolliot,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Jacolliot, Louis (1837-1890). Auteur du texte. Christna et le Christ (Nouvelle édition...) / par Louis Jacolliot,.... 18...

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

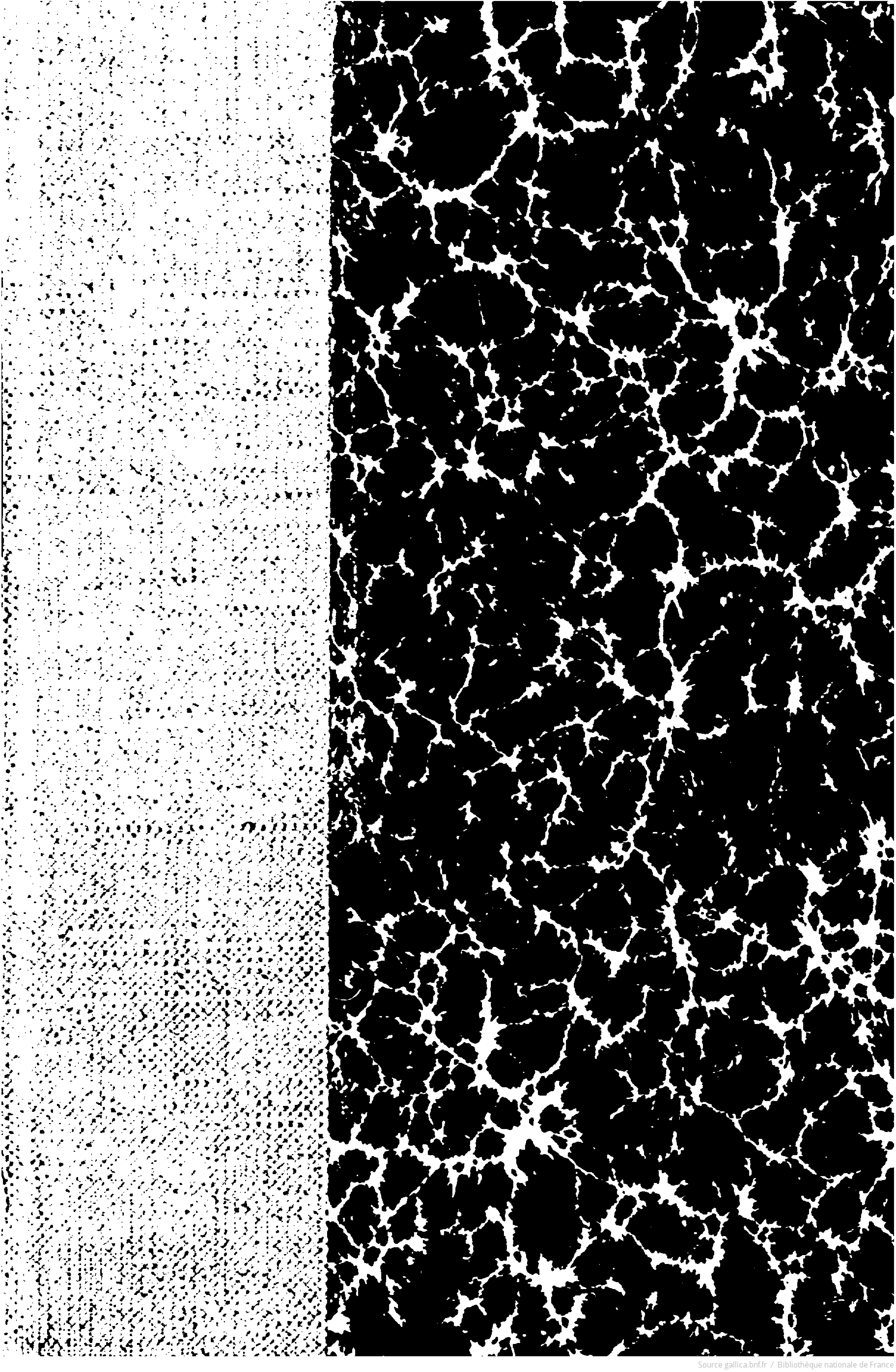
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

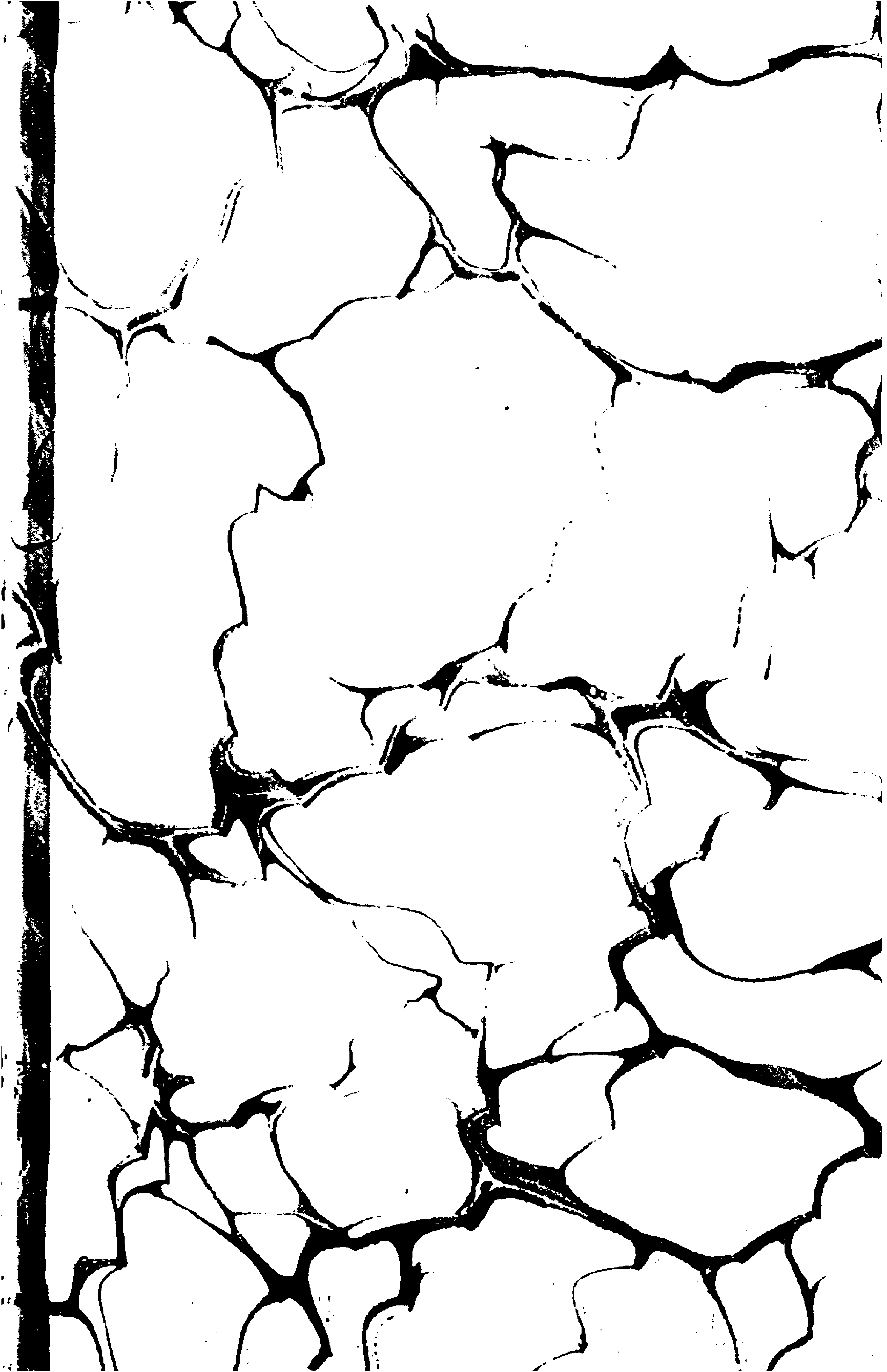
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





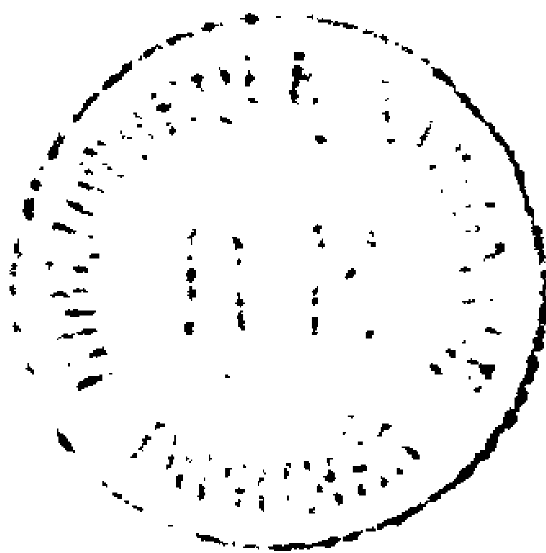
STEMPFER-REL.

CHRISTNA

ET

LE CHRIST

Acq 6 —
6° O² k
2400
8° O²k
620



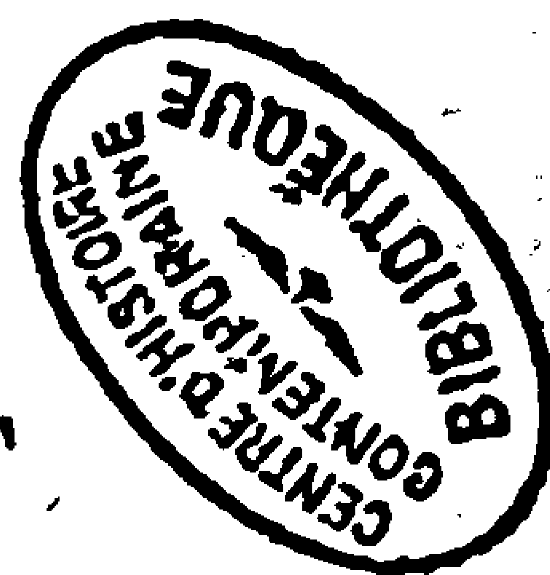
autre édition
d. 1874
8522
DON
220908

254-8-13 — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie

CHRISTNA

ET

LE CHRIST



PAR

LOUIS JACOLLIOT

Auteur de la *Bible dans l'Inde* et des *Fils de Dieu*

Nouvelle édition

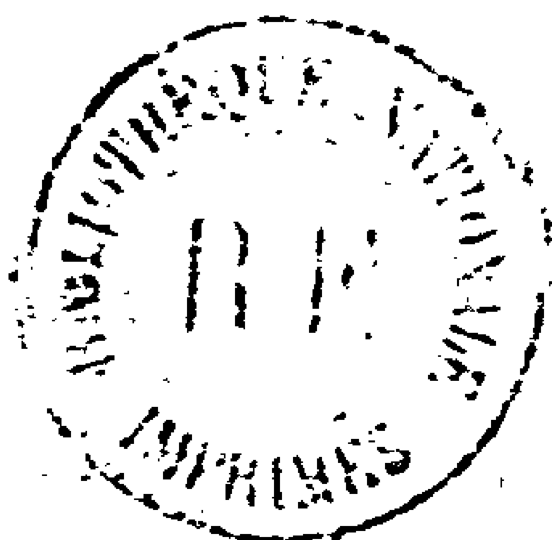
LINGAM — NARA — SPIRITUS SANCTUS
PHALLUS — PRIAPE
LE CYGNE DE LÉDA — LA COLOMBE DE MARIE

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE
IMPRIMES

PRÉFACE

Nous sommes au seuil d'un monde nouveau.

La science, avec ses méthodes rigoureuses, a tué la poésie religieuse et la légende historique, et le jour est prochain où l'on ne voudra plus croire qu'aux choses sensées, rationnelles et humaines.

Pendant plusieurs milliers d'années, l'homme a accepté sans contrôle, sans discussion, des traditions et des faits prétendus historiques, uniquement parce que d'autres les avaient narrés avant lui et que ces événements avaient reçu du temps et de la crédulité des masses un semblant de consécration.

L'histoire est à rétablir sur des bases plus philosophiques, plus conformes à la nature, à la destinée de l'humanité, et à la dignité de l'Être suprême... Et ce sera l'honneur de notre temps d'oser le tenter !

Promenez-vous dans le passé, à travers les civilisations éteintes, le même spectacle vous attend partout :

Partout les peuples ont été la proie, le bétail du prêtre, du roi et des aristocraties féodales ;

Partout, pour maintenir l'esclave sous la chaîne, on l'a plongé dans les superstitions les plus grossières et les plus immorales;

Partout on a fait du Créateur un être capricieux et sanguinaire, un épouvantail destiné à protéger la vie de paresse et de débauche des *initiés*, ces classes dirigeantes des temps anciens.

En rétablissant la vérité religieuse et historique, la raison reprendra ses droits, les inventions sacerdotales s'écrouleront d'elles-mêmes. Dieu, cette loi intelligente et suprême de tout ce qui existe, sera dégagé de toutes les légendes de l'anthropomorphisme, et les peuples, débarrassés des folies hiératiques et royales, pourront se régénérer par le travail libre, l'instruction égale pour tous, et la liberté!

Mais pour cela il faut repousser résolûment le passé.

Vivre sans lui, ou périr par lui, tel est le dilemme qui se pose aux sociétés modernes.

Et il faut se hâter dans notre choix, si nous ne voulons, avant un siècle, en face de la jeune Amérique qui attire à elle le meilleur de ce qui nous reste, nos industries et nos travailleurs... n'être plus que des peuples historiques.

Ce n'est pas l'homme qui vieillit, ce sont ses institutions qui n'ont plus de séve, qui ne distillent plus la force et la vie, et qu'il faut savoir changer à temps... Il faut retourner de fond en comble l'héritage qui a trop produit, car il ne donne plus de récolte, quelque belle que soit la graine qu'on lui confie.

Comme activité et originalité, l'Inde, qui fut le grand foyer

de la civilisation antique, et presque tout l'Orient ne comptent plus dans la famille humaine.

La Turquie n'est plus qu'un cadavre que ses médecins essayent inutilement de galvaniser.

L'Égypte contemple sous le fouet d'un pacha ses obélisques et ses sphinx mutilés.

Les Arabes de la côte africaine s'endorment sur les rives de la Méditerranée, sans se douter de ce que furent leurs ancêtres de l'Alhambra et de Grenade.

La Grèce a été.

L'Espagne essaye de ne pas mourir.

L'Italie est peut-être sur le seuil d'un réveil.

Les Slaves s'agitent.

Les Germains, inassouvis, rêvent de nouveaux pillages.

Que va devenir la France?

Le passé religieux et social, c'est le champ épuisé, c'est la tombe!...

L'avenir rationaliste et démocratique, c'est le terrain vierge et fécond, c'est la vie!...

Que tout ce qui possède une plume s'unisse à tout ce qui est une voix, pour conduire notre vieille Gaule sur le sol nouveau!

CHRISTNA ET LE CHRIST

Les deux religions les plus anciennes, le brahmanisme et son rameau le bouddhisme, qui comptent plus des deux tiers des habitants du globe parmi leurs adeptes, sont basées sur le mythe de l'incarnation périodique de la divinité.

D'après les brahmes et les bonzes, Dieu, chaque fois qu'il sent le besoin de ramener au bien ses créatures qui s'en éloignent, prend une forme visible pour communiquer avec elles, et c'est la forme humaine qu'il revêt le plus volontiers.

Tantôt il apparaît sous les traits d'un guerrier, d'un pénitent ou d'un sage; tantôt il s'incarne dans le sein d'une vierge, et parcourt toutes les étapes de la vie humaine, de l'enfance à l'âge mûr et à la mort, prêchant aux populations la soumission la plus absolue aux ordres des prêtres et des rois.

Le mythe de l'incarnation est une des plus vieilles inventions sacerdotales de l'Orient : grâce à lui, les brahmes purent maintenir dans une constante obéissance les peuples qu'ils opprimaient.

Aux premiers symptômes de ralentissement de la foi, à la première tentative de rébellion, un homme paraissait, se disant envoyé par Dieu, et les nations s'agenouillaient sur son passage et reprenaient paisiblement le collier. D'autres fois, c'était le chef même des révoltés que l'on gagnait en le gorgeant de biens et d'honneurs, ou que l'on faisait assassiner s'il était incorruptible; et, dans un cas comme dans l'autre, les brahmes l'honoraient habilement comme un Dieu, lui faisaient une légende, et confisquaient à leur profit la révolution commencée.

Le christianisme est né plus tard d'une de ces incarnations.

D'après les légendes hiératiques du brahmanisme et du christianisme, deux incarnations de la divinité qui auraient porté les mêmes noms, Iezeus Christna et Iezeus Christos, se seraient produites dans le monde à cinq mille ans de distance l'une de l'autre.

Ces deux rédempteurs, promis par Brahma et Jeovah après la faute d'Adima et d'Adam, auraient été ensuite annoncés par de nombreuses prophéties.

Tous deux auraient eu pour mères des femmes restées vierges, Devanaguy et Mariam, malgré la conception.

Tous deux auraient été soumis dès leur naissance aux mêmes persécutions de la part de Kansa, tyran de Madura dans l'Inde, et d'Hérode, tétrarque de la Judée.

Tous deux auraient par miracle échappé au massacre des innocents.

Tous deux, avec leurs disciples, auraient prêché la même

morale, et se seraient donnés comme des envoyés célestes.

Tous deux auraient accompli de prétendus miracles, ressuscité les morts, guéri les aveugles, les boiteux et les sourds; et chassé le démon des corps des possédés.

Tous deux seraient morts victimes de la vengeance des prêtres, dont ils avaient dévoilé les vices et sapé le despotisme par leurs prédications égalitaires.

Tous deux seraient remontés au ciel après avoir terminé leur mission.

Suivant les brahmes, Christna serait né à Madura, dans le sud de l'Indoustan, quatre mille huit cents ans avant notre ère.

D'après les prêtres romains, le Christ serait né à Bethléem, il y a un peu moins de dix-neuf siècles.

Les deux sectes religieuses ont fait des dieux de ces prétendus rédempteurs.

Il est impossible de considérer ces deux légendes comme indépendantes l'une de l'autre et de croire que le même mythe religieux ait pu se produire deux fois dans des circonstances identiques.

La Judée s'est évidemment inspirée de l'Inde.

L'Inde a pour elle le temps, l'histoire et la science; et ce ne serait que par le plus singulier des anachronismes que l'on pourrait rendre cette contrée, qui a colonisé la plus grande partie du globe, et dont la langue, le samscrit, a formé la plupart des idiomes anciens et modernes, tributaire de la Judée en matière religieuse.

Bien que l'anachronisme soit évident, indéniable, il faut le

combattre, car il est la dernière arme de l'intolérance religieuse, le dernier retranchement de la superstition romaine.

Si la légende du Christna indou est authentique, la légende du Christ juif ne peut qu'être apocryphe.

En reprenant cette thèse, déjà agitée incidemment dans *la Bible dans l'Inde* et *les Fils de Dieu*[1], nous voulons prouver que l'incarnation qu'on adore à Rome n'est qu'un reflet de celle qu'on honore dans l'Inde; que le Christ n'a jamais existé tel que ses historiens intéressés nous le dépeignent; et que les évangélistes n'ont fait qu'attribuer à un des leurs ou même à un être imaginaire de miraculeuses aventures copiées par eux dans les livres sacrés de l'extrême Orient.

On oublie trop que tous les savants de l'école d'Alexandrie les ont taxés d'imposture et leur ont signalé les sources où ils avaient puisé.

De la légende fabuleuse nous allons dégager la vérité historique. Cet ouvrage est une réponse scientifique aux objections que nos précédentes études orientales ont soulevées.

1. Paris, A. Lacroix et Cᵉ, éditeurs.

PREMIÈRE PARTIE



ESSAIS SUR QUELQUES MYTHES RELIGIEUX DE L'INDE.

LE SPARTIATE.

Est-ce à toi ou à Dieu que je me confesserai?

LE PRÊTRE.

A Dieu!

LE SPARTIATE.

En ce cas, *homme*, retire-toi!

(PLUTARQUE, *Dits remarquables des Lacédémoniens.*)

Tant qu'il existera des moyens de se purger de tout crime, de se racheter de tout châtiment avec de l'argent ou de frivoles pratiques; tant que les rois croiront se faire absoudre de leurs oppressions et de leurs homicides en bâtissant des temples, en faisant des fondations; tant que les particuliers croiront pouvoir tromper et voler, pourvu qu'ils jeûnent le carême, qu'ils aillent à confesse, qu'ils reçoivent l'extrême-onction, il est impossible qu'il existe aucune morale privée ou publique, aucune législation pratique.

(VOLNEY.)

Sont-ce tes crimes, ô prêtre, qui te donnent le droit de me parler de Dieu?

ESSAIS

SUR LES

MYTHES RELIGIEUX DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER.

DEUS ET SACERDOS.

> Une tradition qui nous vient des peuples de la plus haute antiquité, et transmise sous forme de mythe à la postérité, nous apprend que Dieu est le premier principe du monde et que le pouvoir divin embrasse la nature tout entière. Le reste a été ajouté fabuleusement dans le but de persuader le vulgaire, et afin de soutenir les lois et les intérêts sociaux.
>
> (ARISTOTE, *Métaphysique.*)

L'origine de la plupart des agglomérations d'hommes qui, depuis les premiers âges antéhistoriques de l'époque quaternaire, ont successivement peuplé le globe, est entourée d'une telle obscurité; la surface terrestre, pendant les périodes *glaciaire* et *diluvienne*, a subi de telles modifications, enfouissant dans le sol retourné ou exhaussé, dans les cavernes comblées, les débris de l'industrie primitive et les ossements humains, qu'il n'est pas possible à l'histoire de faire remonter ses investigations à ces époques reculées.

Il y a également peu d'espoir que la science puisse jamais dévoiler les mystères de la présence de l'homme sur la terre.

Sommes-nous la résultante progressive d'une série de types dont chacun disparaît du globe dès qu'il a donné naissance à un être plus parfait que lui, comme inclinent à le penser Lamarck et Darwin; sommes-nous, au contraire, un type unique, qui ne s'est ni modifié ni transformé depuis sa naissance, et auquel les siècles n'ajouteront rien par la suite sur cette couche terrestre, ce que notre organisme matériel et psychologique, dont la nature est incompatible avec l'idée de *provenance et de filiation*, semblerait indiquer d'après les spiritualistes? Là est le problème que l'observation ne pourra jamais résoudre.

Mais si la science ne peut dégager cet inconnu, elle nous démontre du moins, avec une certitude mathématique, l'insanité de toutes les fables cosmiques inventées par les prêtres sur la création de l'homme.

Notre globe a passé par cinq phases géologiques distinctes, caractérisées par des couches de terrains différentes, et des débris fossiles appartenant à toutes les divisions du monde animé. Ces cinq phases ont reçu les noms suivants :

1° L'époque azoïque, pendant laquelle la vie organique n'a pas encore fait son apparition sur la terre;

2° L'époque paléozoïque, qui voit naître les plantes, les sauriens, les crustacés gigantesques;

3° L'époque secondaire, qui se distingue par l'apparition des oiseaux et de ces gigantesques sauriens classés sous les noms de mégalosaurus, ichthyosaurus et plésiosaurus;

4° L'époque tertiaire, qui vit surgir les mammifères, les batraciens, les serpents, un nombre extraordinaire de plantes, et peut-être l'homme;

5° L'époque quaternaire, caractérisée par les grands mouvements des eaux, les dépôts diluviens et l'apparition *certaine* de l'homme et de la plupart des animaux qui vivent encore aujourd'hui. La période contemporaine n'est que la continuation de l'époque quaternaire. La nature, qui accomplit

son œuvre mystérieuse sous l'œil de Dieu, ne s'est pas arrêtée après avoir produit l'homme, et la grande loi de transformation et de mouvement qui préside aux destinées de la matière, prépare déjà l'éclosion fatale d'une sixième époque que l'homme ne verra que sous une forme plus perfectionnée, à moins qu'il ne soit dans les desseins de l'Être suprême de borner à l'âge actuel notre rôle sur la terre.

Quoi qu'il en soit de cette dernière spéculation hypothétique, il est incontestable que notre globe a déjà parcouru cinq grandes périodes définies par la science, ainsi que nous venons de l'exposer, et qu'un espace de temps de plusieurs millions d'années sépare chacune de ces époques l'une de l'autre.

En faisant naître l'homme sur la fin de l'époque tertiaire, ce qui est problématique, on lui donnerait une antiquité de plusieurs millions d'années. Avant peu, l'anthropologie éclairera ce point encore obscur.

En n'acceptant sa présence qu'au moment où elle est indéniable, c'est-à-dire au premier âge de l'époque quaternaire, on donne encore à l'homme plusieurs centaines de mille ans d'existence.

Dès le début, nos ancêtres n'eurent pour demeure que les cavernes, qu'ils étaient réduits à disputer aux fauves, et pour servir à leurs besoins ou à leur défense que des instruments grossiers, fabriqués avec de la pierre taillée ou polie, ou des andouillers de renne. Ce n'est qu'après des milliers d'années, et après avoir traversé les périodes diluvienne et glaciaire, qu'ils decouvrent le bronze qui va leur donner les moyens de triompher de leur ennemi mortel, le grand ours des cavernes, et de cultiver la terre.

Combien de temps ont duré ces périodes, pendant lesquelles la tradition est muette? nul ne le sait. Mais le travail lent des eaux, les couches géologiques et les fossiles indiquent au cadran de la nature plusieurs centaines de siècles.

La découverte du fer et l'art de le travailler sont voisins de l'époque historique, c'est-à-dire du moment où les hommes, vainqueurs dans leurs luttes avec les grandioses tourmentes de la nature, qui peu à peu s'apaisaient sur toute la surface de la terre, et avec les bêtes féroces, commençaient à élever des troupeaux et à confier la semence au sillon.

L'extraction de ce métal est encore aujourd'hui une des opérations les plus laborieuses de l'industrie, et l'on comprend que l'homme primitif n'ait fait cette conquête que la dernière.

Cette découverte du fer est le souvenir le plus ancien conservé par l'humanité, en raison sans doute des services extraordinaires qu'elle rendit. Fidèles à leurs habitudes de tout rapporter à Dieu, les Indous l'ont attribuée à Vamana, incarnation de Vischnou; les Grecs, aux Chalybes et aux Tibarènes, peuplades fabuleuses de la Paphlagonie d'Asie, ou aux Phrygiens, les Égyptiens, au dieu Vulcain, en souvenir de la tradition de l'Inde qui fut leur berceau; enfin la Bible croit devoir l'attribuer à Tubalcaïn, nom évidemment défiguré de Vulcain.

La science a divisé l'âge de l'humanité en trois périodes d'après ces découvertes successives :

1° L'âge de la pierre, qui se subdivise lui-même en âge de la pierre taillée et en âge de la pierre polie;

2° L'âge du bronze;

3° L'âge du fer.

Nous y ajouterons, dans le but de continuer la chaîne jusqu'à nous, les deux divisions suivantes, bien qu'elles ne soient pas encore consacrées par l'usage scientifique :

4° L'âge du mythe;

5° L'âge historique.

L'âge du mythe comprend nécessairement toute l'époque sur laquelle l'humanité n'a que des traditions fabuleuses, jus-

qu'à l'instant où viennent à se produire des mouvements édigraphiques sérieux, dignes de servir de point de départ à l'âge historique ou contemporain.

C'est cette période, succédant à l'âge du fer, pendant laquelle l'homme arrive peu à peu à l'état social et commence à transmettre ses souvenirs par des chants et des monuments grossiers, que nous nous proposons d'étudier.

L'homme des premiers âges de l'époque quaternaire, — périodes diluvienne et glaciaire, — ne nous a laissé pour marquer sa présence que des haches et des couteaux en silex taillé, et quelques os et bois de renne gravés au trait. Le musée de Saint-Germain possède un manche de poignard datant de l'âge de la pierre polie, qui représente le corps entier d'un renne, taillé dans un andouiller, et qui décèle un sentiment artistique déjà fort développé. A la même époque appartiennent les têtes de cheval et de renne sculptées, découvertes dans les grottes de Bruniquel. Mais, si imparfaits que soient ces restes primitifs, ils sont suffisants pour rendre indéniable la présence de l'homme sur la terre, depuis plusieurs centaines de mille ans au moins.

A part ces vagues souvenirs de la période diluvienne, que l'on retrouve dans la légende de tous les peuples, période pendant laquelle l'homme a vu son existence constamment menacée par les immenses courants qui ont sillonné durant des milliers d'années la surface du globe, aucun fait, si nuageux qu'il soit, ne nous est resté comme tradition de ces temps reculés. Les Indous, il est vrai, font remonter leurs annales à des millions d'années en arrière; mais la critique historique ne saurait s'accommoder de traditions sacerdotales dont rien ne vient prouver l'authenticité; au delà de vingt-cinq à trente mille ans avant notre ère, il est presque impossible de dégager quoi que ce soit dans les souvenirs fabuleux de l'Inde. Constatons cependant que, dans la division de l'âge

de l'humanité en quatre périodes, qui sont : 1° crita-youga, ou âge d'or, 2° treta-youga, ou âge d'argent, 3° dwapara-youga, ou âge d'airain, et 4° cali-youga, ou âge de fer, et en donnant à chacune de ces périodes une durée de un million sept cent vingt-huit mille années, les naturalistes indous se rapprochent d'une manière étonnante des doctrines anthropologiques modernes [1].

En présence de ces données d'une certitude scientifique, quelle place reste-t-il au charlatanisme religieux? Où étaient les védas, la trimourty (trinité) indoue et les incarnations de Vischnou? où étaient Moïse, la Bible et le Christ? où étaient toutes ces superstitions hiératiques, pendant les millions d'années qui séparent chaque époque géologique, et pendant les centaines de mille ans que l'homme avait déjà vécu sur la terre, lors de cette ridicule création du monde imaginée par les jongleurs de l'Asie, et rééditée *hier* par Moïse?

Sans doute, avec une merveilleuse souplesse d'esprit, les docteurs catholiques, de siècle en siècle, font fléchir les textes de la Bible, et s'appliquent, par des artifices de traduction, à mettre leurs prétendus livres sacrés en harmonie avec les découvertes de la science, chaque fois que la certitude de ces dernières ne laisse plus de place à la négation.

Ainsi, après avoir menacé Galilée du bûcher parce qu'il affirmait le mouvement sidéral de la terre, *les infaillibles Romains,* forcés de reconnaître aujourd'hui la véracité de cette doctrine, mettent tous leurs efforts à prouver qu'elle n'est pas en contradiction avec la Bible.

— Quand la Bible, disent-ils, écrit que Josué a arrêté le *soleil,* c'est la *terre* qu'il faut lire, les livres sacrés ne s'étant exprimés ainsi que pour se mettre à l'unisson des croyances

1. La traduction littérale est crita-youga, âge de la joie; treta-youga, âge du feu; dwapara-youga, âge du doute; cali-youga, âge de la misère.

de leur temps! — Il n'est rien qui ne se puisse expliquer avec de pareils tours de force.

Comme vous seriez plus forts, *mes bons pères*, si vous continuiez à anathématiser la science, au lieu de chercher à vous mettre d'accord avec elle! Il est fâcheux que vous ignoriez que si la terre pouvait être arrêtée subitement dans son mouvement diurne, le calorique qui se développerait immédiatement, en raison de la vitesse supprimée, serait suffisant pour faire passer cet univers à l'état gazeux... Il faut avouer que c'eût été là un moyen assez original de terminer la querelle de Josué et des Chananéens.

De même encore, les six jours de la création sont expliqués par six époques. Tout cela est bien, et, pour notre part, nous ne voyons pas de mauvais œil cette prestidigitation religieuse. Mais il est plus d'un point, malheureusement pour les docteurs de Rome, où cette évolution, destinée à mettre d'accord le révélé et le scientifique, l'absurde et le prouvé, ne sera pas possible, et sur lequel la tradition mosaïque restera ce qu'elle est, c'est-à-dire un tissu de fables grossières, composé de pièces et de morceaux empruntés à toutes les mythologies vulgaires de l'Orient.

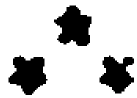
Ainsi, sur le premier mythe cosmogonique dont nous nous occupons, celui de la création de l'homme, jamais les inventions bibliques ne pourront s'accorder avec les données certaines de la science. Comment admettre en effet, alors que nous sommes séparés de l'homme quaternaire, — sans parler de l'homme tertiaire, — par plusieurs centaines de milliers d'années, qu'Adam, le premier homme, n'ait paru sur la terre qu'il y a six mille ans à peine?... Voilà une explication à imaginer... digne des efforts d'Escobar et de Molina.

Les sciences naturelles, ces sources puissantes où la raison se retrempe, et, dans l'étude *de ce qui est*, abandonne les superstitions hiératiques, détruisent si bien toutes les révéla-

tions, tous les mystères éclos dans les sanctuaires des temples, que de tous temps les prêtres se sont efforcés de les faire bannir de l'enseignement populaire.

Mais, disons-le bien haut, si les sciences enseignent le mépris des superstitions et des jongleries sacerdotales, elles ne conduisent ni à l'athéisme ni au matérialisme. La négation d'une cause première est un acte d'orgueil humain qu'il ne faut attribuer ni à la raison ni au véritable savoir. Et le matérialiste qui défend à l'intelligence de considérer Dieu comme la loi suprême de l'universalité des êtres, parce que son existence ne se peut démontrer, ne voit pas que lui-même appuie son doute sur un autre axiome, *l'éternité de la matière*, dont il ne rapporte pas la preuve.

En résumé : l'antiquité de l'homme est telle sur la terre, les bouleversements géologiques ont été si nombreux et si terribles, que, pendant des millions d'années, la tradition ne peut se transmettre, et que nous ne savons pas quelles ont pu être les croyances de l'homme des périodes diluvienne et glaciaire. On peut donc affirmer avec une certitude scientifique que toutes les mythologies de l'humanité appartiennent à l'époque contemporaine, et que tous les récits cosmiques des livres sacrés ne sont que des fables grossières inventées par les prêtres pour frapper l'imagination du vulgaire et asseoir solidement leur domination. C'est à ce point de vue que nous allons étudier les mythes nombreux qui encombrent le berceau de tous les peuples.



Au-dessus de cet univers et des mondes innombrables qui gravitent autour de nous dans l'espace, il est un être supérieur de qui tout dépend, un centre d'attraction auquel tout se rattache, loi universelle de l'infini, de l'espace, du mouvement, de la matière et de la vie, intelligence qui existe par sa propre

force, se conçoit et se dirige elle-même, αὐτὸ ἑαυτό κινοῦν suivant la belle expression de Platon, et qui est le commencement et la fin de toutes choses.

Voilà la notion de Dieu telle que nous la recevons de la raison.

Cette loi suprême et intelligente de la nature matérielle et morale a été appelée Zyaus ou Zeus, c'est-à-dire *essence pure et irrévélée*, par les Indous qui sont les premiers peuples en date, dans la famille humaine, par la tradition et par le livre. Lorsque Zeus préside à la nature, il devient Brahma-Vischnou-Siva, c'est-à-dire créateur, conservateur, transformateur, et donne naissance à cette croyance de l'*unité* dans la *trinité* que tous les systèmes religieux ont adoptée depuis.

Les Égyptiens lui ont donné le nom d'Amoun, c'est-à-dire *l'esprit immatériel*, et cet esprit engendre la trinité démiurge : Kneph-Phtha-Fréh.

Pour Zoroastre et les Perses, il fut Zervhan-Akhren, avec les trois personnes de la triade magique : Ormuzd-Mithra-Ahriman.

Les Grecs, à l'imitation de leurs ancêtres de la haute Asie, le connurent sous le nom de Zeus, avec les trois grands dieux : Jupiter, Pluton, Neptune.

Les Hébreux, repoussant la triade, ne crurent qu'à un seul Dieu et l'appelèrent Jéovah.

Les Chrétiens, copiant les traditions et les mystères de l'Orient, admirent Dieu dans son *unité* et sa *trinité* symboliques imaginées par les brahmes.

Mahomet, le dernier venu, reprit le dogme de l'unité.

Simple ou composée, sublime ou vulgaire, l'idée de Dieu se retrouve au berceau de tous les peuples, pourvu des mêmes attributs de justice et de puissance. Et cette notion d'un Être supérieur est d'autant plus simple et plus pure, qu'elle est dégagée des rêveries philosophiques et des superstitions religieuses. C'est sous l'empire de la loi naturelle, et avant d'être

conduit à l'état social, que l'homme possède les idées les plus saines sur la divinité.

Toute la période pastorale dans l'Inde n'a été qu'un long cantique en l'honneur de Brahma. Nul mystère ne venait obscurcir cette belle figure du *Grand Tout*, à laquelle on rendait hommage sans chercher à surprendre l'insaisissable secret de son existence.

Le Zeus calme, irrévélé, sans manifestations visibles, n'est accessible qu'à la conscience, les subtilités du raisonnement ne peuvent rien ni pour ni contre lui, et le pasteur de l'époque patriarcale qui conduisait il y a vingt-cinq à trente mille ans son troupeau sur les rives du Gange, en l'adorant sans lui élever de temple, sans fractionner son unité, en savait plus sur ce mystérieux esprit que toutes les écoles philosophiques, que toutes les sectes religieuses, qui ont eu depuis la prétention soit de le définir, soit de parler en son nom.

Mais du jour où le prêtre vint prendre possession du monde, tout changea : Dieu, divisé à l'infini, fut soustrait à la connaissance du vulgaire, et un nouveau personnage, le *Diable*, fit son apparition dans la comédie sacerdotale, avec la mission de terroriser les peuples.

Rackchasas, Belzébuth, Éblis, Satan ou Démon, génies du mal que tous les prophètes, tous les pasteurs d'hommes ont appelés à leur aide pour maintenir les opprimés dans le servage par la peur de l'inconnu, instruments dociles de despotisme religieux, dites-nous le secret de votre alliance avec le prêtre!...

Vous n'avez pas d'autels, mais c'est vous que les hommes craignent plus encore qu'ils n'ont foi à l'Être suprême. C'est sur vous que les religions établissent leurs bases les plus solides, c'est pour échapper à vos coups que les pieux, les pauvres d'esprit, les crédules et les humbles, usent avec leurs

genoux les dalles des sanctuaires, et remplissent les pagodes, les mosquées, les temples et les églises d'abondantes et riches offrandes... Arracher leur guenille à *l'Esprit malin* est la seule préoccupation de sept à huit cents millions de créatures, esclaves du travail et de la souffrance, pendant qu'une poignée d'imposteurs et de charlatans, en faisant battre habilement Dieu et le Diable dans leurs mythologies insensées, sont parvenus à se soustraire à toutes les lois qui pèsent si durement sur le commun des hommes.

Tel est le monde, ainsi que l'ont fait les mensonges hiératiques.

Regardez quel a été, dans le passé, le sort de ceux qui ont osé combattre les superstitions, les mystères, les inventions *de l'autel;* demandez à l'histoire ce que sont devenus les champions de l'indépendance religieuse et de la raison !

Quelle effrayante et large trace de sang relie entre eux les hiérophantes de tous les pays !... Les bûchers de la foi et les séides de Rome ne le cèdent en atrocité et en barbarie ni aux hécatombes brahmaniques, ni aux exécutions en masse de Moïse, ni aux massacres de Mahomet, et c'est au nom de Dieu, principe de justice, d'amour et de pardon, que l'égoïsme sacerdotal a couvert la terre de cadavres et de ruines !

Et le *servum pecus*, et la masse ignorante qui n'a pas le temps en fouillant la terre d'élever sa conscience et de chercher la vérité, nourrit ces sycophantes et les prend pour des envoyés célestes.

Avec un rare cynisme, l'évêque catholique Synésius trace du peuple et du prêtre le portrait suivant qu'on ne saurait trop méditer et vulgariser :

« Le peuple, dit-il (*in Calvit.*, p. 515), veut absolument qu'on le trompe, on ne peut en agir autrement avec lui... Les anciens prêtres de l'Égypte en ont toujours usé ainsi; c'est

pour cela qu'ils se renfermaient dans leurs temples et y composaient à son insu leurs mystères. Si le peuple eût été du secret, il se serait fâché qu'on le trompât; cependant comment faire autrement avec le peuple, puisqu'il est peuple? Pour moi, je serai toujours *philosophe avec moi*, mais je serai *prêtre avec le peuple.* »

Et ces deux Pères de l'Église, s'épanchant dans le sein l'un de l'autre!

« Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple, écrivait saint Grégoire de Nazianze à saint Jérôme, moins il comprend et plus il admire. Nos Pères et Docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin. »

Voilà les hommes qui prélèvent la dîme sur la charrue, et qui se prétendent investis du droit de pardonner ou de maudire!

Tromper le peuple, voilà à quoi se réduit toute la morale sacerdotale! et dans cette œuvre démoralisatrice, la prêtre n'a pas de plus fidèle allié que le diable.

Proudhon, symbolisant dans la personne du maudit tout ce qui avait gémi, souffert et lutté dans l'humanité, s'écrie : « Viens à moi, je t'aime, Satan, toi le maudit des prêtres et des rois!... » Séduit par le mythe de l'ange tombé pour avoir tenté d'être libre, le grand philosophe n'a pas vu que cette fable, éclose au milieu des temples de l'Inde, ne signifiait point Liberté, mais terreur, et que cet épouvantail sacerdotal n'avait été inventé que pour rendre l'esclave moins rétif à la chaîne, en l'effrayant sur sa destinée future.

Lorsqu'on jette un regard en arrière sur les annales fabuleuses ou historiques de l'humanité, l'esprit n'a pas besoin d'une grande indépendance philosophique pour reconnaître

que la trinité, Satan qui préside aux enfers, les mystères, les miracles, et tout ce qui sert de base aux différentes religions, n'ont été imaginés que pour frapper, assouplir la raison de l'homme par l'absurde, et soustraire à tout examen libre, à tout contrôle intelligent, l'éternelle comédie qui se joue derrière l'autel et dans le sanctuaire des temples.

La nature est pleine de choses incompréhensibles, à chaque pas le jugement s'arrête confondu; et la science, en constatant les lois relatives auxquelles obéissent les phénomènes, est impuissante à surprendre le secret de leur existence. De la semence qui lève dans un peu de terre sous l'influence d'une goutte d'eau, aux astres qui gravitent dans l'espace, tout échappe à l'explication dans l'univers, et l'intelligence humaine, naturellement disposée au merveilleux, arrive facilement, si elle ne se garde, de l'incompréhensible à l'absurde.

Quelle que soit la distance qui sépare les lois mystérieuses mais rationnelles de la nature, des insanités théologiques, elle est vite franchie dès qu'on commence à se fausser le jugement.

La graine lève et reproduit un type semblable à celui dont elle provient, je connais les agents et les forces qui l'aident dans cette opération, et si je ne comprends pas la cause première de la reproduction qui s'accomplit sous mes yeux, du moins puis-je prouver l'existence et apprécier les résultats du phénomène dont le secret m'échappe... Il n'y a rien là qui fausse ma raison.

Voilà le mystère de la nature!

Je trouve en moi la notion d'un Être supérieur, mon état d'imperfection m'empêche de le connaître, je ne le vois que par les œuvres que ma raison lui attribue; sans pouvoir prouver son existence, je l'admets comme un axiome, puis je m'arrête après cet acte de foi scientifique, car nul flambeau ne pourrait me préserver de l'erreur, si je venais à céder à la prétention de le définir.

Alors arrive le prêtre qui dit :

« Suivez-moi, écoutez mes paroles ; je vais vous dévoiler les secrets des cieux :

« Dieu est *un*, mais il est formé de *trois* personnes distinctes pouvant agir séparément, et ces *trois* personnes ne nuisent en rien à son *unité*.

« *Un* contient *trois* et reste *un* tout en étant *trois*. »

L'unité dans la *trinité*, ce n'est plus *l'inconnu*, *l'inexpliqué*, c'est *l'absurde!*

Voilà le mystère religieux !

Et le prêtre s'en tire en disant qu'il tient de Dieu lui-même la connaissance de ces étranges choses.

Un égale *trois!* Il suffit de prononcer ces mots pour comprendre à quel point les lévites de tous les pays et de tous les temps ont dû compter sur l'ignorance des masses et l'égoïste appui des hautes classes pour le succès de leurs dégradantes folies.

Oser dire, oser enseigner, comme les dogmes brahmaniques, égyptiens, magiques et romains, que dans *l'unité* divine il y a *trois* personnes distinctes les unes des autres, et que cette *unité* n'en est pas affectée, c'est se moquer de la raison de ses auditeurs et blasphémer Dieu.

Ce n'est pas un mystère, c'est-à-dire un phénomène dont les causes nous sont supérieures, c'est une absurde folie qui consiste à faire accorder deux choses qui s'excluent l'une l'autre.

Certaines de nos idées ont entre elles des relations d'une vérité *absolue* que Dieu même ne saurait modifier.

Ainsi : nous avons les idées de *ténèbres* et de *lumière!*

Dieu ne fera jamais que les *ténèbres* et la *lumière* soient une seule et même chose.

Nous avons également les notions d'*infini* et d'*espace*, ainsi que celles de *fini* et de *borné*. Dieu ne fera jamais que l'*infini*

et l'*espace* soient la même chose que le *fini* et le *borné*. Il ne fera pas qu'un *carré* soit un *triangle* et un *triangle* un *cercle*.

Il ne fera pas un *angle* avec *une seule ligne droite*.

Nous avons les idées du singulier et du pluriel, du simple et du composé.

Dieu, malgré toute sa puissance, ne fera jamais que *un* soit égal à *trois*, *trois* égal à *dix*, *dix* égal à *cent*, et qu'un corps composé d'or, d'acier et de plomb, soit un corps simple.

Parce que cela reviendrait, ainsi que nous l'avons dit, à faire accorder entre elles des idées qui sont la négation les unes des autres.

L'idée de la *trinité* dans l'*unité* ne repose que sur un grossier jeu de mots, décoré du nom de mystère pour prohiber d'avance toute discussion rationnelle, et en l'adoptant telle quelle, dans son sens littéral qui consiste à renfermer *trois unités* distinctes dans une seule, les fondateurs du christianisme nous montrent avec quelle ignorance ou quel dédain du sens commun ils ont puisé dans les traditions brahmaniques.

Dans l'Inde, la masse ignorante seule croit à l'existence de trois dieux distincts dans la trinité. Les initiés des temples n'ont jamais vu là qu'une figure symbolique.

Lorsque Zeus, ou l'être irrévélé, passe de la période d'inaction à l'action, de la nuit divine au jour divin, il agit à l'aide de ses trois grandes facultés : créer, conserver, transformer.

La faculté créatrice a reçu le nom de *Brahma*.

La faculté conservatrice a reçu le nom de *Vischnou*.

Et la faculté qui renouvelle, transforme par la destruction, a été appelée *Siva*.

Lorsqu'un prêtre brahme commence ainsi une invocation :

« O Zeus, je t'implore dans Brahma, Vischnou et Siva... »

C'est comme s'il disait : — « O Dieu, je t'implore comme

créateur, *conservateur* et *transformateur* constant de cet univers... »

La plèbe s'habitua à considérer Brahma, Vischnou, Siva, non comme des qualités de l'Être suprême, mais comme des dieux agissant sous ses ordres, procédant de lui, et leur rendit à chacun un culte différent suivant leurs fonctions.

De cette croyance naquit cette fabuleuse unité en trois personnes, que les prêtres chrétiens prétendent avoir reçue de Dieu par révélation, et qu'ils n'ont fait que ramasser dans la théologie vulgaire des temples de l'Égypte et de l'Orient.

C'est en habituant l'esprit à de pareilles idées qu'on lui fausse cette faculté si précieuse du jugement et qu'on le dispose à accepter les plus grossières et les plus immorales superstitions. Dès que l'homme en est arrivé à cette manière de raisonner : *un* est égal à *trois*, qu'il ne saisit plus les rapports de *similitude et de dissemblance* des choses entre elles, mélant étrangement dans les phénomènes les plus simples de la nature le doigt de Dieu et l'influence du diable, courbant sa raison devant ces mystères composés dans le silence des sanctuaires pour *tromper le peuple*, suivant l'expression de l'évêque Synésius, il touche au dernier degré de l'abrutissement lévitique, et de longtemps il ne retrouvera la force de briser ses chaînes.

Peu importe à ces fourbes éternels qui vivent de l'exploitation de Dieu, de souiller cette grande image par leurs inventions sacriléges, pourvu qu'elle soit dans leurs mains un docile instrument de démoralisation et de despotisme. C'est pour cela que partout ils se sont montrés les adversaires acharnés de l'instruction des masses, que partout ils ont défendu l'examen de leurs doctrines, de leurs impostures qui sont autant d'attentats à la divinité.

Le niveau moral et intellectuel des peuples est en raison inverse de l'influence des prêtres.

Donc, répétant avec Aristote ces belles paroles : « Dieu est le premier principe du monde, et le pouvoir divin embrasse la nature tout entière; le reste a été ajouté fabuleusement dans le but de persuader le vulgaire..., » nous trouverons l'origine de toutes les mythologies grossières du passé et du présent, qui sont une insulte à la raison, dans l'exploitation immorale de Dieu et du diable par le prêtre.

CHAPITRE II.

DE L'INTERPRÉTATION MYTHOLOGIQUE.

En présence de toutes les fables qui encombrent l'histoire, la philosophie et les religions des peuples anciens, les meilleurs esprits se sont souvent demandé, dans l'impossibilité de les admettre dans le sens littéral, comment on pouvait logiquement les interpréter.

Les uns, comme Horace, saint Basile, et plus près de nous Bacon, ont pensé qu'elles avaient été inventées par les prudents et les sages, pour donner plus de poids aux prescriptions de la morale et de la loi.

Évhémère, philosophe grec d'Agrigente, enseignait que tous les dieux de l'Olympe étaient d'anciens rois et personnages puissants ayant vécu autrefois sur les côtes de l'océan Indien, et dont la tradition avait dénaturé les exploits : — c'est toujours à l'Inde que tous les écrivains se rattachent. — Socrate, Empédocle, Platon, Aristote, Plotin, et beaucoup d'autres philosophes de leur école, ne voyaient dans les mythes qu'un moyen employé par les anciens *initiés* des temples pour tromper le vulgaire et lui voiler les mystères physiques, cosmogoniques et religieux, dont ils se réservaient la science.

C'est à cette opinion, qui n'exclut pas les deux autres, que nous nous sommes rangé lorsque nous avons rejeté sur le prêtre, c'est-à-dire sur l'initié des temples, des pagodes et des

églises, toutes les absurdes et immorales inventions mythologiques. Nous verrons bientôt que nul autre que lui, ainsi que l'évêque Synésius a la naïveté de l'avouer, n'avait d'intérêt à tromper le peuple.

De nos jours, M. Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, a tenté d'éditer un quatrième système. Suivant lui, les mythes ne seraient que des métaphores qu'on aurait eu le tort de prendre dans le sens propre, et tout se réduirait à une question d'étymologie.

Quelque originale que soit cette opinion, elle ne supporte pas l'examen scientifique. En effet, elle oublie que les différentes transformations religieuses et sociales qui ont donné naissance à ces fables, sont là pour affirmer que ces dernières sont plus que des mots, plus que des métaphores, et qu'elles sont l'expression symbolique des croyances de leur temps.

Toutes les fois, du reste, qu'on se servira de la philologie comparée pour soumettre les *idées* aux *mots*, au lieu de faire naître les *mots* des *idées*, on récoltera infailliblement l'erreur; car l'idée est antérieure au vocable qui la transmet, et indépendante de la métaphore qui n'est qu'une forme de langage.

Si le système de M. Max Müller ne portait pas en lui-même sa réfutation, nous lui demanderions comment une métaphore prise mal à propos dans le sens propre pourrait engendrer le naturalisme des védas, et le polythéisme de l'Inde brahmanique, de la Grèce et de l'Égypte. Nous le prierions de nou dire également si toutes les sociétés hiératiques, qui ont courbé les peuples sous ces fables grossières, ne sont, elles aussi, que le produit de l'imagination et d'une métaphore mal comprise...

Faire de tout le passé mythologique une illusion, une série de fleurs de rhétorique..., c'est pousser un peu loin l'amour des théories nouvelles et des interprétations arbitraires.

Le passé mythologique de l'humanité ne pourra se recons-

tituer qu'en l'étudiant au quadruple point de vue de l'histoire, de la philosophie, de l'archéologie et de la philologie; en cherchant à tout expliquer, à l'aide d'un seul de ces rameaux, on fait de l'Évhémérisme, de l'interprétation philosophique, du symbolisme, ou de l'exégèse philologique, on est d'une secte, d'une école, on ne fait pas de la science.

CHAPITRE III.

L'INDE DES VÉDAS ET DE MANOU A-T-ELLE ÉTÉ MONOTHÉISTE?

Les premiers habitants de l'Inde ont-ils été monothéistes ? Ont-ils rattaché à une unité toute-puissante et intelligente l'ensemble des forces qu'ils voyaient agir autour d'eux, et le polythéisme n'est-il qu'une dégénérescence de l'idée première ? Ou bien ne sont-ils arrivés à la conception de l'Être suprême qu'en passant par le fétichisme et le polythéisme ? Telle est la question qui s'agite entre les spiritualistes et les positivistes, et que nous allons examiner sans avoir la prétention de clore le débat.

La lutte n'est pas circonscrite à l'Inde seulement, et ce n'est point à l'occasion d'un fait isolé que les deux systèmes se heurtent sans pouvoir s'entendre. Il y a là un principe que chacune des deux philosophies établit à sa manière, et que ni l'une ni l'autre ne pourrait abandonner, sans porter une grave atteinte à sa propre existence.

Dès la première minute de son apparition sur la terre, disent les spiritualistes, l'homme a eu par la conscience la notion de l'Être suprême, et ce n'est que plus tard, sous l'influence des castes sacerdotales, que le polythéisme a fait son entrée dans le monde. L'homme primitif, répondent les positivistes, a débuté par le fétichisme et le polythéisme, et ce n'est qu'en perfectionnant son intelligence, et dans un état

déjà avancé de civilisation, qu'il est arrivé à la conception d'une cause première unique, c'est-à-dire au monothéisme.

Sans nous mettre à la remorque de l'une ou de l'autre de ces écoles, et en ne formulant pas de règle générale applicable à tous les peuples, nous dirons, et sur ce point les preuves abondent, que l'Inde des védas et de Manou a été monothéiste. Il suffit pour s'en convaincre de lire les passages suivants du *Manava-Dharma-Sastra.*

Livre Ier, *sloca* 5 et suivants.

« Ce monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif; ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

« Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur, existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité.

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans portées visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et duquel l'Être suprême fit surgir Brahma, l'aïeul de tous les êtres.

« Les eaux ont été appelées naras, parce qu'elles étaient la production de Dieu (l'esprit divin). Ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement de nara, il a en conséquence été

nommé nara-ayana (mouvement), c'est-à-dire Narayana, celui qui se meut sur les eaux. »

(C'est ce que Moïse a copié plus tard, quand il a dit que l'esprit de Dieu était flottant sur les eaux. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.*)

Les textes suivants, empruntés au douxième livre du même auteur, sont d'une clarté et d'une précision à défier tout commentaire.

Sloca 122 et suivants.

« Mais il doit (l'homme) se représenter le grand Être (Para-Pouroucha) comme le souverain maître de l'univers, comme plus subtil qu'un atome, comme aussi brillant que l'or le plus pur, et comme ne pouvant être conçu par l'esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite.

. . . .

« C'est ce Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corp formé des cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue.

« Ainsi l'homme qui reconnaît, dans sa propre âme, l'âme suprême présente dans toutes les créatures, comprend qu'il doit se montrer bon et égal pour tous, et il obtient le sort le plus heureux, celui d'être absorbé à la fin dans le sein de Brahma. »

Collouca, un des commentateurs des védas et de Manou les plus estimés dans l'Inde, sur la question même qui nous occupe, s'exprime ainsi :

« Les anciens pundits (initiés), tout en divinisant les forces multiples de la nature, n'ont jamais cru qu'à un Dieu, auteur

et principe de toutes choses, éternel, immatériel, présent partout, indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de soucis; la vérité pure, la source de toute justice; celui qui gouverne tout, qui dispose de tout, qui règle tout; infiniment éclairé, parfaitement sage, sans forme, sans figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans caste, sans parenté; d'une pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition... »

D'après un texte qui nous a été conservé par Vrihaspati, le brahmatma, chef religieux de tous les brahmes, en recevant l'initié du second degré, c'est-à-dire l'*officiant* qui, par la nature de ses fonctions, était constamment en rapport avec la foule, prononçait les paroles suivantes :

« Souviens-toi, mon fils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître souverain et principe de toutes choses, et que tout brahme doit l'adorer en secret. Mais sache aussi que c'est un mystère qui ne doit jamais être révélé au stupide vulgaire. Si tu le faisais, il t'arriverait de grands malheurs. »

Le *Védanta-Sara*, ouvrage de la plus haute antiquité, en traçant le portrait du vrai gourou, — brahmatma dwidjaha, c'est-à-dire deux fois né,—indique d'une manière formelle que les sages de cette époque reculée ne connaissaient et n'adoraient qu'un seul Dieu.

Voici ce portrait :

« Le vrai gourou est un homme à qui la pratique de toutes les vertus est familière; qui, avec le glaive de la sagesse, a élagué toutes les branches et arraché toutes les racines du péché, et a dissipé, avec les lumières de la raison, l'ombre épaisse dont il s'enveloppe; qui, quoique assis sur la montagne des

péchés, oppose à leur atteinte un cœur aussi dur que le diamant; qui se conduit avec dignité et indépendance; qui a des entrailles de père pour tous ses disciples; qui ne fait aucune acception de ses amis et de ses ennemis et a pour les uns et les autres une bienveillance égale; qui voit l'or et les pierreries avec autant d'indifférence que des morceaux de fer et des tessons, sans faire plus de cas des uns que des autres; qui met tous ses soins à écarter les ténèbres de l'ignorance dans lesquelles le reste des hommes est plongé.

« C'est un homme qui se livre à toutes les pratiques de dévotion qui ont Dieu pour objet, sans en omettre aucune; qui ne reconnaît qu'un seul Dieu et publie partout ses louanges; qui ne lit et n'étudie que les livres sacrés; qui, par son savoir, brille comme le soleil au milieu des nuages épais de l'ignorance qui l'environnent; qui repousse loin de sa pensée tout acte criminel et ne pratique que des actes de vertu; qui, connaissant toutes les voies qui mènent au péché, connaît aussi les moyens de les éviter toutes; qui observe avec une scrupuleuse exactitude les règles de bienséance qu'on doit garder envers ses semblables.

« C'est un vrai sage qui possède parfaitement le *Védanta*.

« C'est un homme qui a fait des pèlerinages à tous les lieux saints et qui a vu de ses propres yeux Cassy, Kedaram, Ramesuaram, Strirudram, Sringuery, Gocarnam, Calastry et autres lieux célèbres.

« C'est un homme qui a fait ses ablutions dans tous les fleuves sacrés, tels que le Gange, le Yumna, le Sarasvaty, le Sindou, le Godavery, le Krichna, le Nerbouda, le Cavery et une foule d'autres, et qui a bu de leurs eaux sanctifiantes.

« C'est un homme qui s'est lavé dans toutes les sources et étangs sacrés, tels que le Souria-Pouchkarany, Tchendra-Pouchkarany, Indra-Pouchkarany, et dans toutes les eaux saintes qu'il a pu rencontrer.

« C'est un homme qui a habité tous les déserts et les bois sacrés, tels que Neimiss-Arania, Badaric-Arania, Daudac-Arania, Goch-Arania, et qui y a imprimé les vestiges de ses pieds.

« C'est un homme qui connaît toutes les pratiques de pénitence ou sramas recommandées par les plus illustres dévots et connues sous le nom de narayana-srama, vamana-srama, gotama-srama et vachischta-srama ; qui est devenu familier avec ces divers exercices et qui en a éprouvé les fruits.

« C'est un homme qui possède parfaitement les quatre védas, et le tacara-sastra, le buda-sastra, le mimansa-sastra (logique, psychologie, philosophie).

« C'est un homme versé dans la connaissance du védanga, du djotchia-sastra, du veiddâa-sastra, du darmha-sastra, du kavia-nattacam (astronomie, médecine, législation, poésie), et qui sait parfaitement les dix-huit pouranas et les soixante-quatre calais.

« Tel est le caractère d'un vrai gourou, telles sont les qualités qu'il doit posséder pour être en état de montrer aux autres la voie de la vertu et pour les retirer du bourbier du vice. »

(*Védanta-Sara.* Introduction.)

On voit que les pèlerinages aux lieux consacrés et les sources miraculeuses ne datent pas d'hier, et que, à cinq ou six mille ans de distance, les superstitions sont les mêmes, à la Salette ou à Kautchy, à Lourdes ou à Ramessuaram.

Retenons de ce passage du *Védanta*, que le vrai sage ne devait connaître qu'un seul Dieu et n'avoir d'autre préoccupation que celle que donnent l'étude et le culte de la vertu.

La prière suivante, que le *Védanta* ordonne aux brahmes de prononcer une heure avant le lever du soleil, est du plus pur monothéisme :

« Dieu, qui êtes un pur Esprit, le principe de toutes choses, le maître du monde, c'est par vos ordres que je me lève et que je vais m'engager dans les embarras du monde. »

Le brahme s'adresse ensuite à l'eau lustrale qui va lui servir à accomplir la purification du matin :

« Eau sacrée, qui proviens de la mer des fleuves, des étangs, des puits ou de quelque autre lieu que ce soit, tu es sainte, car tu as reçu les prières qui consacrent; de même que le voyageur fatigué par la chaleur trouve du soulagement à l'ombre d'un arbre, de même puissé-je trouver en toi le soulagement de mes souffrances et le pardon de mes péchés.

« Eau sacrée, tu es l'eau du sacrifice et du combat, tu es d'un goût agréable, tu as pour nous les entrailles et les sentiments d'une mère; je t'invoque avec la même confiance que celle d'un enfant qui, à la vue de quelque danger, va se jeter entre les bras d'une mère qui le chérit tendrement; purifiez-moi de mes péchés et purifiez tous les hommes avec moi !

« Eau sacrée, dans le temps du sommeil (chaos) de la nature, Brahma, la sagesse suprême dont le nom s'écrit avec une seule lettre, existait seul, et c'est dans ton sein qu'il se reposait, quand il fit jaillir de sa pensée le germe de toutes choses et qu'il créa la nuit et le jour, la mer immense, le soleil, la lune, la terre, le ciel, l'air, les mondes inférieurs, et le temps et tout ce qui existe maintenant. O Dieu ! je vous offre mes adorations ; détruisez mes péchés et faites que je conserve toujours la dignité de brahme.

« Je t'ai adressé ma prière pour obtenir la rémission de mes péchés. Pardonne-les-moi, et fais qu'après ma mort j'aille jouir des délices du Veikouta. C'est toi qui as créé, qui conserves et qui détruis tout. Fais que je sois heureux en ce monde, que la joie, l'abondance et la prospérité m'accompagnent par-

tout, et qu'après ma mort je jouisse d'un sort plus heureux et plus durable.

« Tu es un pur Esprit, tu es la lumière par excellence, tu n'es pas sujet aux passions des créatures mortelles, tu es éternel, tu es tout-puissant, tu es la vertu même, tu es le refuge des hommes et leur salut, tu possèdes toutes les sciences, c'est de toi qu'est émanée la sainte Écriture, tu es la figure de la prière, c'est à toi qu'on doit adresser tous les sacrifices, toi qui disposes de tous les biens terrestres, toi qui peux tout détruire en un instant. Le bonheur et le malheur, la joie et la douleur, l'espérance et la crainte, tout est entre tes mains, tout dépend de toi; tu es l'objet de tous les vœux des hommes, et tu es en même temps le prestige qui leur fascine la vue. Tu remplis leurs désirs, tu les combles de biens, tu fais réussir toutes leurs entreprises, tu les purifies de leurs péchés, tu les rends heureux, tu es présent dans les trois mondes, tu as trois natures, trois figures, et le nombre trois fait ton essence. »

Cette prière, célèbre chez les christnéens, est le gaïatry vischnouviste.

Si nous voulions donner tous les extraits des védas, de Manou, des védantas et autres livres religieux, qui démontrent que les Indous de l'époque patriarcale et védique ont été monothéistes, ce volume ne suffirait pas à la tâche; aussi bien la vérité de cette proposition ressort tellement des premières études orientales que nous avons publiées, que nous n'en eussions pas fait l'objet d'un chapitre spécial, si, dans cette revue des principaux mythes que l'Inde a transmis aux différents peuples du globe, nous n'eussions jugé qu'il était utile de rappeler que l'Inde ancienne était *historiquement* partie du monothéisme pour arriver au polythéisme, et que les grossièretés mythologiques du brahmanisme ne devaient être considérées que comme une œuvre sacerdotale de servitude et d'abrutissement.

« — Souviens-toi, dit le brahmatma à l'initié, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais souviens-toi aussi que ce mystère ne doit pas être révélé au stupide vulgaire ! »

Toute l'histoire de l'Inde est dominée par le prêtre, et c'est dans l'influence délétère de ce dernier qu'il faut voir les causes qui ont frappé de stérilité, depuis plusieurs milliers d'années, une des plus merveilleuses contrées du globe. On ne peut dominer les peuples sans les plonger dans l'ignorance, et la première chose que l'on soustrait à la connaissance des masses, c'est l'idée rationnelle, pure, dégagée de toute superstition, de la grande cause première, de l'Être suprême.

L'Inde a passé par trois époques que nous avons définies et étudiées dans *les Fils de Dieu*, et qui sont :

1° L'époque de l'unité de Dieu et des patriarches ;

2° L'époque de la trinité et des prêtres brahmes ;

3° L'époque du polythéisme et de l'alliance des prêtres et des rois.

Sans revenir aux explications que nous avons déjà données à ce sujet, nous constatons qu'il est indéniable que le polythéisme actuel de l'Inde ait été précédé par des croyances unitaires plus pures, qui ne furent soustraites à la plèbe que lors de l'établissement des castes.

Lorsque les brahmes eurent assis solidement leur domination, ils défendirent sous peine de mort de prononcer le nom de Swayambhouva, l'être existant par lui-même, d'enseigner le mystère de la trimourty, de dévoiler les secrets du culte symbolique du soleil et du feu qui représentaient Paramatma, la Grande Ame, et c'est seulement les initiés du second et du troisième degré qui avaient le droit d'adresser à l'astre du feu et de la lumière la célèbre invocation suivante :

« Dieu soleil, vous êtes celui qui *est* par sa propre force. Vous êtes Brahma à votre lever, Vischnou à midi et Siva à votre

coucher. Roi du jour, vous brillez dans l'air comme une pierre précieuse. Vous êtes l'image de la trimourty, le témoin de toutes les actions qui se font sur la terre; vous êtes l'œil du monde, la mesure du temps; c'est vous qui réglez le jour et la nuit, les semaines, les mois, les années, les cycles, les calpas, les yougas, les saisons, les ayanas, le temps des ablutions et de la prière; vous êtes le seigneur des neuf planètes, vous abolissez les péchés de ceux qui vous invoquent et qui vous offrent des sacrifices. Vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez. Dans l'espace de soixante gadhias vous parcourez sur votre char la grande montagne du Nord qui a quatre-vingt-dix millions cinq cent dix mille yodjanas d'étendue. Je vous loue et je vous adore de tout mon pouvoir; daignez me faire éprouver les effets de votre bonté et de votre miséricorde, en m'accordant le pardon de tous mes péchés, et le séjour de la félicité suprême après ma mort. »

(*Védanta-Sara.*)

Il en était de même pour l'invocation du feu.

« O feu, vous êtes la purification, vous êtes la prière, vous êtes l'image de la divinité. Pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai faites dans les divers mentrams que j'ai récités en votre honneur, pardonnez-moi de plus tous les péchés que j'ai commis durant ce jour, par pensées, par paroles et par actions. Et que cette eau que je bois dans le creux de ma main, purifiée par vous, détruise tout ce qu'il peut y avoir en moi de mauvais et de défectueux. »

Sous peine d'être chassé de la caste et de voir lancer contre lui une sentence d'excommunication qui lui faisait refuser partout l'eau, le riz, le beurre clarifié et le feu, il fut défendu à tout brahme, dwidjaha, sannyassi, et à tout brahme initié, à

quelque degré qu'il appartînt, d'enseigner aux vaysias et aux soudras la langue sacrée, la philosophie, les mystères cosmogoniques, astronomiques et religieux, la logique, la morale et la médecine, et toutes les sciences en général, dont ces basses castes n'avaient nul besoin pour faire le commerce, travailler la terre, élever des troupeaux, tisser de la toile ou extraire les métaux.

Du jour où les prêtres, dans leur soif de jouissance et de domination, eurent peu à peu, car l'établissement des castes ne fut pas l'œuvre d'un jour, retiré au peuple toute science et toute liberté, ce dernier, oubliant les croyances de ses ancêtres, obligé à un travail incessant pour satisfaire au luxe du maître, fut sans force pour réagir contre le poison intellectuel que ses tyrans lui versaient, et il adora pieusement ces milliers de dieux, demi-dieux, dévas, anges, gnomes, génies, bons ou mauvais, qui fourmillent dans les honteuses et dégradantes folies des pouranas. Alors le prêtre put tout exiger de son esclave, et pour donner la consécration divine à son œuvre, il introduisit sournoisement dans Manou les textes nombreux qui légitimaient après coup ses attentats.

Livre Ier, *sloca* 99 et suivants.

« Le brahme en venant au monde est placé au premier rang sur la terre; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation des lois civiles et religieuses.

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahme (prêtre); par sa primogéniture et par sa naissance il a droit à tout ce qui existe.

« Le brahme ne mange que sa propre nourriture, ne porte que ses propres vêtements, ne donne et ne reçoit que ce qui lui appartient déjà; c'est par la générosité du prêtre brahme que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

Le prêtre, souverain maître et seigneur au temporel et au spirituel, son domaine comprenant le monde entier, les autres hommes ne vivant que par un effet de sa générosité, tel fut le résultat de la domination sacerdotale dans l'Inde. Ces doctrines ne sauraient nous étonner, quand nous voyons, après plusieurs milliers d'années de luttes et d'efforts gigantesques, après la Réforme et la Révolution française, les sectaires romains afficher d'aussi monstrueuses et d'aussi immorales prétentions.

Nous extrayons du *Pantcha-Tantra*, recueil d'apologues auquel les Indous accordent une antiquité égale à celle des védas, le récit suivant, qui nous démontrera que la littérature vulgaire, aussi bien que l'écriture sacrée, admettait et consacrait cette croyance à l'unité de Dieu, qui disparut quelques siècles plus tard du culte vulgaire.

« Un voyageur, s'étant égaré dans sa route, fut surpris par les ténèbres de la nuit, au milieu d'une épaisse forêt. Se doutant bien qu'un pareil lieu devait être le réceptacle des bêtes féroces, il pensa que le seul moyen d'échapper à leurs attaques était de monter sur un des plus grands arbres qu'il pourrait trouver, et d'y passer la nuit. Il prit donc ce parti ; et, sans songer davantage aux dangers qu'il aurait pu courir, il s'endormit et ne se réveilla que lorsque les rayons du soleil vinrent frapper sa paupière, et l'avertir qu'il était temps de se remettre en chemin. Comme il se disposait à descendre, il regarda au-dessous de lui et vit, au pied de l'arbre, un tigre monstrueux qui était aux aguets, impatient de découvrir quelque proie, sur laquelle il pût s'élancer pour la dévorer. La vue de ce terrible animal remplit le voyageur d'épouvante, et il demeura quelque temps immobile à la place où il était. Après avoir un peu recouvré l'usage de ses sens, il regarda autour de lui, et s'aperçut que l'arbre sur lequel il se trouvait étant

contigu à d'autres dont les branches s'enlaçaient ensemble, il pourrait aisément passer de l'une à l'autre et se soustraire par là au danger qui le menaçait.

« C'est le parti qu'il allait prendre, lorsque, ayant porté ses regards au-dessus de lui, il vit un énorme serpent, suspendu par la queue à la branche immédiatement supérieure, et dont la tête touchait presque la sienne. L'affreux reptile, à la vérité, paraissait endormi dans cette posture, mais le moindre bruit pouvait l'éveiller et offrir, à ses regards, une proie facile.

« A l'aspect du double péril auquel il se trouve exposé, le courage du voyageur l'abandonne tout à fait, sa raison s'égare, ses jambes tremblantes ne peuvent plus le soutenir, et il est sur le point de tomber entre les griffes du tigre, tout préparé à le recevoir. Glacé d'effroi, pétrifié, il n'a devant les yeux que l'image d'une mort cruelle et prochaine. L'infortuné, ayant cependant un peu recueilli ses sens, lève les yeux au ciel et, s'adressant au divin Narayana, prononce l'invocation suivante :

« Dieu de lumière et du jour, souverain maître de l'univers, vous qui, d'un seul effort de votre pensée, avez fait sortir du pralaya (chaos) tout ce qui existe, venez à mon secours, délivrez-moi des terribles animaux qui complotent ma perte et faites que je puisse revoir la maison de mon père. »

« Comme il finissait ce *mentram*, il aperçoit sur une des plus hautes branches de l'arbre un rayon de miel, dont la douce liqueur, distillant goutte à goutte, tombait à côté de lui ; il avance la tête, ouvre la bouche, car il avait grand faim, n'ayant rien pris depuis la veille, et il allait recevoir sur la langue les gouttes de ce miel délicieux, lorsqu'il réfléchit qu'il n'avait pas fait l'oblation du matin. Prenant alors un peu de miel dans le creux de sa main, il dit :

« Aum ! adoration au soleil !

« Je t'adore, ô sublime lumière de Dieu, œil de la vérité suspendu à la voûte des cieux !

« Je t'adore, ô toi que les sages ont toujours regardé comme le signe suprême de la puissance céleste !

« Je t'adore, ô toi qui es la vie, la force, la vertu, la vérité, le véda, la prière et la figure de l'Être suprême !

« Aum ! adoration au soleil ! »

« Il avait oublié l'horreur de sa position, et se souvenant de cette parole du véda :

« Celui qui prie est consolé. Si tu n'as que de l'eau offre de l'eau, si tu n'as que du riz grillé offre du riz grillé ; si tu es dans le désert offre de l'herbe, sur les rivages de la mer du sel, dans la forêt offre des fruits ou du miel, mais souviens-toi toujours, en quelque lieu que tu te trouves, d'offrir l'oblation du matin. »

« Il avait fait l'oblation au milieu des féroces animaux qui l'environnaient.

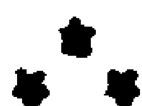
« Se plaçant alors sous les gouttes qui tombaient plus abondantes encore, comme pour le récompenser de sa piété, il apaisa sa faim et se sentit bientôt réconforté, à un point qu'il lui sembla être de force à lutter avec le danger qui l'avait si fort effrayé dès le début. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque, ayant regardé autour de lui, il ne vit plus ni serpent ni tigre, et, sous la voûte épaisse de la forêt, des milliers d'oiseaux qui s'éveillaient, faisaient, ainsi que lui, par leurs chants, leur oblation au matin.

« Il avait été sauvé par la vertu de ses *mentrams* (prières). »

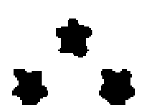
Rappelons, pour clore la série peut-être un peu longue déjà de ces citations, les dernières strophes de l'hymne célèbre de

Valmiki, le contemporain de Vyasa, qui, d'après les pundits du sud de l'Indoustan, codifia les védas.

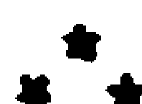
Les spiritualistes platoniciens et chrétiens n'ont rien produit de plus élevé.



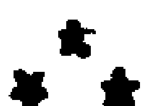
« Es-tu l'éclair qui sillonne l'espace, le tonnerre qui gronde dans la nue, le Gange aux flots sacrés, ou le mystérieux Océan? Es-tu la grande voix qui parle aux orages sur les sommets de l'Himavat (Himalaya)?



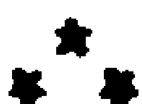
« Es-tu ce vent surnaturel (nirgalha) qui soulève les sables du pays de Madyadèsa, comme les flots en courroux? Es-tu la brise des nuits qui gémit sur les eaux des lacs, qui murmure dans le feuillage des grands bois et courbe sur son passage l'herbe divine du cousa?



« Es-tu le swarga (ciel) que les dévas (anges) habitent, que les sages regardent comme le terme de l'exil? Es-tu l'éther immense où s'agitent des milliers d'étoiles? es tu la terre, es-tu les eaux, es-tu le feu qui dévore, es-tu le soleil bienfaisant?



« Es-tu la vie, source de toutes les vies, l'âme de toutes les âmes, le principe de tous les principes? Es-tu l'amour qui unit tous les êtres, la force qui conserve, détruit ou renouvelle? Es-tu la mort, es-tu le néant?...



« Je ne te connais pas, mais je sais que tout n'est que par toi et rien en dehors de toi, que tu existes par ta propre puissance, que l'infini, l'immensité, l'espace, ne sont rien pour

toi. Je ne te connais pas, ô Narayana, mais je sais que *tu es* et *as toujours été*, et cela me suffit pour attendre la fin, qui sera ma naissance en toi... »

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure, et cela sans qu'on puisse nous accuser de nous ranger sous la bannière de telle ou telle secte, que l'Inde des védas et de Manou fut monothéiste : lorsque nous rencontrons une vérité scientifique, nous la constatons sans aucun souci d'école.

Mais, nous dira-t-on, lisez les hymnes du *Rig-Véda?*

La plupart des hymnes de cet ouvrage sont le produit d'un naturalisme qui doit s'expliquer dans le sens physique pur. Le retour périodique du jour et de la nuit, les orages, la lutte entre la lumière et les ténèbres, la plupart des grands phénomènes solaires y sont chantés dans un langage allégorique, destiné à voiler la science, mais qui n'a rien de commun avec les fables grossières du polythéisme de l'âge brahmanique. Le *Rig-Véda* ne doit pas du reste être commenté en dehors des trois autres livres sacrés, dont il fait partie intégrante ; et l'on peut affirmer, d'accord en cela avec tous les commentateurs indous et les pundits anciens et modernes les plus célèbres, que les védas ne sont, du premier au dernier sloca, qu'une vaste prière à la divinité.

« L'étude du véda, dit Manou, liv. II, sl. 28, les observations pieuses, les oblations au feu... et les sacrifices solennels préparent le corps à l'absorption dans *l'Être divin!* »

Dans tous les ouvrages sacrés des Indous de la plus incontestable authenticité, la même phrase revient constamment. Vous lisez à chaque page :

« Le véda est l'œil, la sagesse, la pensée de Dieu.

« Celui qui possède le véda possédera l'immortalité dans le sein de Brahma.

« Le véda est la science suprême, il n'y a que la pensée

éternelle, que l'Être existant par lui-même qui puisse en connaître le sens exact.

« Celui qui lit le véda est toujours pur, etc., etc. »

Et si l'on ne rencontre pas plus souvent dans les livres sacrés les noms de Zyaus ou Zeus, de Swayambhouva, de Narayana, de Paramatma, de Pouroucha, sous lesquels les védas et Manou ont alternativement désigné le Dieu unique, maître de l'univers, c'est que l'image de la grande cause première était environnée d'un respect tellement mystérieux, que la foule n'osait prononcer son nom sous peine de mort, et que les *initiés* eux-mêmes ne pouvaient pénétrer dans le sanctuaire qui lui était réservé, qu'une fois l'an seulement, et après s'y être préparé par de longs jours de jeûne et de prière.

Ainsi l'Inde védique a été monothéiste, et elle n'est arrivée au polythéisme que sous la domination brahmanique, c'est-à-dire sous le joug démoralisateur et corrompu des prêtres. Nous pouvons ajouter qu'elle tend à revenir au monothéisme par le christnéisme.

Mais de ce que l'Inde des premiers âges historiques possédait déjà la notion d'une cause première unique, il ne s'ensuit pas qu'elle était arrivée de prime saut à cette conception unitaire, encore moins pourrait-on en induire une règle générale qui ferait du monothéisme la croyance initiale de l'homme primitif.

Qui pourra nous dire quel est le premier son que l'homme ait *parlé?* la première image qu'il ait raisonnée? le premier Dieu qu'il ait invoqué?...

Mais ce que nous pouvons dire, en percevant les premiers bégayements de la tradition humanitaire, c'est que le prêtre a été le mauvais génie du monde, que partout il a fait alliance avec la force brutale pour proscrire toute indépendance, toute vérité, toute justice et toute science. Il ne veut pas que le

peuple conçoive, de l'Être suprême, une idée saine et rationnelle, car il ne peut régner qu'en terrorisant les consciences, et en faisant vivre son esclave dans une atmosphère de grotesques superstitions.

C'est en vain qu'aux brahmes succéderont les bonzes, les mages, les hiérophantes et les lévites d'Israël ou de Rome, chaque caste se transmettra d'âge en âge son but et ses moyens.

Il y a des milliers d'années que les brahmes, ces fourbes des pagodes de l'Indoustan, expliquaient aux peuples ébahis les éclipses de soleil, en leur disant que de noirs démons avaient dérobé les rayons de l'astre, et que ce n'était qu'à l'aide d'abondantes offrandes qu'on pourrait décider Indra à reconquérir la lumière sur ces génies malfaisants : l'or, l'argent, les pierreries, les vases précieux affluaient alors dans le temple, et quand les coffres de ces sycophantes étaient pleins, le soleil, délivré par Indra, répandait de nouveau sur la terre la chaleur et la vie...

Écoutons Mgr Gaume, protonotaire apostolique, expliquer les priviléges de la cloche catholique, dans un livre intitulé : *L'Angelus au* XIX*e siècle ou Recueil de trente et une lettres à un jeune savant*, approuvé par le Saint-Siége.

« Parmi les nobles priviléges dont jouit la cloche, dit le brahme moderne, il y en a un dont les impies et les prétendus savants du XIXe siècle font le sujet de leurs attaques et de leurs moqueries. Je veux parler du pouvoir donné à la cloche *de mettre en fuite les démons*, *d'éloigner la foudre et d'éloigner les tempêtes*. Ignorants parce qu'ils sont matérialistes, et matérialistes parce qu'ils sont ignorants, ils ne voient dans la cloche qu'un son comme un autre, et dans les vibrations de la cloche sonnée pendant l'orage, qu'un ébranlement de nuées propre à attirer la foudre. Ils ne savent pas, et ne

peuvent pas savoir, que l'air qui nous environne *est peuplé de démons*...

« Cette *incontestable* puissance de la cloche, contre *les démons de l'air*, justifie la vertu dont elle jouit de dissiper les vents et les nuages, de balayer devant elle la grêle et la foudre, puisque toutes ces pernicieuses influences de l'atmosphère proviennent *bien moins des causes naturelles, que de la malice de ces génies malfaisants*... »

Les insanités romaines sont à la hauteur des absurdités brahmaniques.

Dans les sommets où s'agite la science pure, quelques hommes, satisfaits d'ajouter peu à peu un progrès aux progrès déjà conquis, soulèvent les épaules de dégoût et ne jugent point ces choses dignes d'être combattues. Ils ne savent pas que leurs travaux, présentés dans une forme uniquement accessible aux lettrés, ne produisent même pas un écho dans le peuple, et qu'en se tenant à part, n'ambitionnant que l'estime des savants, ils laissent s'accomplir dans l'ombre cette œuvre odieusement raisonnée de pervertissement intellectuel, qui gangrène la nation par les mille voies de l'enseignement clérical. Ils ne se doutent pas qu'au moment où un des leurs explique au Collége de France, à un auditoire d'élite, les phénomènes naturels de l'électricité, tout ce qu'il y a d'*Ignorantins* et de congréganistes en France enseigne à nos enfants que les mêmes phénomènes sont le résultat *de la malice des génies malfaisants !*

La science doit s'efforcer de vulgariser ses découvertes. Désormais toutes les études anthropologiques, ethnologiques, philologiques, cosmographiques et naturelles, doivent se proposer un seul but : la diffusion des lumières et le triomphe de la vérité scientifique...

A côté du livre de science qui conserve ses formules né-

cessaires et sa langue exacte, faites le livre du peuple!... Quand vous aurez arraché définitivement des mains des masses les romans obscènes, et les ridicules élucubrations des sacristies, vous aurez achevé la ruine du passé et créé un monde nouveau que rien ne pourra faire rétrograder.

A l'enseignement du *Syllabus*... substituez l'enseignement de la raison!

C'est pour n'avoir pas su prendre cette route que l'Inde, tournant sans cesse dans un cercle vicieux entre le monothéisme et le polythéisme, râle depuis quinze mille ans et plus sous les étreintes du prêtre.

CHAPITRE IV.

LA SECTE DES DJEINAS.

> Peut-on déterminer avec certitude que les Γυμνοσοφισταί appartenaient au brahmanisme plutôt qu'au djeïnisme?
>
> (5e question, *Études indoues.* Congrès des orientalistes de septembre 1873, Paris.)

Les quelques pages que nous venons de consacrer très-sommairement aux croyances monothéistes de l'Inde ancienne, nous conduisent tout naturellement à l'étude du djeïnisme, qui va nous donner une preuve chronologique et philosophique incontestable de la certitude scientifique de nos opinions.

La secte des djeïnas est peu connue en Europe. Elle se composa à l'origine de tous les Indous qui, refusant de courber la tête devant les superstitions imposées à la foule par les brahmes, se réunirent pour protester contre le polythéisme grossier, qui fut la conséquence du despotisme sacerdotal.

Les djeïnas n'acceptèrent jamais l'inégalité sociale créée par l'établissement des castes, et, chose remarquable, restèrent et sont encore monothéistes.

« Le mot de djeïna, dit Dubois, savant orientaliste du siècle dernier, est un mot composé désignant une personne qui a renoncé à la manière de vivre, de croire et de penser du

commun des hommes. Un vrai djeïna doit être disposé à une entière abnégation de soi-même, et se mettre au-dessus du mépris et des contradictions auxquels il peut se trouver en butte à cause de sa religion, dont il doit conserver jusqu'à la mort les principes sans altération, dans la ferme persuasion qu'elle seule est la véritable religion sur la terre, la seule religion primitive de tout le genre humain. »

Par la succession des temps, cette religion primitive fut peu à peu corrompue dans la plupart de ses points essentiels; à sa place, les brahmes, conservant les dogmes anciens pour les réunions mystérieuses des *initiés*, établirent tout un système de croyances religieuses, basé sur les idées les plus superstitieuses et les plus mensongères. Nous avons fait connaître dans tous ses détails, à nos lecteurs, cette révélation religieuse, mais surtout politique et sociale, dans *les Fils de Dieu*.

Les djeïnas accusent les brahmes d'avoir forgé les quatre védas, Manou, les dix-huit pouranas, la trimourty et les fables monstrueuses qui s'y rapportent, telles que les avatars de Vischnou, le linguam, le culte de la vache et d'autres animaux, le sacrifice de l'ékiam, etc. Les djeïnas, non-seulement rejettent toutes ces conceptions et pratiques subreptices, mais encore ils les regardent avec une horreur particulière.

Ces innovations introduites par les brahmes n'eurent lieu que successivement, mais les djeïnas, dès le début, ne cessèrent de s'opposer de tout leur pouvoir à ces changements; voyant que leurs remontrances ne produisaient que peu d'effet, et que le système religieux des prêtres continuait à être imposé à la multitude, ils se mirent en rupture ouverte avec les brahmes, et, d'après les vieilles légendes djeïnistes, la lutte éclata à l'occasion de l'établissement de l'ékiam, sacrifice dans lequel un chevreau à toison rouge était immolé en l'honneur de la trinité, ce qui était contraire aux croyances unitaires et aux principes les plus sacrés et les plus inviola-

bles des Indous, qui proscrivent toute espèce de meurtre, sous quelque prétexte et pour quelque motif qu'il soit commis.

Dès ce moment les choses en vinrent aux dernières extrémités. Ce fut alors seulement que les défenseurs de la religion primitive dans toute sa pureté prirent le nom de djeïnas et formèrent une société distincte, composée de tous les Indous qui avaient, jusqu'à ce moment, conservé intacte la religion de leurs pères, et qui voulaient s'opposer aux innovations des brahmes.

A la suite de cette scission, les djeïnas ou vrais croyants ne cessèrent de reprocher aux brahmes leur despotisme et leur apostasie, et ce qui n'avait d'abord fourni matière qu'à des disputes scolastiques, finit par faire éclore le germe d'une guerre longue et sanglante.

Les djeïnas soutinrent longtemps la lutte avec succès, mais, à la fin, la majorité des princes xchatrias et la plupart des peuples de l'Indoustan ayant été soumis à la puissance brahmanique, les prêtres réduisirent bientôt leurs adversaires au dernier degré de l'abaissement. Ils renversèrent partout leurs temples, détruisirent les objets de leur culte, les privèrent de toute liberté religieuse et politique, les exclurent des charges et des emplois civils; enfin, ils les persécutèrent de tant de manières qu'ils vinrent à bout d'en faire disparaître presque entièrement les traces dans plusieurs provinces de l'Inde, où ces antagonistes redoutables avaient été jadis florissants.

Quand commencèrent ces persécutions et ces guerres, c'est ce qu'on ne pourrait fixer avec précision, mais il paraît démontré qu'elles eurent une longue durée, et ne se terminèrent que dans les premiers siècles de l'ère moderne.

Dans certaines parties montagneuses de la presqu'île, les djeïnas se maintinrent, longtemps, mais sans puissance religieuse ni politique.

Aujourd'hui les brahmes sont les maîtres partout. Les djeïnas, au contraire, sont sans crédit; les christnéens commencent à se rapprocher d'eux, attirés par la similitude de leurs croyances monothéistes.

Les brahmes attachés aux croyances des djeïnas sont peu nombreux, il y a cependant, dans le sud du Maïssour, un village du nom de Malyoor qui en renferme une centaine de familles. Ils y ont un temple assez fameux dont le gourou est un brahme djeïniste.

Dans les autres principaux temples des djeïnas, tels que ceux de Balagola et de Mahdyguerry et autres, les gourous ou pontifes sont tirés de la caste des vayssias ou marchands; c'est pour avoir ainsi usurpé les fonctions sacerdotales, et aussi pour avoir altéré la religion primitive en y glissant quelques-unes des innovations des brahmes, leurs adversaires, qu'ils sont regardés par les vrais djeïnas comme pattihtas (hérétiques).

Cette secte de djeïnas, repoussée par les orthodoxes, se subdivise elle-même en plusieurs écoles qui diffèrent sur la nature de la félicité suprême, et les moyens de l'obtenir. Une d'elles, qui ne comprend, il est vrai, qu'un petit nombre de membres, celle des kachtachenda-souitambry, enseigne qu'il n'y a pas d'autre mokcha, c'est-à-dire d'autre bonheur suprême que celui qui résulte du plaisir des sens et du commerce agréable des femmes.

Le véritable djeïnisme diffère peu de la philosophie du *Védanta*, à laquelle elle a, du reste, donné naissance; elle admet les différents degrés de contemplation de cette dernière, et recommande à peu près les mêmes moyens pour parvenir à la félicité suprême, opérée par la réunion intime à la divinité.

Système religieux du djeïnisme.

Le djeïnisme n'admet qu'un seul Dieu auquel il donne les noms de Djeïnessouara-Paramatma, Para-Para-Vastou, et d'autres encore qui expriment sa nature infinie.

C'est cet Être seul qui reçoit les adorations et les sacrifices des vrais djeïnas, c'est à lui que se rapportent les marques de respect qu'ils donnent souvent à leurs saints personnages désignés sous le nom de salak-pourouchas, parce que ceux-ci, en obtenant possession après leur mort du mokcha (félicité suprême), ont été unis à la divinité.

L'Être suprême est un et indivisible, spirituel, sans parties ou étendues. Ses quatre principaux attributs sont les suivants :

Ananta-guaman, sagesse infinie ;

Ananta-darsanam, intuition et connaissance infinies ;

Ananta-viryiam, pouvoir infini ;

Ananta-soukam, bonheur infini.

Le Grand Être est entièrement absorbé dans la contemplation de ses perfections infinies et dans la jouissance non interrompue du bonheur qu'il trouve dans son essence même. Il n'a rien de commun avec les choses de ce monde, tout en étant la loi suprême de l'univers.

La vertu, le vice, le bien et le mal qui règnent dans le monde lui sont également indifférents.

La vertu étant juste de sa nature, ceux qui la pratiquent dans ce monde trouveront leur récompense dans une autre vie par une renaissance heureuse ou par leur admission immédiate aux délices du swarga (ciel).

Le vice étant injuste et mauvais de sa nature, ceux qui s'y livrent subiront leur punition dans l'autre monde par une mauvaise renaissance. Les plus coupables iront au naraca (enfer) après leur mort, pour y expier leur crime ; dans aucun cas la divinité n'intervient pour distribuer les récompenses ou

les châtiments ni ne fait aucune attention aux actions des hommes ici-bas.

La matière est éternelle et indépendante de la divinité; ce qui existe maintenant a toujours existé et existera toujours, en suivant les grandes lois de transformations successives.

Non-seulement la matière est éternelle, mais encore l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers, le mouvement fixe et uniforme des astres, la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, la succession et le renouvellement des saisons, la production et la reproduction de la vie animale et végétale, la nature et la propriété des éléments, tous les objets visibles, en un mot, sont éternels aussi, et subsisteront à jamais tels qu'ils ont subsisté de tout temps.

Métempsycose.

Le dogme fondamental des djeïnas est la métempsycose, cette croyance que partagea le monde ancien tout entier, et qu'Origène voulut introduire dans le christianisme. Nous lui consacrerons un chapitre spécial.

Les djeïnas sur ce point diffèrent peu d'avec les brahmes.

Ils ne s'accordent pas cependant avec ceux-ci en ce qui concerne les quatre locas ou mondes, qu'ils refusent de reconnaître. Ils rejettent aussi les trois principaux séjours de béatitude: sattia-loca, veikouta et keilassa, c'est-à-dire les paradis de Brahma, de Vischnou et de Siva. Ils admettent trois mondes seulement, qu'ils expriment par le nom générique de djaga-tryia, et qui sont l'ourdoua-loca ou monde supérieur, l'adda-loca ou enfer, appelé aussi patthala, et le maddia-loca ou monde du milieu, c'est-à dire la terre, le séjour des mortels.

L'ourdoua-loca.

Ce monde, nommé aussi swarga (ciel), est le premier du djaga-tryia. On y compte seize demeures différentes, dans

chacune desquelles la mesure de bonheur est graduée en proportion des mérites des âmes vertueuses qui y sont admises. La première et la plus élevée de ces demeures est le saddou-darma ; il n'y a que les âmes éminemment pures qui y aient accès ; elles y jouissent d'un bonheur non interrompu pendant trente-trois mille ans. L'achanda-karpa, qui est la dernière et la plus basse de ces demeures, est destinée aux âmes qui n'ont ni plus ni moins de vertus qu'il n'en faut pour entrer dans l'ourdoua-loca ; elles y jouissent pendant mille ans de la quantité de bonheur qui leur est départie. Dans les autres demeures intermédiaires, l'étendue et la durée du bonheur sont fixées dans une progression relative.

Des femmes de la plus grande beauté embellissent ces séjours délicieux. Cependant, les bienheureux n'ont avec elles aucune accointance ; la vue seule de ces objets enchanteurs suffit pour enivrer leurs sens et les plonger dans une extase continuelle bien supérieure à tous les plaisirs mondains. A cela près, le swarga des djeïnas ne diffère guère de celui des brahmes.

Au sortir de l'ourdoua-loca, après l'expiration du temps assigné, les âmes des bienheureux renaissent sur la terre et y recommencent le travail des transmigrations, car rien dans ce monde, soit dans le temps des transformations terrestres, soit dans le temps du châtiment ou des récompenses, n'est condamné à l'immobilité.

L'adda-loca.

L'adda-loca est le second monde du djaga-tryia. Il est aussi appelé naraca et quelquefois patthala.

C'est le monde inférieur, celui qui est destiné à être la demeure des coupables dont les fautes sont si grandes qu'elles ne sauraient être expiées par les renaissances les plus abjectes. L'adda-loca est divisé en sept demeures, dans chacune des-

quelles la rigueur des châtiments est proportionnée à la gravité des crimes.

La moins redoutable est le retna-pravai, où les âmes pécheresses sont tourmentées pendant mille ans consécutifs. La violence et la durée des supplices vont toujours croissant dans les autres demeures, au point que dans le maha-damai-pravai, qui est la septième, les maux que l'on endure sont au delà de toute expression.

Là sont relégués les scélérats les plus corrompus qui ne verront finir leurs horribles et continuelles souffrances qu'au bout de trente-trois mille ans révolus. Les femmes, que la faiblesse de leur complexion rend incapables de supporter d'aussi rudes épreuves, ne vont jamais, quelque méchantes qu'elles aient été, dans cet épouvantable maha-damai-pravai ou grand séjour de souffrance.

Le maddia-loca.

Le maddia-loca ou monde du milieu, comme son nom l'indique, est le troisième du djaga-tryia. C'est celui que les mortels habitent et où règnent la vertu et le vice.

Ce monde a un *redjou* d'étendue ; un redjou est égal à l'espace que le soleil parcourt en six mois. Le djambou-douipa qui est la terre sur laquelle nous vivons, n'occupe qu'une faible partie du maddia-loca ; il est environné de tous côtés par un vaste océan, et à son centre se trouve un lac immense circulaire, qui a un lack de yodjanas, ou environ quatre cent mille lieues d'étendue.

Au milieu de ce lac se trouve la fameuse montagne Maha-Merou.

Le djambou-douipa est divisé en quatre parties égales, situées aux quatre points cardinaux du Maha-Merou : l'Inde est la partie appelée Barata-Kchitra. Ces quatre parties du djambou sont encore séparées l'une de l'autre par six hautes mon-

tagnes qui portent les noms de Himavata, Maha, Himavata-Nichada, Nila, Aroumany, Sikary, et qui s'étendent dans la même direction de l'est à l'ouest en traversant le djambou d'une mer à l'autre.

Ces montagnes sont entrecoupées par de vastes vallées où les arbres, les arbrisseaux et les fruits qui croissent spontanément sont d'un bel incarnat. Ces retraites délicieuses sont habitées par des personnes vertueuses. Les enfants de l'un et de l'autre sexe sont propres à la génération quarante-huit heures après leur naissance. Les hommes n'y sont pas sujets à la douleur et aux maladies. Toujours heureux et contents, ils s'y nourrissent des plantes succulentes et des fruits délicieux que la terre y produit sans culture. Après leur mort, ils vont jouir des délices du swarga. Ce sont les âmes qui, en revenant sur la terre, ne sont point souillées par le péché et qui par conséquent n'ont pas besoin d'expiation ; à la moindre faute, elles sont chassées de ces vallées mystérieuses, et s'en vont dans les autres parties du djambou où habitent le travail, la souffrance et l'expiation par les transmigrations successives.

Du sommet du Maha-Merou sort une source qui alimente quatorze grands fleuves dont les deux principaux sont le Gange et le Sindou (l'Indus). Tous ces fleuves ont un cours régulier, et ne sont soumis à aucune variation. Différents du faux Gange et du faux Indus des brahmes, dont les eaux sont sujettes à baisser et à s'élever, le Gange et l'Indus des djeînas ne sont jamais guéables, et leurs eaux conservent toujours le même niveau.

Les noms des quatorze fleuves des djeînas sont : le Gange, le Sindou, le Rohita Toya, le Rohita, le Hary-Toya, le Hary-Kanta, le Sitta, le Sitohda, le Nary, le Nary-Kanta, le Souarna-Coula, le Roupaya-Coula, le Rikta, le Riktoda.

La mer qui environne le djambou-douipa a deux lacks de yodjanas, ou huit cent mille lieues de longueur. Au delà de

cet océan, il existe trois autres continents séparés les uns des autres par une mer immense, formés à peu près comme le djambou-douipa, et habités aussi par l'espèce humaine.

A l'extrémité du quatrième continent, appelé Panskaravratta-douipa, se trouve le Manouch-Otraparvatta, haute montagne qui est la dernière limite du monde habitable. Aucun être vivant n'a jamais dépassé cette montagne dont le pied est baigné par un océan immense parsemé d'une infinité d'îles inaccessibles à l'espèce humaine.

Idées des djeïnas sur la succession et la division du temps.

La durée du temps se divise pour les djeïnas en six périodes qui se succèdent sans interruption de toute éternité. A la fin de chacune, il s'opère une révolution totale dans la nature, et le monde est renouvelé.

La première, appelée pratama-kahla, a duré quatre kotys de kotys ou quarante millions de millions d'années.

La seconde, douityia-kahla, a duré trente millions de millions d'années.

La troisième, tretyia-kahla, vingt millions de millions d'années.

La quatrième, tchatourta-kahla, dix millions de millions d'années.

La cinquième période, enfin, appelée pantchama-kahla (les cinq temps), est un temps d'inconstance et de changement plus marqué que pendant le cours des autres époques. C'est l'âge dans lequel nous vivons maintenant. Elle durera vingt et un millions d'années.

La sixième et dernière des périodes, le sachta-kahla, durera également vingt et un millions d'années ; l'élément du feu disparaîtra de la terre, et les hommes n'auront d'autre nourriture que quelques reptiles, des racines et des herbages insipides qui croîtront çà et là en petite quantité.

Il n'y aura alors ni distinction ni subordination entre les castes, aucune propriété publique ou particulière, aucune forme de gouvernement, ni rois, ni lois, les hommes feront retour à la vie sauvage.

Cette période finira par un djala-pralaya, ou fin de toute chose, qui arrivera par une inondation générale de la terre, excepté la seule montagne d'argent appelée Vidyarta. Ce déluge sera produit par une pluie continuelle durant quarante-sept jours, et ses résultats seront le bouleversement et la confusion des éléments.

Un petit nombre de personnes qui habiteront près de la montagne d'argent iront se réfugier dans les cavernes que recèlent ses flancs, et seront sauvées de la ruine universelle. Après cette grande catastrophe, ces élus sortiront de la montagne et repeupleront la terre.

Alors les six périodes recommenceront et se succéderont l'une à l'autre comme auparavant.

Livres sacrés du djeïnisme.

Les sciences des djeïnas sont contenues dans quatre védams, vingt-quatre pouranas et soixante-quatre sastras.

Ces pouranas prennent les noms des vingt-quatre titarous ou saints personnages ainsi appelés. Un pourana est assigné à chacun d'eux et renferme son histoire.

Les noms des quatre védams sont : *Pratamany-yoga*, *Tcharanany-yoga*, *Karanany-yoga* et *Dravyiany-yoga*.

Ces quatre livres furent écrits par Adyssouara, le plus ancien et le plus célèbre de tous les personnages reconnus par les djeïnas ; il descendit du swarga, prit une forme humaine, et vécut sur la terre un pourva-kotty, ou cent millions d'années. Non-seulement il est l'auteur des védams, mais c'est encore lui qui enseigna aux hommes à vivre en société, donna des statuts, une forme de gouvernement ; en un mot, Adys-

souara est pour les djeïnas ce que Brahma est pour les brahmes, et l'un de ces êtres a été très-probablement formé sur le modèle de l'autre, ou plutôt les deux personnages sont sous des noms différents la représentation de la même idée religieuse.

Les soixante-trois avatars (incarnations).

Outre Adyssouara, le plus saint et le plus parfait des êtres qui parurent sur la terre sous une forme humaine, les djeïnas en reconnaissent encore soixante-trois, qu'ils désignent sous le nom de salaka-pourouchas, et qui sont l'objet de leur culte.

Leur histoire est contenue dans le *Pratamany-yoga.*

Ces vénérables personnages se subdivisent en cinq classes : 1° vingt-quatre titarous ou saints *des saints;* 2° douze tchacravartys ou souverains pieux; 3° neuf vassa-dévattas; 4° neuf bala-vassa-dévas; 5° neuf bala-ramas, anges, archanges et demi-dieux.

Les vingt-quatre titarous sont les plus saints et les plus révérés; leur condition est la plus sublime à laquelle un mortel puisse parvenir. Ils vécurent tous dans l'état très-parfait de *nirvany :* ils ne furent sujets à aucune infirmité ou maladie, à aucun besoin, à aucune faiblesse, ni même à la mort. Après avoir fait un long séjour sur la terre, ils quittèrent leurs corps volontairement, et allèrent directement au mokcha, où ils se trouvèrent réunis et identifiés à la divinité.

Tous les titarous vinrent du swarga et prirent la forme humaine dans la tribu des pénitents. Durant leur vie, ils donnèrent aux autres hommes des exemples de toutes les vertus, les exhortèrent par leurs préceptes et leurs actions à se conformer aux règles de conduite tracées par Adyssouara, et se livrèrent tout entiers à la pratique de la contemplation et de la pénitence.

Quelques-uns vécurent des centaines de mille ans; cepen-

dant le dernier de tous ne voulut point rester sur la terre plus d'un siècle.

Ils existèrent, les uns les autres, dans la période tchatourtakahla. Quelques-uns furent mariés, mais la plupart gardèrent le célibat, plus conforme à leur situation de sannyassis.

Les douze tchacravartys ou empereurs reconnus par les djeïnas furent les contemporains des vingt-quatre *titarous*. Ils vinrent en droite ligne également du swarga, et se partagèrent le gouvernement du djamboudy. Quelques-uns furent *initiés* par le *Dikcha*, et finirent leur vie dans la condition de pénitent nirvany, et après leur mort obtinrent le mokcha, c'est-à-dire la félicité suprême. D'autres retournèrent au swarga d'où ils étaient descendus, mais trois d'entre eux ayant mené une vie tout à fait criminelle sur la terre furent condamnés aux peines du naraca.

Les douze tchacravartys furent souvent en guerre les uns contre les autres, mais ils eurent surtout à lutter contre les neuf vassa-dévas, les neuf pala-vassa-dévas et les neuf bala-ramas.

Le second védam[1], ou Tcharanany-yoga, enseigne les règles civiles de la société, des castes, des conditions.

Le troisième védam, ou Karanany-yoga, fait connaître la nature, l'ordre et la composition du djaga-tryía.

Le quatrième, ou Dravyiany-yoga, renferme les systèmes métaphysiques des djeïnas et plusieurs matières de controverses.

La condition de sannyassi-nirvany.

L'état le plus saint et le plus sublime auquel un homme puisse parvenir est celui de sannyassi-nirvany, c'est-à-dire de pénitent nu.

1. Véda en samscrit, védam en tamoul. *Le Dikcha Sastram*, ouvrage auquel nous empruntons ces détails, est écrit en tamoul, langue savante du sud de l'Indoustan.

En l'embrassant, l'homme cesse d'être homme, il commence à devenir une portion de la divinité. Dès qu'il a atteint au plus haut degré de cet état, il se sépare volontairement, sans peine et sans douleur, de son être, et il obtient le moukty, en samscrit mokcha, c'est-à-dire la félicité suprême, en allant s'incorporer pour toujours à l'essence divine.

Ceux qui aspirent à devenir nirvany dans ce yoga, doivent passer par douze degrés de contemplation et de pénitence corporelle plus parfaits les uns que les autres, et qui sont comme une espèce de noviciat; chacun de ces degrés a une dénomination qui lui est propre.

Devenu enfin nirvany, le pénitent n'est plus de ce monde. Les objets terrestres ne font aucune impression sur ses sens. Il regarde avec indifférence le bien et le mal, le vice et la vertu qui règnent sur la terre. Il est exempt de toute passion; il sent à peine les besoins de la nature; il endure patiemment la faim et la soif, et toute espèce de privations; il peut se passer, des semaines et des mois entiers, de toute nourriture; lorsqu'il est obligé de manger, il use indifféremment et sans choix des premières substances animales ou végétales qui lui tombent sous la main, quelque sales ou dégoûtantes qu'elles soient aux yeux du vulgaire. Il n'a ni feu ni lieu; toujours il habite en rase campagne; quoique *nu des pieds à la tête*, il est insensible au froid et au chaud, au vent et à la pluie, il n'est plus sujet aux maladies et aux infirmités corporelles. Il a le plus souverain mépris pour tous les hommes quelque élevé que soit leur rang, et il ne fait aucune attention à leurs actions, bonnes ou mauvaises. Il ne parle à personne, ne regarde personne, ne reçoit la visite de personne; ses inclinations, ses affections, ses pensées sont invariablement fixées sur la divinité dont il se regarde comme faisant partie déjà. Il demeure absorbé dans la méditation des perfections divines; tous les objets terrestres sont pour lui comme s'ils n'existaient pas.

Par la pratique de la pénitence et de la contemplation, la partie matérielle du nirvany se fond peu à peu, semblable en cela au kapoura (camphre en samscrit) lorsqu'on le jette au feu : à la fin il ne reste du pénitent que l'apparence ou l'ombre d'un corps, un fantôme pour ainsi dire immatériel. Arrivé ainsi au faîte de la perfection, le nirvany abandonne ce bas monde, et va s'unir inséparablement à la divinité dans le mokcha, pour y jouir d'un bonheur inaltérable et éternel.

Pratiques religieuses du djeïnisme.

Les règles de conduite religieuse des djeïnas sont, sous beaucoup de rapports, conformes à celles que suivent les autres Indous et surtout les prêtres brahmes.

Comme eux, les djeïnas pratiquent les observances concernant la souillure et la propreté, font les ablutions et récitent les mentrams prescrits; la plupart de leurs cérémonies relatives aux mariages, aux funérailles, etc., sont les mêmes; enfin, les préceptes de civilité et d'égards réciproques qui sont la partie la plus sérieuse de l'éducation des Indous sont observés par les djéinas.

Ils se font cependant distinguer de leurs compatriotes par plusieurs singularités. Voici les plus remarquables : dans aucune circonstance ils ne prennent de la nourriture substantielle avant le lever ou après le coucher du soleil : leurs repas ont toujours lieu pendant que cet astre est sur l'horizon. Ils n'ont point de *tyttis*, c'est-à-dire de jours anniversaires pour honorer la mémoire de leurs défunts, et faire des offrandes à leur intention. Dès qu'un des leurs est mort et que ses obsèques sont faites, il est mis en oubli et l'on ne parle plus de lui

Ils ne se mettent jamais de cendres sur le front comme le font la plupart des Indous, ils se contentent d'y tracer, avec de la pâte de sandal, la petite marque circulaire appelée *bottou* ou bien une raie horizontale. Plusieurs dévots s'appliquent, en

forme de croix, un de ces mêmes signes sur le front, le cou, l'estomac et les deux épaules, en l'honneur de leurs cinq principaux tirtarous.

Les djeinas sont beaucoup plus rigides que les brahmes en fait d'aliments. Non-seulement ils s'abstiennent de toute nourriture animale et des végétaux dont la tige ou la racine s'arrondit en forme de tête, tels que les oignons, les champignons, etc..., mais ils rejettent, en outre, divers fruits et légumes que les brahmes admettent sur leur table, tels que melons, aubergines, concombres, etc. Leur motif est la crainte d'ôter la vie à quelques insectes qui s'y engendrent communément. Les principaux et presque les seuls aliments dont se nourrissent les djeïnas sont le riz, le laitage et des pois de diverses espèces.

Ils ont en horreur l'assa fœtida dont les brahmes sont si friands; le miel leur est absolument interdit.

Lorsqu'ils prennent leurs repas, une personne assise à côté d'eux sonne une clochette ou frappe sur une plaque de bronze retentissante. Ce bruit a pour objet d'empêcher qu'ils puissent entendre les paroles impures que les voisins ou les gens qui passent dans la rue peuvent proférer. Eux et leurs mets seraient souillés si ces paroles parvenaient à leurs oreilles.

Leur crainte d'ôter la vie à un être vivant est poussée si loin que leurs femmes, avant d'enduire le parquet avec de la fiente de vache, ont coutume de le balayer d'abord bien doucement pour écarter sans leur faire de mal les insectes qui peuvent s'y trouver. En négligeant cette précaution elles courraient le risque, à leur grand regret, d'écraser en frottant quelques-unes de ces pauvres petites bêtes.

L'orifice du vase dans lequel on puise l'eau destinée aux usages domestiques est toujours recouvert d'un linge au travers duquel elle filtre. Cet appareil a pour but de s'opposer à ce que des animalcules qui nagent à la surface du réservoir

ne s'introduisent dans le vase et n'aillent se faire engloutir dans les entrailles d'un djeïna. Lorsqu'un voyageur altéré veut étancher sa soif dans quelque étang ou ruisseau, il se couvre la bouche avec un linge, se penche et boit à même en suçant. A part le préjugé qui inspire ce soin aux djeïnas, il n'est pas inutile, dans l'Inde, de veiller à ce que l'eau dont on se sert soit débarrassée des animalcules qu'elle contient en de certains endroits, et dont l'absorption imprudente cause souvent de graves accidents.

Bien que fort peu nombreux aujourd'hui et disséminés dans quelques provinces du sud de l'Indoustan, les djeïnas, partout où ils se trouvent, forment un corps tout à fait distinct. Jamais ils ne se mêlent aux cérémonies des brahmes, et ceux-ci, de leur côté, ne vont point aux leurs, ne seraient-ils que deux ou trois familles dans un village.

Parmi les temples anciens qui datent de la splendeur du djeïnisme, il en existe encore quelques-uns qui sont pourvus de redevances assez importantes et qui jouissent d'un grand renom. Les djeïnas s'y rendent de fort loin en pèlerinage.

Il en existe un dans le Maïssour, à Sravana-Balacola, village situé à peu de distance de Seringapatam, qui est bâti au centre de trois montagnes. Sur l'une de ces dernières, se trouve une statue gigantesque taillée sur place dans le granit même et d'une seule pièce, qui dépasse soixante-dix pieds de hauteur.

C'est un travail vraiment prodigieux ; pour l'exécuter, il a fallu aplanir le sol depuis le sommet de la montagne jusqu'au-dessous de la base de la statue, et à ce niveau le façonner en terrasse, en laissant subsister au milieu la masse de rocher destinée à recevoir l'idole. C'est une belle pièce de sculpture indienne dont les proportions sont réellement admirables.

Elle représente Gaumatta, fils d'Adyssouara.

Cette figure est entièrement nue, comme le sont toutes les statues représentant Djeïnessouara, le dieu unique qu'adorent

les djeïnas, ainsi que celles des saints personnages qu'ils vénèrent, et qui représentent les plus anciens et les plus célèbres pénitents de la secte. Elles ne portent également ni pendants d'oreilles, ni colliers, ni bracelets, ni anneaux aux jambes, ornements dont sont surchargées, en général, les statues des dieux brahmaniques.

Nous avons tenu à donner dans tous ses détails cet aperçu sur la secte des djeïnas, qui avant un siècle n'existera plus dans l'Inde qu'à l'état de souvenir. Outre les conclusions que nous allons pouvoir en tirer dans l'intérêt des questions posées au début de ce chapitre, il nous servira plus tard comme un des jalons de la route, lorsque nous indiquerons la marche suivie par le brahmanisme primitif pour arriver au christianisme.

Ici, il n'y a pas de discussion possible. Le djeïnisme, les pundits eux-mêmes le reconnaissent, n'est autre chose que le monothéisme primitif de l'Inde. S'il est, en effet, un fait qui ne puisse être mis en doute, au point de vue historique et religieux dans les annales de ce pays, c'est celui des luttes d'une partie de la nation contre les prêtres brahmes, lorsqu'ils commencèrent à porter la main sur les croyances primitives pour substituer au dieu unique Zyaus ou Djeïnessouara, ce polithéisme grossier qui est encore aujourd'hui l'essence même du culte de l'Indoustan. Le djeïnisme est né de ces luttes, il reçut dans son sein tous ceux qui voulurent conserver le culte de leurs ancêtres.

Quelque effort qu'on puisse faire dans l'intérêt plus ou moins bien entendu des sciences anthropologiques, il n'est pas possible de renverser des faits historiques par des hypothèses, et c'est un fait historique que les djeïnas se sont séparés des brahmes pour rester monothéistes, lorsque ces derniers ont altéré les védas et le Manava-Dahrma-Sastra, qui, sans accuser encore d'une manière évidente les projets

de leurs auteurs, furent cependant le premier pas vers le polythéisme, par la création de la trinité, et de cette multiplicité de dieux inférieurs, qui, d'abord adorés comme des émanations de la puissance divine, ne devaient pas tarder à être considérés comme des dieux ennemis les uns des autres, et jaloux de leur mutuelle puissance.

Il n'est donc pas scientifique de nier le monothéisme des premiers âges historiques de l'Inde, et l'anthropologie n'a rien à gagner à cet excès de zèle qui vient se heurter contre les documents les plus authentiques. Le djeïnisme contemporain du védisme n'a rompu avec lui que pour rester unitaire, lorsque les brahmes commencèrent à interpoler dans les védas et Manou des textes favorables à leurs desseins. Ceci est un fait que le raisonnement ne saurait détruire.

Que l'on soit l'ennemi de ce qu'on a appelé, au Congrès des orientalistes, les vieilles méthodes orthodoxes et universitaires, je n'y contredis pas; mais n'est-il pas moins singulier d'attaquer ces méthodes qui, après tout, sont des méthodes d'expérimentation, peut-être un peu trop prudentes, à l'aide d'une forme de raisonnement dont le moyen âge catholique, apostolique et romain a usé jusqu'à l'abus, l'hypothèse ?

Pourquoi s'escrimer contre le monothéisme védique et djeïnique, et se mettre ainsi en contradiction avec la tradition, les livres sacrés, l'histoire et l'opinion des pundits les plus célèbres de l'Indoustan ?

Pourquoi commettre la légèreté scientifique de déclarer Manou moderne ?

N'est-il pas plus simple, plus logique, au début d'une science, l'anthropologie, qui est destinée peut-être à établir des lois qui changeront les bases philosophiques du vieux monde, si quelques esprits ardents veulent déjà conclure, de ne pas se laisser entraîner à le faire contre des documents et des faits ?

Ainsi, par exemple, lorsque je pose comme une vérité suffisamment démontrée que l'Inde des premiers temps védiques et de Manou fut monothéiste, cela n'empêche pas les anthropologistes de placer leur hypothèse probable, et de dire : Ce monothéisme n'est que le produit épuré du polythéisme et du fétichisme, au lieu de nier *a priori* le monothéisme védique. On ne risque rien à être au fond du débat prudent et modéré, et dans la forme... tolérant. Ne détruisons pas des églises pour bâtir des temples, hors desquels également il n'y aurait pas de salut!... Je veux bien admettre, avec vous, que la science s'immobilise à l'Institut, mais à votre tour ne l'enfermez pas dans le lit de Procuste!

Pour donner notre opinion sur la question du Congrès que nous avons rappelé au début de ce chapitre, il nous paraît utile de rapprocher du djeïna arrivé à l'état de sannyassi-nirvany, l'état du sannyassi brahmanique, tel qu'il est décrit par Manou et la plupart des livres sacrés.

Parlant de celui qui veut arriver à ce degré de sainteté, Manou s'exprime ainsi (livre VI, *sloca* 41 et suivants):

« Sortant de sa maison, emportant avec lui des ustensiles purs, comme son bâton et son aiguière, gardant le silence, exempt de tout désir excité par les objets qui se présentent à lui, qu'il embrasse la vie ascétique.

« Qu'il soit toujours seul et sans compagnon afin d'obtenir la félicité suprême, en considérant que la solitude est le seul moyen d'obtenir ce bonheur. En effet, il n'abandonne pas et n'est pas abandonné, puisque tous les sentiments doivent lui être indifférents.

« Qu'il n'ait ni feu, ni domicile, ni abri ; qu'il aille au village chercher sa nourriture lorsque la faim le tourmente ; qu'il soit résigné, détaché de ce monde, et médite constamment sur l'Être suprême.

« Un pot de terre, la racine de grands arbres pour habitation, un mauvais vêtement, une solitude absolue, la même manière d'être avec tous, tels sont les signes qui distinguent un brahme qui approche de la délivrance finale.

« Qu'il purifie ses pas en regardant où il met le pied, de peur qu'il ne marche sur quelque chose d'impur. Qu'il purifie l'eau qu'il doit boire en la filtrant avec un linge, dans la crainte de faire périr de petits animaux qui pourraient s'y trouver; qu'il purifie ses paroles par la vérité. »

Le Padma-Pourana, qui renferme de nombreux commentaires sur Manou, s'exprime de la manière suivante sur les devoirs des sannyassis:

« Le sannyassi doit renoncer à la société des autres hommes, même à celle des personnes de sa caste, et aller établir son séjour dans les déserts, loin des villes et de tout lieu habité.

« Il conduira avec lui sa femme, qui s'assujettira au même genre de vie que lui.

« Il n'habitera que des chaumières couvertes de feuilles, des maisons plus élégantes et plus commodes étant interdites à des personnes qui font profession de renoncer au monde et à ses plaisirs.

« Il ne se vêtira pas de toiles de coton; il ne portera que des tissus faits avec des fibres de plantes.

« Il observera avec la plus scrupuleuse exactitude les règles prescrites aux brahmes, surtout les ablutions et les prières qui les accompagnent, trois fois par jour.

« Il apportera la plus grande attention dans le choix des substances dont il peut se nourrir. Les plantes et les fruits qui croissent spontanément dans le désert doivent être les plus usuelles. Il s'abstiendra de toutes celles dont la racine ou la tige s'arrondit en forme de tête.

« La méditation et la pensée de Parabrahma doivent occuper tous ses loisirs; il s'efforcera de parvenir par ce moyen à son union à la divinité. »

Le Padma-Pourana est relativement moderne, car il ne remonte pas au delà du x^e siècle avant notre ère; il y avait longtemps déjà que la rupture entre djeïnas et brahmes était consommée, puisque, suivant les djeïnas, cette rupture daterait de l'apparition des védas.

Après avoir indiqué les devoirs des sannyassis, cet ouvrage, pour montrer de quel respect ils étaient entourés, décrit en ces termes la réception que le xchatria de Lilipa fit à quelques-uns de ces solitaires, dans une entrevue qu'il eut avec eux :

« Pénétré d'une joie et d'un respect inexprimables, il se prosterna la face contre terre devant eux, les ayant ensuite fait asseoir, il leur lava les pieds, but une partie de l'eau qui en découlait, et répandit le reste sur sa tête. Joignant ses deux mains et les portant à son front, il leur fit une révérence profonde et leur adressa ces paroles :

« Le bonheur que j'ai aujourd'hui de vous voir ne peut être que la récompense des bonnes œuvres que j'ai apparemment pratiquées dans les générations précédentes; je possède tous les biens désirables en voyant vos pieds sacrés qui sont la fleur de lotus elle-même; mon corps est à présent parfaitement pur, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir; je vous servirai comme des dieux, et je suis désormais aussi pur que l'eau sacrée du Gange. »

Il était d'une croyance commune que le sannyassi, arrivé à ce degré de sainteté, faisait déjà partie de la divinité.

Nous pouvons conclure de cette étude sur le djeïnisme et

les sannyassis brahmaniques d'après Manou et le Padma-Pourana :

1° Que dans la primitive période védique, avant la codification brahmanique des védas et de Manou, les γυμνοσοφισταὶ ou pénitents nus existaient déjà sous le nom de sannyassis vanaprastha (en samscrit : *dévots ascétiques, retirés dans la forêt*), et appartenaient au brahmanisme. Le désir de se sanctifier dans la solitude et d'atteindre à une haute perfection dans les sciences, engageait, dans les temps reculés, les *initiés* à quitter le séjour des villes pour aller vivre dans le désert. Ce sont ces philosophes qui donnèrent tant de lustre à la caste des brahmes, qui même leur devrait son origine, d'après l'autorité de quelques savants pundits. On sait à quel point la curiosité d'Alexandre fut piquée par la vue de ces gymnosophistes, dont l'un, appelé Calanus par les Grecs, monta sur un bûcher en présence de l'armée macédonienne, pour prouver aux conquérants barbares qu'il avait dompté la douleur.

2° Que lorsque les brahmes réunirent les védas et Manou dans la forme actuelle, divisèrent le peuple en castes et commencèrent à afficher des tendances polythéistes, ce furent précisément les gymnosophistes qui, refusant de sanctionner ces changements religieux et sociaux, se séparèrent violemment des brahmes pour conserver leurs croyances, et donnèrent naissance au djeïnisme, qui *était, est encore, et n'a jamais été* que monothéiste. On ne nous montrera pas un seul texte qui soit en contradiction avec ce fait. Dès lors, le brahmanisme n'eut plus de gymnosophistes, et le djeïnisme seul conserva la tradition des sannyassis-nirvanys, c'est-à-dire des pénitents nus.

Calanus, qui se brûla devant Alexandre, fut sans aucun doute un djeïna.

3° Que les sannyassis dont parlent Manou et le Padma-Pou-

rana ne sauraient être considérés comme des γυμνοσοφισταὶ, car :

Les gymnosophistes vivaient nus, et les sannyassis de Manou portaient un mauvais vêtement (*sloca* 44, livre VI), et ceux du Padma se vêtissaient avec des étoffes tissées avec les fibres des plantes (lin, ananas, etc.).

Les gymnosophistes étaient monothéistes purs, et les sannyassis de Manou et du Padma, tout en admettant un Être suprême, l'entouraient d'une foule de dieux inférieurs.

Les gymnosophistes étudiaient les sciences, et principalement l'astronomie. Les sannyassis de Manou et du Padma vivaient dans la contemplation et n'étudiaient que les védas.

Les gymnosophistes étaient chastes, et ne se retiraient dans le désert que non mariés ou après la mort de leurs femmes. Les sannyassis de Manou et du Padma pouvaient se marier : *confiant sa femme à ses fils, ou qu'il emmène sa femme avec lui.* (Manou, *sloca* 3, livre VI.) *Il conduira avec lui sa femme qui s'assujettira au même genre de vie.* (Padma-Pourana.).

En résumé, *les gymnosophistes issus du brahmanisme primitif, à partir de la codification des védas et de Manou dans la forme actuelle et de leurs luttes avec les autres brahmes, n'appartinrent plus qu'au djeïnisme qu'ils fondèrent en se séparant de leurs frères.*

Retenons bien :

Que le djeïnisme fut unitaire ;

Crut à l'immortalité de l'âme,

Au mérite et au démérite, à la récompense et au châtiment ;

Et qu'il divisa les cieux (swarga) et les enfers (naraca) en diverses catégories, suivant l'importance de la récompense ou des peines.

Nous aurons à revenir sur tout cela, lorsque nous dresserons le bilan des choses, *prétendues nouvelles*, dévoilées au monde par la Révélation catholique.

CHAPITRE V.

LE SACRIFICE DU BRAHME CAHLA-SARMA.

Ce qui semble avoir le plus étonné les Grecs qui, à la suite d'Alexandre, pénétrèrent dans l'Inde, fut le genre de vie mené par les sannyassis-nirvanys ou pénitents nus qu'ils appelèrent γυμνοσοφισταί.

Au dire de Diodore de Sicile, l'un d'eux, pour montrer le mépris qu'il professait pour la vie et la douleur, monta volontairement sur un bûcher qu'il alluma de ses propres mains, en présence de l'armée d'Alexandre. Ce djeïna gymnosophiste se serait appelé Calanus.

Pendant les longues années de notre séjour dans l'Inde, nous n'avons laissé passer aucune occasion de rechercher si l'histoire, la poésie, la légende ou la tradition n'avaient pas conservé un souvenir, si faible qu'il fût, du conquérant macédonien, et nous avons fini par admettre, en face de l'inutilité de nos efforts, que la très-courte excursion d'Alexandre dans l'Inde, exagérée par la tradition hellénique, n'avait laissé aucune trace dans cette antique contrée.

Nous avions associé à nos recherches un des savants pundits de la pagode de Villenoor, dans le Carnatic sud. Un jour, il vint nous trouver avec un commentaire du *Sandhya-sastram*, ouvrage djeïniste très-estimé. — Lisez, nous

dit-il, en nous présentant un extrait qu'il avait fait à notre intention, peut-être y a-t-il quelque chose là.

Voici cet extrait que nous avons cru devoir conserver; sans en exagérer la valeur au moins très-légendaire, il se peut que le fait dont il est question soit le même que celui rapporté par Diodore de Sicile.

Le sacrifice du brahme Cahla-Sarma.

Anoumanta, le commentateur du *Sandhya-sastram*, discourant sur les exploits de toute nature attribués aux anciens sannyassis, s'exprime ainsi :

« Tantôt ils s'éteignaient dans la contemplation de Dieïnessouara (l'Être suprême), ayant déjà une partie de leur esprit loin de la terre, comme une lampe dont la lumière intermittente annonce la fin ; tantôt ils revenaient mourir près des lieux habités, et pendant trois jours, ils criaient à tous les vents : Le sarva (cadavre) demande un bûcher ! et chacun s'empressait de contribuer à le construire.

« D'autres fois, ils cherchaient, par leur mort, à donner une leçon aux rois et aux peuples. Datchara, xchatria de Somapoor, sur les rives du Sindhou (Indus), ayant été vaincu en plusieurs rencontres par une troupe de barbares venus de l'ouest, qui combattaient avec des lances, le nirvany Cahla-Sarma se présenta devant le chef de ces belatti (étrangers, sauvages) et lui dit : — Dans trois jours, je me purifierai par le feu de mon enveloppe mortelle, et ni toi ni personne de ton armée ne pourrez dépasser sur cette terre les cendres de mon bûcher.

« Pour honorer le saint personnage, Datchara fit construire un bûcher en bois de sandal, et le nirvany y étant monté, le troisième jour, au lever du soleil, il s'absorba dans le sein de

Parabrahma. Et, ainsi que le saint pénitent l'avait prédit, les belatti, ne pouvant franchir les limites tracées par les cendres du bûcher, furent obligés d'abandonner leurs conquêtes et de retourner dans leur pays.

« Ainsi furent sauvés de la ruine le roi Datchara et la ville de Somapoor. »

Le nom du rajah Datchara n'est point facilement reconnaissable dans celui de Porus, mais, en revanche, rien n'empêche de rapprocher le nom du sannyassi-nirvany Cahla-Sarma de celui du gymnosophiste Calanus et de retenir également comme une nuance de probabilité ce détail, observé par Anoumanta, que les barbares étaient arrivés de l'ouest de l'Indus, et qu'ils combattaient avec des lances, faits qui peuvent parfaitement s'appliquer à l'invasion d'Alexandre et aux armes dont se servaient les Macédoniens.

On sait que le conquérant, après avoir franchi l'Indus, fut contraint à la retraite par son armée, qui refusait de le suivre plus loin. Les Indous durent nécessairement attribuer ce départ volontaire à l'intervention d'un saint personnage armé d'une force surnaturelle : cela est de tradition chez les peuples asservis par l'idée religieuse. N'est-ce pas le Saint-Esprit qui, à la prière de Geneviève, fit reculer Attila ?

Quelle que puisse être la valeur de ce document au point de vue de la critique historique, il nous a paru être d'une probabilité suffisamment intéressante pour être conservé. On ne saurait récolter avec trop de soin tous les faits légendaires ou de tradition d'une conquête, d'un règne ou d'une époque ; à côté du fait chronologique indiscutable, ils sont d'un grand secours pour l'histoire, quand il s'agit de fixer la physionomie générale d'un siècle.

Ainsi, en admettant que Cahla-Sarma ne soit autre que le Calanus de Diodore de Sicile, comme Cahla-Sarma était un

sannyassi-nirvany ou pénitent nu de la secte des djeïnas, on pourrait en conclure qu'Alexandre a lutté avec des princes appartenant à cette religion et non avec des brahmes, et que le djeïnisme était encore florissant au IVe et au IIIe siècle avant notre ère, sur les bords de l'Indus.

CHAPITRE VI.

LA LÉGENDE DU YACA-DASSY

Ou onzième jour de la lune consacré à Christna,

d'après

LE DJEÏNISME ET LE BRAHMANISME.

Les djeïnas accusent les brahmes d'avoir entièrement dénaturé les légendes symboliques de la primitive religion, et d'avoir substitué, aux pures croyances des premiers âges, les superstitions les plus grossières.

— Qu'avez-vous fait du yaca-dassy? leur disent-ils souvent; vous avez consacré à des dieux éclos dans votre imagination notre grand jour de purification et de prière, institué en l'honneur de Swayambhouva (l'Être suprême qui existe par lui-même).

Voici, d'après le *Pratamany-yoga*, un des védas du djeïnisme, ce qu'était primitivement ce jour consacré :

« Le onzième jour de chaque lune est le jour de Djeïnessouara (un des noms djeïnistes de l'Être suprême) ; du lever au coucher du soleil, le sage s'abstiendra de toute nourriture, se contentant de prendre de temps en temps une gorgée d'eau pour apaiser sa soif.

« Il adorera celui qui est :

« Dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa bonté ;

« Il l'adorera dans sa mystérieuse éternité et dans celle de la matière ;

« Il l'adorera dans la protection constante qu'il accorde a tout ce qui existe ;

« Il l'adorera dans la transformation perpétuelle des âmes et dans la naissance du divin Christna, qui a établi ce jour de purification ;

« Il l'adorera dans le commencement et dans la fin, dans la vie et dans la mort ;

« Il l'adorera dans la vertu.

« Car il est dans le grand centre d'où émane toute lumière, toute chaleur, toute vie, inépuisable foyer où tout retourne après la purification suprême.

« Le yaca-dassy est l'image de cette purification sur la terre, c'est le jour de souffrance rachetant les jours de joie et de péché, et celui qui aura toujours observé ce saint jour évitera les tortures du naraca. »

(*Pratamany-yoga,* un des védas du djeïnisme.)

Le Christna dont il est ici question est un des vingt-quatre tirtarous ou saints personnages djeïnistes dont l'histoire fait le sujet du *Pratamany-yoga.* Nous aurons occasion bientôt de rapprocher le Christna djeïniste du Christna brahmanique et du Christ romain.

Nous allons voir maintenant ce que les brahmes ont fait de ce grand jour de purification générale que le djeïnisme consacrait uniquement à l'Être suprême.

Extrait du Vischnou-Pourana.

« Le yaca-dassy est un jour spécialement consacré à hono-

rer Vischnou : lui offrir le poudja (sacrifice) ce jour-là, c'est s'assurer l'immortalité.

« Dès la formation du monde, le démon fut créé par Vischnou pour punir les hommes de leurs fautes. Il est d'une taille gigantesque et d'une figure horrible; il a le corps noir, ses yeux sont hagards et étincelants de fureur : il est le bourreau des hommes.

« Christna, ayant vu ce génie malfaisant, en devint rêveur et pensif. Touché des maux dont il accablait les hommes, il résolut d'y remédier. A cet effet, il monta sur l'oiseau garouda et alla trouver Yama, roi des enfers. Ce fils du soleil, charmé de la visite de Nayarana, le maître du monde, s'empressa de lui offrir le poudja et de le faire asseoir sur un trône d'or massif.

« A peine y eut-il été quelque temps qu'il entendit des cris plaintifs et douloureux. Ému de compassion, il demanda au dieu du naraca d'où venaient ces lamentations et quelle en était la cause.

« Le bruit confus que vous entendez, ô seigneur du monde, lui répondit Yama, est produit par les pleurs et les gémissements de ces hommes infortunés qui, livrés tout entiers au péché durant leur vie, en portent à présent la peine dans l'enfer où ils ne sont traités que suivant leurs œuvres.

« Allons, dit alors Christna, allons dans le lieu même où ils souffrent, afin que je sois témoin de leurs maux ; il les vit en effet et en fut attendri.

« Quoi! s'écria-t-il, le cœur oppressé de douleur, est-il donc possible que des hommes, qui sont mes créatures et mes enfants, endurent des tourments si cruels? En serai-je moi-même le témoin sans les secourir et sans leur procurer les moyens de les éviter à l'avenir?

« Il pensa aussitôt à mettre un terme au règne du démon, qui était la seule cause de leur malheur par ses perpétuelles tentations sur la terre; et, afin de préserver désormais le genre

humain des tourments du naraca, il s'incarna dans le sein de la vierge Devanaguy, pour venir en ce monde racheter et sauver les hommes, et il naquit le onzième jour de la lune. C'est ce jour heureux qui nous procure le pardon de nos péchés, c'est le jour par excellence, parce qu'on doit le regarder comme étant Christna lui-même.

« Or plus tard, Christna, étant de nouveau descendu aux enfers, quelque temps avant la fin de sa vie sur la terre, pour voir combien il se trouvait encore de malheureux dans ce sombre séjour, les habitants de l'enfer, pleins de reconnaissance pour les intentions bienfaisantes du dieu, lui rendirent leurs hommages et célébrèrent ses louanges; Christna, de son côté, charmé de leurs sentiments, voulut leur donner sur-le-champ des preuves de sa bonté et, s'adressant au démon, il lui tint ce langage :

« Lève-toi, malheureux, lève-toi et va hors d'ici, ton règne est désormais fini; tu as fait jusqu'à présent le supplice des hommes, je t'ordonne de les laisser vivre tranquilles à l'avenir. Qu'ils soient heureux! puisqu'ils sont mes enfants. Je veux bien toutefois t'assigner encore un endroit où tu puisses subsister, mais cet endroit sera unique; le voici :

« Le yaca-dassy ou onzième jour de la lune est un autre moi-même, c'est le jour que j'ai choisi dans ma miséricorde pour sauver les hommes et les délivrer de leurs péchés. Cependant, pour qu'ils se rendent dignes d'une pareille grâce, je leur fais la défense expresse de manger du riz ce jour-là. Je veux que tu sois dans ce riz; voilà la demeure que je t'assigne. Celui qui aura l'imprudence de manger de ce grain ainsi souillé par ta présence t'incorporera avec lui et se rendra à jamais indigne de pardon.

« Tel est l'oracle que rendit Christna, et la sentence de vie et de mort qu'il prononça tout à la fois. On ne saurait trop recommander aux hommes de s'y conformer.

« Donc, il faut écouter la parole divine : ne mangez pas de riz ce jour-là. Qui que vous soyez, de quelque état ou condition que vous puissiez être, n'en mangez point ; non ! encore une fois, n'en mangez point !

« Jeûner en ce saint jour et offrir le sacrifice à Christna, c'est assurer la rémission de ses péchés et l'accomplissement de tous ses désirs. Voici ce qu'on doit observer encore :

« Le dixième jour de la lune, veille du yaca-dassy, on fera le sandia, et l'on ne prendra qu'un seul repas, sans sel, sans aucune sorte de pois ou d'herbages. On assaisonnera seulement son riz d'une petite quantité de beurre liquéfié, et on le mangera promptement.

« Le soir venu, on ira dans un temple de Christna et, tenant de l'herbe darba dans ses mains, on méditera quelque temps sur les grandeurs de ce dieu, auquel on adressera cette prière :

« Me voici, grand dieu, en votre présence ! Je me prosterne à vos pieds, tendez-moi une main secourable, et éloignez les obstacles que je rencontre à chaque pas. Ma volonté toujours chancelante se laisse souvent entraîner par les passions qui l'agitent. Il n'est que vous qui puissiez la mettre au-dessus de pareilles faiblesses et la fixer dans la voie de la vertu. »

« Cette prière finie, on présentera à Nayarana de l'herbe darba, et on se prosternera devant lui, la face contre terre.

« Se faisant ensuite un lit aux pieds du dieu, avec la même herbe, on passera la nuit dessus. Le matin en se levant, on se lavera douze fois la bouche, on fera les ablutions ordinaires. Dans le cours de la journée, on remplira les devoirs accoutumés de religion, dont le principal est le sacrifice à Christna. On restera toute cette journée sans manger ni boire. On passera encore, dans le temple ou sous les portiques ou près de de l'étang sacré, la nuit du onzième jour lunaire ; toute la famille réunie : père, mère, épouse, frères et enfants, y de-

meurera en présence de Christna, sans se laisser aller au sommeil.

« La femme qui fera cet acte de piété avec son mari sera réunie à lui à chaque renaissance, et après la purification dernière, se rendra avec lui au séjour du swarga. L'âme du mari et celle de l'épouse ne feront qu'une âme réunie dans la perfection.

« Quiconque, durant cette nuit, s'occupera de tracer la figure du tchacra (zodiaque) que Christna porte à la main, obtiendra le pardon des péchés commis par lui dans les générations précédentes.

« Quiconque fera la même représentation avec de la farine de riz, recevra une plus grande récompense encore, puisque ses fils et ses petits-fils jouiront de toutes sortes de prospérités et auront après leur mort une place distinguée au swarga.

« Si l'on place dans le temple de Narayana des offrandes d'huile, de fruits, de nelly (riz non décortiqué, les brahmes n'acceptent que celui-là), de vases d'or et d'argent, de lampes de métal précieux, d'épices, d'encens et de sandal, on recevra le pardon de tous ses péchés, quelque énormes qu'ils puissent être.

« Toute personne qui offre à Narayana de riches tissus de soie et d'or, et des éléphants couverts de bijoux précieux, renaîtra roi d'un splendide royaume, et, après la dernière purification, possédera au swarga un trône aussi brillant que les rayons du soleil.

« On répandra ensuite sur la pierre salagrama (autel) et sur les pieds de la statue du dieu du pantcha-amrita ou ambroisie des cinq substances, composé de lait, de beurre liquéfié, de poudre de sandal, de miel et de sucre. On ornera cette statue d'étoffes précieuses et de pierreries, et l'on placera devant elle un éventail. Ayant fait le san-calpa (*mea culpea*) et purifié les cinq éléments dont on est composé, on fixera son esprit sur Christna, en tenant des fleurs à la main, et on méditera quelque temps sur les perfections du dieu.

« On se le représentera ensuite, au dedans de soi-même, assis sur un siége d'or, ayant sa mère à ses côtés, répandant partout l'éclat de la lumière qui l'environne. Et on adressera ses adorations à ce maître du monde.

« Cette méditation finie, on lui offrira le poudja ou sacrifice qui commence par le sasty-hassava, c'est-à-dire la réception ; et le prêtre officiant demande au dieu s'il a daigné descendre sur l'autel.

« Et de trois heures en trois heures, on offrira à Christna le sacrifice du pantcha-amrita, et on lui consacrera tout ce qu'on aura de meilleur, qu'on abandonnera dans le temple.

« Ainsi soit fait, il faut le redire encore : on passera cette nuit sans fermer l'œil et on l'emploiera à chanter au son des instruments de musique. Réciter tous les noms de Christna ou les entendre réciter suffit pour obtenir la rémission de tous les péchés et l'accomplissement de tous ses désirs. C'est même un acte de vertu que d'aller seulement voir ceux qui passent la nuit dans ce saint exercice.

« Qu'on se garde bien, en ce saint jour, de parler à ceux qui ne sont pas dévots envers Christna; leur dire seulement un mot ferait perdre tout le fruit des pieux exercices auxquels on aurait vaqué.

« L'homme qui entend, ce jour-là, le son des instruments qui jouent en l'honneur de Christna, et qui n'en est pas charmé, est comparable à un chien devant qui on composerait un bouquet des plus belles fleurs.

« L'homme vertueux se fait un plaisir de venir entendre des symphonies et des prières qui célèbrent les louanges du maître du monde et effacent les péchés. Il se mêle alors lui-même à la troupe sainte, et tous ensemble s'empressent de témoigner leur dévotion et leur zèle par des danses, des chants d'allégresse et des hymnes en l'honneur du sauveur du monde.

« L'homme qui désapprouve une si sainte solennité est le plus grand des pécheurs.

« Celui qui, sans la désapprouver, n'y prend point part et s'occupe d'autre chose, sera puni de son indifférence par plusieurs renaissances infimes.

« Il renaîtra muet s'il ne contribue pas par ses chants à la pompe des cérémonies religieuses de cette grande fête de la rédemption du yaca-dassy.

« On réunira cette nuit tout ce qui sera de nature à donner plus de solennité à la cérémonie. On fera plusieurs fois processionnellement le tour de la statue du dieu, on se prosternera devant elle à chaque tour et on lui versera du lait sur la tête.

« Chacun, pour clore la fête, fera aux prêtres brahmes de la pagode un présent en rapport avec sa situation de fortune.

« Enfin, on pourra prendre son repas ordinaire le douzième jour, à l'heure de midi, et non auparavant, sous peine de perdre tout le mérite des vertus qu'on aurait pratiquées, pendant cent générations.

« Quant à ceux qui observent le jeûne du yaca-dassy de la manière prescrite, sachez-le en vérité, ils sont sûrs de leur salut ; non-seulement tous les péchés qu'ils ont pu commettre avant leur sont remis, mais encore tous ceux qu'ils pourront commettre pendant onze révolutions de la lune.

« Eût-on tué un brahme ou une vache consacrée, enlevé le bien ou la femme d'autrui, détourné de ses devoirs la femme de son gourou (directeur spirituel), bu des liqueurs enivrantes, fait avorter une femme enceinte, négligé ses prières et ses ablutions, ces péchés et une foule d'autres, si nombreux et si graves qu'ils puissent être, seront tous effacés par le jeûne du yaca-dassy et par les sacrifices offerts ce jour-là à Christna. »

Nous reviendrons sur cette légende du yaca-dassy ou fête de la purification et de la rédemption chez les djeïnas et les brahmes; le lecteur a déjà compris à quel point sont intéressantes et graves les questions qu'elle soulève :

Revendication de Christna par le djeïnisme et le brahmanisme.

Rédemption par la venue d'un Sauveur qui est la seconde personne de la trinité indoue, incarnée dans le sein d'une vierge.

Descente de Christna aux enfers.

Rémission des péchés par le sacrifice.

Rachat des péchés à commettre par des indulgences temporaires, obtenues par le jeûne et de riches présents à la divinité et aux prêtres brahmes.

Tout, dans cette cérémonie du onzième jour lunaire, indique un état religieux qui offre les plus frappantes analogies avec celui que les fondateurs du christianisme prétendirent, quelques milliers d'années plus tard, avoir reçu de Dieu par révélation.

Négligeant pour le moment toute comparaison, nous nous bornons dans la première partie de cet ouvrage à amasser des matériaux qui, ajoutés à ceux que nos premières études orientales ont déjà apportés au débat, nous serviront bientôt à établir l'inventaire commun du brahmanisme et du christianisme.

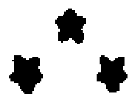
CHAPITRE VII.

LES MENTRAMS.

Pouvoir de la prière.

L'édifice religieux du djeïnisme et du brahmanisme repose tout entier sur la prière (en samscrit, *mentram*). Aucune puissance céleste, fût-ce même le mystérieux Swayambhouva, ne peut résister à une invocation faite à propos, et chaque matin, au sacrifice de l'aswamedha, le prêtre qui officie fait descendre sur l'autel, par la vertu d'une prière, le dieu Vischnou, seconde personne de la trimourty, incarné dans Christna. Armé de ses mentrams ou oraisons, le pouvoir du prêtre brahme est sans bornes. C'est ce qu'exprime ce sorite samscrit que l'on trouve gravé sur le salagrama des vieilles pagodes du sud de l'Indoustan, et que nous avons relevé à Chelambrum.

Dévadinam djagat sarvam,
Mantradinam ta dévata,
Tan mantram brahmanadinam :
Brahmana mama dévata.



Tout ce qui existe est au pouvoir des dieux,
Les dieux sont au pouvoir des mentrams,
Les mentrams sont au pouvoir des prêtres brahmes :
Donc les dieux sont au pouvoir des brahmes.

D'après le *Brahmatara-Kanda*, vieux poëme indou composé en l'honneur de Siva, troisième personne de la trimourty (trinité), les mentrams ont été donnés à l'homme comme un moyen de rester en communication constante avec la divinité, et c'est ainsi que les sages, les sannyassis, les vanaprastha parviennent à attirer à eux une partie de la puissance du dieu qu'ils invoquent.

Le miracle est né de la prière.

L'extrait suivant de l'ouvrage que nous venons de citer énumère les vertus des mentrams :

« Les prières sont plus agréables à Zeous ou Zyaus, que l'encens et les cinq parfums (pantcha-amrita).

« Les prières sont la nourriture des dieux.

« Les prières purifient tout : la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther.

« Les prières chassent les démons et les génies malfaisants.

« Les prières effacent les péchés.

« Les prières calment les penchants aux plaisirs sensuels.

« La prière est supérieure au véda. — Ce texte est peut-être le seul que l'on puisse rencontrer, dans les livres sacrés des Indous, qui place les mentrams au-dessus des védas.

« Celui qui donne son existence à la prière est exempt de chagrins et de craintes, il n'a rien à appréhender des souffrances du naraca (enfer).

« La prière est un refuge assuré, même pour ceux qui ne la comprennent pas, et elle leur procurera une éternité de bonheur.

« Sans la prière nul ne parviendra à interrompre le cours des transmigrations, et à s'absorber dans le sein de Brahma.

« C'est le cerveau qui reçoit la pensée, et la pensée est

fixée par la parole, la pensée et la parole doivent se purifier constamment par la prière, etc... »

Le Brahmatara continue ainsi pendant plusieurs centaines de slocas, dont la citation nous paraît superflue. Ces quelques lignes suffisent à indiquer ce que fut la prière antique, et combien il est peu scientifique de croire que le mosaïsme et le christianisme n'ont pas eu de précurseurs.

Le *Karanany-yoga*, troisième véda du djeïnisme, contient également de nombreuses stances sur la prière, elles sont plus spiritualistes encore que les précédentes :

« La prière est un parfum qui réjouit le Djeïnessouara comme la lumière réjouit nos yeux.

« La prière est un souvenir constant que l'âme a conservé du swarga (ciel).

« Par la prière et la contemplation, l'homme se dépouille peu à peu de son enveloppe mortelle et s'absorbe dans l'âme suprême.

« Celui qui prie est consolé s'il pleure, est guéri s'il souffre. La prière donne l'immortalité. »

(*Karanany-yoga.*)

La prière, qui purifie le simple mortel, confère aux pénitents et aux prêtres le don des miracles; les ouvrages indous sont pleins de légendes dans lesquelles on voit des possédés du démon, des sourds, des boiteux, des aveugles, des morts même guéris ou ressuscités par la puissance de mentrams célèbres récités par de saints personnages.

Nous donnerons, en son temps, la légende de la belle Kalavatty, fille du roi de Madura, ressuscitée par Christna, en présence du peuple assemblé.

Les prières les plus célèbres dont usaient les anciens thaumaturges de l'Inde, étaient :

La sâvitri, dont nous avons donné une traduction dans la *Bible dans l'Inde ;*

Le namah-sivaya, ou salut à Siva, sorte de litanies exaltant les mérites, la bonté, la puissance de la troisième personne de la trinité,

Et le mystérieux monosyllabe AUM ! dont chacune des lettres représente une des personnes de la trimourty.

Rien ne pouvait résister au pouvoir de ces trois *mentrams.*

Nous disons *rien ne pouvait*, car aujourd'hui, hélas ! dans l'Inde, comme ailleurs, le miracle n'a plus cours ; les vertus efficaces et les effets si vantés des mentrams ne se laissent plus apercevoir, et beaucoup d'Indous commencent à désespérer de leurs dieux en voyant leur impuissance. De temps à autre les pieux fainéants des pagodes, pour attirer les dons et les offrandes dans leurs repaires sacrés, viennent, il est vrai, annoncer au peuple quelque guérison ou quelque apparition miraculeuse, mais ils ont toujours soin que le fait n'ait pu avoir d'autres témoins qu'eux-mêmes, ou quelques humbles *golla* ou *kouroubà*, bergers ou gardiens de chèvres, tout glorieux d'ordinaire du rôle que les prêtres leur font jouer. Éternelles et misérables jongleries sacerdotales, toujours les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux.

CHAPITRE VIII.

LE MYSTÉRIEUX MONOSYLLABE AUM! ET LA TRINITÉ (TRIMOURTY).

Les indianistes s'épuisent en discussions sur le sens véritable du monosyllabe AUM, qui est la plus vieille de toutes les invocations brahmaniques. Les uns lui attribuent un sens cabalistique perdu, d'autres admettent ou nient que les trois lettres qui le composent représentent les trois personnes de la trinité, et, comme toujours, il est d'autant plus difficile de s'entendre que chacun tient avant tout à trouver une explication ingénieuse. Comme dans tout ce qui touche l'Inde, il me semble que l'on ne tient pas assez compte de l'opinion des pundits et des brahmes savants du djeïnisme, si tant est que cette opinion soit connue.

Pour les djeïnas, le monosyllabe AUM *est le nom symbolique, un et indivisible de l'Être suprême*. C'est le premier mot que prononce le prêtre à l'autel, lorsqu'il prie la divinité d'y descendre pour y recevoir le sacrifice, et il est interdit à la foule de donner ce nom à Dieu en dehors du temple. Il est incontestable que AUM soit le nom donné, par les brahmes djeïnas unitaires, à l'Être suprême. Vingt fois nous avons reçu d'eux cette explication, et s'ils tiennent à ce que ce monosyllabe soit prononcé dans le temple seulement et avec respect par le menu peuple, ils n'en cachent le sens à personne. Or, le djeïnisme n'est autre que le brahmanisme pri-

mitif qui a reçu dans son sein tous ceux qui, fidèles aux anciennes croyances monothéistes, refusèrent de s'associer à la révolution sacerdotale qui peu à peu conduisit l'Inde au polythéisme et aux plus immorales superstitions.

Nous sommes fondé à croire que le brahmanisme, en conservant la célèbre invocation monosyllabique, ne la détourna pas de son sens primitif, et que AUM continua à signifier « celui qui existe par lui-même, l'Être suprême, Zyaus ou Zeus. » Les brahmes se bornèrent, lors de l'établissement de la trinité, à consacrer chacune des lettres du monosyllabe à une des trois personnes de la trimourty. Cette innovation, tous les ouvrages djeïnistes en font foi, fut le signal de la retraite des orthodoxes, qui fondèrent le djeïnisme en se séparant des brahmes.

Donc, pour les djeïnas, AUM signifie Djeïnessouara ou le dieu unique,

Et pour les brahmes, AÛM est la représentation de la trinité dans l'unité :

AUM — ZYAUS

A-*Brahma* — U-*Vischnou* — M-*Siva*.

Voilà quelle est l'opinion des pundits ou brahmes savants des pagodes de l'Inde.

La trinité dans l'unité fut environnée de mystères, et son culte symbolique réservé aux initiés. C'est ce qui explique que, dans les ouvrages vulgaires destinés au peuple, cette croyance soit dissimulée sous des expressions allégoriques.

Manou lui-même n'en parle qu'une fois, et encore est-ce pour dire qu'il ne la faut point dévoiler.

Livre XI, *sloca* 265.

« La sainte syllabe primitive composée de trois lettres

A. U. M. dans laquelle la triade védique est comprise doit être gardée secrète... »

Il ressort de ce texte que la triade ou trimourty a été établie par les védas, et que cette croyance doit être tenue secrète. Tout concourt donc à donner au culte trinitaire dans l'Inde la plus grande antiquité. Il reçoit du reste, de la séparation des djeïnas dont il fut la cause, une consécration historique qui remonte au moins à douze mille ans avant notre ère.

C'est tout ce que nous avons à dire, pour le moment, aux orientalistes catholiques qui ne rejettent cette explication du monosyllabe AUM que pour détruire une preuve de l'ancienneté de la trinité indoue.

CHAPITRE IX.

DE LA TRANSMIGRATION DES AMES OU MÉTEMPSYCOSE.

Le mythe de la transmigration des âmes est peut-être le premier système philosophique qui se soit produit dans le monde sur l'immortalité de l'âme et l'origine de l'homme ; il se lie du reste si intimement avec celui de l'incarnation de la divinité dans les croyances hiératiques de l'Inde ancienne, qu'il nous paraît impossible de ne pas lui consacrer quelques pages d'étude.

Il nous semble utile également, au point de vue de l'histoire de l'humanité qui tend à devenir plus rationaliste, plus scientifique, de dégager des légendes sacerdotales du passé l'origine d'une croyance que nous retrouvons chez la plupart des nations de l'antiquité et à laquelle le christianisme, tout en la repoussant, a emprunté la plupart de ses théories mystérieuses sur *l'âme immortelle, le ciel et l'enfer, et la béatitude finale.*

« L'âme qui s'est purifiée par la vertu, dit Vrihaspati dans son commentaire sur Manou, remonte au séjour céleste et s'absorbe dans le sein de Para-Pouroucha (le Grand Être), mais celle dont la souillure n'est point effacée est condamnée aux transmigrations successives établies par le véda. »

A l'imitation des brahmes, les prêtres égyptiens en avaient fait leur dogme le plus important.

« La transmigration des âmes est le dogme le plus important de l'Égypte, » dit Manethon, prêtre de Sebenyte.

Le Thibet, la Chine, le Japon, les îles de la Sonde l'avaient reçu de Bouddah!

La Perse tenait cette croyance de Zoroastre.

César la retrouvait en Germanie et en Gaule.

« *Druides imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant metu mortis neglecto.* »

(*De Bello Gallico.*)

Pythagore (en samscrit Pitha-gourou, le maître d'école), à la suite de ses voyages dans l'Inde, en fit la base de son enseignement.

Qui ne se souvient des beaux vers d'Ovide, dans lesquels le philosophe grec, après avoir exposé sa doctrine, retrace à ses disciples émerveillés les phases diverses de ses différentes existences depuis le siége de Troie auquel il prétendait avoir assisté?

Morte carent animæ, semperque, priore relicta
Sede, novis domibus habitant, vivuntque receptæ.
Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram, cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ;
Cognovi clypeum, lævæ gestamina nostræ
Nuper Abanteis templo Junonis in Argis.

Socrate et Platon firent de cette croyance l'objet de spéculations sérieuses, et peu s'en fallut qu'elle ne devînt avec Origène et plusieurs autres docteurs de l'Église, dont les doctrines ne furent condamnées que trois quarts de siècle plus tard, à Nicée, un des articles de la foi catholique.

En montrant comment la transmigration des âmes ou métempsycose s'est étendue des pagodes de l'Inde, où elle est née, aux temples de l'Égypte et de la Grèce, et jusqu'aux

mystérieuses forêts druidiques de la Germanie et de la Gaule, nous aurons tracé le chemin parcouru par tous les mythes religieux qui, après avoir eu l'Indoustan pour berceau, se retrouvent du nord au sud dans les mythologies de tous les peuples, les plus différents.

Nous aborderons alors l'idée de l'incarnation de la divinité, qui n'est qu'une transmigration inférieure de l'âme divine, idée qui, partie du même point, a suivi le même courant. Et nous prouverons qu'en outre du Zyaus ou Zeus brahmanique qui avait déjà revêtu la forme humaine huit à dix fois, toutes les religions possédaient depuis longtemps leurs vierges et leurs rédempteurs, lorsque les fondateurs du christianisme qui, sans aucun doute, furent des disciples de l'école d'Alexandrie, s'avisèrent de donner comme révélés, en les appuyant sur une incarnation imaginaire, des principes, des cérémonies et des dogmes, tout un système religieux enfin, qui n'était que la vulgarisation des mystères réservés aux initiés dans les temples de l'Égypte et les pagodes de l'Inde.

La religion brahmanique, dégagée des superstitions abandonnées à la plèbe, et telle que la pratiquent les prêtres, admet Dieu et la trinité, les anges et les démons, la création, l'immortalité de l'âme, le mérite et le démérite, la punition et la récompense, le ciel et l'enfer, la faute originelle et le rédempteur. Ces principes furent et sont encore la base de tous les cultes de l'Orient. Nous nous bornerons à le constater avec M. de Humboldt, sans nous étendre plus longuement sur des matières que nous avons traitées avec tous les développements qu'elles comportent dans nos précédentes études orientales [1].

De la croyance à l'immortalité de l'âme, à la faute originelle, au mérite et au démérite, à la punition et à la récompense sont nés les deux dogmes de la transmigration et de l'incarnation.

1. *La Bible dans l'Inde*, 1 vol. in-8, A. Lacroix; *Les Fils de Dieu*, 1 vol. in-8, *ibid.*

L'époque patriarcale indoue, alors que le père de famille était *chef et prêtre*, est riche en légendes et en chants poétiques prédisant l'apparition sur la terre de Vischnou, seconde personne de la trinité : telles sont les légendes d'Adhima, d'Adjgarta et de Soudama. Mais c'est en vain que l'on chercherait, dans les fragments qui nous restent des œuvres littéraires de cette époque, la plus petite allusion à cette croyance à la métempsycose que Pythagore recevait plus tard des gymnosophistes de l'Asie ; et nous sommes persuadé que ni le primitif véda ni le Vriddha-Manava ou ancien Manou n'en faisaient mention.

Il faut arriver à la période brahmanique ou époque de la domination sacerdotale pour trouver dans le Manou abrégé par les prêtres, dans l'intérêt de leur despotisme, la transmigration des âmes établie à l'état de croyance dogmatique, en l'an 13300 avant notre ère. Bien que l'Inde possède des monuments d'une antiquité plus reculée encore, cette date doit suffire pour lui assurer la paternité de cette opinion religieuse.

En faisant bon marché même de cette date, qui peut faire sourire d'ignorance les chronologistes bibliques, il suffit de fouiller les annales de tous les peuples, pour s'assurer que l'idée de la transmigration des âmes est née dans les sanctuaires des temples de l'Indoustan.

Avant d'indiquer comment la croyance en la métempsycose s'est répandue dans le monde, soit par l'émigration des peuplades indoues, soit par infiltration scientifique, et comment ce dogme religieux se rattache à celui de l'incarnation, nous allons donner la traduction du passage entier dans lequel Manou établit le système de l'*immortalité*, de la *transmigration des âmes*, de l'*enfer* et de la *béatitude finale*.

On verra où les apôtres du christianisme ont puisé leurs idées sur ces différentes croyances, que Moïse et la Bible ne soupçonnèrent même pas :

CENTRE HISTOIRE CONTEMPORAINE

KCHETRADJNA. —	NARACAS. —	SWARGA. —	MOKCHA.
Ame immortelle.	Enfers.	Ciel.	Béatitude finale

« O toi qui es la pureté suprême, maintenant que tu nou as dit quels étaient les devoirs des quatre classes, révèle-nous la vérité sur l'âme, le châtiment et la récompense !

***

« L'envoyé de Dieu, Manou, le juste par excellence, répondit : — Écoutez et apprenez quelle est la souveraine destinée de tout ce qui est doué de la faculté d'agir.

***

« De tout acte de la pensée, de la parole ou du corps, résulte un bon et un mauvais fruit ; des actions des hommes naissent leurs différentes conditions, supérieures, moyennes ou inférieures.

***

« Sachez que, dans cet univers, l'esprit est l'instigateur de cet acte lié avec l'être animé, qui a trois degrés, qui s'opère de trois manières et qui est de dix sortes.

***

« Penser aux moyens de s'approprier le bien d'autrui, méditer un acte répréhensible, embrasser l'athéisme et le matérialisme, sont les trois actions coupables de l'esprit.

***

« Proférer des injures, mentir, médire de tout le monde, mal parler des choses sacrées, sont les quatre actions coupables de la parole.

***

« S'emparer du bien d'autrui, faire du mal aux êtres animés

sans y être autorisé par la sainte Écriture, ravir la femme d'un autre, sont reconnus comme les trois actions coupables du corps.

(Les dix actions opposées à ces dix mauvaises sont bonnes au même degré. — (Commentaire de Collouca-Batta.)

***

« Pour les bonnes actions qui viennent de l'esprit, l'être animé et doué de raison *est récompensé dans son esprit !* Pour celles qui viennent de la parole, il en est récompensé dans les organes de la parole ; pour celles qui viennent du corps, il en est récompensé dans son corps.

***

« Pour les mauvaises actions qui proviennent de l'esprit, l'homme renaît dans la condition humaine la plus vile ; pour celles commises par parole, il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve ; pour les fautes provenant du corps, il passe à l'état de créature privée de mouvement.

***

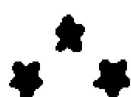
« Celui qui possède une autorité souveraine sur son esprit, ses paroles et son corps, peut recevoir le nom de Tridandi, c'est-à-dire qui possède la triple volonté.

***

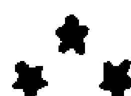
« L'homme qui déploie cette triple volonté en toutes circonstances, qui est maître de ses actions et réprime le désir et la colère, obtient par ce moyen la félicité céleste et éternelle.

***

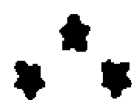
« Le moteur de ce corps est appelé kchetradjna (âme principe de vie), et le corps qui accomplit des fonctions visibles et matérielles a reçu le nom de boûtâtmâ (composé d'éléments).



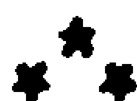
« Un autre élément interne appelé mahat (sensation) voit avec tous les êtres animés, et c'est grâce à lui que le kchetradjna perçoit le plaisir et la peine, c'est le lien qui unit le corps à l'âme.



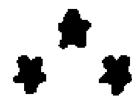
« La sensation et l'âme intelligente unies aux cinq sens — l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher, l'attrait mutuel des sens — sont dans une liaison intime et constante avec le Grand Tout qui réside dans les êtres de l'ordre le plus élevé, aussi bien que dans ceux de l'ordre le plus bas.



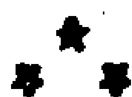
« De la substance même du Grand Tout s'échappent continuellement d'innombrables principes vitaux qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres.



« Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer.



« Lorsque les âmes revêtues de ce corps ont subi dans l'autre monde les tortures de l'enfer, elles entrent dans les éléments grossiers, auxquels elles s'unissent pour reprendre un corps et revenir au monde achever sa purification.



« Après avoir reçu le châtiment de ses fautes, nées de

l'abandon aux plaisirs des sens, l'âme dont la souillure a été effacée aspire de nouveau à se réunir, dans le swarga (ciel), à l'Ame suprême.

***

« Les mérites et les démérites de l'âme sont de nouveau pesés et examinés, et, suivant que la vertu ou le vice l'emporte, elle obtient la récompense ou un nouveau châtiment.

***

« L'âme qui a presque toujours pratiqué la vertu, et rarement le vice, se rend directement au séjour de délices, dès qu'elle abandonne son enveloppe formée des cinq éléments mortels.

***

« Mais chaque fois qu'elle s'adonnera au mal plutôt qu'au bien, et que la somme des actions coupables dépassera celle des bonnes, elle sera soumise aux tortures de l'enfer.

***

« Chaque fois également qu'elle aura enduré les tourments de l'enfer, et que ses fautes auront été effacées, l'âme reprendra son enveloppe mortelle pour venir de nouveau sur la terre achever de se purifier.

***

« L'homme doit considérer que ces transmigrations successives de l'âme étant le produit de la vertu et du vice, il ne dépend que de sa volonté de diriger son esprit vers la vertu et d'abréger son temps d'exil.

***

« Qu'il sache que l'âme possède la notion du bien, celle du

mal, et qu'il y a de plus en elle des aspirations qui ne se peuvent définir en ce monde, ce qui tient à son union avec les substances matérielles et périssables dont le corps est formé.

***

« Lorsque soit le bien, soit le mal, arrivent à dominer entièrement un être animé, ils le rendent semblable à eux ; mais ce qui fait la récompense ou la punition légitime, c'est la liberté du choix de l'homme entre le bien et le mal.

***

« Le bien, c'est la bonté, la science et la modération. Le mal, c'est l'ignorance, la passion et les appétits brutaux, toutes choses qui luttent dans l'homme et qu'il doit savoir maîtriser à son gré.

***

« Lorsque l'être animé découvre en lui un sentiment honnête, tendre, affectueux, élevé, calme et pur comme le jour, qu'il dise : cela vient du bien !

***

« Mais toute disposition de l'âme qui est accompagnée de desseins pervers, de haine, de colère, ou qui tend à la pure satisfaction des sens, doit être déclarée provenir du mal.

***

« Quant à cette sensation de l'âme qui s'applique à ce qu'elle ne peut ni discerner, ni expliquer, ni comprendre, c'est l'inconnu, le mystérieux, qu'il n'appartient qu'à la Grande Ame de connaître. Il y a des fautes qui proviennent aussi de cet inconnu qui rend l'âme insatiable.

***

« Je vais maintenant vous faire connaître les actes bons ou mauvais qui procèdent de ces trois qualités.

***

« L'étude du véda ou sainte Écriture, la dévotion austère, la science des choses sacrées, la pureté, l'action de dompter les organes des sens, l'accomplissement de tous les devoirs, la méditation sur l'Être suprême, sont les effets du bien.

***

« N'agir que dans l'espoir d'une récompense, se laisser aller au découragement, faire des choses défendues par la loi, et s'abandonner sans cesse aux plaisirs des sens;

***

« La cupidité, l'indolence, l'irrésolution, la médisance, l'athéisme, l'omission des actes prescrits, l'importunité et la négligence, proviennent du mal.

***

« Lorsqu'on désire du profond de son cœur connaître les *vérités sacrées*, lorsque nulle honte intérieure n'accompagne les actes que l'on accomplit, lorsque l'âme au contraire en ressent une réelle satisfaction, on peut dire que l'on se conduit d'après les principes du bien.

***

« Toute action dont on a honte lorsqu'on vient de la commettre, ou lorsqu'on se prépare à la faire, doit être considérée par l'homme sage comme une action mauvaise.

***

« L'acte par lequel l'âme aspire après l'inconnu, est un souvenir du *swarga* dont elle a gardé l'empreinte, comme on voit vaguement au réveil les images qui vous ont frappé dans les songes.

***

« Je vais vous déclarer succinctement, et par ordre, les diverses transmigrations que l'âme éprouve dans cet univers par l'influence de ces trois qualités.

***

« Les âmes qui ne sont mues que par l'idée du bien acquièrent la nature divine; celles que domine le mal, sans que le bien ait été exclu de tous leurs actes, ont en partage la condition humaine. Quant aux âmes qui sont restées dans l'obscurité sans distinguer le bien du mal, elles recommencent la série des transmigrations par l'état d'animaux.

***

« Ces trois sortes de transmigrations ont chacune trois degrés différents : le supérieur, l'intermédiaire, l'inférieur, en raison des degrés divers des mauvaises actions dont l'homme a pu se rendre coupable.

***

« Les âmes qui ont vécu détachées de la terre, n'aspirant qu'à Dieu, deviennent des anges, c'est-à-dire des esprits intermédiaires entre la création et le créateur; elles ne sont pas comprises dans les catégories suivantes.

***

« L'homme qui est resté dans l'obscurité sans s'inquiéter

de distinguer le bien du mal, renaîtra dans les êtres qui ont vie sans mouvement, comme les végétaux ; de là il passera en s'élevant graduellement par les végétaux, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages : tel est le degré inférieur.

***

« Puis passant dans le degré intermédiaire, il sera successivement sanglier, tigre, lion, cheval et éléphant.

***

« A ce moment il atteindra au degré supérieur, et redeviendra homme, mais ne sortira pas de la caste misérable des tchandalas, qui fournit les danseurs et les charlatans : tels sont les trois degrés et les transmigrations auxquels sera assujetti l'homme qui, dans une première existence, ne se sera pas, par la distinction des actions bonnes et mauvaises, élevé au dessus de la brute.

***

« Celui qui ayant connu le bien l'a pratiqué, mais a commis aussi des actions mauvaises qui à des degrés différents contre-balancent les bonnes, parcourra successivement les trois classes de transmigrations suivantes.

***

« Dans la classe inférieure, il reviendra parmi les bâtonnistes, les lutteurs, les charmeurs d'animaux, les acteurs et les maîtres d'armes.

***

« Dans la classe intermédiaire, il renaîtra guerrier, roi, juge, orateur.

***

« Dans la classe supérieure, alors que les bonnes actions

commencent à dominer de beaucoup les mauvaises, l'âme ne revient plus transmigrer sur la terre, elle commence à s'élever vers les sphères célestes, et va animer les corps des musiciens, des génies et des danseuses célestes qui chantent les louanges de la Grande Ame dans les quatorze cieux d'Indra.

***

« Ceux qui n'ont connu et pratiqué que le bien ne transmigrent pas, ils restent au service de Brahma, qui les envoie, comme une émanation de sa puissance, tantôt habiter la terre pour y servir d'exemple, tantôt veiller à l'harmonie des sphères célestes.

***

« Dans le premier degré, ce sont les anachorètes, les dévots ascétiques, les brahmes, les légions de demi-dieux aux chars aériens, les génies des astérismes lunaires, et ceux qui président aux jours.

***

« Dans le second degré, ce sont les sacrificateurs, les saints, les dévas, les génies qui conservent l'Écriture sainte, les divinités qui président aux étoiles et aux années.

***

« Brahma, créateur suprême, génie de la vertu, Vischnou, principe de conservation, et Siva, principe de transformation, qui représentent l'un le Mahat et l'autre l'Avyacta, sont les seuls qui soient au degré supérieur du bien puisqu'ils sont le bien lui-même.

***

« J'ai dit : et ainsi vous est révélé, dans son entier, ce système de transmigration qui se rapporte à trois sortes d'actions

divisées en trois degrés, dont chacun possède trois classes et comprend tous les êtres de la terre et des cieux.

***

« En se livrant aux plaisirs des sens et en négligeant leurs devoirs, les hommes, assez mauvais pour ne pas se soumettre aux expiation saintes, reviennent dans les conditions les plus méprisables.

***

« Apprenez maintenant, complétement et par ordre, pour quelles actions commises ici-bas l'âme doit en ce monde revenir dans tel ou tel corps.

***

« Avant d'être condamnés aux transmigrations que vous allez connaître, les grands criminels vont passer de nombreuses séries d'années dans les sombres demeures infernales qui sont au nombre de vingt et une :

***

« Le Tamisra, l'Andhatamisra, le Mahârôrava, le Rorava, le Naraca, le Calasoutra, le Mahanaraca,

***

« Le Sandjivana, le Mahavitchi, le Tapana, le Sampratâpana, le Samhâta, le Sacâcola, le Coudmala, le Poûtimrittica,

***

« Le Lohasancou, le Ridjîcha, le Pantana, la rivière Sâlmali, l'Asipatravana et le Lohadâraca.

***

« Le meurtrier d'un brahme revient dans le corps d'un

chien, d'un sanglier, d'un âne, d'un chameau, d'un taureau, d'un bouc, d'un bélier, d'une bête sauvage, d'un oiseau, d'un tchandala (paria).

***

« Le brahme qui s'adonne aux liqueurs spiritueuses renaît sous la forme d'un ver, d'une sauterelle, d'un oiseau se nourrissant d'excréments, ou d'un animal impur.

***

« Le brahme qui a volé passera mille fois dans des corps d'araignées, de serpents, de caméléons, d'animaux aquatiques et de vampires.

***

« L'homme qui souille le lit de son père spirituel, c'est-à-dire de celui qui lui enseigne le véda, renaît des milliers de fois à l'état d'herbe, de buisson, puis d'oiseau de proie, et ensuite d'animal féroce.

***

« Ceux qui commettent des cruautés deviennent des animaux avides de chairs sanglantes, ceux qui usent d'aliments prohibés renaissent vers ; les voleurs passent dans les corps des animaux qui s'entre-dévorent ; ceux qui courtisent des femmes de la basse classe deviennent des esprits errants.

***

« Celui qui a eu des rapports avec des hommes dégradés, qui a connu la femme d'un autre, ou qui a volé quelque chose à un brahme, devient un esprit follet des eaux.

***

« Si un homme dérobe par cupidité des pierres précieuses, es perles, du corail, ou des bijoux de diverses sortes, il renaît

dans la tribu des orfévres (la subdivision la plus méprisée dans la caste soudras).

***

« Pour avoir volé du grain il devient rat; du laiton, cygne; de l'eau, plongeon; du miel, taon; du lait, corneille; le suc extrait du palmier, chien; du beurre clarifié, mangouste.

***

« S'il a volé de la viande, il renaît vautour; de la graisse, madgou; de l'huile, tailapaca (oiseau buveur d'huile); du sel, cigale; du caillé, cigogne.

***

« S'il a volé des vêtements de soie, il renaît perdrix; une toile de lin, grenouille; un tissu de coton, courlier; une vache, crocodile; du sucre, vaggouda (espèce d'oiseau qui erre autour des sucreries, et vole la cassonade et la mélasse).

***

« Pour un vol de parfums, il renaît rat musqué; d'herbes potagères, paon; de graines diverses, hérisson; de grains en vert, porc-épic.

***

« Pour avoir volé du feu, il renaît héron; un ustensile de ménage, frelon; des vêtements teints, perdrix rouge.

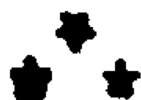
***

« S'il a volé un cerf ou un éléphant, il renaît loup; un cheval, tigre; des fruits ou des racines, singe; une femme, ours; des voitures ou des bestiaux, chameau ou bouc.

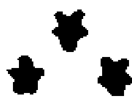
***

« L'homme qui enlève par force tel ou tel objet apparte-

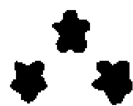
nant à un autre, ou qui mange du beurre clarifié, des gâteaux ou de la chair, avant qu'ils aient été offerts à une divinité, sera inévitablement ravalé à l'état de brute.



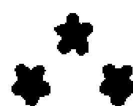
« Lorsque les hommes des différentes classes, sans une nécessité urgente, négligent leurs devoirs particuliers, ils passent dans les corps des êtres de la plus vile caste, et sont réduits à servir leurs semblables.



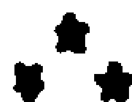
« Un brahme qui néglige ses devoirs par cela seul que Dieu l'a créé pour être le gardien de la parole divine qui est dans le véda, le sacrificateur, et le directeur de tous les êtres, sera puni plus sévèrement que les autres créatures.



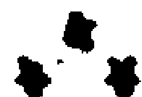
« Les femmes qui contractent les mêmes souillures et commettent les mêmes fautes que les hommes, subissent les mêmes séries de transmigration.



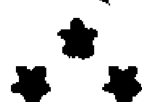
« Plus les êtres animés oublieront la vertu pour se livrer sans retenue aux plaisirs des sens, et moins il leur sera facile de quitter la route du mal qu'ils auront choisie, comme le voyageur fatigué qui s'aperçoit de son erreur après de longs jours de marche, et qui n'a plus de force de regagner la bonne direction.



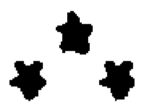
« Celui qui s'obstinera dans des actions mauvaises, oubliant son origine et la destinée future, souffrira des tortures de plus en plus cruelles et passera par des transmigrations de plus en plus infinies.



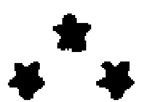
« Il ira du Tamisra à l'Asipatravana et au Lohadâraca, épuisant les demeures les plus horribles de l'enfer et les divers lieux de captivité et de torture.



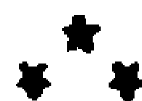
« Des tourments de toutes sortes lui sont réservés : il sera dévoré par les corbeaux, les vautours et les hiboux ; il sera forcé d'avaler des ruisseaux de flammes, marchera sur des sables ardents, et sera mis au feu comme les vases d'un potier.



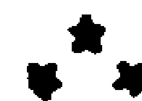
« Quand il renaîtra, ce sera sous la forme d'animaux exposés à des peines continuelles, sera en proie à toutes les terreurs, et souffrira continuellement de l'excès du froid ou du chaud. Il reviendra au monde un nombre incalculable de fois, subissant toujours des situations plus misérables, et réduit à l'état d'esclave, il n'aura plus ni parent, ni ami, ni richesse, il dépendra du caprice d'un maître.



« Sa vieillesse sera sans soutien et sans ressource, en proie aux maladies les plus affreuses et aux chagrins les plus cuisants ; il mourra dans l'effroi et l'abandon.

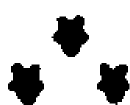


« Et il ne saurait maudire Brahma pour les douleurs qu'il s'est attirées lui-même : l'homme est libre dans le mal comme dans le bien, seulement il ne commet pas un seul acte qui ne doive lui attirer plus tard punition ou récompense.

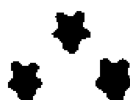


« La rétribution due aux actions vous a été révélée en

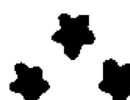
entier : connaissez maintenant les actes qui peuvent conduire le brahme (le prêtre) au bonheur éternel.



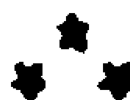
« Étudier et comprendre les védas, pratiquer la dévotion austère, connaître l'Être suprême, dompter les organes de ses sens, ne point faire de mal, et honorer son maître spirituel, sont les principaux moyens de parvenir à la béatitude finale.



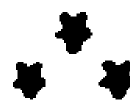
« Mais parmi tous ces actes vertueux accomplis dans ce monde, en est-il de reconnu comme ayant plus de puissance que les autres pour conduire à la suprême félicité?



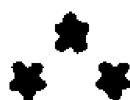
« De tous ces devoirs le plus important est d'acquérir la connaissance et l'amour de Dieu, là est le commencement et la fin de toute science, et c'est ainsi que l'on parvient le plus sûrement à l'immortalité.



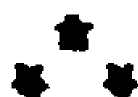
« L'étude approfondie de l'Écriture sainte est le moyen le plus efficace d'arriver à la connaissance de la Grande Ame, et de procurer la paix en ce monde et un éternel bonheur dans l'autre.



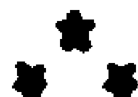
« Car tout est dans l'étude du véda et dans l'adoration de Dieu.



« Le culte prescrit par les livres saints à Dieu, se rend de deux manières, et conduit, dans l'un et l'autre cas, à la suprême félicité, mais à des degrés différents : l'une de ces deux manières est dite intéressée, et l'autre désintéressée.



« Si un acte pieux procède de l'espoir d'une récompense en ce monde ou dans l'autre, cet acte est dit intéressé, mais celui qui n'a d'autre mobile que la connaissance et l'amour de Dieu est dit désintéressé.



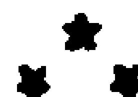
« L'homme dont tous les actes religieux sont *intéressés* parvient au rang des saints et des anges (dévas). Mais celui dont tous les actes pieux sont *désintéressés* se dépouille pour toujours des cinq éléments pour acquérir l'immortalité dans la Grande Ame.



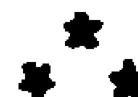
« Voyant l'Ame suprême dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'Ame suprême, et offrant son âme en sacrifice, il s'identifie avec celui qui est, et qui brille de sa propre splendeur.



« Tout en accomplissant les services religieux prescrits, le brahme doit méditer avec persévérance sur l'Ame suprême, mortifier ses sens, et étudier l'esprit des livres saints.

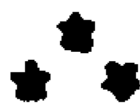


« L'avantage de la régénération par la contemplation est très-grand pour le brahme, car en devenant dwidja (régénéré, deux fois né dans le bien), il n'est plus sujet aux transmigrations futures.

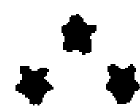


« Le véda est une soleil éternel pour les anges, les dieux et les hommes, le livre saint a été révélé aux mortels, et il n'est

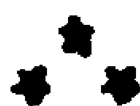
pas susceptible d'être mesuré par la raison humaine. Telle est la décision.



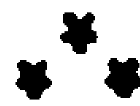
« Les recueils de lois qui ne sont pas fondés sur le véda, ainsi que les systèmes hétérodoxes quelconques, ne produisent après la mort d'autre résultat que les ténèbres.



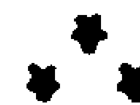
« Tous les livres qui ne reposent pas sur la sainte Écriture, sont sortis de la main des hommes et périront, leur fin prouvera qu'ils sont inutiles et mensongers.



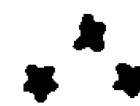
« La connaissance des quatre classes (brahmes, xchatrias, vayssias, soudras), des trois mondes (le ciel, la terre et l'enfer), et des trois périodes de la vie sacerdotale (brahmatchari, novice; Grihasta, maître de maison ; Vanaprastha, anachorète ; et sannyassi, dévot ascétique), avec le passé, le présent et le futur, dérive du véda.



« Le son, l'attribut tangible, la forme visible, le goût et l'odorat, sont expliqués clairement dans le véda, avec leurs formations, leurs qualités et leurs fonctions.

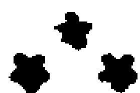


« Le véda est la science de tout ce qui existe. Celui qui le comprend bien parmi les brahmes, est digne de la suprême autorité, il commande à la terre et a le pouvoir d'infliger des châtiments.



« De même qu'un feu violent brûle même les arbres encore verts, de même le brahme qui étudie et comprend les livres

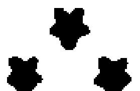
saints reçoit le pouvoir de détruire toute souillure née du péché.



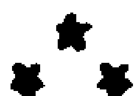
« Le brahme qui connaît parfaitement le sens du véda, quelle que soit l'époque où il termine sa vie (c'est-à-dire, novice, maître de maison, anachorète ou dévot ascétique), est sûr de s'identifier avec Dieu.



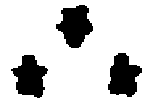
« Ceux qui ont beaucoup lu valent mieux que ceux qui ont peu étudié, ceux qui possèdent ce qu'ils ont lu sont préférables à ceux qui ont oublié, ceux qui comprennent ont plus de mérite que ceux qui ne savent que par cœur, ceux qui remplissent leurs devoirs sont supérieurs à ceux qui les connaissent. Une seule bonne action vaut mieux que mille bonnes pensées.



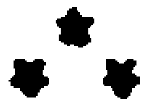
« La dévotion et la connaissance de l'Ame divine sont pour un brahme les meilleurs moyens de parvenir au bonheur suprême ; par la dévotion il efface ses fautes, par la connaissance de Dieu il se procure l'immortalité.



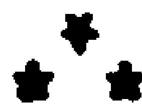
« Trois modes de preuves, l'évidence, le raisonnement et l'autorité des livres qui s'appuient sur la sainte Écriture, doivent être bien compris par celui qui cherche à acquérir une connaissance positive de ses devoirs, et des vertus qui les composent, qui sont : la résignation, *l'action de rendre le bien pour le mal*, la tempérance, la probité, la pureté, la chasteté et la répression des sens, la connaissance de la sainte Écriture, celle de l'Ame suprême, c'est-à-dire Dieu, le culte de la vérité et l'abstinence de la colère.



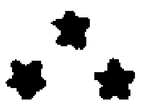
« Celui qui raisonne sur la sainte Écriture et sur le recueil de *la loi*, en s'appuyant sur des règles de logique conformes au véda connaît seul le système des devoirs religieux et civils.



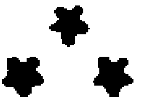
« Telles sont les règles de conduite qui mènent à la béatitude. Maintenant, va vous être déclarée la partie de ce livre de la loi qui doit rester cachée au vulgaire.



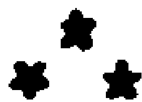
« Dans tous les cas, généraux ou particuliers, dont il n'est pas fait ici mention spéciale, et même pour l'interprétation de tout ce qui a été dit, si l'on demande ce qu'il convient de faire, le voici : Que la décision prononcée par les brahmes (les prêtres) instruits soit tenue pour certaine et obligatoire, sans contestation.



« On doit tenir comme instruits les brahmes qui ont étudié l'Écriture sainte, les différents livres de la loi qui en découlent, et qui peuvent tirer des arguments et des preuves des livres révélés.

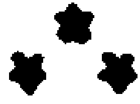


« Que personne ne conteste une vérité décidée par une assemblée de brahmes vertueux, qui sont réunis au nombre de dix ou de trois.

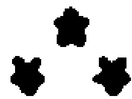


« L'assemblée, composée de dix brahmes, doit renfermer : trois savants pundits, versés dans les livres saints, un brahme connaissant le Nyaya, un autre imbu de la doctrine du Mi-

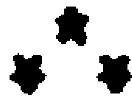
mansa, un érudit connaissant le Nirouclа, un légiste, et un membre des trois premiers ordres sacerdotaux[1].



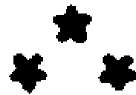
« Un brahme ayant particulièrement étudié le Rig-Véda, un second connaissant spécialement l'Iadjous-Véda, et un troisième possédant le Sama-Véda forment le conseil de trois juges pour la solution de toutes les affaires civiles et religieuses.



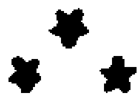
« La décision d'un seul brahme, versé dans la sainte Écriture, doit être considérée comme une loi de la plus grande autorité; elle est supérieure à celle de dix mille individus ne connaissant pas la doctrine sacrée.



« Les brahmes qui ne suivent pas les règles du noviciat, qui n'ont aucune connaissance de la sainte Écriture et ne possèdent d'autre recommandation que leur caste, seraient-ils au nombre de plusieurs mille, ne pourraient être admis à former une assemblée légale.



« La faute de celui à qui des gens ignorants dont l'intelligence n'est qu'obscurité expliquent la loi qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, retombera cent fois plus lourde sur ces hommes ineptes.



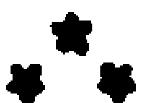
« Les actes excellents qui conduisent à la béatitude éter-

1. Les ouvrages dont parle cette strophe sont des commentaires sur l'Écriture sainte d'une haute antiquité; les brahmes du sud de l'Indoustan regardent les copies qu'on en possède comme modernes et tronquées.

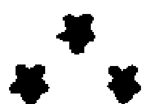
nelle, vous ont été déclarés ; le dwidja qui ne les néglige pas obtient un sort très-heureux.



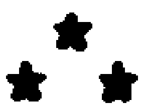
« C'est ainsi que le puissant et glorieux Manou, par complaisance pour les mortels, a révélé ces lois importantes, qui doivent être un secret pour les castes indignes de les connaître.



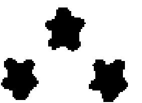
« Que le brahme, réunissant toute son attention, voie dans l'Ame divine toutes choses visibles et invisibles, car, en considérant tout dans l'âme, il ne livre pas son esprit à l'iniquité.



« L'âme est l'assemblage des dieux, l'univers repose dans l'Ame suprême ; c'est l'âme qui produit la série d'actes accomplis par les êtres animés.



« Que le brahme contemple, en s'élevant par le secours de la méditation, l'éther subtil dans les cavités de son corps, l'air dans son action musculaire et dans les nerfs du toucher, la suprême lumière dans sa chaleur digestive et dans ses organes visuels, l'eau dans les fluides de son corps, la terre dans ses membres ;

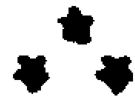


« La lune dans son cœur, les saints des huit régions dans son organe de l'ouïe, Vischnou dans sa marche, Hara dans sa force musculaire, Agni dans sa parole, Mitra dans sa force excrétoire, Pradjapati dans son pouvoir procréateur.

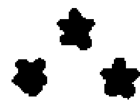


« Mais il doit se représenter le Grand Être comme le souve-

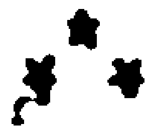
rain maître de l'univers, comme plus subtil qu'un atome, comme aussi brillant que l'or pur, et comme ne pouvant être conçu par l'esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite.



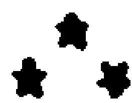
« Les uns l'adorent dans le feu, d'autres dans l'air. Il est le seigneur des créatures, l'éternel Brahma.



« C'est lui qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé de cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue.



« Ainsi l'homme qui reconnaît, dans sa propre âme, l'Ame suprême présente dans toutes les créatures, comprend qu'il doit se montrer bon et loyal pour tous, et il obtient le sort le plus heureux qu'il puisse ambitionner, celui d'être à la fin absorbé dans Brahma.



« Ainsi a parlé Manou, et le sage qui lit et observe les prescriptions de ce *Livre de la loi* pratique le bien et obtiendra la félicité suprême. »

(MANOU, liv. XII.)

Cette traduction a été faite par nous sur l'exemplaire du Manava-Dharma-Sastra de la bibliothèque du temple de Villenoor, dans le Carnatic, non loin de Pondichéry, avec l'assistance des brahmes-pundits de cette pagode célèbre. Malgré le respect que nous professons pour l'autorité de William Jones, nous n'avons pas voulu nous servir de sa ver-

sion de Manou sans la contrôler. Le grand indianiste anglais n'a eu en sa possession que les manuscrits du Bengale, et il ne faut pas oublier que cette contrée, qui avait perdu tous ses livres sacrés sous la conquête musulmane, n'a pu les recouvrer qu'en faisant prendre des copies de ces ouvrages dans les pagodes du sud de l'Indoustan, qui avaient échappé à l'invasion. D'après les brahmes du Carnatic, du Maïssour, du Malayalam, ces copies, faites à l'aide d'un alphabet vulgaire, par des hommes qui n'entendaient pas parfaitement le samscrit, seraient pleines d'interpolations, destinées à légitimer des pratiques superstitieuses et modernes.

Quoi qu'il en soit de cette opinion soutenue par des hommes qui passent leur vie dans l'étude des antiquités de leur pays, au milieu de leurs vieilles pagodes encore debout, on peut dire qu'elle a pour elle la vérité historique, car vous ne trouveriez pas aujourd'hui, dans tout le nord de l'Inde, un seul temple indou des premiers âges, épargné par les sectateurs d'Omar et d'Hayder-Ali, pas un seul manuscrit qui ait plus de deux siècles d'existence. C'est donc moins de la traduction de William Jones que du texte samscrit dont il s'est servi que nous nous sommes défié. Quant à celle de Loiseleur-Deslongchamps, qui n'est évidemment qu'une copie de la version anglaise, les mêmes motifs nous empêchaient de la recevoir comme une autorité.

Bien que le sens général des deux traductions soit exactement le même, on verra cependant, par des divergences particulières assez nombreuses, que nous avons eu raison de donner une version nouvelle ; nous ne prétendons pas qu'elle soit supérieure à celle de nos devanciers, nous n'avons pas l'ambition de la croire exacte. Nous n'avons pas écrit une ligne, un mot, sans nous enquérir auprès des brahmes, nos maîtres, du sens littéral ou symbolique qu'ils y attachaient, et, si nous avons relevé des erreurs, elles sont tellement évi-

dentes qu'elles ne peuvent être attribuées qu'au texte inexact dont les premiers traducteurs se sont servis.

Ainsi, un des *slocas* (versets) sur les devoirs des prêtres est traduit ainsi par William Jones et Loiseleur-Deslongchamps :

« Tout en négligeant les rites religieux prescrits, le brahme doit avec persévérance méditer sur l'Ame suprême, vaincre ses sens et répéter les textes saints. »

Notre traduction porte :

« Tout en accomplissant les offices religieux prescrits, le brahme doit méditer avec persévérance sur l'Ame suprême, mortifier ses sens et étudier l'esprit des livres saints. »

Il est clair que le sens que nous donnons à ce passage, d'après les textes du sud, est plus logique que celui adopté par William Jones et Loiseleur-Deslongchamps, d'après les textes du nord, car il est impossible que Manou, indiquant les devoirs des prêtres, ait dit :

« Tout en négligeant les rites religieux prescrits, le brahme doit, etc... »

Comment admettre qu'un code de lois religieuses puisse permettre, dans un de ses textes, *la négligence*, par les prêtres, *des rites religieux prescrits*?

« Chez les Indous, dit M. de Ravisi, ancien gouverneur de Karikal, un des indianistes les plus savants et les plus consciencieux de notre époque, il n'y a pas eu d'autorité perpétuelle gardienne des textes primitifs et orthodoxes sacrés... Chaque religion, chaque secte, chaque école a tenu à honneur d'avoir un texte propre des védas, des pouranas et des autres écritures sacrées avec des faits et des préceptes particuliers. Il y a, par exemple, *onze cents textes différents des védas, tous réputés le vrai texte primitif!* »

Nous nous permettrons d'ajouter, pour notre part, que l'Inde possède environ cent cinquante textes différents de

Manou. C'est ce qui nous a décidé à donner cette traduction de la transmigration des âmes de ce législateur, faite avec la collaboration des pundits les plus savants du district de Pondichéry.

L'Europe savante aura beau faire, elle ne sera sûre ni de ses textes, ni par conséquent du résultat définitif de ses travaux, tant qu'une école de samscrit, établie dans l'Inde sur le modèle de l'École des chartes, ne donnera pas les moyens de déchiffrer directement les vieux manuscrits gravés sur les feuilles de palmier, au lieu d'accepter un texte venu de Calcutta.

Nous n'eussions jamais osé faire pareille chose, en présence des haines et des colères de toutes provenances, suscitées par nos précédents travaux; mais nous avons vu sans étonnement, au congrès des orientalistes, qui s'est ouvert le 1er septembre dernier, M. de Ravisi accuser la Société asiatique du Bengale d'interpolations et d'altération d'inscriptions... Il n'est rien que ne soient prêts à faire certains Anglais dans l'intérêt de leur *Holy Bible!*...

Ces prescriptions de Manou sur la transmigration des âmes, mélange de spiritualisme élevé et de superstitions grossières, sont des plus intéressantes à étudier. En laissant de côté pour un instant la partie qui s'applique à la métempsycose pure, et dont l'origine est toute scientifique, nous pouvons remarquer au point de vue religieux que Manou, plusieurs milliers d'années avant Moïse et l'ère chrétienne, a enseigné :

L'unité de Dieu,

L'immortalité de l'âme,

Le mérite et le démérite fondés sur la liberté humaine,

La récompense et le châtiment;

Qu'au point de vue moral il a basé le devoir sur les vertus suivantes :

La résignation,

L'action de rendre le bien pour le mal,
La tempérance,
La probité,
La pureté,
La chasteté et la répression des sens,
La connaissance de la sainte Écriture,
Celle de l'Ame suprême,
Le culte de la vérité,
L'abstinence de la colère !

Qu'enfin, sur le terrain des doctrines théologiques, il a établi :

Différents degrés d'anges et de séraphins intermédiaires entre la divinité et l'homme,

Le swarga ou séjour de délices, divisé en cieux inférieurs et supérieurs, pour mesurer la récompense suivant les actes méritoires de chacun,

Et le naraca ou enfer, où les damnés, dans des lieux différents, souffrent des tortures proportionnées à leurs fautes,

Ne sont-ce pas là les colonnes principales de l'édifice chrétien, les principes sur lesquels fut basée la révolution religieuse qui acheva de renverser le polythéisme d'Athènes et de Rome?

Si nous pouvions faire sur chaque texte de Manou le travail philosophique qu'il comporte, nous les montrerions tranchant déjà toutes ces questions spécieuses, sur l'amour de Dieu, la grâce efficace et suffisante, la contrition parfaite ou imparfaite, et une foule d'autres que beaucoup de gens s'imaginent avoir été inventées par les casuistes modernes.

Le *sloca* suivant, pour n'en rappeler qu'un à titre d'exemple, n'a-t-il pas inspiré des volumes à nos théologiens modernes, et n'est-ce pas sous le double point de vue qui y est indiqué que le catholicisme considère les bonnes actions des hommes ?

« Si un acte pieux procède de l'espoir d'une récompense en ce monde et dans l'autre, cet acte est dit *intéressé*. Mais celui qui n'a d'autre mobile que la connaissance et l'amour de Dieu est dit *désintéressé*.

« L'homme dont tous les actes religieux sont *intéressés* parvient au rang des saints et des anges (dévas). Mais celui dont tous les actes pieux sont *désintéressés* se dépouille pour toujours des cinq éléments pour acquérir l'immortalité dans la Grande Ame. »

On n'enseigne pas autre chose dans les séminaires, et la théologie du R. P. Moullet, si fort en honneur dans toutes les maisons où se fabriquent les jeunes lévites, ces eunuques de la raison et de l'intelligence, contient de nombreuses pages qu'on dirait être de simples paraphrases de ce texte.

Il nous serait impossible, le lecteur doit le comprendre, de faire de trop nombreux rapprochements de détails sans nous éloigner de notre but, qui est de bien établir d'abord les grandes lignes qui doivent donner aux époques, aux croyances, aux systèmes que nous étudions leur physionomie d'ensemble, et indiquer leur filiation, leur communauté d'origine : ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'un pareil travail démontrerait que les premiers chrétiens ont copié aussi servilement le culte brahmanique dans ses détails les plus infimes que dans ses parties les plus capitales.

***

Nous avons dit que la métempsycose avait une origine toute scientifique ; avant d'exposer les motifs de cette opinion, qui est celle des brahmes, qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse.

Certains anthropologistes, dans un intérêt de science mal entendu, font bon marché de l'intelligence et des lumières d'époques qu'ils paraissent ne pas connaître et qui, cepen-

dant, ont si profondément imprimé leurs traces dans le passé que les sociétés modernes ne vivent encore que de leurs traditions.

On a soutenu, en s'appuyant sur une série d'hypothèses dont je ne nie point la valeur, à condition de ne rien exagérer : que l'homme obéissait à une loi constante de modifications et de perfectionnements physiques et moraux, et alors, pour rendre ces modifications plus sensibles, plus appréciables, les exagérés de l'école imaginent, sur l'Inde ancienne, les systèmes les plus dénués de sérieux scientifique. Pour eux, Manou est moderne, alors qu'il y a dans l'Inde des zodiaques qui prouvent que l'œuvre de ce législateur existait déjà douze à treize mille ans avant notre ère. Ils soutiennent également que le naturalisme du *Rig-Véda* n'a rien de symbolique, que tout doit y être entendu dans le sens apparent et littéral, et qu'il n'y a là que de grossières fables balbutiées par l'enfance de l'humanité ! Et ceci, dans le seul but de dire : Voyez combien l'homme a progressé, a développé son intelligence depuis ces époques reculées où il n'existait ni science sérieuse ni méthode.

Eh bien ! nous disons à ces adeptes trop zélés d'une science qui sans doute est destinée à parcourir le chemin le plus brillant, mais qui n'en est encore qu'à des hypothèses rationnelles — l'anthropologie : — Vous avez tort de soutenir que la période védique dans l'Inde a été une époque d'obscurité scientifique ; tout ce qui nous vient de ces temps reculés, ruines, temples, manuscrits, monuments épigraphiques et astronomiques, est en contradiction avec cette opinion systématique. Les études philosophiques, les hautes sciences étaient réservées aux initiés, qui cachaient au vulgaire leurs découvertes et leurs croyances, sous un naturalisme grossier plein d'allégories et de symboles... C'était bien bon pour le peuple... de là les hymnes du *Rig-Véda*. Astronomes, mathématiciens,

philosophes, prêtres des initiations supérieures se riaient de toutes ces merveilles génésiques dont ils encombraient les ouvrages religieux, les livres de la loi, créés pour maintenir leur domination, leur prestige dans la société d'esclaves qu'ils gouvernaient. L'humble vayssia, l'infime soudra, s'inclinaient, pleins d'une terreur salutaire, devant les centaines de dieux qui présidaient aux éléments, et ils cultivaient la terre, élevaient les bestiaux, tissaient les étoffes précieuses, extrayaient les métaux, pendant que leurs maîtres les brahmes découvraient la sphéricité de la terre, sa rotation sur son axe, sa révolution annuelle autour du soleil, l'obliquité de l'écliptique; qu'ils étudiaient la précession des équinoxes, la calculaient avec autant de précision qu'aujourd'hui, et inventaient le zodiaque que l'astronomie moderne a conservé tel quel avec ses divisions anciennes.

Pensez-vous bien que, quand les brahmes gourous expliquaient aux jeunes brahmatcharis, ces néophytes de l'initiation, les lois de la gravitation de notre globe, qu'ils calculaient avec eux l'obliquité de l'écliptique, et démontraient, en prédisant les éclipses, qu'ils connaissaient les lois régulières du retour périodique de ces phénomènes... pensez-vous bien qu'ils pouvaient ajouter foi aux fables monstrueuses du *Rig* et aux récits merveilleux que les prêtres du culte vulgaire faisaient au peuple, en représentant tous les phénomènes naturels comme produits par des génies bons ou malfaisants? A qui pourrait-on faire accroire que le brahme savant, qui calculait la précession des équinoxes et qui expliquait les éclipses de soleil par l'interposition de la lune entre cet astre et la terre, s'imaginait, ni plus ni moins que le soudra et le tchandala, que ce phénomène avait lieu parce que de noirs démons avaient dérobé le soleil, et qu'il fallait offrir de nombreux sacrifices à Indra pour que ce dieu se décidât à combattre les assouras, et à leur faire restituer l'astre du jour?

Cela n'est pas sérieux !

Quand on juge ainsi cet immense passé brahmanique, on agit comme celui qui, dans sept à huit mille ans, ferait le procès à l'intelligence de notre époque en se servant des ouvrages scientifiques de l'évêque catholique Gaume, qui soutient que les phénomènes de la nature sont causés par la malice des démons dont l'air est peuplé, et que la cloche des églises a le don d'apaiser les orages suscités par ces génies malfaisants.

Supposons, pour établir par la pensée un état social semblable à celui des anciens brahmes, que toute science soit actuellement entre les mains du clergé catholique, que les prêtres seuls aient le droit de s'occuper, dans le silence des monastères, d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de géologie et d'astronomie, croit-on qu'ils vulgariseraient une seule de leurs découvertes, eux qui s'opposent de toute leur énergie à l'instruction des masses ?... Que resterait-il de toutes ces sciences, si avancées qu'elles fussent, et pense-t-on que ce serait dans les livres religieux, qu'ils publieraient pour l'abêtissement des peuples, qu'il faudrait aller chercher plus tard des éléments qui permissent de juger de l'état des connaissances sacerdotales de cette époque?

Si nous n'en sommes plus là, tel fut cependant le système, non-seulement des brahmes de l'Inde, mais encore, à leur imitation, de toutes les théocraties de l'antiquité.

Partout il y eut un culte religieux, une science, une langue inconnus de la plèbe, à qui on n'enseigna qu'une chose. . travailler pour entretenir le luxe et l'oisiveté des prêtres et des rois, ces deux exploiteurs parasites de l'humanité.

Donc vous ne reconstruirez pas l'Inde à distance avec des raisonnements hypothétiques, basés sur quelques ouvrages religieux dont, comme pour les védas, vous n'êtes même pas sûrs des textes, et qu'au surplus vous ne pouvez comprendre en les isolant de la civilisation qui les explique, et des com-

mentaires dont pas un ne nous a encore été livré par les brahmes... L'œuvre de reconstitution de l'Inde ancienne ne se fera jamais en dehors de l'Inde, surtout avec les rivalités et les passions d'école qui s'agitent en Europe.

Quand on en arrive, comme Max Muller, à ne voir dans les mythes religieux et scientifiques des anciens que des métaphores mal comprises, de simples transformations de mots; quand on ne tient plus compte du mouvement des idées, des transformations, philosophiques ou vulgaires, des croyances, et qu'on fait pousser le tout comme des excroissances sur des plantes et sur des arbres, n'est-on pas fondé à dire que l'esprit de système, le désir de faire du neuf conduisent un peu loin, et que mieux vaudrait *simplement* étudier l'Inde dans l'Inde, et y traduire, au milieu de toutes les traditions si vivaces du passé, ces milliers de manuscrits scientifiques enfouis dans les sanctuaires des pagodes, qui attendent qu'on veuille bien les déchiffrer?

L'œuvre est capitale, mais quelle moisson le jour où on la tentera!

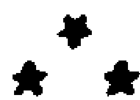
« — Voilà tout Hippocrate, nous dit un jour à Pondichéry M. Huillet, savant médecin en chef de la marine, en nous montrant un paquet de feuilles de palmier gravées au stylet et à demi rongées. Je n'ai pu en comprendre que des fragments, il faudrait la patience d'un bénédictin indianiste pour reconstituer le texte plein d'abréviations et devenu presque illisible sous l'action du temps; mais le peu que j'ai pu déchiffrer ne laisse aucun doute dans mon esprit : c'est dans l'Inde qu'Hippocrate a puisé sa méthode d'observation et la plupart de ses aphorismes célèbres qui sont encore aujourd'hui le guide de la science médicale moderne. »

Ces paroles étaient la consécration donnée par un spécialiste distingué à l'opinion que nous avions souvent entendu formuler par les pundits : qu'Hippocrate n'avait fait que copier la

méthode et les observations de Vamana-Cratou, aussi appelé Tcharaka, le prince de la médecine indoue.

Et le fameux livre des Éclipses, que M. Holbd, le savant indianiste, n'a pu que consulter, et qui remonte à des centaines de siècles.

Et les récits historiques de l'Avadhana-Sostra, et le Védanga-Sastra, et le livre des Zodiaques, etc... Nous n'en finirions pas si nous nous laissions aller à établir la nomenclature des ouvrages célèbres parmi les brahmes savants, et dont certaines gens en Europe ne soupçonnent même pas le nom...



Revenons à la transmigration des âmes d'après Manou et les traditions brahmaniques.

En même temps que les brahmes astronomes interrogeaient le ciel, et faisaient de l'étude des astres une véritable science d'expérimentation, d'autres cherchaient à surprendre le secret de la création et de la vie, non pas de la création de la matière, dont ils admettaient l'éternité du germe, mais du développement de cette matière et de son alliance avec la vie végétale et animale.

Suivant les pundits physiologistes, le germe de la vie primitive est dans l'eau fécondée par la chaleur ; ce germe vient animer d'abord les plantes, et, par les plantes, les animaux et l'homme.

Voyez ici avec quel soin ce djeïna ou ce brahme vischnouviste passent leur provision d'eau à boire au travers d'un linge finement tressé : c'est pour ne pas détruire en les avalant les milliers d'animalcules vitaux que le liquide doit contenir.

« Que le brahme, dit Manou, purifie avec un linge l'eau qu'il doit boire, dans la crainte de faire périr les animalcules qui pourraient s'y rencontrer... »

De même un vrai croyant djeïna ou brahme n'éteindra jamais le feu d'un bûcher ou la lumière d'une lampe, de peur de détruire un principe de vie; il les laisse mourir faute d'aliment. Le culte de l'eau et du feu, que nous rencontrons chez tous les peuples anciens, provient, n'en doutons pas, de cette double croyance que nous aurons occasion d'étudier dans un chapitre spécial.

Cette opinion scientifique que le principe matériel et le principe de vie se sont unis dans l'eau sous l'influence de la chaleur, et que l'être animé a progressé par les seules forces de la nature, en s'élevant graduellement d'un type inférieur à un type supérieur, depuis la monade première jusqu'à l'homme, en passant dans le domaine de la spéculation, a donné naissance à deux systèmes : l'un matérialiste et philosophique pur, et l'autre religieux, dont nous allons nous rendre compte.

Kapila, le célèbre fondateur de la philosophie sankya, méconnaît formellement la création divine. Il soutient qu'il n'y a point de preuves de l'existence d'une cause spirituelle qui ait donné naissance à l'univers, que cette cause ne peut être démontrée ni par les sens ni par le raisonnement, que les végétaux et les animaux se sont formés par les seules propriétés de la matière, et que tout ce qui existe n'est le produit que de combinaisons, modifications, transformations et perfectionnements naturels.

N'est-ce pas là toute la théorie prétendue nouvelle de Lamark et Darwin ? Combien, parmi les intolérants disciples de ces deux savants, se doutent qu'ils rééditent purement et simplement, à l'aide de raisonnements *a priori* et d'hypothèses, le système des pundits de l'Inde ancienne, de l'école de Kapila ?

On ne s'arrête pas plus sur la pente du matérialisme pur que sur celle du spiritualisme exagéré. Allant plus loin que Kapila, Vyasa, qui jouit dans l'Inde d'une réputation égale à celle

qu'Aristote et Platon possédèrent parmi nous au moyen âge et dont l'illustre William Jones ne parle qu'avec admiration, prétend non-seulement, comme Kapila, que la création est impossible, mais encore que l'existence de la matière est une pure chimère, d'où il conclut que ce que nous regardons comme l'univers et les divers êtres qui paraissent à nos yeux le composer, n'ont rien de réel et ne sont que le produit d'une illusion qu'ils désignent sous le nom de *maya;* pour rendre son système plus intelligible, Vyasa avait coutume de le présenter à ses disciples à l'aide de l'apologue suivant :

« Un homme rêva qu'il était élu et couronné xchatria d'un certain pays, avec beaucoup de pompe et d'éclat. Le lendemain, étant sorti de chez lui, il rencontra un voyageur qui lui fit le récit des fêtes et des cérémonies qui avaient eu lieu pour l'élection et le couronnement du roi de ce même pays, et dont il se disait avoir été le témoin oculaire. Les circonstances rapportées par celui-ci étaient toutes conformes aux rêves du premier. L'illusion ou maya était égale de part et d'autre, il n'y avait pas plus de réalité dans ce que l'un avait pu croire en veillant, et dans ce que l'autre avait vu en songe. En effet, les choses que nous prenons pour des réalités ne sont que des prestiges de la divinité, le seul être qui ait une existence effective. Nos sens nous trompent en nous présentant des objets où il n'y en a point; ces objets ne sont que des apparences ou des modifications de la divinité, ou plutôt n'ont rien de réel. »

Et, comme conclusion, il n'existe ni bien ni mal moral, tous les actes mauvais, tous les crimes ne sont que des effets fantastiques du maya, qui nous fait prendre l'ombre pour la réalité.

Les pundits indous ont l'habitude de désigner ce système et de le caractériser par ces trois mots :

Nisnim,
Nama,
Naham !
Je ne suis en rien,
Rien n'est en moi,
Le moi, même, n'est pas !

Pyrrhon, le célèbre chef des sceptiques grecs, ayant suivi Alexandre dans l'Inde, revint enseigner, dans sa patrie, ce système de Vyasa, qu'il tenait des gymnosophistes avec lesquels il avait été en relation; système dont on l'a cru longtemps l'inventeur.

En passant dans le domaine religieux, les opinions scientifiques que nous avons brièvement exposées donnèrent naissance au système de la transmigration des âmes, tel qu'il est consacré par le passage de Manou dont nous avons donné plus haut la traduction.

La religion brahmanique admit que l'homme, pour arriver à la forme actuelle, avait passé par une série de types inférieurs; seulement, au lieu d'attribuer ces multiples transformations aux seules forces de la nature, elle en fit remonter la cause jusqu'à Brahma, ou plutôt jusqu'à Zyaus ou Zeus, l'Être suprême.

Elle enseigna, de plus, que chaque modification d'un type physique et intellectuel était motivée par des actes utiles et des bonnes actions, et elle donna le bien et le beau relatifs, comme loi de cette série de perfectionnements qui ne s'arrêtent que quand ils sont arrivés au bien et au beau idéal, c'est-à-dire à Dieu.

Pour rester d'accord avec cette loi du bien présidant aux transformations, la croyance religieuse admit que l'homme pouvait également déchoir par le mal, et que, suivant les actes mauvais qu'il avait commis, il pouvait être obligé de parcourir à nouveau, après s'être purifié dans le naraca (enfer), toutes

les séries de transformations, en partant de la plus infime ou de quelques-unes plus près de la nature humaine, suivant le châtiment mérité.

Arrivée au terme de toutes ces transmigrations, l'âme retourne près de l'âme suprême et s'absorbe dans le sein de Brahma pour y jouir de la suprême félicité.

C'est ce que le djeïnisme et le brahmanisme appellent le mokcha et le bouddhisme le nirvana.

A côté des doctrines de Pythagore, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Pyrrhon le sceptique, qui florissaient dans l'Inde plusieurs milliers d'années avant la civilisation grecque, n'est-il pas curieux d'y rencontrer ces théories scientifiques et religieuses, dont le système de la *sélection naturelle* qu'on nous donne comme une nouveauté scientifique n'est que la rénovation.

Les anthropologistes exagérés de l'école de Darwin auront beau dire, ils n'empêcheront pas que les brahmes n'aient discuté et retourné sous toutes les faces leur hypothèse quelque douze à quatorze mille ans avant eux.

Ils n'empêcheront pas que Kapila n'ait dit : Que Dieu ne se pouvait prouver ni par perception ni par induction, que la vie était sortie de l'eau et de la chaleur, et que la matière avait par ses seules forces, en se transformant graduellement, produit tout ce qui existe ; et que Manou, en établissant son échelle des êtres, n'ait écrit ces paroles significatives :

« Il passera en s'élevant successivement par les végétaux, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages, tel est le degré inférieur. » (Liv. XII.)

« Telles ont été déclarées, depuis Brahma jusqu'aux végétaux, les transmigrations qui ont lieu dans ce monde. »
(Liv. I^er^.)

« Les végétaux revêtent une multitude de formes à cause de leurs actions précédentes; ils sont entourés d'obscurité, mais ils sont doués d'une âme intérieure et ressentent le plaisir et la peine. » (Liv. Ier.)

Ainsi l'âme humaine, en expiation de fautes graves, retourne à l'existence rudimentaire des plantes d'où elle est sortie, de la plante à Brahma.

Telles sont les doctrines scientifiques d'un côté et religieuses de l'autre d'où est sortie la métempsycose.

Ne sommes-nous pas en droit, en tenant compte des exagérations mythologiques et en nous appuyant surtout sur les théories de Kapila, de poser cette question à certaines exagérations de l'anthropologie moderne qui s'imagine avoir posé de nouvelles bases scientifiques :

Quid sub sole novum?

Nous avons dit que le dogme de l'incarnation, que nous allons bientôt étudier, était intimement lié à celui de la transmigration, dans les croyances hiératiques de l'Inde ancienne. En effet, Zyaus, ou l'Être suprême irrévélé, représentant le bien immuable, n'était pas astreint à descendre de l'Olympe pour venir sur la terre revêtir une forme visible, mais toute la foule des dévas, anges, saints, archanges, séraphins célestes, demi-dieux, pouvaient, soit pour une désobéissance aux ordres divins, soit pour toute autre cause mystérieuse, être astreints à transmigrer, eux aussi, pendant un certain temps. Mais les hôtes du ciel ne pouvaient plus revenir dans les séries inférieures des plantes et des animaux, ils revêtaient la forme humaine et venaient reconquérir par les souffrances terrestres leur place dans le swarga.

Chacun des membres de la trinité était aussi exposé à venir, sous la forme d'un pénitent ou d'un roi, rappeler l'humanité

égarée à une vie plus pure et à l'observance des impénétrables desseins de la divinité.

Les cieux avaient aussi leur métempsycose !

Toutes ces croyances, dont on ne trouve aucune trace à l'époque patriarcale indoue, sont évidemment de création brahmanique.

CHAPITRE X.

UN TEXTE DU BAGAVATTA SUR LA TRANSMIGRATION.

« Lorsque ce monde fut sorti de l'obscurité, les principes élémentaires subtils produisirent la semence végétale, qui anima d'abord les plantes; des plantes, la vie passa dans des corps fantastiques qui naquirent dans la boue des eaux; puis, par une série de formes d'animaux différents, arriva jusqu'à l'homme.

« L'homme conscient et libre par ses actions produisit le bien et le mal.

« Après un long séjour dans leurs enveloppes provisoires, les âmes des hommes comparurent devant le tribunal de Yama, juge des morts. Cet envoyé céleste admit dans le swarga celles qui avaient mené une vie éminemment vertueuse, et il enferma dans le naraca (l'enfer) celles qui s'étaient abandonnées tout à fait au péché. Quant aux âmes qui avaient été en partie vertueuses, en partie pécheresses, elles furent envoyées sur la terre pour y animer d'autres corps et y porter la peine due à leurs péchés, et y recevoir la récompense méritée par leurs bonnes actions.

« Ainsi toute renaissance, heureuse ou malheureuse, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les générations antérieures, et en est la récompense ou la punition.

« Cependant ceux qui meurent sur la terre sacrée (Ceylan)

ne sont plus exposés à de nouvelles renaissances; ils vont droit au swarga.

« Les âmes qui reviennent sur la terre vont animer différents corps; tantôt elles passent dans la tige des plantes, tantôt elles prennent la forme d'un insecte, d'un reptile, d'un oiseau, d'un quadrupède ou d'un homme.

« C'est uniquement à leurs bonnes ou mauvaises œuvres qu'elles sont redevables d'une transmigration plus ou moins avantageuse; ainsi que des biens ou des maux qu'elles auront à éprouver dans les divers états par lesquels elles passeront.

« C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer les distinctions qu'on observe parmi les hommes. Les uns sont riches, les autres pauvres; les uns sont malades, les autres en bonne santé; les uns beaux, les autres laids; les uns de basse condition, les autres d'un rang élevé; les uns heureux, les autres malheureux. Rien de tout cela n'est l'effet du hasard, mais le résultat des vertus et des vices qui ont précédé la renaissance.

« L'homme est ce qu'il y a de plus éminent sur la terre; naître dans cette condition, en quelque caste que ce soit, suppose toujours un certain degré de mérite.

« Parmi les hommes, les brahmes tiennent la première place; or, la faveur d'animer un brahme n'est accordée qu'au mérite accumulé d'un grand nombre de générations antérieures.

« Pratiquer la vertu pour obtenir quelque grâce est toujours un bien; mais la pratiquer avec un entier désintéressement et sans attendre aucun retour, aucune récompense, est ce qu'il y a de plus parfait; on s'assure par là le bonheur du swarga, et l'on n'est plus sujet à aucun changement.

« Voilà donc le fruit de nos œuvres, voilà pourquoi la même âme habite tantôt dans les tiges des plantes, tantôt dans le

corps d'un animal ou d'un homme; pourquoi elle est tantôt heureuse et tantôt malheureuse dans ce monde et dans l'autre.

« Longtemps avant qu'elles se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien, comme celles qui habitent les corps des sannyassis et des vanaprastha (anachorètes et cénobites), acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées au swarga. C'est le signe pour les âmes que la série de leurs transmigrations sur la terre est terminée... »

(Extrait du *Bagavatta*.)

Ce texte d'un des livres les plus renommés de la théologie brahmanique confirme de tout point la doctrine de Manou et les théories scientifiques et religieuses qui ont donné naissance à la métempsycose, que nous venons d'exposer.

Il est incontestable que la science antique, toujours d'accord avec l'écriture sacrée, puisque cette dernière n'était la plupart du temps qu'une vulgarisation symbolique de ses idées, a fait passer le *souffle vital*, *l'âme*, par une série de transformations qui, de l'état rudimentaire des végétaux, s'est graduellement élevée, modifiée, pour produire les animaux et l'homme.

Retenons également de ce passage, si intéressant à tant de titres, la strophe où il est dit que les âmes qui approchent de la fin de leurs transmigrations acquièrent le don de converser avec les âmes des bienheureux qui les ont précédées au séjour céleste.

Nous aurons bientôt occasion de parler plus longuement de cette croyance dans le chapitre que nous désirons consacrer aux spirites de l'Inde.

CHAPITRE XI.

SÉJOURS DE BÉATITUDE

SWARGA, KEILASSA, VEIKOUTA, SATTIA-LOCA.

Sous le nom de swarga, les djeïnas et les brahmes indiquent le ciel, le séjour de béatitude, c'est-à-dire l'ensemble des lieux habités par le Dieu suprême, la trinité, les dieux inférieurs, les dévas, les anges, les saints personnages, et les âmes qui, arrivées au terme de leurs migrations, viennent recevoir la récompense qu'elles ont méritée.

Ainsi que nous l'avons vu, les djeïnas n'admettent qu'un seul swarga comme ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu, mais ils partagent ce lieu de délices en seize demeures dans chacune desquelles les jouissances sont graduées en proportion des bonnes actions de ceux qui y sont admis.

Le brahmanisme admet trois cieux différents présidés chacun par une des personnes de la trimourty :

Le sattia-loca présidé par Brahma,

Le veikouta où règne Vischnou,

Le keilassa dont Siva est le souverain.

Les cieux inférieurs, asile des génies bons ou mauvais, sont gouvernés par Indra.

Chacun des trois séjours supérieurs de félicité sont divisés

en seize demeures différentes dans lesquelles les âmes reçoivent la place qu'elles ont su conquérir par leurs vertus.

Nous n'entreprendrons pas la tâche de donner, d'après des poëmes indous, la description de ces différents lieux de félicité qui ont tous été décrits, dans un langage mystérieux et mystique, par des pénitents ravis en extase jusqu'aux sphères célestes ni plus ni moins que saint Paul; cet ouvrage entier n'y suffirait point. Nous nous contenterons de dire que la contemplation des perfections infinies de la divinité est le plus grand bonheur dont jouissent les âmes des justes parvenus au séjour divin.

Comme on le voit, la composition des cieux djeïniste et brahmanique a eu peu de modifications à subir pour s'appliquer au ciel chrétien.

Ces quelques lignes d'explication sur le swarga, terme de migration des âmes, nous suffisent pour signaler l'imitation; nous y reviendrons plus tard.

CHAPITRE XII.

MOKCHA ET NIRVANA.

Au-dessus de la récompense que reçoivent les âmes purifiées par les bonnes œuvres, dans les différents séjours de félicité du swarga, il en est une suprême à laquelle ont aspiré tous les sages de l'Inde ancienne. C'est l'espoir de l'obtenir qui a rempli les vallées de l'Himalaya, les forêts impénétrables des rives du Gange, les jungles du Maïssour et du Malayalam et les hautes montagnes de Ceylan, de sannyassis-nirvanys, de vanaprastha, de cénobites, d'anachorètes de tous ordres; c'est cette espérance de la conquérir qui a encombré l'histoire de l'Indoustan de ces fakirs célèbres, se faisant écraser sous la statue des dieux et défiant la douleur et la mort, dans d'affreuses tortures qui parvenaient à peine à leur arracher un sourire. Tous n'avaient qu'un but, qu'une ambition. Pour les djeïnas, et plus tard pour les bouddhistes, c'était d'arriver au nirvâna!

Pour les sectateurs de Brahma, c'était de parvenir au mokcha!

Parvenir au mokcha ou nirvâna, c'est s'absorber dans la Grande Ame, c'est faire partie intégrante de la divinité, tout en conservant son individualité; en cet état, l'âme ne peut plus subir de modifications, elle n'a plus à craindre les migrations terrestres, son bonheur est éternel.

De nombreux ouvrages indiquent aux sages qui veulent arriver à cet état de béatitude la règle de conduite qu'ils doivent tenir.

« Le premier et le principal devoir du sannyassi-nirvany (pénitent aspirant au nirvâna), dit le Bagavatta, est d'extirper jusqu'à la racine tout attachement secret qu'il pourrait conserver dans son cœur pour le monde et ses fausses jouissances.

« Les passions, la sensualité sont pour l'âme autant d'obstacles à la perfection ; elles ressemblent à ces nuages épais qui, jusqu'à ce qu'ils se dissipent, nous dérobent la vue du soleil et obscurcissent l'éclat de sa lumière.

« La prison où les chenilles s'enferment d'elles-mêmes ne les retient pas toujours captives ; elles n'y perdent pas l'existence ; après y avoir séjourné quelque temps dans un état de torpeur et d'inaction, la faible étincelle de vie qui reste encore en elles venant à s'allumer et à acquérir de la force, elles se mettent à ronger l'enveloppe où elles se trouvent engagées ; par un travail opiniâtre, elles s'ouvrent un passage, recouvrent la liberté et s'envolent transformées dans les airs.

« Il en est de même de l'âme. Sa prison dans le corps, où la tiennent séquestrée les embarras du monde et le tumulte des passions, ne sera pas éternelle. Après une longue suite de renaissances, l'étincelle de sagesse qui est en elle venant à s'allumer, elle réussira enfin, par la pratique longtemps continuée de la pénitence et de la contemplation, à rompre peu à peu tous les liens qui l'attachaient au monde, et redoublera de vertu jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de sagesse et de spiritualité qui doit l'*identifier à la divinité*. Alors, quittant le corps qui la retient captive, elle prendra librement son essor et ira s'unir pour toujours *au premier principe dont elle est émanée*.

« C'est par la contemplation divine que le sannyassi-nirvany arrivera au faîte de la perfection.

« La contemplation spiritualise et perfectionne l'âme en la faisant passer par quatre états plus parfaits les uns que les autres.

« Dans le premier état, l'âme s'approche de Dieu pour méditer sur ses perfections infinies.

« Dans le second, les objets terrestres commencent à s'éloigner, la connaissance et la pensée de Dieu deviennent plus familières.

« Dans le troisième état, que l'âme n'atteint qu'après un grand nombre de générations dans les états précédents, elle acquiert peu à peu une parfaite ressemblance avec la divinité, et participe en quelque sorte à tous ses attributs.

« Dans le quatrième état s'opère l'union parfaite et inséparable de l'âme avec la divinité. »

(Extrait du *Bagavatta*.)

Pour expliquer les transmigrations successives auxquelles le sannyassi est astreint avant d'arriver au quatrième et dernier état de perfection, le même ouvrage se sert de la comparaison suivante :

« Si l'on veut extraire d'une masse composée d'une foule de métaux différents l'or qui s'y trouve incorporé, on n'en viendra pas à bout en la soumettant une seule fois à la fusion ; ce n'est qu'en faisant passer à plusieurs reprises cet alliage par la coupelle qu'on divisera en définitive les parties hétérogènes qui le composent et que l'or en sera extrait dans toute sa pureté. »

(*Bagavatta*.)

A part les transmigrations successives de l'âme, qui sont du domaine de la métempsycose, ces théories sur la contem-

plation et la réunion intime à la divinité ne sont autres que celles renouvelées plus tard par les mystiques chrétiens, qui enseignèrent que Dieu, type de toute grâce, de toute puissance, de toute perfection, de toute bonté, devait être recherché par la contemplation, l'amour et l'extase, et que l'âme devait renoncer à s'occuper de sa propre existence et des choses extérieures, pour ne vivre qu'en lui et par lui.

Avant eux, le philosophe Plotin, qui avait accompagné en Asie l'empereur Gordien, dans le but d'étudier la philosophie des Orientaux, revint à Alexandrie avec un système emprunté de toutes pièces aux doctrines des gymnosophistes et des brahmes. Selon lui, la philosophie n'a d'autre but que celui de conduire l'âme à une union intime avec la divinité. On y arrive par la contemplation et l'extase. Ce philosophe prétendait avoir été souvent ravi en extase, et avoir joui de la vue de l'Être suprême. Il avait rapporté de l'Inde également la connaissance et le culte de la trinité.

L'école matérialiste moderne a prétendu que le mokcha ou nirvâna était l'anéantissement complet de l'âme et du corps, c'est-à-dire un dogme de négation opposé au dogme d'immortalité.

Une pareille doctrine ne se peut même pas traiter d'hypothèse, car elle a contre elle non-seulement tous les textes, non-seulement toutes les représentations symboliques du nirvâna, dans les sculptures des pagodes les plus anciennes et dans les bas-reliefs des chars sacrés, mais encore la raison et le bon sens les plus vulgaires. Comment admettre, en effet, que les quatre ou cinq cents millions de sectateurs de Brahma et de Bouddah n'offrent des prières et des sacrifices à la divinité, que les cénobites, sannyassis, vanaprasthas et fakirs, ne s'imposent les plus dures privations, les supplices les plus affreux que pour parvenir à l'anéantissement total ? Si tout n'est que matière, si ces gens ne croient pas à l'immor-

talité, ils n'ont qu'à laisser couler paisiblement leur vie, ils arriveront fatalement à cet anéantissement final, sans avoir besoin pour cela de s'imposer aucune souffrance.

Voilà cependant où conduit l'esprit de système, dans l'intérêt d'une théorie qu'on ne soutient pas toujours avec tolérance et mesure; on ne recule pas à prêter à la moitié au moins des habitants du globe les croyances et les actes les plus insensés.

Soyez matérialistes, cela nous importe peu; mais ce que nous avons le droit d'exiger, quand vous voulez rattacher vos doctrines à tel ou tel texte, c'est que vous produisiez vos preuves.

Le mokcha et le nirvâna représentent, dans le djeïnisme, le brahmanisme et le bouddhisme, le dogme de l'immortalité de l'âme. C'est la réunion intime à la divinité, comme récompense suprême d'une série de nombreuses existences consacrées au bien. Voilà quelle est l'opinion unanime des livres sacrés des pundits et des brahmes, et nous défions qu'on nous montre un seul texte en contradiction avec cette doctrine.

Tel est l'état scientifique de la question. Quant à la croyance en elle-même, je ne prends point charge de la soutenir.

CHAPITRE XIII.

LE NARACA

(Enfer).

En étudiant la doctrine de la transmigration ou métempsycose, nous avons vu que les méchants et les criminels de toutes catégories descendaient après leur mort dans les sombres demeures du naraca pour s'y purifier de leurs souillures.

Les djeïnas appellent ce lieu de souffrance pathala ou adda loca.

Le naraca est l'enfer brahmanique; ce terrible séjour est divisé en vingt et un locas dont Manou fait le dénombrement de la manière suivante :

1° Le tamisara, lieu des ténèbres;

2° L'andhatamisara, séjour de ténèbres plus épaisses;

3° Le rôrava, séjour des larmes;

4° Le mahârôrava, séjour de larmes plus abondantes;

5° Le mahâvîtchi, lieu des torrents avec grandes vagues,

6° et 7° le naraca et le mahanaraca, séjour de grandes douleurs pour l'esprit;

8° Le calasantra, séjour des animaux venimeux;

9°, 10°, 11°, 12°, 13°, 14°, 15°, le sandjîvana, le lohadaraca, le panthana, le samhata, le sacâcala, le coudmala, le poûtimrittica, ou séjours des insectes venimeux, des animaux

impurs et féroces, des oiseaux de proie, du fiel et du poison;

16°, 17° le tapana et le sampratàpana, lieu des grandes et terribles souffrances;

18° Lohasancan, place des dards de fer;

19° Le ridjicha, lieu où les méchants sont brûlés sur des grils de fer.

20° L'asipatravana, ou lieu des épées et des tridents.

21° La salmali ou rivière de feu.

Les supplices qu'endurent les damnés dans cès différentes demeures sont épouvantables; voici un court extrait du *Padma-Pourana* suffisant pour faire comprendre l'esprit qui a donné le jour à ces inventions sacerdotales.

« Une nuit éternelle enveloppe le naraca, on n'y entend que des gémissements et des cris affreux. Les douleurs les plus aiguës qui puissent être causées par le fer et le feu y sont ressenties sans interruption. Il y a des supplices affectés à chaque genre de péché, à chaque sens, à chaque membre du corps; feu, fer, serpents, insectes venimeux, animaux féroces, oiseaux de proie, poison, puanteur effroyable, tout en un mot est employé pour tourmenter les damnés.

« Les uns ont les narines traversées par un cordon à l'aide duquel on les traîne sans cesse sur le tranchant de haches extrêmement affilées; d'autres sont condamnés à passer par le trou d'une aiguille, et sont pour cela battus sur une enclume par de noirs démons; ceux-ci sont entre deux rochers aplatis qui se joignent ensemble, les écrasent sans les détruire. Ceux-là ont les yeux continuellement rongés par des vautours affamés; on en voit des milliers qui nagent continuellement et barbotent dans des étangs pleins de boue immonde et de détritus en putréfaction, ils sont eux-mêmes une pourriture vivante rongée par les vers... » Arrêtons-nous là; à quoi bon donner jusqu'au bout le récit de ces tristes folies, à l'aide des-

quelles les prêtres de tous les temps et de tous les pays ont essayé d'abêtir la conscience humaine.

Comme on le voit, plus nous avançons et plus le bagage catholique devient léger ; peu à peu, toute cette prétendue révélation divine, ramenée au point de vue où il faut se placer pour la juger, s'écroule et entraîne avec elle la bonne foi de ses auteurs.

Les doctrines des apôtres, fruit d'un éclectisme intelligent, ne pouvaient oublier de copier l'enfer, le naraca brahmanique, qui pendant tant de siècles sut procurer aux prêtres de l'Orient, par la peur de ces tortures terribles et inconnues, d'abondantes offrandes et l'obéissance passive à leurs ordres.

Bien qu'aujourd'hui, sous l'influence des jésuites, ces prétoriens du droit religieux, la croyance aux démons et aux serpents, au feu et aux divers instruments de torture de l'enfer, se symbolise pour les hautes classes, auxquelles on donne à entendre que le châtiment consiste surtout dans la privation de la vue de Dieu, ceux qui sont chargés de prêcher aux travailleurs, aux femmes et aux humbles, à tout ce qui est peuple enfin..., en sont encore à la description du *Padma-Pourana.*

CHAPITRE XIV.

LE CULTE DU SOLEIL.

L'eau et le feu.

Les djeïnas et les brahmes ne rendirent au soleil qu'un culte symbolique qui se rapprocha beaucoup plus du naturalisme scientifique que de la superstition religieuse. Mais la croyance commune est qu'il n'en fut pas de même pour la plupart des autres peuples de l'antiquité, et il est généralement admis que le soleil fut adoré comme un Dieu par les Égyptiens sous le nom d'Osiris;

Par les Perses sous le nom de Mithra;

Par les Phéniciens sous le nom d'Adonis;

Par les Chaldéens sous le nom de Baal;

Par les Chananéens sous le nom de Moloch;

Par les Grecs et les Romains sous celui d'Apollo-Phœbus.

Les Océaniens de la Polynésie l'ont également adoré et divinisé sous le nom d'Oro; et les populations autochthones du Pérou sous celui de Patchacamak.

Le sujet est trop vaste pour que nous puissions, dans les limites d'un chapitre, l'étudier sous toutes ses faces. Une histoire approfondie du culte du soleil serait l'histoire de tous les peuples de l'antiquité. Aussi n'en voulons-nous traiter très-sommairement qu'un point particulier, celui qui se rapporte

à la contrée la plus ancienne, l'Inde ; et à l'idée symbolique que sourya (le soleil) représente dans la religion brahmanique.

Nous avons vu que la transmigration des âmes ou métempsycose, dogme du *retour* de l'homme par le mal aux espèces inférieures d'où il était sorti, n'était que la traduction religieuse de la doctrine philosophique de Kapila qui niait l'existence d'un Être suprême et soutenait que la nature par ses seules forces et ses seules propriétés avait donné naissance à des phénomènes dont l'enchaînement et les modifications auraient graduellement produit tous les êtres vivants.

Les deux agents suprêmes de toutes ces transformations sont l'eau et la chaleur, c'est-à-dire le feu. A la suite de la science qui constatait et étudiait ces forces, la religion brahmanique leur rendit un culte symbolique comme aux deux plus grandes manifestations de la puissance divine et de la vie.

Écoutons Manou, unissant dans un seul verset le culte religieux et la croyance scientifique.

Livre III, *sloca* 76.

« L'offrande de beurre clarifié jetée dans le feu de la manière convenable (par le brahme prêtre) s'élève vers le soleil ; du soleil elle descend en pluie, de la pluie naissent les végétaux alimentaires, et de ces végétaux les créatures. »

Il serait difficile, croyons-nous, d'indiquer d'une manière plus claire et plus précise la filiation de ce culte que beaucoup ont traité de superstition grossière, et qui fut dans l'Inde ancienne le produit d'un naturalisme philosophique et élevé. En honorant l'eau et le feu, le brahme n'avait d'autre intention que celle de remercier Dieu, dans ses plus importantes créations, et il est impossible de croire à une adoration pure et simple des éléments en face des milliers de prières et d'invocations dont les livres sacrés sont remplis à ce sujet.

Voici par exemple quelle est la prière que le brahme prononce au soleil levant lorsqu'il quitte sa demeure, pour se rendre près de l'étang des ablutions :

« Adoration à Brahma!

« O soleil, le feu est né de toi, et c'est de toi que tout tire son éclat, tu es l'œil, la lumière et la vie de l'univers!

« Adoration à Brahma! »

Arrivé près de l'étang sacré, il prend un peu d'eau dans le creux de sa main, en boit quelques gouttes et se verse le restant sur la tête en prononçant les paroles suivantes :

« Adoration à Brahma!

« Eau, reste sur la terre, car la vie ne saurait exister sans toi, tombe en abondance pour fertiliser nos campagnes.

« Eau, purifie mon âme de toute faute et mon corps de toute souillure.

« Adoration à Brahma! »

On connaît la célèbre invocation au soleil du *Rig-Véda* que nous avons déjà eu occasion de citer dans *la Bible dans l'Inde* et qu'il nous paraît utile de rappeler ici.

***

« O radieux et brillant soleil, reçois ce chant toujours excellent et toujours nouveau que j'adresse à tes vertus.

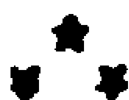
« Daigne accepter mon invocation : que tes rayons descendent visiter mon âme avide, comme un jeune amoureux qui court recevoir les premiers baisers de sa maîtresse.

« Soleil! toi qui illumines la terre, et dont la lumière féconde toutes les choses, protége-moi.

« Méditons sur ta lumière admirable, pur et resplendissant soleil; qu'elle éclaire et dirige notre intelligence.

« Les prêtres, par des sacrifices et de saints cantiques, t'honorent, ô soleil resplendissant, car leur intelligence voit en toi la plus belle œuvre de Dieu.

« Avide de nourriture céleste, je sollicite par mes humbles prières tes dons précieux et divins, ô sublime et brillant soleil! »



Notre troisième chapitre contient plusieurs invocations à l'eau et au soleil qui sont entièrement dans le même esprit.

Nous pourrions multiplier à plaisir ces extraits, tous accuseraient cette double croyance scientifique et religieuse des brahmes, attribuant, comme les doctrines physiologistes modernes, à l'eau et à la chaleur le suprême rôle dans la nature. Et, comme de nos jours, la croyance scientifique de Kapila, n'étudiant que des phénomènes saisissables, penchait vers le matérialisme, tandis que la croyance religieuse. tout en acceptant les mêmes phénomènes, plaçait Dieu au sommet.

Nous n'avons pas la prétention de faire accorder les deux croyances, nous constatons seulement que les luttes modernes du matérialisme et du spiritualisme, quelle que soit la forme prétendue nouvelle sous laquelle on les déguise, ont déjà divisé l'Inde ancienne en deux camps ennemis, dans lesquels les partisans du matérialisme pur et ceux d'une cause première combattaient sans plus de tolérance qu'aujourd'hui. Les civilisations humaines tournent dans un cercle vicieux.

N'est-ce pas hier qu'un esprit des plus scientifiques, M. L Figuier, tentait de reconstituer un culte symbolique du soleil, en signalant à notre vénération cet astre, source, suivant lui, de tous les principes de vie, et dans lequel doivent retourner toutes les âmes?

De même que la matière soumise à des lois immuables reproduit constamment les mêmes phénomènes, il semble

que la nature spirituelle, obéissant à des règles fatales, d'époque en époque, de siècle en siècle, se pose les mêmes problèmes et leur donne les mêmes solutions.

Le culte de l'eau et du soleil produisit les deux emblèmes vénérés sans lesquels aucun sacrifice brahmanique ne peut s'accomplir, l'eau *lustrale* et le feu *consacré*.

L'eau lustrale est celle sur laquelle le prêtre brahme, après y avoir fait dissoudre de l'encens, de la myrrhe, du girofle, du musc, du sandal, de la cannelle, de l'iris et du sel, prononce les paroles suivantes de la consécration :

« Au nom de Brahma, Vischnou et Siva, que cette eau devienne l'eau de purification. »

Cette eau sert à toutes les cérémonies du culte, aux purifications des prêtres et des instruments des sacrifices, ainsi qu'à l'ondoiement des nouveau-nés.

Le feu consacré, conservé dans une lampe d'argent dans le sanctuaire, ne doit jamais s'éteindre, image symbolique de la vie et de la pureté du culte rendu à l'Être suprême. Les candélabres et les nombreux luminaires des grandes fêtes ne peuvent recevoir de feu que de la lampe sacrée.

Les bayadères, ces ancêtres des vestales, sont chargées de l'entretien de ce feu. Autrefois, celles qui le laissaient s'éteindre étaient punies de mort.

Enfin l'image du soleil, avec un triangle, symbole de la trimourty, inscrit au centre, est gravée sur tous les autels des pagodes.

Cette vénération de l'eau et du feu fut un des côtés les plus saillants du magisme, issu des pagodes de l'Inde.

Le christianisme, rameau plus moderne du vieil arbre brahmanique, n'eut garde d'oublier et l'eau lustrale de purification et le feu consacré brûlant nuit et jour près de l'autel,

et l'image du soleil, dont son saint-sacrement est la figure.

Nous sommes peu disposé, car nul esprit de système ne nous dirige, à prêter aux peuples anciens des croyances ridicules et absurdes. Si l'humble soudra, si l'esclave, si les Égyptiens des castes infimes, sur la foi des brahmes, des hiérophantes et des mages, ont cru aux superstitions du culte vulgaire, comme nos paysans croient encore aux sorciers et aux charlatans qui les trompent pour les mieux dominer, les savants et les philosophes de ces époques reculées sont là pour démontrer que les hautes classes, laissant la plèbe à ses grossières adorations, occupèrent leur temps à des études plus philosophiques et plus élevées ; Kapila et ses disciples ne rejetèrent point Dieu, par exemple, pour croire aux génies malfaisants et adorer des animaux ; leur matérialisme fut scientifique et raisonné, et leurs arguments sont encore les meilleurs de ceux employés aujourd'hui.

Aussi sommes-nous porté à croire, contrairement à l'opinion que nous avons enregistrée, au début de ce chapitre, comme assez communément admise, que la plupart des peuples anciens, les Égyptiens, Perses, Phéniciens, Chaldéens, Chananéens, Grecs et Romains, adorateurs du soleil, n'ont vu dans cet astre, à l'imitation des brahmes, les uns qu'un symbole par l'eau et le feu des deux grandes forces de la nature, les autres qu'une figure de la divinité.

CHAPITRE XV.

SENTENCES DJEÏNISTES ET BRAHMANIQUES.

Dans cette première partie de notre œuvre destinée à expliquer quelques-uns des mythes les plus importants de l'Inde qui, comme on le verra, se lient intimement à celui de l'incarnation, nous n'avons laissé échapper aucune occasion de faire remarquer combien sont anciennes la plupart des idées physiologiques, religieuses et philosophiques, sur lesquelles nous disputons encore aujourd'hui, sans parvenir à mieux nous entendre que Kapila et Vyasa quand ils discutaient sur l'origine de la monade première, que l'un soutenait incréée, et l'autre émanée de l'Être suprême.

Nous ne saurions mieux étayer cette opinion qu'en donnant, d'après le *Prasada* (poëme des poëmes) et le *Pratamany-yoga*, un certain nombre de maximes, dires et proverbes que beaucoup de lecteurs seront très-certainement étonnés de voir attribuer à l'Inde. Le christianisme ayant ramassé tout ce qu'il avait trouvé de bon dans la philosophie antique et dans le brahmanisme, pour l'attribuer à la révélation, on s'est longtemps laissé bercer par cette croyance : que le Christ était le premier qui eût prêché sur la terre une morale acceptable. C'est à dessein que nous ne parlons pas de Moïse quand il est question de morale ; il suffit de lire, dans le texte non expurgé par les traductions jésuitiques, les prescriptions attribuées à

ce législateur, pour demeurer convaincu qu'elles conduiraient droit en cour d'assises celui qui les suivrait aujourd'hui. Incestes, assassinats, massacres stupides, vols à main armée, enlèvements de filles vierges, viols, tous les crimes enfin qui émaillent les articles du code pénal de tous les peuples, se rencontrent pêle-mêle dans ce livre de sang qu'on appelle la Bible, et qu'on voudrait nous donner comme l'expression de la sagesse divine. Voici ces maximes que nous laissons dans l'ordre du recueil que nous citons :

***

« Quand nous mourons, nos richesses restent à la maison, nos parents et nos amis ne nous accompagnent que jusqu'au bûcher, mais nos vertus et nos vices, nos bonnes œuvres et nos fautes nous suivent dans l'autre vie.

***

« Si à une liqueur composée de sucre, de miel et de beurre liquide mêlés ensemble, on ajoute un grain du margousier, le tout devient si amer que, quand il tomberait dessus une pluie de lait durant mille ans, ce mélange ne perdrait rien de son amertume. Tel est le symbole des méchants qui, quelque bien qu'on leur fasse, ne perdent rien de leur naturel enclin au mal.

***

« Notre père est celui qui nous nourrit ; notre frère, celui qui nous rend service ; notre ami, celui qui met sa confiance en nous ; nos parents, ceux dont les sentiments s'accordent avec les nôtres.

***

« On ne doit point s'attacher à un pays qui n'est pas le nôtre, ni servir l'étranger. On doit renoncer à des parents qui

ne pratiquent point la vertu, ne point retenir ce qui ne nous appartient pas et quitter un professeur incapable de nous diriger.

*
* *

« Si l'on a entrepris quelque chose au-dessus de ses forces, il faut y renoncer ; si un particulier déshonore toute une tribu, on doit l'en exclure ; si un habitant peut causer la ruine de tout un village, il faut l'en chasser ; si un village peut causer celle de tout un district, il faut le détruire ; mais si un district occasionnait la perte de l'âme, il faudrait le quitter.

*
* *

« De même qu'une plante qui croît dans les forêts devient l'amie du corps, lorsque par sa vertu elle le guérit d'une maladie qui l'afflige, quelque distance qu'il y ait d'ailleurs de l'un à l'autre, de même aussi celui qui nous rend service doit être considéré comme notre ami, quelque abjecte que soit sa condition, et quelque distance qu'il y ait de lui à nous.

*
* *

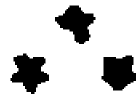
« Quelque service que l'on rende aux esprits pervers, le bien qu'on leur fait ressemble à des caractères écrits sur l'eau, qui s'effacent à mesure qu'on les trace. Mais le bien doit être accompli pour le bien, car ce n'est pas sur la terre qu'il faut attendre sa récompense.

*
* *

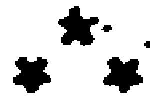
« Dans les afflictions, la misère et l'adversité, on reconnaît ses véritables amis.

*
* *

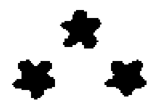
« L'homme d'esprit est celui qui sait parler et se taire à propos, dont l'amitié est naturelle et sincère, et qui ne promet rien qu'il ne lui soit possible d'accomplir.



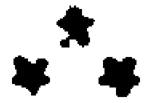
« Le sage montre un visage égal dans l'adversité et la prospérité; il ne se laisse abattre par l'une, ni enorgueillir par l'autre.



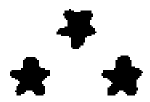
« Le meilleur remède à tous les maux, à toutes les souffrances, à tous les chagrins, c'est la vertu.



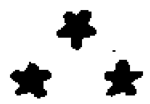
« Le paria est le plus vil des hommes, mais celui qui méprise ses semblables est au-dessous du paria.



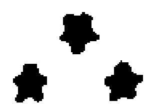
« Le soleil est la lumière du jour, la lune est la lumière de la nuit; les enfants vertueux sont la lumière des familles.



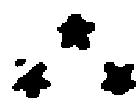
« Les rois cherchent la guerre comme les mouches recherchent les ulcères; les méchants ne se plaisent que dans les querelles; l'honnête homme fuit les rois, les mouches et les méchants.



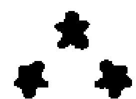
« On peut comparer l'homme vertueux à un gros arbre touffu, qui, tandis qu'il est lui-même exposé aux ardeurs du soleil, procure de la fraîcheur aux autres en les couvrant de son ombrage.



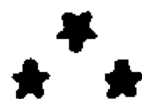
« Les jouissances temporelles passent comme un songe; la beauté se flétrit comme une fleur; la vie la plus longue disparaît comme un éclair; notre existence est comparable à une de ces bulles qui se forment sur la surface de l'eau.



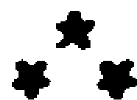
« On ne doit pas se fier au courant d'une rivière, aux griffes ni aux cornes d'un animal, ni aux promesses des rois.



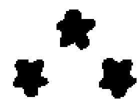
« On ne doit accorder aucune confiance à un ami dissimulé; on ne peut éprouver que du chagrin d'une femme qui n'a pas une conduite pure. Il n'y a que des maux à attendre dans un pays où règne l'injustice.



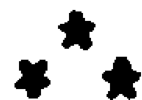
« On connaît l'homme courageux dans le danger, et sa femme dans la misère.



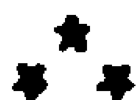
« L'hypocrite a beau se déguiser pour se faire passer pour un homme de bien, il ressemble au vinaigre qui, quoiqu'on le mélange de miel, de musc et de sandal, ne perd jamais son acidité.



« Montrer de l'amitié à quelqu'un en sa présence, et médire de lui en son absence, c'est souffler le chaud et le froid, c'est mêler le poison à l'ambroisie (amrita).



« Notre mère doit être la vérité; notre père, la justice; notre femme, la commisération; nos enfants, la clémence; nos amis la déférence envers les autres; cette parenté nous soutiendra dans la vie et nous indiquera toujours le droit chemin.

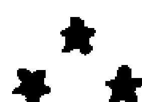


« Celui qui travaille avec diligence n'endurera pas la faim; celui qui se livre à la contemplation ne commettra pas de

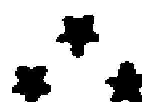
grands péchés; celui qui est vigilant ne sera jamais pris au dépourvu; celui qui aime son prochain possède toutes les vertus.



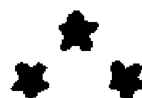
« Les biens temporels sont comme les vagues qui se forment sur l'eau; la jeunesse passe comme une ombre; les richesses disparaissent comme les nuages que le vent emporte; la vertu seule mérite notre attachement.



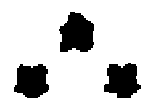
« Pensons bien que, semblable à un tigre, la mort nous guette pour nous saisir à l'improviste; les maladies nous poursuivent comme des ennemies acharnées; les jouissances de ce monde ressemblent à un vase percé d'où s'écoule sans cesse l'eau qu'on y a mise jusqu'à ce qu'il soit vide.



« Il serait plus aisé d'arracher une perle de la gueule d'un crocodile, que de faire que la sagesse et la prudence soient la règle de la conduite des rois.



« L'orgueil, l'arrogance, la duplicité, l'avarice, la cruauté, la colère, l'envie, les passions honteuses sont des vices qui rendent l'homme méprisable. La constance, la résignation, l'humanité, la douceur, la compassion, l'action de rendre le bien pour le mal, l'amour du prochain, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la fidélité conjugale, la véracité, la bonté et l'étude des saintes Écritures font l'homme honnête et estimable.



« Se montrer l'ami de quelqu'un lorsqu'il est dans la pros-

périté et lui tourner le dos lorsqu'il est dans la détresse, c'est imiter la conduite des courtisanes qui témoignent de l'attachement à celui qui les entretient aussi longtemps qu'il est dans l'opulence, et qui l'abandonnent dès qu'il est ruiné.

***

« Un orgueil démesuré, de trop grandes richesses accumulées et le service des rois sont trois choses qui ne manquent jamais d'avoir des conséquences fâcheuses.

***

« On doit oublier ses bonnes œuvres et les services que l'on rend aussitôt qu'ils sont accomplis.

***

« La science est la santé du corps, la vertu celle de l'âme.

***

« De même que le lait nourrit le corps et que l'intempérance cause les maladies, de même aussi la méditation nourrit l'esprit, tandis que la dissipation l'énerve.

***

« Les oiseaux ne se reposent pas sur les arbres où il n'y a plus de fruit; les bêtes sauvages quittent les forêts lorsque les feuilles des arbres étant tombées on n'y trouve plus d'ombre; les insectes laissent les plantes où il n'y a plus de fleurs; les sangsues sortent des sources lorsqu'elles tarissent; les femmes abandonnent un homme devenu vieux ou misérable; un ministre quitte le service d'un roi détrôné qui ne peut plus le combler de faveur; les domestiques abandonnent le maître réduit à la misère. C'est ainsi que l'intérêt est le mobile de tout ce qui existe.

***

« La mer seule connaît la profondeur de la mer; l'espace seul connaît l'étendue de l'espace; Dieu seul peut connaître Dieu.

***

« Les songes, l'esprit des femmes et le naturel des rois ne sont connus de personne.

***

« On connaît la qualité de l'or par le moyen de la pierre de touche, on conçoit la force d'un bœuf par la charge qu'il porte; on connaît le naturel d'un homme par ses actes ou ses discours; mais où est la règle pour connaître la pensée d'une femme?

***

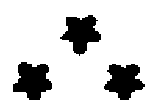
« Une bonne et honnête femme est un inappréciable trésor, c'est l'âme humaine sous la forme la plus belle, la plus gracieuse, la plus accomplie.

***

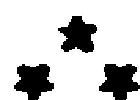
« Évitez même de parler à la femme de votre ami pendant qu'il est absent, car la réputation d'une femme est aussi délicate que le lait que le plus léger souffle de vent couvre de poussière.

***

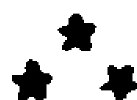
« La fierté est la plus belle qualité de l'éléphant; la vivacité, la plus belle d'un cheval; la lune, le plus bel ornement de la nuit; le soleil, le plus bel ornement du jour; la propreté, le plus bel ornement d'une maison; les enfants vertueux, le plus bel ornement des familles. La douceur, la chasteté et la modestie d'une femme sont ce qu'il y a de plus beau sur la terre.



« On ne doit pas fixer son domicile dans un lieu où ne se trouvent pas une rivière pour arroser ses champs, une école pour former l'esprit de ses enfants et un temple pour prier !



« Nous aurions beau descendre dans le naraca, établir notre demeure dans le séjour de Brahma, ou dans le paradis d'Indra, nous précipiter dans les abîmes de la mer, monter sur le sommet des plus hautes montagnes, aller habiter les plus affreux déserts, nous ensevelir dans les entrailles de la terre, affronter les dangers des combats, séjourner au milieu des insectes les plus venimeux, afin de détourner notre destinée, il ne nous arriverait que ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter.



« L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants, comme l'arbre sandal qui lorsqu'on l'abat parfume la hache qui l'a frappé. »

CHAPITRE XVI.

DU SYMBOLISME ANTIQUE.

LE MYTHE DU LINGUAM.

Après avoir démontré que le monothéisme trinitaire venait de l'Inde ancienne, restitué au dogme de la transmigration des âmes, ou métempsycose, son véritable sens, et prouvé que tous les grands principes du spiritualisme chrétien avaient été empruntés à la tradition brahmanique, nous allons, avant d'aborder la plus élevée des conceptions religieuses de la patrie des védas, celle de l'incarnation, dire quelques mots du mythe symbolique le plus grossier du culte de la trimourty, celui du linguam.

Les idées des brahmes furent presque toujours philosophiques et élevées.

Leur symbolisme fut, la plupart du temps, ridicule et vulgaire.

Il y eut d'un côté les croyances des prêtres et des initiés, de l'autre les superstitions de la foule, double courant auquel n'ont échappé aucunes des religions postérieures.

Qui ne sait que, même de nos jours, on ne parle pas à la Faculté théologique de la Sorbonne la même langue que dans l'église du village, et que les démons et les génies mal-

faisants dont on effraye encore le crédule paysan, sont peu de mise dans les chaires de la Madeleine ou de Notre-Dame, devant un auditoire enclin au scepticisme ?

Il est un culte qui a étonné au suprême degré tous les philosophes de l'antiquité, et dont les représentations obscènes, sculptées dans les bas-reliefs ou sur les colonnes de nos vieilles cathédrales, font encore le désespoir des moralistes chrétiens, qui s'épuisent vainement à leur trouver une cause avouable. Nous voulons parler du culte de Priape chez les Romains, et du phallus chez les Égyptiens.

« Plus d'une fois, dit Champfleury, j'ai regardé les cathé-
« drales, cherchant le secret de leur déroutante ornementa-
« tion, et chaque motif que j'en détachais pour éclairer mon
« texte semblait détaché d'une langue inconnue.

« Que penser d'une étrange sculpture cachée dans l'ombre
« d'un pilier de la cathédrale souterraine de Bourges? Peut-il
« se trouver une imagination assez paradoxale pour déter-
« miner la relation d'une si énorme facétie avec le lieu où
« elle s'étale, et ne faut-il pas admettre le caprice qui n'a pas
« arrêté l'ouvrier dans l'exécution d'un semblable détail
« (les organes masculins de la génération) ?

« On voit sur les murs de certains monuments religieux la
« représentation d'appareils sexuels qui se dressent et s'éta-
« lent complaisamment au milieu de détails religieux : échos
« du symbolisme antique, ces priapées ont été sculptées avec
« innocence par de naïfs tailleurs de pierre. Ne pas rattacher
« ces représentations à celles de l'ancienne Égypte, de la
« Grèce et de l'Italie antique, serait d'un homme qui néglige-
« rait l'étude des monuments du passé. Ces ressouvenirs
« ithyphalliques des diverses cathédrales du centre de la
« France sont nombreux dans la Gironde, et un archéologue
« distingué de Bordeaux, M. Léo Drouyn, m'en montrait de

« curieux spécimens relevés sur les églises de sa province, et « qu'il cache au fond de ses cartons.

« Notre excès de pudeur nous prive d'importantes connais- « sances. Le silence que les historiens modernes gardent sur « le symbolisme des appareils de la génération, laisse un voile, « dans l'esprit de ceux qui ne peuvent confronter les monu- « ments de l'antiquité et ceux du moyen âge. Des livres « graves sur le culte du phallus, de sobres dessins à l'appui, « éclairciraient vivement la question et montreraient quelle « fut la pensée des ouvriers qui n'avaient pu, au moyen âge, « se débarrasser du souvenir des anciens cultes païens.

« En est-il de même de cette sculpture de la cathédrale de « Bourges et se rattache-t-elle par quelque lien au culte ithy- « phallique ? Je ne le crois pas, n'ayant jamais trouvé d'ana- « logie à un semblable sujet dans la décoration des monu- « ments anciens. Je craindrais d'affirmer que ce sujet soit « unique, il est rare en tout cas et prête à penser, car, quel « est l'être grave qui, s'arrêtant devant cette singulière orne- « mentation d'une église souterraine, ne réfléchira plutôt qu'il « ne sourira ? »

Cette étude sur le linguam indou va répondre aux questions que pose l'éminent archéologue, et rompre le silence qu'il reproche à l'histoire de garder sur le symbolisme étrange des appareils de la génération.

Disons-lui de suite que la sculpture de la cathédrale de Bourges, qu'il hésite, sans doute à cause de la crudité de la position, *membrum erectum*, à rattacher au culte ithyphallique, en est au contraire, dans les temples anciens de l'Inde et de l'Égypte, la représentation la plus vulgaire.

Les cultes de Priape en Grèce et du phallus chez les Égyptiens ne sont que la copie du culte du linguam dans l'Inde, dont nous allons exposer l'esprit et le cérémonial.

Du linguam.

Le linguam est l'objet d'une haute vénération dans l'Inde entière, c'est la représentation symbolique de la faculté perpétuellement reproductrice et transformatrice de Siva, troisième personne de la trinité, sous la forme de l'organe masculin de la génération. Pas un temple, pas une pagode qui n'ait son linguam, sculpté, suivant les lieux, dans le marbre ou dans le granit. Chaque matin un brahme, spécialement attaché à son service, vient l'enduire d'huile parfumée et lui fait un sacrifice de lait, de miel et de petits gâteaux; ces objets acquièrent par l'offrande une faculté fécondatrice, qui fait cesser la stérilité des femmes qui mangent cette nourriture sacrée à genoux devant l'obscène image du dieu.

La grossière piété des fidèles prodigue sur les routes, sur les places des villages et dans tous les carrefours des forêts ces linguams sculptés, qui sont censés présider à la fécondité de la terre.

Interrogez l'humble soudra qui leur fait en passant le schaktanga, à genoux, le front dans la poussière :

C'est par eux que les champs se couvrent de tiges de nelly (riz en vert);

C'est par eux que les arbres ploient sous les fruits;

C'est par eux que les animaux donnent un croît abondant;

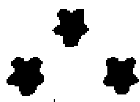
Que les pluies bienfaisantes viennent arroser la terre;

C'est par eux enfin que tout ce qui existe vit et se transforme dans l'univers.

Voici la prière que le voyageur adresse à cette figure symbolique quand il vient à la rencontrer :

« O linguam, image de Siva, origine et principe de tous les êtres, accorde-moi une nombreuse postérité, et fais qu'en ma

vieillesse, lorsque je réunirai autour de moi les fils des fils de mes fils, les branches du multipliant gigantesque ne soient pas assez grandes pour les couvrir de leur ombre.



« O linguam, protége ma maison, les champs et les bois, les grains, les fruits et les fleurs, les cours d'eau, les animaux et les hommes. »

N'est-ce pas là l'origine du Priape grec qui présidait à la fécondité des champs et des troupeaux, à qui l'on offrait, comme au lingnam, des gâteaux, du miel et du lait, et qui fut également le dieu des plaisirs obscènes?

Un jour, nous demandions à un brahme de la pagode de Chelambrum, dans le Carnatic sud, qui nous guidait dans des recherches philologiques, le secret, non du culte en lui-même de la fécondité de la nature, mais du symbole immoral à l'aide duquel on le représentait. Il nous répondit:

« Pourquoi nous inquiéter de semblables choses? La foule est inhabile à comprendre le grand problème de la vie et des forces qui régissent et transforment la nature, et comme tout se reproduit sous ses yeux, dans les êtres animés, par l'œuvre de la génération, elle s'est habituée à croire que le monde était né d'un coït immense du linguam et du nahamam, types suprêmes des organes masculins et féminins.

— N'est-ce pas ainsi, continuâmes-nous, que les védas expliquent la création?

— Les védas, répliqua-t-il aussitôt, parlent un langage allégorique, dont le sens apparent est pour le vulgaire, mais toute science se dégage de leur sens caché quand on sait les interpréter. »

Nous n'insistâmes pas; c'était le prêtre qui parlait.

Deux grandes fêtes sont destinées chaque année à honorer le linguam. La première, appelée Siva-rattry ou nuit de Siva, se compose d'offrandes de fleurs, de fruits, de lait, de miel et de gâteaux de riz; elle se célèbre à la nouvelle lune de mars.

Celui qui, pendant tout le cours de son existence, ne manque jamais de passer cette nuit en prières, efface chaque année, d'avance, les péchés qu'il pourra commettre, et monte directement au swarga, après sa mort. Voici un exemple, cité par le *Scanda-Pourana*, du résultat merveilleux obtenu par la dévotion au linguam.

« Il y a dans l'Aodhya une grande ville connue sous le nom de Varanaky. Là vivait un homme petit de taille, au teint noir, et d'un naturel violent et emporté. Un jour qu'il était allé chasser dans les bois, selon sa coutume, il tua une si grande quantité d'oiseaux de toutes espèces que, pouvant à peine les porter, il était obligé de s'asseoir presque à chaque pas pour se reposer. Cependant le soleil avait fini sa course, qu'il se trouvait encore au milieu d'une épaisse forêt; ne voulant pas perdre le fruit de sa chasse, ni s'exposer à devenir la proie des bêtes féroces qui infestaient ce lieu, il s'approcha d'un margousier, suspendit son gibier à une des branches et grimpa ensuite sur cet arbre pour y passer la nuit. Cette nuit était précisément celle de la nouvelle lune de mars, époque à laquelle les rosées sont abondantes et les nuits fraîches. Le chasseur, transi de froid et travaillé par la faim, car il n'avait rien mangé de la journée, et à demi mort de fatigue, passa une très-mauvaise nuit.

« Il y avait au pied de l'arbre un linguam, et cette circonstance fit le bonheur du boya. Comme les angoisses qu'il endurait l'obligeaient de changer souvent de position, il fit tomber sur ce linguam, en agitant les branches du margousier, quelques gouttes de rosée ainsi que des feuilles, des fleurs et des

fruits ; cet heureux hasard concilia au chasseur l'affection de Siva et lui mérita la rémission de tous ses péchés.

« Le dieu, au culte duquel cette nuit était consacrée, eut pour très-agréable l'offrande faite à son symbole révéré ; il voulut que celui qui en était, quoique involontairement, l'auteur, en reçût la récompense, et qu'il lui fût tenu compte de son jeûne et de ses anxiétés. Le chasseur regagna son logis le lendemain matin, et mourut peu de jours après.

« Yama, roi des enfers, eut à peine appris la mort de cet homme, qu'il envoya ses émissaires pour s'emparer de lui et le faire descendre dans les sombres demeures. Siva, informé de cette démarche, envoya de son côté les siens pour s'y opposer et réclamer le défunt de sa part.

« Les gens de Yama ne voulant pas lâcher prise, il s'éleva une vive querelle entre eux et ceux de Siva : des injures, ils en vinrent bientôt aux coups. Cependant le parti de Siva fut le plus fort et contraignit les suppôts du naraca (enfer) à prendre la fuite, après les avoir sévèrement châtiés. Ceux-ci, couverts de honte, allèrent faire leur rapport à leur dieu ; et, afin de mieux exciter son courroux, ils lui montrèrent les blessures et les contusions qu'ils avaient reçues dans la mêlée.

« Yama, outré d'indignation, se rendit sur-le-champ au keilassa, pour porter ses plaintes à Siva en personne. Ayant trouvé, à la porte du palais de ce dieu, le séraphin Nandy, il lui exposa le sujet de sa visite et témoigna en même temps sa surprise de ce que le puissant Siva se fût ainsi déclaré le protecteur d'un vil boya, d'un pêcheur endurci qui, par métier, s'était rendu coupable du massacre d'une foule d'êtres animés.

« Roi de l'enfer, répondit Nandy, cet homme a été en effet un grand pécheur qui n'a pas eu honte de répandre le sang, mais, avant de mourir, il a eu le bonheur de jeûner, de veiller et de sacrifier au linguam, durant la nuit consacrée à Siva, et c'est cet acte méritoire qui lui a obtenu la rémission de ses

péchés, la protection de ce dieu et une place distinguée dans le swarga.

« Yama, ayant entendu ces paroles de Nandy, devint rêveur et pensif, et se retira sans mot dire. »

La seconde fête du linguam, qui se célèbre dans les premiers jours du mois de mai, en l'honneur de la fécondation universelle, n'est qu'une suite d'interminables débauches.

La cérémonie a lieu d'ordinaire la nuit, dans des sanctuaires souterrains de la pagode; elle commence par un repas dans lequel s'étalent à profusion toutes les liqueurs et toutes les viandes dont l'usage n'est permis que ce jour-là. Des invités achèvent de perdre la raison par l'opium.

Parvenus enfin à une ivresse complète, les hommes et les femmes se confondent et passent le restant de la nuit ensemble; ils peuvent se livrer sans gêne, sans scrupule, à tous les excès de la lubricité; c'est à qui viendra accomplir les actes les plus révoltants, les plus contre nature, devant l'énorme linguam de granit qui semble présider à la fête. Un mari qui voit sa femme dans les bras d'un autre n'a pas le droit de la réclamer ni de se plaindre, car alors les femmes deviennent communes; il y a égalité parfaite entre toutes les castes et le brahme cesse d'être au-dessus du paria.

Toute femme indoue de la secte de Siva doit se livrer au premier venu, au moins une fois dans sa vie, sur l'autel du linguam.

N'est-ce pas par un ressouvenir de la mère-patrie indoue que chez les Assyriens et les Babyloniens, au rapport d'Hérodote et de Strabon, chaque femme était obligée de se prostituer à son tour sur l'autel de Mylitta?

Les anciens ne nous ont pas laissé de descriptions de leurs mystérieuses saturnales, et on s'est souvent demandé quel pouvait être l'esprit et le but de ces fêtes obscènes. Bien que

l'on sache, dans l'Inde, à peu près à quoi s'en tenir sur le caractère général de ces fêtes, il est également difficile d'obtenir des brahmes des détails précis sur les cérémonies qui s'y accomplissent.

Pendant notre long séjour dans l'Inde, grâce à l'obligeance d'un riche négociant malabare, nous avons pu assister un jour, dans le plus grand secret d'une des oubliettes de la pagode de Kandah-Swany, à la grande fête de mai du linguam ; nous allons en extraire la description de nos *notes de voyage.* Rien ne saurait mieux faire comprendre ce qu'a pu être le culte ithyphallique de l'ancienne Égypte, de la Grèce et de l'Italie antique, car l'Inde d'aujourd'hui est encore l'Inde d'il y a six mille ans, mêmes dieux, mêmes temples, mêmes cultes, mêmes cérémonies.

Champfleury reproche aux historiens le silence qu'ils gardent sur le symbolisme des appareils de la génération que l'on trouve sculptés sur tous les temples anciens et sur les cathédrales du moyen âge.

Nous allons soulever un coin du voile...

CHAPITRE XVII.

DU SYMBOLISME ANTIQUE.

LE MYTHE DU LINGUAM

(*Suite*).

Une orgie sacerdotale dans la pagode de Kandah-Swany.

Voici ce passage emprunté à notre voyage à Ceylan et que nous donnons sans en retrancher une expression, tel qu'il fut écrit au sortir de la pagode de Kandah-Swany, sous le coup d'émotions de toute nature.

— Le terme de mon séjour à Jaffuapatam approchait.

Un soir, je venais de rentrer au belatti-bengalow (séjour des étrangers), lorsqu'un tchocra, au service du babou (notable indigène) Souprayachetty, vint m'apporter une lettre de son maître, qui m'intrigua fort et que voici textuellement traduite, pour donner une idée du style épistolaire des Indous.

« Au seigneur Franguy (Français),

« Assirvadham (que Dieu te bénisse).

« Au seigneur étranger qui habite au belatti-bengalow, qui est orné de toutes les vertus, qui possède une connaissance parfaite de toutes choses, qui, par l'éclat de ses qualités, brille

comme le soleil, dont la réputation de sagesse est répandue dans le monde entier !

« Moi, son très-humble serviteur et esclave, Soupravachetty, fils de Narayana-Chetty, de la caste commouty

« Me tenant à une distance convenable, les deux mains jointes, les yeux baissés, la tête inclinée, et attendant dans cette humble posture qu'il daigne jeter les yeux sur celui qui n'est rien en sa présence, après avoir obtenu sa permission, m'approchant de lui avec crainte et respect et me prosternant à terre à ses pieds, je lui fais cette humble supplique :

« Ce deuxième jour du mois de mayaci (mai), le seigneur Frauguy voudra-t-il bien condescendre jusqu'à accepter l'invitation que moi, qui ne suis rien autour de lui, ose lui faire, de venir passer la nuit avec son humble esclave à sa maison des champs de Vannapané ?

« Si Ta Seigneurie daigne jeter sur ce projet un regard favorable, il ne sera pas nécessaire, pour faire connaître sa réponse à son indigne serviteur, qu'elle s'abaisse jusqu'au point de m'écrire.

« Il suffira, au cas où elle viendrait à accepter, que Sa Bonté me fasse parvenir une feuille de bétel échancrée par la pointe avec l'ongle, ce qui signifiera que ma supplique a été entendue.

« Telle est mon humble prière.

« Assirvadham.

« Babou Souprayachetty. »

Après avoir parcouru cette singulière missive, je fus intrigué au plus haut point, non par sa forme, car il y avait longtemps que je connaissais le style ridiculement emphatique dont les Indous se servent pour demander les choses les plus simples, dès qu'ils ont en main la feuille de palmier et le poinçon à l'aide duquel ils gravent leurs lettres, mais bien par cette

invitation sans but apparent, mystérieuse même dans la manière dont elle était présentée.

J'hésitai quelques instants dans la réponse que je devais faire au babou, mais, réfléchissant que, dans tous les cas, l'associé de M. Steward ne pouvait me ménager qu'une surprise agréable, je descendis de la vérandah dans le jardin, suivi par le tchocra qui épiait mes mouvements, cherchant à deviner la réponse qu'il allait remporter; et ayant cueilli une feuille de bétel que j'épointai de l'ongle, je la lui remis sans prononcer une parole.

Le petit messager — les tchocras sont de jeunes serviteurs de douze à treize ans, — l'ayant placée dans un des replis de son chomin, et porté la main au front en signe de respect, s'éloigna en courant dans la direction de la demeure de son maître.

La nuit était venue, et j'allais ordonner à mon domestique de me servir à dîner, lorsque le bruit d'une voiture s'arrêtant du côté du jardin qui regardait la campagne parvint à mes oreilles, et que moins d'une minute après le babou Soupraya-chetty se faisait annoncer par le *meti* préposé à l'arrivée des visiteurs.

« Je t'attendais plus tard, lui dis-je.

— L'heure est bonne pour aller à la campagne, la brise de mer vient de se lever, es-tu prêt?

— Dans quelques instants j'aurai achevé mon repas et je serai à tes ordres.

— Laisse là ton dîner, j'en ai fait préparer un à Vannapané à ton intention, avec les meilleurs vins de ton pays.

— C'est donc une invitation à dîner que tu viens de m'envoyer?

— Ce n'est point spécialement pour cela que je t'ai prié de venir.

— Mais alors pourrais-tu m'expliquer...

— Illé!... »

L'expression de illé est un chut! tellement énergique en langue tamoule, que je regardai mon interlocuteur avec un réel étonnement.

Après avoir prononcé cette parole, Souprayachetty porta vivement l'index aux lèvres, et me montrant Kandassamy et Amoudou, mes deux domestiques indigènes qui rôdaient sous la vérandah, il me fit signe de le suivre.

Je n'insistai pas.

Une fois dans la voiture qui partit au galop de deux magnifiques pur sang de Singapour, je me retournai du côté de mon compagnon de voyage, et procédai à un interrogatoire en règle. Je dois dire que ma curiosité était excitée au dernier point.

« Eh bien, babou, lui dis-je, nous voilà seuls, peux-tu m'expliquer et ta lettre et tes allures singulières?

— Il y a sakty-poudja cette nuit à la pagode de Kandah-Swany en l'honneur du linguam, et comme je t'ai entendu un jour exprimer le désir d'assister à une de ces fêtes, je me suis arrangé de façon à pouvoir te conduire à ce spectacle que bien peu d'Européens peuvent se vanter d'avoir vu. »

Je fus pendant quelques minutes plongé dans le plus profond étonnement. Souprava risquait dans cette aventure de se faire chasser de sa caste s'il était surpris à introduire un Européen dans le sanctuaire de la pagode, et surtout pour le faire assister à une de ces orgies brahmaniques appelées sakty-poudja, que les prêtres cachent avec soin aux profanes. Je lui en fis l'observation.

« Je n'ai rien à craindre, me répondit-il, c'est moi qui fais cette année tous les frais de cette fête et demain les chefs de la caste des commoutys ne trouveraient pas un seul brahme pour venir déposer contre moi. Du reste, parmi tous les prêtres, un seul saura qu'un Européen y a assisté... »

J'avais souvent entendu parler de ces mystères ou fêtes noc

turnes que les prêtres sectateurs de Siva célèbrent dans des réduits souterrains de leurs temples, connus d'eux seuls, pendant lesquels ils se livrent avec leurs invités des deux sexes aux actes de débauche les plus monstrueux et les plus contre nature. Je savais que les brahmes profitaient de ces orgies pour fanatiser leurs fakirs, en leur laissant entrevoir que les jouissances qu'ils leur procuraient n'étaient rien en comparaison de celles qui les attendaient dans l'autre vie, pourvu qu'en ce monde ils fussent toujours prêts à affronter les plus affreuses tortures en l'honneur de leurs dieux. Mais, quel que fût le désir que j'aie eu d'assister à ces scènes étranges qui me reportaient par la pensée aux mystères de l'Égypte et de la Grèce, je n'avais pu jusqu'à ce jour trouver un prêtre qui eût consenti à violer pour moi sa loi religieuse et à m'introduire dans une de ces réunions.

« Tu n'en sortirais pas vivant, » m'avaient toujours répondu ceux à qui je m'étais adressé.

Je ne m'étais point payé de cette raison tout au plus bonne à effrayer ceux qui ne sont pas familiarisés avec les mœurs de l'Inde, et chaque fois j'en avais conclu qu'on n'avait pas une confiance suffisante dans ma discrétion. Il n'y a, en effet, aucun danger à aller n'importe où dans l'Inde, sous la protection d'un brahme, il suffit qu'il consente à vous y conduire.

Ce fut, on le conçoit, avec un singulier sentiment de curiosité et d'émotion que j'appris ainsi impunément que dans quelques heures j'allais être témoin d'une de ces orgies sacerdotales auxquelles ont procède comme aux plus importantes cérémonies religieuses, et qui ont leur rituel ni plus ni moins que les autres sacrifices du culte.

Après les quelques paroles que nous venions d'échanger, Souprayachetty se tut, attendant suivant les règles de la politesse indoue que je reprisse le fil de la conversation.

Mais, quelque désir que j'aie eu de l'interroger à nouveau, je

gardai pour la soirée les questions que j'avais à lui adresser, et me laissai aller à ces rêveries pleines de bien-être physique et de délassement intellectuel que les nuits de l'Inde ont toujours eu le privilége d'exciter en moi.

Rien ne saurait rendre l'attrait de cette nature qui se calme, s'apaise sous la brise de la mer et se charge des parfums de ses milliers d'arbres, de lianes et de fleurs à mesure que la fraîcheur remplace les feux du jour. Le sandal, le tamarinier, les acacias roses, les tulipiers au calice jaune, les lotus bleus des étangs, la fleur aimée de Vischnou, les amatlées qui s'enroulent autour des tiges flexibles des jeunes bambous, marient ensemble leurs odorantes exhalaisons, tandis que vous arrivent de loin par rafales les senteurs plus âcres des champs de vetiverts et des forêts de cannelliers. Puis, quel concert vous entoure : dans le sein de chaque fleur est un oiseau-mouche qui bourdonne, sur chaque branche gazouillent un bengali, un boulboul, et des myriades de ces petites perruches cyngalaises qui meurent dès qu'on tente de les arracher à leur île embaumée font entendre leurs chants mélodieux et bizarres. Pendant des heures toute la gent emplumée s'en donne à cœur joie, et ce n'est que fort avant dans la nuit que la dernière note cessera comme à regret pour faire place au sommeil...

Lorsque le break du babou s'arrêta devant la maison de Vannapané, le petit palais que j'avais déjà habité dans un précédent voyage était éclairé *a giorno*, tout était prêt pour nous recevoir.

Pendant le repas, et devant les domestiques malabares qui nous servaient, il ne nous fut pas possible de converser à notre aise sur le sujet qui me préoccupait au plus haut point. Tout ce que Souprayachetty put me faire comprendre en français, langue qu'il parlait fort mal mais qui n'était pas entendue des serviteurs, c'est que la sakty-poudja ou fête de la fécondation

du linguam ne commencerait qu'à une heure du matin, et que le brahme qui devait nous y conduire ne viendrait nous prendre qu'au dernier moment

Le babou quitta la table dans un état d'émotion qui exigeait plusieurs heures de repos.

Contrairement aux prescriptions religieuses rigoureusement suivies par les Indous de la Grande Terre, les Cyngalais font usage de viande assez facilement s'ils se trouvent avec des Européens, et vont même, s'ils sont sûrs de la discrétion, jusqu'à boire devant eux du vin et des liqueurs. Mais le respect humain et l'esprit de caste est tel encore que deux Cyngalais de la même caste, qui seuls ou avec des Européens en présence de leurs domestiques ne feront nulle difficulté de manger des viandes et de boire des liqueurs défendues, ne consentiraient à aucun prix à se conduire ainsi en face l'un de l'autre.

Il était à peine neuf heures du soir. Le babou avait plus de temps qu'il ne lui en fallait pour se remettre, et je m'installai moi-même dans un hamac sous la vérandah pour prendre quelques instants de repos. Je m'aperçus bientôt qu'il me serait impossible de dormir sous le coup des impressions multiples qui m'agitaient; je me rendis dans un petit salon meublé à l'européenne, où mon hôte avait l'habitude de recevoir les visiteurs étrangers, et je me mis à feuilleter un volumineux album où les moutchis (peintres) les plus habiles du pays avaient enluminé les images des principaux dieux, demi-dieux et héros du panthéon vulgaire des Indous, et inscrit les récits de leur principaux exploits.

Je regardais nonchalamment ces figures connues comme un homme qui ne songe qu'à employer tant bien que mal des heures trop lentes à s'écouler, quand tout à coup mes yeux furent attirés par la vue d'une jeune mère allaitant deux jumeaux sur le seuil d'une caverne au milieu d'une épaisse

forêt ; le dessin était frais, naïf et plein de charmes, je regardai l'inscription tamoule qui se trouvait au bas de la page et je lus :

La déesse Sita, épouse de Rama, allaitant ses deux fils dans l'ermitage du pénitent Vasichta!

Ces quelques mots éveillèrent ma curiosité. Je connaissais les aventures de Rama à la recherche de sa femme Sita, enlevée par le rajah de Ceylan, aventures d'où est né le *Ramayana*, cet ancêtre de l'Iliade, et que presque tous les poëtes anciens ont célébrées ; mais rien dans mes souvenirs ne me rappelait l'épisode dont j'avais la représentation sous les yeux.

Je m'empressai de lire le récit qui se trouvait à la suite de l'image, et quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer dans les aventures de Sita après sa délivrance, une des plus vieilles légendes de l'Europe, celle de Geneviève de Brabant !

Voici cette légende :

« Après avoir vaincu Ravana et délivré sa femme Sita, Rama revint dans ses États. Quelque temps après son retour à Aodhya, étant sorti une nuit de son palais pour savoir ce qui se passait dans la ville, il entendit dans un coin de rue un blanchisseur qui se querellait vivement avec sa femme, sur la fidélité de laquelle il paraissait avoir conçu des soupçons. Dans sa colère, il voulait la chasser de sa maison, et lui disait qu'il n'était pas homme à garder, comme le faisait Rama, une femme qui avait été au pouvoir d'un autre.

« Ces paroles furent un coup de foudre pour Rama qui, pénétré de dépit et de douleur, retourna chez lui. Il fit appeler Latchoumana son frère, lui fit part de ce qu'il venait d'entendre, et lui ordonna de s'emparer de Sita, de la conduire au loin dans une forêt et de la faire mourir.

« Latchoumana se mit aussitôt en devoir d'exécuter les ordres de son frère. Cependant, comme Sita était enceinte, et même déjà avancée dans sa grossesse, il eut horreur de l'immoler en cet état, et résolut de lui sauver la vie. Mais quel stratagème inventera-t-il pour persuader à Rama que le forfait qu'il lui a recommandé a été accompli?

« Dans la forêt où Sita avait été conduite, il se trouvait plusieurs de ces arbres qui, lorsqu'on entame leur écorce, répandent un suc couleur de sang. Latchoumana tend son arc, décoche contre un de ces arbres la flèche destinée à percer le sein de Sita, et abandonne cette malheureuse à son sort. Il va annoncer ensuite à Rama que sa vengeance est satisfaite, et pour preuve il lui montre la flèche teinte du sang de sa femme.

« Seule et délaissée dans ce lieu sauvage, la pauvre Sita fit éclater son désespoir en poussant des cris lamentables et en versant un torrent de larmes.

« Non loin de là, le pénitent Vasichta avait établi son ermitage; surpris des accents plaintifs et les gémissements qui frappent son oreille, il s'approche de Sita, lui demande qui elle est, et ce qui cause son affliction.

« L'infortunée, interrompant ses sanglots et prenant un air de dignité qui remplit le pénitent d'une crainte respectueuse, lui répondit en ces termes :

« — Je suis Sita! j'ai eu Souarta pour père, la déesse Kaly pour mère, et Rama est mon époux.

« A ces mots, le pénitent, pénétré des sentiments de la plus profonde vénération, se prosterne devant elle, puis, s'étant relevé et joignant les mains, il lui dit :

« — Illustre déesse, pourquoi vous livrer ainsi à la douleur et au désespoir? Avez-vous donc oublié que vous êtes la reine et la maîtresse du monde, et que c'est de vous que dépend le salut de toutes les créatures? car c'est de votre descendance

que doit naître *la vierge mère du Rédempteur promis par Vischnou.*

« Il lui adressa encore quelques paroles de consolation, et la conduisit à son ermitage où il lui offrit le sacrifice.

« Peu de jours après, Sita accoucha de deux jumeaux, que le pénitent Vasichta éleva avec autant de soin que s'ils eussent été ses propres enfants.

« Sur ces entrefaites, Rama ayant voulu accomplir le grand sacrifice de l'ékiam, laissa échapper le cheval qui devait y servir de victime.

« Cet animal, après avoir parcouru beaucoup de pays, vint à l'endroit où vivaient les deux fils de Sita, et ceux-ci, pleins de force et de courage, quoiqu'ils ne fussent âgés que de cinq ans, allèrent devant lui et l'arrêtèrent.

« Anouniam, général des armées de Rama, fut envoyé avec une armée considérable pour combattre les fils de Sita et recouvrer le cheval, mais il fut vaincu par eux, et obligé de chercher son salut dans la fuite. Rama, à la nouvelle de ce désastre, se mit à la tête de toutes ses troupes, et vint en personne attaquer ces nouveaux ennemis, mais il fut vaincu à son tour par les fils de Sita, et tous ses soldats furent taillés en pièces sans qu'il en réchappât un seul.

« Vasichta, instruit de cet événement, se rendit sur le champ de bataille, qu'il trouva effectivement jonché de morts. Touché de compassion envers Rama et les siens, il prononça sur eux les *mentrams* de la résurrection et les rappela tous à la vie.

« Rama retourna chez lui, et il persista dans son dessein d'accomplir le grand sacrifice de l'ékiam, auquel il invita tous les rois voisins et tous les illustres brahmes du pays. Mais ces derniers, consultés sur les moyens de faire réussir le sacrifice, répondirent qu'il n'aurait aucun succès à moins que sa femme ne fût auprès de lui, ainsi que ses deux fils. Après beaucoup de

difficultés, Rama consentit enfin à la rappeler, et lui fit en apparence un bon accueil.

« En conséquence, le sacrifice du cheval réussit parfaitement. Rama voulut alors de nouveau répudier sa femme, et la renvoyer dans les bois; mais tous les rois présents intercédèrent en sa faveur. Rama ne céda à leurs instances qu'à condition qu'elle prouverait, en se soumettant à l'épreuve du feu, que sa vertu n'avait subi aucune atteinte.

« Sita, fière de son innocence, sortit avec honneur d'une série d'épreuves les plus dangereuses, par l'eau, le feu, et le poison, mais malgré cela elle ne put guérir son mari de ses odieux soupçons.

« Accablée enfin de confusion et de chagrin, elle versa un torrent de larmes, et, dans l'excès de son désespoir, elle adressa à sa mère la prière suivante :

« — O Kaly, déesse de la terre, toi de qui je tiens l'existence, justifie-moi, en ce jour, aux yeux de l'univers, et s'il est vrai que je n'aie jamais cessé d'être une femme vertueuse et chaste, rends-moi un témoignage authentique, en t'ouvrant sous mes pieds et en m'engloutissant. »

« Elle n'eut pas plutôt proféré ces paroles que la terre, exauçant ses vœux, l'ensevelit vivante dans son sein.

« Rama tarda peu à suivre son épouse. Pénétré de douleur d'avoir méconnu une femme aussi parfaite, et ayant partagé son royaume à ses deux fils, il se retira sur les bords du Gange où il vécut quelque temps dans la retraite et la pénitence, puis termina sa carrière mortelle. Sita est une ancêtre du rédempteur Christna. »

Cette légende offre de trop frappantes analogies avec celle connue en Europe, pour ne pas admettre qu'elle nous soit arrivée par les émigrations indoues qui ont peuplé successi-

vement la Slavie, la Scandinavie, la Germanie et la Gaule, et transporté dans ces contrées, non-seulement le langage, mais encore les principales traditions poétiques et religieuses de leur berceau. C'est ainsi que nous retrouvons dans la plupart de nos coutumes, dans nos croyances religieuses et jusque dans nos codes, des signes irréfragables de notre origine indo-asiatique.

Il n'y a pas encore trois siècles que les tsarines de Moscou menaient dans le *Térem*, au milieu de leurs femmes et de leurs esclaves, exactement le même genre de vie que les *ranies* indoues du Maïssour.

Comme j'étais plongé dans une foule de réflexions sur l'origine des races humaines, et que je suivais en pensée, d'un côté, Manou-Vena qui, vaincu par les brahmes, s'en fut coloniser la Perse, l'Arabie et l'Égypte avec ses guerriers; et de l'autre, Indah et Skandah qui s'échappant par le nord de l'Inde, après des luttes gigantesques, prirent le chemin de l'Occident cinq à six mille ans avant notre ère, le hurlement d'un chacal, qui éclata tout à coup dans les bosquets à quelques pas de moi, vint m'arracher à ma rêverie, et fermant le Livre des Dieux, je m'avançai sous la vérandah pour voir si rien du côté de Kandah-Swany ne décelait la fête nocturne et mystérieuse qui n'allait pas tarder à commencer, car l'heure que Soupraya-chetty m'avait indiquée approchait.

Le village de Vannapané, tout illuminé, était lui aussi en pleines réjouissances de mai, chaque maison avait son fakir conteur ou son rapsode, et quelquefois, quand la brise qui commencait à mollir m'envoyait une risée plus forte, les chants nasillards et cadencés qui accompagnent forcément toute déclamation poétique parvenaient jusqu'à moi comme des murmures interrompus...

A gauche, la grande pagode de Kandah-Swany se détachait de plus en plus sombre dans la nuit... Pas un bruit ne s'en

échappait, pas une lumière ne venait trahir la silencieuse obscurité qui entourait l'immense monument. Le ciel était chargé de nuages noirs qui roulaient lourdement dans l'espace, la brise de mer était tombée, il y avait de l'électricité partout... avant une heure l'orage allait éclater.

Tout à coup, il me sembla entendre marcher derrière moi, je me retournai vivement et me trouvai en face d'Anandrayen, le domestique de confiance de Souprayachetty. Comme il se tenait immobile, attendant suivant la coutume indoue qu'il reçût l'ordre de parler, je lui demandai le motif qui l'amenait auprès de moi.

« Le babou te prie de l'excuser, répondit le dobochy à mon interrogation, il est occupé à faire ses ablutions et viendra te rejoindre dans quelques instants. Si le seigneur belatti (étranger) veut me suivre, je suis chargé de le préparer et de le vêtir d'une manière plus commode pour la nuit.

— Qui t'a ordonné cela?

— Souprayachetty.

— Et quel est le costume que je dois revêtir?

— Le costume malabare.

— Tarderons-nous beaucoup à partir?

— Je ne comprends pas ce que tu me demandes. »

Je connaissais trop la coutume indoue pour ne pas savoir que cette réponse signifiait :

« Je sais parfaitement que le babou et toi allez assister cette nuit à la poudja (fête) de la pagode de Kandah-Swany au mépris de toutes les lois religieuses; mais un bon serviteur ne doit point ouvrir les yeux sur les fautes de son maître. » Aussi n'insistai-je point sur ce sujet, rien au monde, j'ai souvent eu l'occasion de m'en assurer, ne pouvant faire avouer à un Indou ce qu'il a intérêt à cacher.

Dans l'intérieur les bas agents anglais, ceux du fisc surtout, leur infligent souvent la bastonnade et les tortures, dans le

but de leur extorquer jusqu'à leur dernière roupie; la police leur applique parfois, pour obtenir l'aveu d'un crime, les traitements les plus odieux; je n'ai jamais vu que les uns ou les autres, à moins que le patient ne fût un enfant ou une femme, arrivassent au moindre résultat.

Quelques minutes suffirent pour enrouler autour de mon corps les vingt-cinq à trente mètres de mousseline légère, qui sous le nom de chomin composent tout le vêtement cyngalais, et comme Anandrayen me fixait autour de la tête les derniers plis du turban, le babou, aussi frais et dispos que s'il n'eût bu que de l'eau dans la soirée, faisait son entrée en souriant; il tenait à la main une vaste bonbonnière pleine de dragées faites avec du jagre, de la racine de curcuma, de l'extrait de chanvre, de l'essence de girofle et du gingembre, destinées à exciter ses forces, et dont il usait abondamment.

Dès que nous fûmes seuls, il me fit signe de le suivre dans le jardin; arrivés à l'extrémité de l'étang des ablutions, il s'arrêta et me dit à voix basse :

« C'est ici que j'ai donné rendez-vous au brahme qui doit t'introduire.

— Penses-tu qu'il tarde longtemps à venir? répondis-je sur le même ton.

— Cinq à six minutes au plus, car il doit être bien près d'une heure du matin.

— C'est assez pour que tu aies le temps en quelques mots de satisfaire ma curiosité.

— Parle, je suis à tes ordres.

— Pourquoi ce costume malabare que tu m'as fait revêtir?

— C'est sur l'ordre du brahme que j'en ai agi ainsi; sans cela, il n'eût à aucun prix consenti à te conduire.

— Je m'en doutais: cependant cette précaution ne peut empêcher qu'on ne me reconnaisse pour un Européen?

— C'est vrai, aussi n'est-elle destinée qu'a tromper la curio-

sité de ceux que nous pouvons rencontrer dans le chemin de Vannapané à Kandah-Swany; à la faveur de la nuit, nul ne pourra distinguer ton visage.

— Cela est bien pour le dehors, mais dans la pagode l'illusion ne sera plus possible.

— Aussi n'entreras-tu point dans la salle souterraine où doit avoir lieu la fête, ce serait folie que de vouloir y conduire un homme de ta race, et nul parmi nous ne voudrait prendre sur lui de commettre un pareil acte. Il existe des cryptes taillées dans le granit et qui, au milieu des sculptures et des bas-reliefs, ont des jours connus seulement des brahmes sur les vastes caveaux où s'accomplit chaque année la sakty-poudja. C'est là que que j'ai obtenu d'un prêtre de la pagode, qui ne peut rien me refuser, une place pour toi, et tu pourras assister à toute la fête, sans courir le risque d'être découvert.

— Seras-tu près de moi ?

— Non ! je suis chaque année un des premiers invités de la fête, et je me garderais bien de n'y pas assister, c'est le seul jour où l'on puisse se livrer à la joie sans contracter de souillure; tu vas voir là deux ou trois rajahs et les plus riches babous de la presqu'île. »

Comme il achevait ces mots, nous entendîmes les branches des lauriers-roses qui bordaient l'étang s'écarter sous un corps qui les froissait au passage, et bientôt une ombre se dressa devant nous.

« Saranai aya ! dit aussitôt le babou. (Salut respectueux, seigneur !)

— Assirvahdam, répondit l'inconnu. (Que Dieu vous bénisse.)

— Voici, continua le babou, en me présentant, le seigneur brahme des provinces du Nord, dont je t'ai parlé et qui désire voir si les fêtes des grandes pagodes du Sud sont aussi belles que celles de son pays.

— Qu'il soit le bienvenu ! la croix du Sud s'incline vers la mer, depuis longtemps les éléphants sacrés ont frappé sur les gongs du sanctuaire l'heure qui partage la nuit, la fête de la nature fécondée va commencer, suivez-moi. »

Nous nous engageâmes dans un petit sentier qui servait aux femmes de Vannapané pour venir faire leurs ablutions du matin dans l'étang du babou, et laissant le village sur la droite afin d'éviter toute rencontre, bien qu'il eût été plus court de le traverser, nous nous rendîmes à la pagode de Kandah-Swamy, consacrée à Siva, par un chemin détourné qui nous permit d'entrer par un des côtés latéraux sans éveiller l'attention. Nous franchîmes le mur d'enceinte par une petite poterne, située près du corali des éléphants.

Arrivés près de l'étang sacré, Souprayachetty nous quitta pour se rendre par les chemins ordinaires sous les portiques de la pagode où se réunissaient les invités.

Le brahme ayant pris ma main pour me guider dans la nuit, nous marchâmes quelque temps encore dans la direction de l'immense et sombre monument. Après avoir traversé une série de cours intérieures dont je ne pus distinguer la destination, nous nous trouvâmes en face d'un éléphant sculpté dans cinquante pieds de granit, qui portait sur son dos, d'après les renseignements que me donna mon compagnon, car je ne voyais pas à trois pas devant moi, une statue colossale de Siva. Entre les pattes du gigantesque animal se trouvait une ouverture dans laquelle mon conducteur m'entraîna à sa suite, et nous nous mîmes à descendre dans les parties souterraines de l'édifice par un escalier aussi étroit qu'un boyau de mine. Je comptai soixante-douze marches, puis nous nous arrêtâmes. Alors, se penchant à mon oreille, le brahme, après m'avoir dit que nous touchions à l'endroit où il voulait me placer, me recommanda le silence le plus absolu.

Sans me faire quitter la marche d'escalier sur laquelle nous

étions placés, mon mystérieux interlocuteur me tira doucement à lui, et, autant que je pus m'en assurer par le secours des mains, nous entrâmes dans un caveau taillé dans le roc vif de la paroi latérale gauche de l'escalier. Au bout de vingt pas environ, le brahme me fit brusquement tourner sur la droite, et m'ayant averti que nous étions arrivés, me fit asseoir sur un banc de granit adossé contre la muraille du caveau.

« Où sommes-nous? lui dis-je.

— Dans une des cryptes de la pagode.

— Est-ce que je vais rester ici sans lumière?

— Oui, il ne faut pas que tu puisses être surpris, et la lumière est un indiscret compagnon.

— Je ne vois pas comment je pourrai d'ici assister à la fête?

— En face de toi est une ouverture qui donne sur le sanctuaire souterrain dédié au linguam, bientôt les velakous (lampes sacrées) inonderont ces lieux de leurs clartés, et il te semblera voir le swarga s'ouvrir devant tes yeux éblouis... Il faut que je te quitte, à l'issue de la fête je viendrai moi-même te chercher. Salam aya! (Adieu, seigneur.)

— Ne pourrais-je donc retourner seul à Vannapané? »

Ma question ne reçut pas de réponse, le brahme était parti sans que ses pieds nus eussent produit le moindre bruit sur la dalle.

J'étais, je puis l'avouer, sous le coup d'une des plus violentes émotions que j'aie jamais ressentie... Je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais; l'obscurité morne, silencieuse comme celle d'un tombeau qui m'environnait, me pesait à l'esprit au delà de tout ce que je pourrais dire, et je compris, sans m'y laisser aller, comment cette fatigue intellectuelle de l'isolement et du silence pouvait conduire à l'hallucination...

Aujourd'hui que je mets en ordre ces notes de voyage, je me demande s'il me sera bien possible, à l'aide de circonlocutions, de périphrases voilées et de certaines habiletés de plume,

de décrire assez chastement ce tissu d'horreurs et d'infamies contre nature, entouré de toute la pompe des cérémonies indoues, qu'on nomme les fêtes de la sakty-poudja ou mystères de la fécondation universelle. Avant de tourner l'écueil, il est nécessaire de faire connaître l'idée symbolique qui a donné naissance à ces fêtes

La sakty-poudja a été instituée en l'honneur de la fécondation de la nature par la trinité Brahma, Vischnou, Siva; fécondation qui, suivant le culte vulgaire des Indous, s'est opérée par l'acte ordinaire de la génération. La nature, dans son union avec la divinité, est représentée par les trois déesses Bahvany Lakmy et Sakty. Or, comme la trinité n'affecte pas l'unité, les trois déesses n'en font qu'une comme les trois dieux n'en font qu'un, et l'œuvre de génération s'accomplit par un seul linguam (organe masculin) et un seul nahamam (organe féminin).

La nature ainsi fécondée a produit tout ce qui existe.

Une fois la création opérée, la garde du linguam a été confiée à Siva et celle de la matrice d'or à Sakty, aussi ne trouve-t-on des représentations de ces organes que dans les temples de ce dieu et de cette déesse.

Lorsque l'univers sera de nouveau plongé dans le pralaya (chaos), c'est par une nouvelle union du linguam et du nahamam que le mouvement et la vie viendront de nouveau animer les mondes.

Voilà à quel symbolisme grossier les brahmes qui agitaient entre eux les questions philosophiques et scientifiques les plus élevées, ne craignirent pas de condamner la foule...

Je reviens à la pagode de Kandah-Swany.

De vagues murmures qui montaient des entrailles de la pagode jusqu'à moi, et des bruits dont je ne pouvais définir la nature, m'indiquaient que la fête n'allait point tarder à commencer...

Tout à coup, une faible lueur se produisit, puis, avec la vitesse de l'éclair, une traînée de poudre enflamma un feu d'artifice tout entier. Par l'ouverture que j'avais en face, je plongeais avidement mes regards au-dessous de moi ; pendant quelques secondes, ce fut un éblouissement, qui ne me permit pas de distinguer autre chose que des gerbes de feu, lanç... dans l'espace et de tous côtés des millions d'étoiles de grosseur et de nuances différentes qui retombaient en cascade en crépitant, immédiatement suivies par d'autres également remplacées aussitôt qu'éteintes.

Étoiles, fusées multicolores, feux de Bengale cessèrent peu à peu, mais le sanctuaire souterrain resta illuminé par des centaines de petites lampes que les fakirs avaient allumées et qui, jetées à profusion de tous les côtés, ressemblaient à des lucioles immobiles.

Je me trouvais exactement dans la situation de celui qui regarderait dans la nef d'une église par une des basses croisées du dôme. C'est avec peine que je retins un cri d'admiration à la vue du spectacle qui se développait sous mes yeux... Qu'on se figure une immense crypte souterraine creusée sous la pagode dans un rocher de granit où s'étaient donné rendez-vous toutes les merveilles du vieil art indou qui inspira l'art antique de l'Égypte et de la Grèce... Colonnes aériennes de vingt mètres de hauteur, toutes fouillées au ciseau, gracieuses cariatides, semblant supporter la voûte de l'édifice au sommet des colonnes, entablements bizarres, chapiteaux polychromes, feuilles d'acanthe et de lierre s'enroulant autour des clefs des frises, sculptures ou fresques le long des murailles, du grec pur, du dorien, de l'égyptien, du gothique, du romain, de la dentelle arabe, édifiés, creusés et sculptés, quatre à cinq mille ans avant que l'Égypte ait jeté les fondations de Thèbes, que la Grèce ait élevé le Parthénon, et que les Arabes aient ciselé l'Alhambra.

Et, au milieu de toutes ces merveilles de l'architecture et de

la sculpture des anciens brahmes dominateurs de l'Inde et de Ceylan, au milieu de ce temple souterrain, à côté de ces statues de marbre blanc, de granit rose ou noir, quelles sont ces trois déesses palpitantes, animées, qui se montrent sur l'autel dédié au linguam avec la pureté de formes et les charmes de la vierge indoue à quinze ans, dans toute la splendeur de leur éblouissante nudité?... L'illusion est complète! Est-ce vous, Bahvany, Lakmy et Sakty, qui êtes descendues de l'empyrée, pour venir inculquer dans le cœur des mortels à genoux le culte du beau? est-ce vous qui inspiriez jadis Daouthya dont on retrouve le souffle puissant dans les sculptures enfouies des vieilles cités lacustres d'Anouradhapoor, vous qui avez conduit le ciseau de Praxitèle quand il creusait le marbre de Corinthe ou de Paros?...

Ces trois jeunes filles, les cheveux tressés avec des fleurs, se tenaient debout sur un autel de granit rose, une main appuyée sur les attributs du linguam; elles représentaient les trois grandes déesses qui conçurent des œuvres de la trinité et produisirent le monde. Tout autour de l'autel élevé au milieu de la nef se tenaient entièrement nues également, et dans des poses variées d'extase et d'adoration, une trentaine de bayadères reconnaissables aux bracelets triangulaires qu'elles portaient aux chevilles et aux bras, et environ cent cinquante femmes choisies parmi les plus jeunes et les plus jolies de la contrée. Près d'elles je remarquai les trois brahmes poudjarys ou sacrificateurs chargés de présider à la fête, et un peu en arrière avaient pris place tous les brahmes de la pagode, avec les namadarys ou initiés, parmi lesquels j'aperçus, au premier rang, le babou.

De chaque côté, une douzaine de fakirs à la figure ascétique, au corps amaigri, tenaient dans leurs bras de vastes amphores pleines de liqueurs excitantes et enivrantes.

Les premiers instants de la cérémonie ne manquèrent pas

d'une certaine grandeur et même de poésie, et je ne saurais rendre l'effet saisissant produit par la vue de tous ces corps de femme frais et jeunes, qui émergeaient en poses extatiques d'un lit de feuillage et de fleurs de lotus, au milieu des fantastiques merveilles de l'architecture indoue.

A un signal donné par le chef des poudjarys, toutes les femmes quittèrent la posture qu'elles avaient prise, et se couchèrent, enlaçant leurs bras et leurs jambes entre elles, de façon à faire comme une vaste couronne animée autour de l'autel du linguam et des trois jeunes vierges qui représentaient les épouses célestes de la trimourty. Jamais, dans ses rêves insensés, l'imagination d'un fumeur d'opium n'a conçu quelque chose de plus bizarre, de plus extraordinaire, de plus magnétique, de plus énervant... que le spectacle de ces flots de chair humaine sur un océan de fleurs... et de tous côtés brûlaient, sur des trépieds d'or, des boules de parfums que les fakirs arrosaient incessamment de poussière de sandal, et la fumée diaphane et blanche caressait tous ces corps enlacés, avant de s'élever en spirales jusqu'à la voûte du temple souterrain.

Le poudjary fit un nouveau signe. C'était au tour des brahmes et des invités de faire l'adoration aux trois déesses mères de l'univers. Ils s'approchèrent enguirlandés de feuillage et de fleurs et se prosternèrent devant l'autel du linguam, sans franchir cependant le gracieux rempart que les femmes lui faisaient avec leurs corps.

A cet instant, des mets de toutes sortes, des viandes de toutes espèces, défendues en temps ordinaire, furent apportés par les fakirs, et les brahmes poudjarys offrirent aux trois déesses un sacrifice de fleurs, d'encens, de sandal, et appelèrent leurs bénédictions sur les vivres et sur les amphores pleines d'arack (eau-de-vie de riz) et autres liqueurs spiritueuses.

A peine cette invocation fut-elle terminée que hommes et femmes se relevèrent d'un bond et se jetèrent pêle-mêle sur

les mets et les boissons qui venaient d'être consacrés, se défiant à qui absorberait et boirait le plus...

Toute la poésie venait de s'envoler en un instant, et l'orgie commençait...

En fort peu de temps il ne resta rien, ni sur les plats, ni dans les amphores, on n'avait mangé que pour se donner des forces, on n'avait bu que pour s'enivrer... Et l'ivresse était complète.

Les femmes, les yeux alanguis et provocateurs, se tordaient dans des poses félines sur leur couche fleurie... pendant que les hommes, en fumant leur cigarette d'opium, attendaient le dernier signal ! Les fakirs, ivres jusqu'à l'hébétement, se traînaient le long des colonnes massives de granit, en poussant des hurlements de bêtes fauves. Seuls les trois brahmes poudjarys paraissaient avoir conservé tout leur sang froid, et maintenaient jusqu'au moment convenu cette foule exaltée...

Tout à coup un nouveau feu d'artifice éclate en gerbes légères et multicolores. Les poudjarys s'avancent, et sur le lit de branchage et de fleurs qui garnit le temple tout entier, ils accomplissent publiquement l'œuvre de la génération avec les trois jeunes filles vierges, qui représentent les déesses Bahvany, Lakmy et Sakty, en l'honneur de la fécondation universelle de la nature...

A l'instant un cri de joie, poussé par trois cents poitrines, éclate dans l'immense sanctuaire consacré aux saturnales brahmaniques, et tous hommes et femmes, se précipitent avec fureur les uns sur les autres, comme deux troupeaux de tigres en rut qui viennent a se rencontrer dans la jungle... Nul autre choix que le hasard ne préside à cet horrible pêle-mêle, et quand ces bacchantes et ces satyres arriveront au dernier degré de l'exaltation, ils ne distingueront plus même les sexes.

On comprend que je doive m'arrêter ici dans la pein-

ture de ces mœurs épouvantables qui souillent les mystères de la religion vulgaire de l'Inde, mystères que cette contrée transporta par émigration dans le monde ancien tout entier...

(Extrait de nos notes de voyages : *Les Mœurs et les Femmes de l'extrême Orient.*)

CHAPITRE XVIII.

DU SYMBOLISME ANTIQUE

(Suite).

LE CULTE DU LINGUAM, DE PRIAPE, DU PHALLUS, DES SCULPTURES ITHYPHALLIQUES DE L'INDE, DE L'ÉGYPTE, DE LA GRÈCE ET DES CATHÉDRALES DU MOYEN AGE.

Nous avons hésité longtemps à conserver dans ce volume le chapitre précédent, qui semble, de prime abord, être peu en harmonie avec la forme générale de l'ouvrage, bien qu'il soit difficile que le sujet puisse se rattacher d'une manière plus étroite au symbolisme grossier du culte brahmanique que nous étudions. Nous nous sommes demandé si tout au moins nous ne devions pas, en respectant tous les détails des cérémonies, qui sont de la plus scrupuleuse exactitude, les écrire à nouveau dans une forme plus sobre; et nous avons fini par nous convaincre que, conservant cet épisode, il valait mieux lui laisser sa couleur locale, la forme *vue* et *sentie* que nous lui avions donnée au lendemain de l'événement. Il est peu de peuples parmi les anciens qui, sous prétexte de rendre un culte à la création et à la fécondité de la nature, n'aient à l'imitation de l'Inde élevé des autels à la débauche et au libertinage.

D'irrécusables monuments historiques nous apprennent de quels excès étaient souillés les temples de Cérès, de Bacchus, de Jupiter et de Vénus en Grèce, de Mithra chez les mages de la Perse et d'Osiris chez les hiérophantes d'Égypte. Mais nul écrivain de l'époque n'a osé laisser une description de ces fêtes obscènes, ni même en dévoiler exactement l'esprit ; ce qui du reste n'aurait pu être fait que par un initié. Leur silence donne donc à notre chapitre l'attrait d'un mystère historique et religieux dévoilé.

Il y a également dans ces pages, que nous avons faites aussi chastes qu'un pareil sujet pouvait le comporter, un enseignement qu'il faut retenir à l'encontre de certains orientalistes qui s'ingénient à refaire l'Inde ancienne en ne l'étudiant que dans les ouvrages de la décadence, ou en prenant dans leur sens littéral les symboles grossiers de la mythologie vulgaire, que les brahmes jetaient en pâture à la plèbe.

Nous avons vu soutenir en effet, en s'appuyant sur certains textes allégoriques du *Rig-Véda*, que toutes les connaissances cosmiques des Indous, et toute leur philosophie religieuse sur l'origine de l'univers, se résumaient dans cette union grotesque du linguam masculin et du nahamam femelle, cause première de tous les êtres. Les partisans de ce ridicule système ajoutent que les Indous sont arrivés à ces croyances par la vue du mode de reproduction des animaux et de l'homme, et qu'ils ont pensé naïvement que l'univers n'avait pas été fait d'une autre façon. Dans leur empressement à appliquer à l'Inde leurs théories hypothétiques sur l'homme primitif, ils refusent de faire la part de ce qui fut la science et de ce qui fut la superstition, de ce qui fut la croyance des hautes classes et de ce qui fut celle de la plèbe et de l'esclave. Ils oublient que si les vayssias et les soudras venaient couvrir de fleurs, de parfums et de libations, le linguam, emblème de la reproduction universelle, les xchatrias, les brahmes, les pundits, tous les

initiés supérieurs enfin, n'adoraient qu'un seul Dieu, celui don Manou a dit au début de sa splendide Genèse :

« Ce monde était plongé dans l'obscurité imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif ; ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

***

« Quand la durée du pralaya (chaos) fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité... »

***

Nous n'insisterons pas sur ce point ; il faut bien peu connaître l'Inde et les admirables monuments de science, de philosophie et de littérature que ce pays nous a légués, pour prêter à ses savants, à ses prêtres et à ses sages des idées aussi naïves sur l'origine de la matière. Il faut *ignorer* surtout que Kapila, Vyasa, Soumati, Cratou, Narada, Vrihaspati, Parasara, et une foule d'autres, enseignèrent le scepticisme avant Pyrrhon, la métempsycose avant Pythagore, le spiritualisme avant Socrate et Platon, Xénophon et Aristote, le matérialisme avant Lucrèce, le positivisme avant Comte et Littré et le naturalisme avant Lamarck et Darwin.

Nous osons prédire que le jour où l'immense ouvrage de Kapila, *Abavana-Bavanasty, de nihilo nihil fit,* rien ne peut sortir de rien, aura été traduit, il faudra beaucoup en rabattre de l'admiration que quelques-uns professent pour certaines théories ingénieuses que l'on croit neuves, et qui, aussi vieilles que le monde, florissent et s'éteignent, avec les différentes

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

générations de peuples qui, de même que l'homme ne parvient à la maturité que pour mourir, n'arrivent à la civilisation que pour disparaître...

Ce culte du linguam dans l'Inde fut si bien abandonné à la plèbe, qu'on n'en retrouve le symbole sculpté que dans les temples dédiés à Siva, et sur les chars destinés à porter la statue de ce dieu ; or le culte de Siva fut dans l'Inde ancienne un signe d'esclavage.

Tout un art grossier et obscène est né de là. Les bas-reliefs, les colonnes, les autels des temples, les panneaux qui ornent les chars de cérémonies, sont couverts de sculptures tellement monstrueuses et impudiques, qu'il nous est impossible d'en donner la moindre description; qu'il nous suffise de dire qu'elles ont toutes pour objet l'adoration du linguam ou organe masculin, et sa représentation dans des positions variées à l'infini...

Chaque temple de Siva possède à l'entrée, à quelques pas du portique, un énorme linguam, de marbre ou de granit blanc, que le prêtre frotte d'huile parfumée tous les matins, et auquel il fait l'oblation de miel et de lait, *sicut seminis imago...* Chaque personne en entrant, avant de pénétrer dans le sanctuaire, doit lui faire une offrande de feuilles, de fleurs et de fruits du margousier, arbre principalement dédié à Siva ; aussi le linguam est-il constamment entouré d'une litière de fleurs et de fruits. Les femmes stériles l'honorent d'une dévotion particulière, et dans le but d'obtenir une heureuse fécondité font à la pagode et aux brahmes d'abondantes et riches offrandes

Il est incontestable que le culte du phallus en Égypte et de Priape en Grèce et à Rome n'a été qu'une dérivation de ce culte primitif du linguam, et que les dernières sculptures ithyphalliques que nous trouvons sur quelques-unes de nos vieilles cathédrales sont un souvenir transmis de siècle en

siècle par la main souvent inconsciente de l'ouvrier, alors que depuis longtemps déjà le culte lui-même avait disparu.

Ceux qui connaissent les pays d'Orient savent avec quelle persistance l'art se borne à reproduire presque mécaniquement les dessins, les formes de l'architecture et de la sculpture, de types et de modèles anciens qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui, et dont on a perdu complétement le sens symbolique. Il n'est pas jusqu'aux nuances mêmes de leurs monuments polychromes qui ne soient copiées avec une servilité peu intelligente sur celles des édifices anciens, et un ouvrier qui introduirait un liston vert clair, là où la tradition exige un liston rose tendre, passerait pour un profane.

Cette servilité dans l'imitation, que l'Orient n'a pas encore secouée, a duré chez nous jusqu'à l'invention de l'imprimerie et de la gravure. Avant ces deux arts admirables, les faibles moyens qui étaient à la disposition des hommes pour conserver leurs découvertes, les limitaient forcément. Dans l'impossibilité où on se trouvait de donner aux sculpteurs sur pierre ou sur bois de nombreux cartons, à l'aide desquels ils pussent varier leurs conceptions, on se bornait à fixer dans la mémoire et dans la main de chacun un certain nombre de sujets qu'ils étaient destinés à reproduire toute leur vie.

N'oublions pas également que ces sujets, représentations de dieux, de feuilles, de fruits et de fleurs consacrés, étant presque toujours assemblés dans un sens allégorique, le ciseau de l'ouvrier n'avait pas le droit d'y rien changer; c'est ainsi que l'art se fixa dans l'imitation.

Il en était de même en littérature ; traditions historiques ou religieuses, hymnes, chants, poëmes, fables, étaient conservés par les rapsodes des temples dont on exerçait la mémoire dès la plus tendre enfance, et qui recopiaient sur le papyrus les manuscrits vieillis. Clément d'Alexandrie nous a transmis de curieux détails sur ce point.

« Aux processions d'Isis, le chef ou chantre porte un des instruments symboles de la musique et deux livres de Mercure, l'un des hymnes des dieux, l'autre la liste des rois. Après lui l'horoscope observateur du temps porte une palme et un cadran horaire, symbole de l'astronomie... il doit savoir par cœur les quatre livres de Mercure qui traitent, le premier de l'ordre des planètes, le second des levers du soleil et de la lune, et les deux autres des levers et différents aspects des astres.

« L'écrivain sacré, ayant des plumes sur la tête, comme Kneph, et en main un manuscrit, de l'encre et un roseau pour écrire, vient ensuite. Il doit connaître les hiéroglyphes, la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune, des planètes, la division de l'Égypte en 36 nomes, le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures et les poids. Puis vient le porte-étole qui porte la coudée de justice ou mesure du Nil, et un calice pour les libations : dix volumes concernent les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes. Enfin arrive le prophète, qui porte dans son sein et à découvert une amphore. Il est suivi de ceux qui portent les pains. Ce prophète, en qualité de président des mystères, apprend dix volumes sacrés qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres. »

« Or il y a en tout quarante-deux volumes dont trente-six sont appris par ces personnages ; les six autres sont du ressort des pastophores : ils traitent de la médecine, de la construction du corps humain, des maladies, des instruments de médecine et des médicaments. » (*Stromat...* livre VI.)

Ainsi la mémoire était employée à conserver les traditions du passé, de façon à pouvoir remplacer les sculptures et les manuscrits au fur et à mesure que la main du temps les faisait disparaître.

Comment trouver extraordinaire que les sculptures du linguam, c'est-à-dire des organes de la génération, se soient transmises, comme les représentations symboliques d'un culte, des pagodes antiques de l'Inde aux temples de Thèbes et de Memphis, d'Éphèse et d'Éleusis, et qu'on les retrouve, souvenir affaibli de la croyance antique, sur les colonnes de nos vieilles cathédrales, lorsqu'on regarde, par exemple, le chemin parallèle parcouru par la fable?

Cassyapa et Vischnou-Sarma, dans l'Inde, ont transmis leurs apologues à Ésope, Babrius et Phèdre, en Égypte, en Grèce et à Rome, et ces derniers ont à leur tour inspiré les modernes. Nos précédentes études orientales contiennent plusieurs de ces exemples; en voici un nouveau, extrait du *Pantcha-Tantra*, qu'on ne lira pas, croyons-nous, sans intérêt.

LE BRAHME ET LA MANGOUSTE[1].

« Un brahme élevait une mangouste à laquelle sa femme et lui étaient fort attachés. Il avait un enfant encore au berceau.

« Obligé de quitter un jour la maison pour des affaires pressantes, et n'ayant personne pour veiller à la sûreté de l'enfant, il chargea sa mangouste de ce soin, et lui dit qu'elle répondrait sur sa vie des accidents qui, en son absence, pourraient survenir au jeune nourrisson.

« A peine fut-il sorti que la mangouste alla se placer à côté du berceau, bien résolue à périr plutôt que de permettre que le moindre mal fût fait au précieux dépôt confié à sa garde.

« Sur ces entrefaites, un serpent monstrueux qui, sans qu'on s'en aperçût, s'était introduit dans la maison par une fente de la muraille, sortit de son trou, s'approcha du berceau et était déjà sur le point de se jeter sur l'enfant pour le dévorer.

« La mangouste n'a pas plutôt aperçu l'affreux reptile qu'elle

1. Petit carnassier de la famille des viverridés.

entre en fureur, s'élance sur lui et, après une lutte longue et pénible, le saisit à la gorge, l'étrangle et, dans sa rage, le met en pièces.

« Peu de temps après le brahme revient. La mangouste, reconnaissant la voix de son maître, court au-devant de lui, et tâche de lui témoigner sa joie en se roulant à ses pieds, en lui mordant légèrement les jambes, et par toutes les démonstrations du plaisir qu'elle ressent d'avoir fait une bonne action.

« Cependant le brahme l'ayant considérée avec attention, et la voyant toute couverte du sang qui avait coulé des blessures du serpent, s'imagine aussitôt que ce sang ne peut être que celui de son enfant que la mangouste a dévoré.

« Dans un moment de fureur qui lui trouble la raison, il saisit un gros bâton qui se trouve sous sa main, et assomme la pauvre mangouste sur place.

« Quelle ne fut pas sa douleur et ses regrets lorsque étant entré dans la chambre où il avait laissé son enfant, il le trouva qui dormait d'un paisible et profond sommeil, et vit autour du berceau les lambeaux épars du monstre que sa mangouste venait de massacrer.

« Il se reprocha alors, mais trop tard, son imprudente précipitation et gémit en pensant qu'il venait de sacrifier inconsidérément le pauvre animal à qui seul il était redevable de la conservation de son fils.

« Ceci démontre qu'il est imprudent de juger sur les apparences, et qu'il ne faut jamais agir avec précipitation. »

(*Pantcha-Tantra-Vischnou-Sarma.*)

Remplacez la mangouste par un chien, et vous avez la fable qui circule en Europe dans tous les recueils, et dont l'imagerie a orné toutes les chaumières.

C'est ainsi que la pensée ancienne ciselée sur la pierre des sanctuaires, sculptée au fronton des pagodes, taillée dans des

blocs de granit, conservée par la mémoire des brahmatcharis, des rapsodes et des pastophores, gravée sur l'olle, le papyrus ou des lames de bois, est parvenue jusqu'à nous.

Aussi l'exégèse et la science moderne, à chaque pas qu'elles font, sont-elles obligées de reconnaître l'origine asiatique de nos langages, de nos traditions légendaires et de nos croyances religieuses.

Latins, Gaulois, Francs, Germains, Saxons, Scandinaves et Slaves, tous ces noms de peuples ne sont que des distinctions de clocher, destinées à marquer les différents rameaux de la grande race indo-européenne.

Comme conclusion de cette étude sur le linguam, nous pouvons dire que tout le symbolisme antique, symbolisme du livre ou symbolisme de la sculpture, symbolisme des védas ou symbolisme des bas-reliefs et des goporams des pagodes, ne fut qu'un moyen de cacher au peuple les connaissances scientifiques et philosophiques, réservées aux classes supérieures, c'est-à-dire aux initiés, et de le distraire par de merveilleuses et ridicules croyances.

Le symbole a été de tout temps la négation de la liberté humaine, et la soumission de la raison à la superstition religieuse.

Le mythe du linguam, nous aurons bientôt l'occasion de le voir, se rattache également au mythe de l'incarnation.

CHAPITRE XIX.

LE CULTE DU NAHAMAM.

LE LINGUAM ET LE NAHAMAM.

D'après la mythologie des Indous, l'univers est né d'un germe que l'*Être existant par lui-même* a jeté dans les eaux qu'il avait créées d'abord pour occuper les espaces infinis, et être le réservoir de la vie organique.

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, etc... »

(*Genèse de Manou, sloca* 7 et suivants.)

Ce germe qui produit les eaux est produit par l'union du linguam et du nahamam, les deux principes mâle et femelle de la puissance créatrice de Brahma. La poésie légendaire et religieuse représente ces deux organes de la génération céleste

sous les traits d'un beau jeune homme et d'une belle jeune fille, le dieu Nara et la déesse Nari.

« *Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari*, dit le poëte Vina-Snati, *et la nature entière s'est éveillée.* »

Le culte vulgaire ne voit dans le linguam et le nahamam que les appareils ordinaires de l'union des sexes.

Le mâle divin, Pouroucha, comme l'appellent les Indous, fut seul honoré d'une manière générale, sous la forme des attributs de la virilité, et ce culte du *linguam* devint, en passant en Égypte et en Grèce, le culte du phallus et de Priape, dont on retrouve les symboles sculptés jusque sur nos cathédrales du moyen âge. Œuvres inconscientes dont la main continuait la représentation des traditions indo-brahmaniques des siècles, après que le sens symbolique en était perdu. Nous avons suffisamment défini et caractérisé les cérémonies et les mystères de l'Inde ancienne qui eurent le linguam pour objet, pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Bien qu'on retrouve même encore aujourd'hui le nahamam ou attribut féminin, sculpté sur les murailles des plus vieilles pagodes, Éléphanta, Chelambrum, Djaggernat et autres, il ne nous reste presque pas de souvenir du culte primitif qui dut lui être rendu. Suivant les fictions théologiques des brahmes, l'union du linguam et du nahamam ne devait et ne pouvait avoir lieu que pour la création universelle.

Le nahamam était donc considéré comme ayant accompli son œuvre, jusqu'à ce qu'un nouveau réveil de la nature, succédant à un autre pralaya ou dissolution périodique de tout ce qui existe, vînt de nouveau rendre nécessaire son union avec le linguam pour recommencer le travail de la création.

« Toute semence qui tombe dans la matrice d'or, dit Sou-

maij, contient en germe les dieux, les cieux, les mondes et l'universalité des êtres. »

Comme on le voit, tout finissait dans le chaos universel, puisque les cieux avaient besoin d'être reformés et les dieux de renaître; seul l'immortel Brahma, l'éternel Swayambhouva (celui qui existe par lui-même), survivait au néant.

Les orientalistes qui croient au polythéisme sérieux des védas et de Manou, n'ont jamais réfléchi que les dieux, dans le système religieux des brahmes, ne sont que des émanations inférieures de la *Suprême Puissance.*

Dans ces degrés innombrables de l'échelle des êtres qui conduisent l'âme de la goutte d'eau à l'absorption dans le sein de Brahma, ainsi que cela est établi par la doctrine de la transmigration dans les védas et Manou, les dévas ne sont que des âmes purifiées, en voie de se rapprocher de la divinité.

Au contraire du nahamam, le linguam ne reste pas inactif après la création, et c'est par ce générateur céleste que les deux personnes de la trimourty (trinité), chargées de la conservation et de la transformation successive de cet univers, Vischnou et Siva, arrivent dans le sein fécondé des vierges qu'ils choisissent pour accomplir leur incarnation. La jeune vierge visitée par le mâle céleste restait pure de toute souillure.

Tel est le secret de ce culte du linguam qui a traversé les âges sans subir d'atteinte, et qui est encore aujourd'hui aussi fort en honneur dans l'Inde qu'il y a dix mille ans. Telle est l'origine de ces folles et dégradantes croyances *aux incarnations* et *aux vierges mères*, qui, en se généralisant, eurent plus tard de si funestes influences sur le développement social et la vie de l'humanité.

C'est par ces obscénités mystiques, et une foule d'autres

inventions plus grossières peut-être encore, plus attentatoires à la majesté divine et à la dignité de l'homme, que les brahmes ont renversé cette pure et sublime religion naturelle de l'époque patriarcale qui n'est plus dans l'Inde et sur la terre entière qu'un souvenir.

L'œuvre du prêtre a étouffé l'œuvre de Dieu.

Nous étudierons dans son principe et dans ses diverses transformations cette idée de l'union de Dieu avec une femme vierge, et nous montrerons une fois de plus, par un des points les plus curieux de la théologie brahmanique, combien grande est l'influence que les dogmes des Indous ont exercée sur les religions modernes.

C'est surtout aux traditions primitives, à la légende, aux récits héroïques, à la fable, aux hymnes et aux prières, que nous allons demander le secret de ce culte de Canya (la vierge) que les émigrations brahmaniques ont répandu dans le monde entier.

CHAPITRE XX.

GARDAWABAHYA

(Le lotus blanc).

Cette croyance qu'après la création l'œuvre du nahamam était accomplie, fut cause que le principe *mère* de la divinité ne fut pas comme le linguam honoré d'un culte particulier; seule la théologie dans ses spéculations métaphysiques étudie son essence et définit ses attributs. Et alors que l'on retrouve chez les différentes nations de l'antiquité les traces d'un culte mystérieux rendu au générateur mâle, on ne rencontre rien ni chez les Égyptiens ni chez les Grecs qui indique d'une manière précise qu'ils conçurent la *puissance créatrice* avec cette double nature *mâle et femelle* attribuée par les Indous à Brahma. *Phallus et Priape n'ont pas de déesses.*

Les Grecs, pour qui tous ces mythes fabuleux n'étaient plus que de la matière poétique, nous ont, il est vrai, légué la légende d'Hermaphrodite; mais il est bien difficile de reconnaître, dans cette union en un seul corps de la nymphe Salmacis et du fils de Mercure et de Vénus, un écho des traditions génésiques de l'Orient.

Le Baal-peor ou Belphégor des Moabites et des Madianites, qui était représenté sous la forme des attributs femelles, nous paraît avoir plus de ressemblance avec le nahamam.

Quoi qu'il en soit, ces souvenirs imparfaits nous démontrent que les émigrations indoues transportèrent moins, en Asie Mineure, en Égypte et en Grèce, l'idée première qui attribuait une nature androgyne à la faculté créatrice de l'Être Suprême, que les mystères obscènes dont elle fut le prétexte dans les rites grossiers réservés au vulgaire par les brahmes ; ce qui tend à démontrer une fois de plus que les émigrations indoues, à part peut-être celle d'Égypte, datent toutes de la décadence et appartiennent aux castes les plus infimes, thèse que nous avons souvent soutenue.

Mais si le nahamam n'a pas d'autels, on n'en retrouve pas moins ses attributs, sculptés à profusion dans la plupart des pagodes de l'Inde, ce qui nous induirait à penser que si la pierre et le marbre ont conservé ce symbole, c'est qu'il eut primitivement une réelle importance dans la religion brahmanique.

Une hymne au nahamam, conservée au *Nittia-Carma*, et que les pundits des pagodes nous ont affirmé être la seule en ce genre que continssent les livres sacrés, semblerait appuyer cette opinion.

Le *Nittia-Carma* est un rituel de cérémonies entremêlées de chants et de prières, à l'usage presque exclusif des brahmes.

Avant de donner la traduction de ce curieux morceau de poésie, il nous paraît utile de citer le passage qui le précède et l'explique dans l'ouvrage dont nous venons de parler.

DE LA PURIFICATION DES BRAHMINES.

« Dès qu'une brahmine voit apparaître son flux périodique, qu'elle se retire dans une chambre séparée, et n'ait communication avec qui que ce soit pendant les trois jours que dure la souillure.

« Qu'elle se considère :

« Le premier jour comme une paria,

« Le second, comme aussi impure que si elle avait causé la mort d'un brahme,

« Et le troisième, comme étant dans un état intermédiaire participant des deux autres.

« Qu'elle se purifie le quatrième jour par des ablutions en observant toutes les cérémonies prescrites.

« Avant ce moment, elle ne peut ni se baigner, ni se laver aucune partie du corps, ni pleurer.

« Qu'elle se garde de tuer des insectes ou tout autre être animé.

« Qu'elle ne monte ni sur un cheval, ni sur un éléphant, ni sur un bœuf.

« Qu'elle n'aille ni en palanquin, ni en dony, ni en voiture.

« Il lui est interdit :

« De se frotter la tête d'huile,

« De jouer aux dés ou à tout autre jeu,

« D'user de sandal, de musc, ou de parfums d'aucune espèce,

« De coucher sur son lit habituel.

« Qu'elle ne désire point de cohabiter avec son mari, ce serait un péché grave.

« Elle ne doit penser ni aux dieux, ni au soleil, ni aux sacrifices, ni aux adorations qui leur sont dues.

« Elle est dispensée de saluer et de rendre le salut.

« Si plusieurs femmes dans le même état sont réunies au même lieu, elles ne doivent pas s'adresser la parole, ni se toucher les unes les autres.

« Une femme vertueuse ne doit en cet état ni s'approcher de ses enfants, ni les toucher, ni jouer avec eux.

« Après avoir ainsi vécu pendant trois jours seule, qu'elle quitte le quatrième les toiles dont elle était revêtue, et les envoie, sans les laisser séjourner à la maison, au *keliva*.

« Qu'elle se couvre ensuite d'une toile propre, en revête

une seconde par-dessus, et s'en aille à la rivière ou dans l'étang sacré des ablutions pour se purifier par un bain.

« Qu'en s'y rendant elle marche tête baissée, prenne bien garde de ne regarder personne, parce que ses regards seuls souilleraient ceux sur qui elle les fixerait.

« Arrivée près de la rivière, ou de l'étang sacré, qu'elle commence par remplir le vase de cuivre qu'elle a apporté de sa maison.

« Puis, qu'elle revienne sur le rivage, se frotte bien les dents, se gargarise douze fois et se lave les mains et les pieds.

« Qu'elle entre de nouveau dans l'eau, et y plonge douze fois, de manière que tout son corps en soit couvert.

« En faisant cet exercice, qu'elle veille soigneusement à ne porter la vue sur âme qui vive.

« A cet effet, chaque fois qu'elle met la tête hors de l'eau, qu'elle dirige aussitôt ses yeux vers le soleil.

« Sortie de la rivière, qu'elle prenne un peu de fiente de vache fraîche, des fleurs d'acacia et de la terre, qu'elle mêle le tout ensemble avec de l'eau et s'en frotte d'abord les mains et les pieds et ensuite tout le corps.

« Qu'elle rentre de nouveau dans l'eau et y plonge vingt-quatre fois.

« Revenant encore sur le rivage, qu'elle se frotte de la tête aux pieds avec de l'eau et des fleurs d'acacia mêlées ensemble, et aille de nouveau plonger vingt-quatre fois.

« Qu'elle sorte, se frotte trois fois avec du safran, et à chaque fois se plonge trois fois dans l'eau.

« Qu'elle délaye ensuite du safran dans de l'eau, en boive un peu, répande le reste sur sa tête, se revête d'une toile pure nouvellement lavée et séchée sur du vétyver, qu'elle se trace sur le front le cercle rouge appelé *coucouma* et qu'elle retourne à la maison.

« En y entrant, qu'elle prenne bien garde de ne pas arrê-

ter ses regards sur ses enfants ; si elle le faisait, elle les exposerait aux plus grands périls, comme d'être possédés par les esprits malins, car elle n'est pas encore pure.

« Qu'elle s'empresse de faire venir un prêtre brahme pour qu'il consomme sa purification.

« A son arrivée, que ce saint et vénérable personnage forme l'anneau *pavitram* en tressant trente-deux tiges de l'herbe *darba*, et qu'il plonge cet anneau dans l'eau lustrale qu'il a apportée dans le *chimbou* consacré.

« Que la femme alors reçoive l'anneau pavitram au doigt du milieu de la main droite et boive un peu d'eau lustrale et de *pantcha-gavia* (liqueur des cinq substances).

« Puis, qu'elle se rende à la pagode pour y réciter l'invocation du lotus blanc, et ceci fait, sa purification sera parfaite, et elle pourra retourner en sa demeure, près de son mari et de ses enfants.

GARDAWABAHYA

Hymne au lotus blanc.

« Sublime Nahamam, symbole de la fécondité, toi dont le calice semblable à la fleur de lotus, a reçu le germe divin qui a produit l'univers, toi de qui est né Brahma [1], l'aïeul de tous les êtres, daigne recevoir cette louange de la bouche de la plus humble de tes créatures.

***

« Adoration à Nahamam !

***

« Venez, déesse, venez me combler de vos faveurs, vous êtes l'essence de Zyaus, vous êtes la mère des dieux, des védas et

1. Brahma est ici pris pour l'incarnation de la puissance céleste, le germe universel produit par l'union du linguam et du nahamam.

des brahmes, c'est de votre sein qu'est sorti tout ce qui existe, aussi bien au swarga que sur la terre, purifiez-moi de toutes mes souillures, faits que je sois heureuse sur la terre, et qu'après ma mort je reçoive l'immortalité.

***

« Adoration à Nahamam !

***

« Vous êtes ce qu'il y a de plus excellent : parmi les fleurs, vous êtes le lotus blanc ; parmi les animaux, vous êtes la gazelle ou le cygne ; parmi les eaux, vous êtes le Gangea ; parmi les liqueurs, le miel et l'amrita (ambroisie) ; dans l'éther, vous êtes la lumière, sur la terre, vous êtes la pureté et la chasteté ; dans les cieux, vous êtes la *vierge éternelle*, la matrice d'or dans laquelle repose la puissance de l'Être suprême.

***

« Adoration à Nahamam ! »

(Extrait du *Nittia-Carma.*)

Les femmes des castes inférieures, bien que soumises aussi aux cérémonies de purification, n'avaient pas le droit de faire l'invocation du nahamam comme les brahmines ; au lieu de réciter l'hymne en entier, elles devaient se contenter de prononcer par trois fois le sloca du refrain :

« Adoration à Nahamam ! »

Cette cérémonie de purification est la seule dans laquelle le nahamam soit encore invoqué dans l'Inde, c'est le seul vestige, le dernier souvenir d'un culte qui, à en juger par les ruines sculpturales de l'Inde ancienne, n'eut pas moins d'importance que celui du linguam, et peut-être même se confon-

uit dans ce dernier, lorsque le symbolisme de la croyance première fit place aux pratiques obscènes des mystères de Siva. A ce titre, nous avons tenu à donner ici la seule poésie en l'honneur du nahamam que nous ayons pu rencontrer dans l'Inde.

Les brahmes sivaïstes et leurs adeptes portent encore aujourd'hui sur leur front les marques consacrées du linguam et du nahamam, emblèmes de la nature androgyne prêtée à l'Être suprême par les livres anciens dont le sens religieux n'est bien compris que des pundits.

Pour la foule, ces signes ne servent plus qu'à indiquer la caste.

On comprendra l'importance du rôle qu'a dû jouer le nahamam dans les récits génésiques antérieurs aux védas, et dont il ne reste plus, malheureusement, que des fragments sans importance, quand on saura que Brahma y est constamment désigné sous le nom d'Hiranyagarbha, *celui qui est sorti de la matrice d'or!*

CHAPITRE XXI.

L'HOMME ET LA FEMME PRIMITIFS

D'après les traditions brahmaniques.

> Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures...
>
> (MANOU, livre I^er, *sloca* 8.)

La croyance à la nature androgyne de la divinité fut imaginée par les Indous pour expliquer la différence des sexes et leur mystérieuse union.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle, et en s'unissant à cette partie femelle il engendra Viradj (le germe primitif). »

(MANOU, livre I^er, *sloca* 32.)

Elle eut également pour but de faire procéder l'homme et la femme de la substance même de l'Être suprême.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures... »

(MANOU.)

« L'homme à la double nature est fils du divin Pouroucha, avec doubles attributs. »

(*Sama-véda*.)

Ainsi l'homme et la femme sont mâle et femelle, à l'image des deux natures célestes qui se sont unies pour les créer, et ils sont de la même substance que ces deux natures, comme le fils est de la même substance que le père et la mère.

Ce sont, n'en doutons pas, ces fictions génésiques de l'Inde qui ont donné naissance à cette parole que l'on retrouve dans tous les livres sacrés, au seuil de toutes les traditions religieuses de la plupart des nations du globe :

« Dieu a fait l'homme à son image. »

Certaines populations océaniennes, dans les groupes cuivrés de la Polynésie, mêlant cette croyance à celle de la transmigration des âmes, prétendent que l'homme est un dieu que quelque faute inconnue a fait exiler pour quelque temps des cieux. N'est-ce point là même idée que le poëte a rendue dans ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux?

On sait que, dans leur théorie de la transmigration des âmes, les Indous soumettent les dévas ou dieux inférieurs à des retours périodiques sur la terre, pour effacer les fautes qu'ils ont commises au swarga.

Ainsi, dans la tradition grecque, Apollon et Neptune, exilés du ciel par Jupiter, sont condamnés au travail sur la terre, et ils gardent les troupeaux, bâtissent des villes, se mettent au service des rois jusqu'au jour où le maître des dieux daigne les rappeler.

Dans ce livre immoral et informe, grossière mixture de toutes les superstitions antiques, qu'on appelle la Bible, l'homme,

chassé du paradis de délices et condamné au travail sur la terre, n'est également qu'un écho de ces spéculations mystérieuses de l'extrême Orient.

Cette idée d'une double nature en Dieu est toujours restée philosophique et élevée parmi les brahmes savants et les pundits, qui ne se souillèrent jamais dans les obscènes mystères du linguam.

La création ainsi caractérisée dans son essence, et le germe de tout ce qui existe ainsi fécondé par l'union du linguam et du naharnam, la religion brahmanique admet sur le développement de ce germe primordial deux théories qui, sous des noms différents, vont diviser le monde pendant des siècles, et, en croyant liquider ce passé, nos philosophes modernes ne feront guère autre chose que de le couvrir de vêtements neufs, pour le rajeunir et déguiser son origine.

Le premier de ces deux systèmes soutient qu'une fois le germe de la matière fécondé par Brahma, les phénomènes de transformation s'opèrent sans la participation directe de Dieu, suivant les lois immuables et éternelles qu'il a créées.

La matière, en s'élançant de son centre, de son foyer générateur, se fractionne et gravite dans l'espace ; toutes les parcelles sont embrasées, la lumière naît, les fragments les plus petits se dessèchent, les vapeurs qui s'exhalent produisent l'atmosphère et l'eau, ces fragments deviennent des mondes habitables.

Peu à peu tous les autres foyers, toutes les autres parcelle en raison de leur grosseur, s'éteindront à leur tour, mais mesure qu'ils deviendront habitables, la lumière et la chaleur diminueront jusqu'à ce que, ayant entièrement disparu, la matière, privée de ses agents les plus actifs de vie et de reproduction, retombe dans le chaós, dans la nuit de Brahma.

Cette opinion n'est point contredite par le véda, mais elle est attaquée par les orthodoxes et parmi eux plus particuliè-

rement les brahmes prêtres, qui accordent une plus grande part à l'influence divine.

Ils reconnaissent parfaitement que c'est ainsi que la nature se développe, que les éléments se forment, que tous les phénomènes d'existence s'accomplissent, que c'est ainsi également que la matière et les mondes finissent et se perdent dans la nuit de Brahma. Mais, suivant eux, Dieu est la loi suprême de tous ces phénomènes, et il n'existe pas en dehors d'elle ; il préside constamment à ces transformations qui cesseraient subitement de poursuivre leur cours s'il venait, ne fût-ce qu'un seul instant, à cesser sa direction, à retirer son appui [1].

A côté de ces deux théories, le philosophe Kapila prêcha la négation d'une cause première, et l'éternité de la matière, qui, suivant lui, se transforme et se modifie par ses propres forces.

Il y a vingt mille ans et plus que spiritualistes et matérialistes sont en présence dans l'Inde, et qu'ils retournent sous toutes ses faces le problème humanitaire dont la solution, quoi qu'on en dise, est le secret de Dieu.

1. *La Bible dans l'Inde.*

CHAPITRE XXII.

NARA ET NARI.

Les légendes indoues sur l'apparition de l'homme dans l'univers sont innombrables. Les uns le font partir de la goutte d'eau, des végétaux et des animaux les plus inférieurs, lui faisant, d'accord avec la doctrine de la transmigration, parcourir toutes les séries des êtres animés, tel qu'il est dit dans Manou.

« ... La vapeur s'élève vers le soleil ; du soleil elle descend en pluie ; de la pluie naissent les végétaux, et des végétaux, les créatures. » (Livre III, *sloca* 76.)

D'autres le font apparaître sur la terre tel quel, par un acte de la volonté divine.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude spéciale de la Genèse indoue ; aussi laisserons-nous de côté la plupart de ces légendes pour n'en rapporter qu'une, celle de Nara et Nari, qui représente l'union symbolique du linguam et du naharnam pour la création, et dans laquelle on va trouver le germe de toutes les croyances génésiques du globe.

Ce petit poëme, inconnu en Europe, comme la plupart des œuvres de l'Inde ancienne, est attribué au mouni Wasichta,

le plus renommé des sept sages (sapta richis) de l'époque védique.

LES SEPT JOURS DE NARA ET DE NARI.

Premier jour.

« Lorsque le dernier nimecha du dernier mouhourta[1] de Brahma se fut écoulé, le Seigneur existant par lui-même parut, et son regard resplendissant dissipa l'obscurité, et faisant jaillir de sa pensée infinie Nara et Nari, il leur dit : « Vous êtes la « vie, la semence universelle, vous êtes la fécondité et l'amour, vous êtes le plus pur de ma substance, le pralaya « est terminé (chaos), allez et donnez naissance à tous les « êtres. » Telle fut l'œuvre de Dieu le premier jour.

***

Deuxième jour.

« Or Nara et Nari, s'étant unis avec amour, produisirent d'abord le beau sourya, dont la lumière partage d'une manière égale les jours et les nuits, puis ils créèrent les légions infinies des dévas et des messagers célestes, et les différents cieux qu'ils devaient habiter. Telle fut l'œuvre de l'Esprit divin à la double nature, le second jour.

***

Troisième jour.

« Et s'étant unis de nouveau, ils tirèrent de leur propre substance l'éther, l'air, le feu et l'eau, et tous les mondes habités, et les fleuves et les mers et toutes les planètes. Ainsi fut fait le troisième jour.

1. La dernière minute, littéralement le dernier clin d'œil de la dernière nuit.

*
* *

Quatrième jour.

« Puis ils produisirent la prière, le sacrifice éternel, la dévotion et la charité, et la loi universelle, qui est le véda, et à laquelle sont soumis les dieux, les cieux et les mondes, et ainsi le quatrième jour s'est accompli.

*
* *

Cinquième jour.

« Un sourire de Nari, de l'immortelle vierge, et la terre entière se couvrit de plantes verdoyantes, parmi lesquelles la plus précieuse est le cousa, et de fleurs parfumées aux mille nuances, parmi lesquelles la plus belle est celle du lotus ; ainsi s'écoula le cinquième jour.

*
* *

Sixième jour.

« Ils créèrent alors tout ce qui a vie, tout ce qui marche, nage ou vole, sur la terre, au sein des ondes et dans l'air, et l'homme et la femme naquirent de leur dernier embrassement, pourvus des deux natures primordiales, semblables à eux et capables comme eux d'union et d'amour, et ceci se passait au soir du sixième jour.

*
* *

Septième jour.

« Et voyant que tout était parfait et que tout était bon, que les grands corps célestes se mouvaient dans l'espace, que la vie commençait le cours de ses transformations, que partout la nature était fécondée, Nara et Nari remontèrent au swarga annoncer à Brahma que l'œuvre était accomplie, et ils s'absorbèrent dans son sein. » (Vasichta.)

Les vanaprasthas ou cénobites indous récitent soir et matin, pendant le sacrifice en l'honneur de la création, cette pièce de vers, qui passe pour renfermer dans sa forme mystique l'essence de l'enseignement védique ; des volumes de commentaires ont été écrits sur chaque strophe, sur chaque vers, sur chaque expression.

C'est sous une autre forme plus concise, comme doit être une prière, la Genèse des védas et de Manou transmise à tous les peuples par les émigrations, c'est la tradition qui a inspiré Moïse [1] quand il a voulu, comme tous les pasteurs d'hommes, ses devanciers, écrire l'histoire de la création, en tête de son livre de la loi. Ici le créateur est Nara, c'est-à-dire l'Esprit-Saint.

N'est-il pas triste de penser qu'après des milliers d'années de luttes, de souffrances, de progrès, ces contes, aussi ridicules dans l'Inde qu'en Judée, forment encore la base des croyances religieuses de la plupart des peuples ?...

1. Ou plutôt l'écrivain inconnu du Pentateuque.

CHAPITRE XXIII.

UN TEXTE DU PADMA-POURANA.

Nous lisons au *Padma-Pourana*, sandia (prière) du soir, à l'office du Nara-méda (office de l'Esprit-Saint) :

« C'est toi que les hommes honorent quand ils pratiquent la vertu, ô Nari, sublime vierge, mère des dieux et de cet univers. » (*Padma-Pourana.*)

Ces paroles résument tout ce que nous venons d'exposer sur le nahamam ou principe féminin de la puissance céleste.

La vierge Nari est la mère du monde. Conséquents avec cette croyance primitive, les Indous, continuant cette fiction religieuse, font incarner Vischnou, seconde personne de la trinité, dans le sein d'une vierge, chaque fois que le dieu est obligé de venir sur la terre, en vertu de sa mission de conservateur.

Il est curieux de voir, à ce propos, dans quelles singulières spéculations s'est égarée l'imagination de ces peuples primitifs.

Vischnou, disent les casuistes des pagodes, voulant revêtir sa nature divine d'une forme humaine, ne le pouvait que dans le sein d'une femme de la terre. L'union du linguam et du nahamam, principes immortels et divins, n'aurait pu que lui

donner une forme divine. Mais comme il fallait que le dieu restât dieu sous son enveloppe mortelle, le linguam était chargé d'introduire le germe céleste dans le sein de la vierge choisie.

Il suit de là, conséquence curieuse, que la trinité Brahma-Vichnou-Siva, ne formant qu'un seul et unique dieu, et le linguam étant la puissance génératrice de ce dieu dans chaque incarnation, dieu est fils et père en même temps.

Telle est l'origine des insanités que Rome a ramassées dans les temples de l'Égypte et de l'Inde, et sous lesquelles elle prétend courber la raison humaine.

Ainsi c'est par Nari, la vierge immortelle, que la création s'accomplit, et c'est par l'incarnation divine dans le sein des vierges mortelles que l'humanité conserve les traditions des cieux et poursuit sa destinée.

Les mères de ces incarnations restent vierges malgré leur maternité, car elles ne peuvent contracter aucune souillure de leur union avec le linguam, principe éternel et divin de la génération.

CHAPITRE XXIV.

L'ESPRIT-SAINT.

Nous avons vu que le linguam recevait aussi le nom de Nara.

Nara signifie en samscrit l'Esprit divin.

« Les eaux ont été appelées naras parce qu'elles étaient la production de Nara, l'Esprit divin... »

(MANOU, livre Ier, *sloca* 10.)

Il suit de là, dans le système religieux des brahmes, que le linguam était le symbole de Nara, et que toute vierge fécondée par lui concevait de l'Esprit-Saint.

Nous aurons l'occasion, dans l'histoire particulière des vierges les plus célèbres de l'Inde, d'indiquer la forme sous laquelle Nara s'est présenté à elles. Signalons dès à présent les différentes figures qu'il revêt dans les sculptures des chars sacrés et des bas-reliefs des vieilles pagodes de l'Inde, et notamment dans les temples de Chelambrum, de Djaggernat et de Vilnoor où nous avons pu les relever nous-même.

A Vilnoor, dans le Carnatic, Nara est représenté sous les formes diverses d'un rayon de soleil, d'un beau jeune homme appuyé sur un coq, et d'un ramier vert.

Chelambrum et Djaggernat possèdent ces différentes figu-

res, mais c'est sous celle d'un cygne que Nara y est le plus vénéré, car c'est ainsi qu'il rendit visite à la belle Avany.

Dans d'autres temples, Ellora et Ramisseram, son symbole est une flamme.

A Kandah-Swany, Tirvicarré et autres pagodes uniquement consacrées au culte des castes inférieures, il est représenté sous la forme des attributs virils de la génération.

Double courant qui, parti d'un même principe, la création, arrive d'un côté aux folles croyances, aux incarnations et aux vierges mères, et de l'autre aux mystérieuses débauches des temples anciens. D'un côté, Nara qui, tantôt rayon lumineux, archange, ramier, cygne ou flamme, féconde Devanaguy, Avany, Mary-Ama, Léda ou Mariam, et de l'autre, le linguam, phallus et Priape.

Dans la croyance élevée, c'est Nara, c'est l'Esprit, c'est le plus pur de la divinité qui crée, qui féconde; dans le culte vulgaire, c'est l'organe matériel qui est l'emblème du générateur universel, le symbole de la puissance créatrice de l'Être suprême.

C'est ainsi que les antiques conceptions religieuses des Indous ont donné naissance aux mystères et aux superstitions du paganisme et du christianisme.

CHAPITRE XXV.

LES SEPT RICHIS DE L'INDE ET LES SEPT SAGES DE LA GRÈCE.

La Grèce est fille de l'Inde; sa langue, qui est du samscrit presque pur, ses coutumes, ses monuments, ses traditions historiques, philosophiques et religieuses, tout concourt à donner à cette opinion une certitude scientifique.

Il est de plus certain que tous les faits de la période héroïque et fabuleuse de l'histoire de cette contrée ne sont que des souvenirs légendaires de la vieille terre des brahmes, transportés sur le sol nouveau, par les différentes émigrations qui sont venues la coloniser, après un stage plus ou moins long en Asie Mineure.

Cette thèse générale, que nous avons principalement soutenue dans la *Bible dans l'Inde*, se retrouve au fond de toutes nos études indoues, aussi ne laissons-nous jamais échapper une occasion de signaler les points de contact, les signes de filiation que nous venons à rencontrer.

En donnant les sept jours de Nara et de Nari, poésie attribuée au mouni Vasichta, nous avons ajouté que l'auteur était un des plus célèbres des sept richis (sages) de l'Inde.

Voici les noms de ces sept sages célèbres dans l'antiquité védique, avec les maximes familières qui leur sont attribuées

comme caractérisant leûr enseignement philosophique et moral :

ATRI. — La première de toutes les sciences est celle de l'âme.

ANGIRAS. — En toutes choses considère la fin, car les actions ne valent que par le bien qui en résulte.

CRATOU. — Quand vous rencontrez un homme orgueilleux de sa force et de son intelligence, dites-lui : — Qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu?

PULASTYA. — Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même.

PULAHA. — L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort ni la malice des voleurs, car il porte toutes ses richesses avec lui.

MARICHI. — Faire du bien aux méchants, c'est écrire sur le sable.

VASICHTA. — La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu.

On sait que la Grèce eut aussi ses sept sages qui furent Thalès, Solon, Bias, Chilon, Cléobule, Pittacus et Périandre.

A chacun d'eux également on prête des maximes familières qui se rapprochent beaucoup de celles que nous venons de donner.

Thalès, dans l'école ionienne, enseigna le panthéisme indou. Étudiant l'origine du monde, il place le germe de toute chose dans l'eau, et comme moteur reconnaît un principe qu'il appelle l'Esprit. Cette doctrine n'est autre que celle du législateur Manou. Ce sage avait passé la plus grande partie de sa vie en Asie, où probablement il s'était formé à l'école des brahmes.

Le nombre sept fut dans l'Inde un nombre fatidique. On peut juger de la haute estime dont il jouit par une foule de lieux et de noms, objets d'une profonde vénération, et qui vont toujours par sept, tels que les sapta richis dont nous venons de parler, les sept cités saintes, sapta-poura,— les sept îles saintes, sapta douipa, — les sept mers, sapta samoutra, — les sept fleuves sacrés, sapta nady, — les sept montagnes saintes, sapta parvatta, — les sept déserts sacrés, sapta arania, — les sept arbres sacrés, sapta vrukcha,— les sept castes, sapta coula, — les sept mondes inférieurs et supérieurs, sapta loca.

Les sannyassis et les vanaprasthas portaient le bâton et la corde à sept nœuds.

Ce bâton à sept nœuds des fakirs leur servait à prédire l'avenir, à tracer des figures sur le sable en interrogeant les astres et à trouver des sources pendant la saison sèche, si terrible dans l'Inde. C'est l'instrument de la rabdomancie, ou divination par la baguette, que nous retrouvons entre les mains des magiciens de Pharaon, de Moïse, d'Aaron, d'Élisée et de tous les prophètes, de Circé, de Médée et de toutes les enchanteresses de l'antiquité, c'est le bâton augural des prêtres de la Rome ancienne, le bâton pastoral des faunes, des sylvains, des cyniques. C'est la baguette de coudrier des sorciers druidiques et du moyen âge, c'est la crosse ou bâton pastoral des évêques.

Les Indous partageaient leur vénération entre le nombre sept et le nombre trois, qui institué au nom de la trinité était réputé le symbole des jours heureux.

Sept et vingt et un, trois, treize et vingt-trois étaient des jours fastes par excellence, on devait les choisir par-dessus tout, pour commencer une affaire importante, se mettre en voyage, se marier et sacrifier aux dieux. Les mêmes jours étaient réputés heureux chez les Grecs et chez les Romains.

N'est-ce pas en souvenir de cette vieille croyance védique,

que le nombre trois représentant la trimourty était le chiffre aimé des dieux, que Virgile a dit :

> Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
> Licia circumdo, terque hæc altaria circum
> Effigiem duco : *Numero Deus impare gaudet...*
> Necte tribus nodis ternos Amarylli colores.

On sait que le nombre sept est fatidique également dans les religions juive et catholique :

Dieu se repose le *septième* jour de la création.

Les terres doivent se reposer tous les *sept* ans.

Les murailles de Jéricho s'écroulent au bruit de *sept* trompettes, sonnées par *sept* prêtres pendant *sept* jours.

Les Israélites entrent dans cette ville après en avoir fait *sept* fois le tour.

Le grand chandelier d'or du temple a *sept* branches, dont les *sept* lumières représentent les *sept* planètes.

Jean dans l'Apocalypse ramène tout également au nombre sept. Il parle de *sept* églises, *sept* chandeliers, *sept* étoiles, *sept* lampes, *sept* sceaux, *sept* anges, *sept* fioles, *sept* plaies, etc...

Enfin on connaît sa prétention d'avoir été ravi jusqu'au *septième* ciel !...

CHAPITRE XXVI.

PÈRE-FILS ESPRIT.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ces spéculations théologiques des védas qui font sortir la création universelle d'un germe que Dieu produit à l'aide de sa nature androgyne, et dans lequel il s'incarne lui-même pour produire tout ce qui existe. Quelque désir que nous ayons de creuser cette intéressante fiction que M. de Humboldt a retrouvée au fond de toutes les traditions génésiques de l'humanité, le plan de cet ouvrage ne nous permet pas de dépasser les bornes d'un exposé général, suffisant pour conclure.

Constatons comme résultant étroitement des doctrines des védas et de Manou :

1° Que Dieu possède la double qualité de père et de mère.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître devint mâle et femelle... »

(MANOU, livre Ier, *sloca* 32.)

2° Que Dieu s'incarne et devient son propre fils.

« Et en s'unissant à cette partie femelle il engendra Viradj... »

(MANOU, livre Ier, *sloca* 32.)

3° Que l'Esprit-Saint a également son rôle dans la création.

« Les eaux ont été appelées naras parce qu'elles étaient la production de *Nara*, *l'Esprit divin*. »

(MANOU, livre Ier, *sloca* 10.)

Et ainsi se trouve formé un dieu trinitaire Père-Mère-Fils Esprit, que certaines gens essayent de nous donner comme émané de la révélation judaïco-chrétienne.

Du principe *mère*, de la divinité Nahamam ou Nari, de cette déesse immortellement vierge et immortellement fécondée par Pouroucha ou Linguam, principe *père* de l'Être suprême, sont nées toutes les traditions légendaires, toutes les croyances religieuses sur la mère nature et les vierges mères que l'on rencontre dans les mythologies de tous les peuples.

C'est également dans l'égalité des deux principes mâle et femelle de la nature divine que nous trouverons l'explication de la situation libre, honorée, respectée de la femme dans l'Inde, à l'époque patriarcale et védique.

La femme, a dit le véda, est l'âme de l'humanité.

Dès que les autels du nahamam, ou nature mère, eurent été renversés par la domination brahmanique qui fut le règne de la force brutale, — et la force brutale devait détruire cette poétique et égalitaire légende de la mère universelle, — la femme, que ne protégea plus l'idée religieuse, fut obligée d'incliner sa faiblesse et sa beauté devant les muscles du mâle et elle disparut de l'état social, et l'homme méchant et bête, tout glorieux d'avoir fait sa compagne esclave, se proclama le maître du monde.

CHAPITRE XXVII.

LA TRINITÉ VIERGE

BRAHMY-LAKMY-SAKTY OU PARVADY.

Dans la trinité indoue, Swayambhouva, ou l'être existant par lui-même, le créateur suprême, reçoit aussi les noms de Zyaus ou Zeus, et de Brahma.

Pouroucha-Viradj, le divin germe, le fils, reçoit également le nom de Vischnou, et Nara, l'Esprit divin, celui de Siva. Swayambhouva-Viradj-Nara sont les noms de la trinité employés dans les mystères et dans les hautes spéculations théologiques. Brahma-Vischnou-Siva sont les noms sous lesquels la trinité est représentée et adorée dans les pagodes.

La fiction religieuse, qui pourvoit l'Être suprême d'une double nature, d'où vont sortir la trinité, les dieux inférieurs et l'univers, se continue dans toute l'échelle des êtres, depuis la trinité, les dévas, les assouras, les roudras, les adytias, les gandarbas et autres... jusqu'à l'homme. Tous les êtres incarnés ou créés participent de la double nature mâle et femelle.

Ainsi le principe femelle
De Brahma est Brahmy;
De Vischnou est Lakmy;
De Siva est Satky.
Brahmy signifie création;

Lakmy, conservation;

Sakty, transformation.

Quand les dieux trinitaires créent, conservent et transforment, ils ne le peuvent faire que par l'union intime de leurs deux natures.

Les trois dieux à la nature androgyne ne faisant qu'un seul Dieu réuni dans Zyaus, Swayambhouva ou Brahma, il s'ensuit que les trois principes femelles Brahmy-Lakmy-Sakty tantôt sont réunis dans le Nahamam ou Nari, tantôt se peuvent concevoir séparément. La poésie et le culte vulgaire dans ce dernier cas en ont fait trois déesses épouses des trois dieux de la trimourty, et elles forment elles-mêmes une trinité vierge, sous le nom de *Trimourty Kanyaka.*

Lorsque, en vertu de la double et féconde nature attribuée à Dieu, les Indous furent fatalement conduits du monothéisme primitif, qui fut le culte de Soudama, de Nimi, d'Adgigarta et de tous les patriarches anciens, au culte trinitaire, qui devait les amener plus tard à un panthéisme voisin du polythéisme, les trois dieux Bráhma-Vischnou-Siva commencèrent à jouer un rôle actif sur la terre, et les trois vierges Brahmy-Lakmy-Sakty devinrent dans les prières et les sacrifices des mortels les intermédiaires naturels entre la créature et leurs célestes époux.

Les invocations naïves et sublimes dans leur simplicité, qui caractérisent si bien le culte pastoral qui n'avait pour temple que la voûte des cieux ou les arceaux de la forêt, pour autel qu'un tapis de verdure, furent remplacées par les sacrifices sur des trépieds d'or, et de riches offrandes qui vinrent s'entasser dans des pagodes de marbre, au profit de la caste sacerdotale. Toutes les légendes génésiques et fabuleuses de l'Inde datent de là.

Le père de famille, jusqu'alors seul chef du culte, fut remplacé par le prêtre. Dès que les hommes eurent l'idée d'offrir

à Dieu une partie de leurs richesses, les envoyés célestes parurent pour faire la récolte, et il faut croire qu'elle fut belle et bonne, car la moisson dure toujours, et les temps ne sont pas proches où l'humanité revenant à la loi naturelle pourra se soustraire à l'exploitation des gens d'autel.

Nous avons étudié dans les *Fils de Dieu* cette remarquable époque patriarcale, qui professait sur la conscience, l'immortalité de l'âme et la cause première, des théories si simples et si sublimes que plusieurs milliers d'années de luttes entre le spiritualisme et le matérialisme, n'ont rien enlevé ni ajouté à la beauté de ces croyances.

Dieu régulateur et cause suprême de l'universalité des êtres. l'âme libre, responsable et immortelle, tel est le résumé de toute la philosophie de ces époques reculées, où la terre, moins foulée par les hommes, satisfaisait presque sans travail et sans peine à tous les besoins de ses habitants que les divisions de l'état social et les difficultés de la vie n'avaient pas encore faits rivaux et ennemis.

Nous avons vu comment se forma peu à peu la caste sacerdotale, et par quels moyens elle parvint par les superstitions, les divisions de castes, l'organisation de la propriété et du travail à son profit, à courber l'Inde entière sous sa domination; ce fut l'époque brahmanique et royale.

Pendant la période patriarcale, la femme, nous avons pu le constater par les nombreuses légendes, invocations et prières que nous avons données dans nos précédentes études, fut l'égale de l'homme au foyer domestique, posséda une autorité égale à la sienne dans la famille : on vénérait en elle les attributs *mère* de la divinité.

L'époque sacerdotale la fit esclave; seules les vierges des temples, instituées en l'honneur de la trimourty femelle Brahmy-Lakmy-Sakty, conservèrent quelque dignité, quelque indépendance. C'est cette période, dont nous connaissons déjà les

grandes lignes historiques, que nous étudierons plus tard au point de vue de la situation de la femme dans la société brahmanique.

Dans l'histoire des vierges, nous verrons quel fut le rôle de cette dernière comme mère, vierge et prêtresse, et suivrons dans toutes ses transformations la légende qui, partie du nahamam, est allée par Devanaguy, Mary-Ama, Anny-Ama, Avany, Isis, Sémélée, Danaé, Léda et Europe, aboutir à la vierge des chrétiens.

Rien ne se perd en ce monde, et à travers les innombrables modifications que les traditions subissent par l'œuvre des siècles, il est presque toujours possible de retrouver la filiation de la pensée humaine, surtout quand on fouille le passé d'un esprit indépendant de toute école philosophique et de toute secte religieuse.

CHAPITRE XXVIII.

LA TRIADE ET LA VIERGE DE L'ANTIQUE PAGODE D'ÉLÉPHANTA.

A environ six milles de distance de Bombay, la grande et merveilleuse cité de la côte ouest de l'Indoustan, se trouve située l'île de Gharpoor (lieu des caveaux), ainsi nommée par les indigènes à cause des nombreux caveaux ou sanctuaires d'un temple souterrain qui y fut creusé dans le roc vif d'une montagne de granit, en l'honneur de la trimourty (trinité), vingt-cinq à trente mille ans avant notre ère. Elle est aussi connue sous le nom d'Éléphanta, que les Portugais lui donnèrent en abordant sur ses rives, frappés qu'ils furent par la vue d'un éléphant haut de soixante pieds, sculpté dans un seul bloc de rocher, et qui, debout, dans l'attitude de combat, la trompe et les défenses relevées du côté de la mer, semblait défendre l'approche de ces rivages.

Après avoir lutté contre les siècles, ce colosse des âges antéhistoriques a fini par s'incliner devant le temps : il est, aujourd'hui, presque entièrement enfoui dans le sol. Quand nous visitâmes Gharpoor en 1865, nous pûmes cependant encore nous rendre compte des proportions gigantesques de cette œuvre extraordinaire.

Le but de notre voyage était surtout d'étudier les sculptures et les bas-reliefs des sanctuaires souterrains d'Éléphanta, et

de chercher une date à ce monument, le plus ancien peut-être qui ait été élevé à la divinité.

L'étroit sentier qui conduit à l'entrée des caveaux serpente au milieu d'une nature pleine de poésie, d'imprévu et de pittoresques beautés. Tantôt il court au sommet de coteaux couverts de cette luxuriante végétation tropicale, dont nulle plume ne pourrait rendre la grandeur et la magnificence; tantôt il longe le bord des précipices, ou se plonge dans les sinueux méandres de vallées aux forêts séculaires.

Aux deux tiers environ de la montagne, une plate-forme, creusée dans le granit, conduit à la principale entrée du monument, dont les voûtes immenses sont soutenues par une série de gigantesques colonnes défiant toutes les proportions de l'architecture moderne.

Qu'on se figure une montagne de granit toute fouillée au ciseau, et dans laquelle des milliers d'ouvriers ont sculpté un temple de cent soixante-cinq pieds de long sur cent soixante de large. Chaque colonne est fouillée de la base au sommet, chaque muraille est couverte de bas-reliefs religieux ; pas un bloc de pierre qui ne porte une allégorie, un souvenir, un symbole ; c'est ainsi que les civilisations éteintes, les peuples oubliés, dont la poussière est retombée depuis des milliers d'années dans le creuset commun, nous ont légué quelques pages de leur histoire.

Qui sait combien de siècles encore Éléphanta fût resté debout, enchâssé dans une montagne de pierre, protégé par sa masse, sans que la main du temps pût commencer son œuvre de destruction, si de stupides démolisseurs n'y avaient porté le fer et le feu !

Il semblerait que les Portugais, dans leurs courses aventureuses à travers le monde, n'aient été que les convoyeurs de la sainte inquisition; partout ces gens-là n'ont touché la terre que précédés d'un moine et d'une bannière, et partout on ne

retrouve aujourd'hui, dans les pays où ils avaient installé des comptoirs, que des traces de leur folie religieuse. Ne pouvant détruire Éléphanta par des moyens ordinaires, ils firent sauter la plupart des énormes piliers qui soutenaient la voûte par la poudre et le feu, et brisèrent à coups de fusil les sculptures et les bas-reliefs les plus merveilleux. Malgré cette rage insensée, le monument a résisté dans son ensemble, et il est là encore debout, avec ses têtes privées de corps, ses colonnes brisées, ses statues mutilées, accusant ces esclaves romains d'avoir lacéré et maculé une des plus vieilles pages de l'histoire de l'humanité.

Parmi les quelques sculptures qui sont restées à peu près intactes, il en est deux que la photographie a déjà relevées, que la gravure conservera sans doute, et qui sont, à côté des nombreuses traditions écrites de l'Inde, une preuve de plus de l'antiquité de ces deux mythes qui forment la base de la religion brahmanique : le mythe de la trimourty ou trinité, et le mythe de l'avatar ou incarnation par une vierge. Le premier est représenté par un buste colossal à trois têtes qui fait face à l'entrée de l'excavation principale d'Éléphanta, et le second par une belle vierge qui porte sur sa hanche, à la manière indoue, un jeune enfant dont la tête est entourée de rayons lumineux.

Ces deux sculptures, dont l'antiquité remonte aux premiers âges de l'Inde, sont un irréfutable témoignage des croyances de l'époque.

CHAPITRE XXIX.

EXTRAIT DU RECUEIL DES LÉGENDES SACRÉES DU TEMPLE DE DJAGANATTA (DJANAGGERNAT).

Nous ne saurions trop revenir sur cette vérité, que tout, dans l'Inde, doit être considéré sous un double point de vue, et qu'il faut constamment dégager le fait réel de l'allégorie et du symbole. Les réalités historiques, philosophiques et scientifiques étaient le partage des prêtres et des initiés. Les allégories et les symboles superstitieux étaient sciemment composés pour le peuple, dans le but de le maintenir dans une ignorance facile à dominer.

C'est pour cela que l'Inde ne se peut étudier, avec cet esprit de système qui distingue certains anthropologistes et la plupart des catholiques romains.

Chaque parti a son lit de Procuste dans lequel il prétend faire tout rentrer.

Les uns, ceux qui font partir l'homme du singe, ne veulent pas de l'Inde ancienne, brillante, civilisée, philosophique, spiritualiste et monothéiste. Ce passé extraordinaire les gêne par comparaison. Que deviennent leurs théories d'un perfectibilisme matériel et mathématique, lorsqu'on leur prouve que l'Inde d'il y a vingt-cinq mille ans avait déjà agité toutes les questions qui nous intéressent et essayé de toutes les solutions que nous expérimentons à notre tour?

Les autres, ceux qui puisent leur mot d'ordre dans la révélation, ne veulent admettre de l'Inde que les superstitions abandonnées à la plèbe, pour pouvoir soutenir que, jusqu'à Moïse et au Christ, toutes les nations du globe étaient plongées dans les superstitions les plus grossières. Nous prions simplement les exagérés de ces deux écoles de relire avec nous le *sloca* 92 du livre VI de Manou et de nous dire si toute philosophie et toute religion ne sont pas contenues dans ces quelques lignes, et s'il leur apparaît que nous ayons fait de grands progrès moraux depuis que le grand législateur indou les a écrites.

« La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des sastras, celle de l'Ame suprême, la véracité et l'abstinence de la colère : telles sont les dix vertus en quoi consiste le devoir. »

Les légendes de la fondation du temple de Djaggernat, dans la province d'Orixa, vont nous démontrer jusqu'à l'évidence combien fut invétérée cette coutume antique de dénaturer les choses les plus simples, de voiler sous la forme allégorique les événements les plus ordinaires, afin de faire vivre l'humble soudra, le peuple, dans une atmosphère de mystères et de crainte qui étouffa chez lui jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée, jusqu'au nom de la liberté.

Nous lisons dans l'*Avadhana-Sastra*, immense recueil de récits historiques réservé aux brahmes, les explications suivantes sur l'origine de ce temple fameux :

« Indra-Mena régnait dans l'Ouktala-Dessa. Ce prince éminent aimait à s'entourer des brahmes les plus savants de son royaume et jouissait dans l'Inde entière d'une grande réputa-

tion de sagesse et de piété. Il fit bâtir le temple de Djaganatta en l'honneur de Christna, pour le remercier d'avoir sauvé la vie à son fils dans les circonstances suivantes : Un jour qu'il se promenait sur la terrasse d'un palais qu'il possédait au bord de la mer, il aperçut le jeune Devindra qui, en jouant sur le rivage, s'était laissé surprendre par une vague énorme qui l'emportait avec elle. « Divin fils de Canya (en samscrit, la vierge), s'écria-t-il aussitôt, sauve mon fils et je ferai bâtir en ce lieu même un temple dédié à ton culte et qui attirera par sa magnificence les pèlerins du monde entier. » Comme il achevait ces mots, il vit son fils qui revenait doucement à terre sur un tronc d'arbre qui s'était trouvé juste à point sur sa route pour l'empêcher de se noyer, et que la vague de retour poussait devant elle. Indra-Mena tint fidèlement sa promesse et, le temple construit, il fit placer dans le sanctuaire le tronc d'arbre envoyé par Christna pour sauver, la vie à Devindra. »

Tel est le fait historique qui motiva la construction du fameux temple de Djaggernat : on peut le révoquer en doute, on ne l'empêchera pas d'être rationnel, sensé, et il n'y a rien que de très-légitime et très-croyable dans l'acte d'Indra-Mena qui, à tort ou à raison, attribue à Christna le salut de son fils. Trop simple était cet événement pour passer tel quel dans les croyances populaires, et voici la légende inventée après coup par les prêtres de la pagode et que l'on peut déchiffrer encore aujourd'hui sur les olles de cette pagode, où l'orientaliste Dubois l'a copiée et où nous la relevons à notre tour textuellement.

« Indra-Mena, déjà avancé en âge, se plaignait un jour à Brahma de n'avoir encore trouvé aucune occasion de faire quelque chose de tellement méritoire que son salut en fût assuré.

« Cesse, grand roi, lui répondit le dieu, d'être inquiet sur ton sort futur, je vais t'indiquer les moyens de te préparer un sort heureux après ta mort.

« Dans le pays d'Ouklata-Dessa, sur les rivages de la mer, s'élève la montagne Nila, aussi nommée Pourouch-Altma, du nom du dieu qui y avait autrefois établi sa demeure.

« Cette montagne est un lieu saint dont l'aspect a la vertu d'effacer les péchés. Dans les âges précédents, un temple d'or massif y avait été élevé à Christna ; ce temple subsiste encore, mais il a été enseveli sous les sables rejetés par les vagues de la mer.

« Fais-en revivre la mémoire et rends-lui son lustre antique, en renouvelant les sacrifices qu'on y offrait jadis ; tu t'assureras par là un lieu de félicité après ta mort.

« Indra-Mena, charmé, demanda à Brahma quels avaient été les fondateurs de ce temple magnifique, et où était au juste l'emplacement sur lequel il avait été construit.

« Ce sont tes ancêtres, grand roi, répondit Brahma, qui l'érigèrent dans l'âge précédent, et qui procurèrent par là aux hommes le bonheur ineffable de voir sur la terre l'Être suprême.

« Va donc tirer de l'oubli un lieu si vénérable, fais y descendre de nouveau la divinité et tu procureras au genre humain le même bonheur.

« Comment, répondit le prince, découvrirais-je un temple enseveli profondément dans le sable ?

« Rends-toi près de la montagne de Nila, dit alors Brahma, là se trouve un étang où vit une tortue aussi ancienne que le monde qui te fournira à cet égard les renseignements les plus précis.

« Indra-Mena rendit grâces à Brahma et se mit sans délai en route pour cet étang. A peine fut-il arrivé sur ses bords qu'une tortue d'une grosseur prodigieuse, s'approchant de lui,

demanda qui il était et ce qu'il cherchait dans ce lieu désert.

« Je suis, répondit le prince, xchatria de naissance, et souverain d'un grand royaume, mais l'énormité de mes péchés et le remords que j'en ressens me rendent le plus malheureux des hommes.

« Brahma m'a fait connaître vaguement qu'il existe un lieu sacré près de la montagne de Nila, en m'assurant que j'obtiendrais de vous tous les renseignements nécessaires pour me guider dans mes recherches.

« Je suis charmée, prince, répondit la tortue, que vous me fournissiez l'occasion de contribuer à votre bonheur, je ne suis pas cependant en état de vous satisfaire en tout point sur ce que vous désirez apprendre, car le grand âge m'a fait perdre en partie la mémoire, mais les indices que je vous donnerai pourront vous être utiles.

« Il est très-vrai qu'il existait autrefois près de la montagne Nila un temple fameux par ses richesses. Vischnou y avait établi sa demeure, et les autres dieux l'y venaient visiter quelquefois, et lui faire hommage. C'était aussi un lieu consacré à leurs amours.

« Depuis longtemps, les sables que la mer a rejetés de son sein recouvrent cet asile sacré, et le dieu n'y recevant plus les témoignages de respect accoutumés, l'a délaissé pour retourner au veikonta.

« J'ai perdu la trace de l'emplacement que cet édifice occupait. Il vous reste néanmoins un moyen sûr de le connaître. Rendez-vous à l'étang appelé Markandia, vous trouverez sur ses rives une corneille douée de l'immortalité, et qui a présents à la mémoire tous les événements des temps les plus reculés. Interrogez-la, et vous obtiendrez d'elle des renseignements infaillibles.

« Le roi s'empressa de diriger ses pas vers l'étang Markandia et y trouva en effet une corneille, que son extrême vieil-

lesse avait fait devenir toute blanche. Après s'être prosterné, il lui dit en joignant les mains :

« O corneille! qui jouissez du don de l'immortalité, vous voyez devant vous un roi dévoré de chagrin et il n'est que vous qui puissiez le soulager.

« Quel est donc, reprit la corneille, le sujet de vos peines que puis-je faire pour vous?

« Je vais vous l'apprendre, repartit Indra-Mena, mais ne me cachez rien, je vous en supplie, de ce que je désire savoir. Dites-moi d'abord quel fut le premier roi qui régna dans ce pays, et ce qu'il fit de remarquable.

« La corneille, qui possédait à fond l'histoire ancienne, n'hésita point à satisfaire le monarque, et lui répondit en ces termes : Le premier roi de ces contrées se nommait Satouranouna, il eut pour fils Vichia-Bahou, qui lui-même donna le jour à Indra, prince qui fut constamment protégé par Brahma à cause de sa piété.

« Satouranouna fit chérir son gouvernement par son extrême bonté, et il eut pour ses sujets la tendresse d'un vrai père.

« Parmi les actions éminentes qui signalèrent son règne, il en est une qui éternisera son nom. Ce fut lui qui eut la gloire de faire descendre du veikonta sur la terre le dieu des dieux.

« Il lui fit construire pour sa demeure, au pied de la montagne Nila, un temple magnifique, dont les murailles étaient d'or massif et l'intérieur enrichi des pierres les plus précieuses.

« Le temps, qui détruit tout, a respecté cet édifice, et il subsiste encore aujeurd'hui parfaitement intact.

« Mais depuis longtemps, les sables de la mer, amoncelés sur le rivage, l'ont englouti dans leur sein. Le dieu qui habitait ce lieu révéré a cessé, il est vrai, d'y faire sa demeure, cependant il n'a pas voulu fuir une montagne consacrée par sa présence, et il y a fixé son séjour en prenant la forme de l'arbre vepan (margousier.)

« Un jour, le fameux pénitent Markandia, qui depuis des siècles faisait pénitence sur la montagne, s'apercevant que cet arbre ne donnait point d'ombre, en fut indigné, et soufflant dessus, il en réduisit la partie supérieure en cendres.

« Cependant, comme cet arbre était Christna, c'est-à-dire dieu, il ne put en détruire ce qui existe encore, sans que je puisse indiquer l'endroit précis où il se trouve.

Ici, Indra-Mena interrompit la corneille, et lui demanda si elle reconnaîtrait au moins la place où le temple existait. Elle répondit affirmativement.

« Alors, ils se mirent l'un et l'autre en route pour s'y rendre. A l'endroit où ils s'arrêtèrent, la corneille se mit à creuser avec son bec dans le sable, jusqu'à la profondeur d'un yodjana (trois lieues) et vint à bout enfin de mettre à découvert, dans toute son étendue, le temple magnifique qui avait servi de demeure à Narayana. Après qu'elle l'eut montré au roi, elle le recouvrit de sable comme auparavant.

« Le roi, convaincu de la réalité de tout ce que la corneille lui avait dit, et transporté de joie d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, questionna encore sa conductrice sur les moyens qu'il aurait à employer pour rendre à un lieu si digne de vénération son antique renommée et sa splendeur.

« Ce que vous me demandez là, reprit la corneille, est hors de ma sphère. Allez trouver Brahma, et il vous dictera votre conduite.

« Indra-Mena suivit ce conseil, il alla de nouveau trouver Brahma, lui offrit plusieurs fois ses adorations et lui parla ainsi :

« J'ai enfin vu de mes propres yeux, près de la montagne Nila, le superbe temple qui servit jadis de demeure au grand Christna, je viens à présent vous consulter, dieu puissant, sur la conduite que je dois tenir pour rallumer dans l'esprit des

peuples la ferveur que ce lieu sacré dut leur inspirer dans d'autres temps.

« Si j'y fais bâtir une ville, quel nom lui donnerai-je? Vischnou [1], je le sais, viendra de nouveau sous la forme d'un tronc d'arbre honorer ce lieu de sa présence : mais comment y viendra-t-il, et quels sont les sacrifices et les offrandes qu'il faudra lui faire? Daignez, grand dieu, m'éclairer et me tirer de l'incertitude.

« Pour accomplir, répondit Brahma, la louable entreprise que tu médites, érige un nouveau temple, au-dessus de l'endroit même où se trouve établi l'ancien, tu lui donneras le nom de *Scridehoul*. Dispense-toi de le faire aussi riche que le premier parce que les peuples modernes, réduits à la misère, l'enlèveraient par pièces, il suffira qu'il soit construit en pierre.

« Afin de procurer aux dévots qui viendront le visiter en foule les aisances qui leur seront nécessaires, fais bâtir auprès du temple une ville qui recevra le nom de Pourouch Attma (le divin producteur). A peine l'ouvrage sera-t-il achevé, que le tronc d'arbre, c'est-à-dire Christna lui-même, paraîtra sur les bords de la mer.

« Tu le transporteras avec pompe dans le nouveau temple. Le charpentier Vichia-Carma viendra le façonner et lui donnera la figure et la forme du dieu.

« Tu placeras auprès de ce dieu sa sœur Chubadra, et son frère Balarama. Tu lui feras offrir des sacrifices jour et nuit, mais surtout le matin, à midi et le soir. Ce sera un moyen infaillible de t'assurer à toi et à tous ceux qui suivront ton exemple, l'entrée dans le séjour fortuné du veikonta.

« Comme Vischnou ne pourra pas consommer la grande quantité de vivres qui lui sera offerte pour neiveddia (sacrifice) par la multitude des dévots, les hommes trouveront un moyen

1. Un des noms de Christna avant l'incarnation.

de se purifier et d'obtenir la remission de leurs péchés en mangeant ses restes.

« *Heureux ceux qui pourront s'en procurer la plus mince parcelle, ils iront à coup sûr au veikonta après leur mort.*

« Pour te donner une idée du prix inestimable des restes des repas de Christna, il suffit de te dire que si par hasard ou inadvertance on en laissait tomber quelques bribes par terre, les anges eux-mêmes se les disputeraient, les chiens en eussent-ils déjà dévoré une partie. En un mot, quand un paria retirerait de la gueule d'un chien pour le porter à la bouche d'un brahme, du riz destiné à Christna, ce riz est si pur et a tant de vertus qu'il purifierait ce brahme à l'instant.

« C'est la déesse Lakmy qui reçoit et transporte au ciel les offrandes destinées à Christna, et c'est la belle Annapourna qui les lui présente.

« Une partie de l'arbre kalpa descendra du swarga pour prendre racine au milieu de ta nouvelle ville : tu sais que cet arbre est celui qui conserve la science et l'immortalité des dieux et qu'il lui suffit de lui adresser ses vœux pour obtenir tout ce que l'on souhaite. (*Arbor scientiæ, boni et mali.*)

« La vue seule du temple que tu dois faire ériger sera suffisante pour procurer des avantages inappréciables. Y être flagellé par la main des prêtres chargés de le desservir sera une œuvre singulièrement méritoire. Indra et les autres demi-dieux qui composent son cortége viendront habiter ta nouvelle ville, et tiendront compagnie au dieu Christna.

« Le côté de la ville qui fera face à la mer aura encore quelque chose de plus sacré que les autres parties. Ceux qui solliciteront ce côté-là, croîtront de jour en jour en vertu. Tu donneras le nom de kanaka (poudre d'or) au sable que la mer y déposera.

« Tout homme qui mourra sur ce sable ira indubitablement au veikonta.

« Voilà, prince, la réponse aux demandes que tu m'as faites. Va sous forme de loi exécuter ce que je viens de te prescrire : en attendant, Vischnou, sous la figure de l'arbre qui doit servir à former le tronc dont je t'ai parlé, croîtra et deviendra propre à l'usage auquel il est destiné.

« Indra-Mena, après avoir rendu à Brahma des actions de grâces, se mit en devoir de lui obéir. Le temple et la nouvelle ville furent bâtis avec la plus grande promptitude. Cependant déjà les travaux étaient achevés et le dieu ne paraissait pas.

« Ce retard commençait à inquiéter le prince, lorsqu'un jour qu'il s'était levé de grand matin, il aperçut enfin sur le bord de la mer le tronc d'arbre si impatiemment attendu. Il se prosterna plusieurs fois la face contre terre ; et, dans l'excès de sa joie, il s'écria :

« O jour le plus fortuné de ma vie ! j'ai en ce moment des preuves certaines que je suis né sous une étoile favorable et que mes sacrifices ont été agréables aux dieux.

« Rien ne saurait égaler le fruit que j'en retire, puisque je vois de mes propres yeux l'Être suprême, celui que les hommes les plus éclairés et les plus vertueux n'ont pas la faveur de voir.

« Quand il eut rendu au tronc d'arbre ces premiers hommages, le roi alla se mettre à la tête de cent mille hommes qui vinrent au-devant du nouveau dieu et le chargèrent sur leurs épaules. Il fut transporté dans le temple avec la plus grande pompe.

« Le fameux charpentier Vichia-Carma ne tarda pas à arriver. Il se chargea de donner la figure et la forme du dieu Christna au tronc d'arbre qui venait d'être déposé dans le temple. Il promit de finir l'ouvrage dans une seule nuit ; mais ce fut à condition que personne ne le regarderait travailler : un simple coup d'œil indiscret jeté sur son ouvrage devait suffire pour lui faire tout abandonner sans retour.

« Ce point convenu, Vichia-Carma mit aussitôt la main à l'œuvre. Comme il travaillait sans faire de bruit, le roi, tou-

jours dans l'inquiétude, s'imagina qu'il s'était enfui pour ne point tenir son engagement, et, afin de s'assurer du fait, il alla tout doucement regarder à travers les fentes de la porte. Il vit avec plaisir que son ouvrier s'occupait paisiblement et il se retira bien vite.

« Mais Vichia-Carma l'avait aperçu : piqué de ce manque de parole, il laissa là l'ouvrage qui se trouvait à peine ébauché, et n'offrait que quelques traits confus de la forme humaine. Enfin, le tronc d'arbre resta à peu près dans son premier état, et tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

« Indra-Mena fut fâché de ce contre-temps, mais le tronc d'arbre n'en fut pas moins honoré comme un dieu, sous le nom de Djaganatta (maître du monde), et il lui donna sa fille en mariage. »

Telle est la légende qui chaque année, pour les grandes fêtes de mai, est racontée, même aujourd'hui, par un des brahmes poudjarys (sacrificateurs), à un million de pèlerins venus de toutes les parties de l'Inde pour offrir leurs adorations à Christna et obtenir de lui la purification de leurs souillures.

Une autre tradition, qui rencontre plus de crédit dans les classes élevées, assigne au tronc d'arbre de Djaggernat une autre origine : ce tronc serait celui de l'arbre auquel l'homme-dieu, Christna, fut suspendu et percé de flèches par ses ennemis, sur les bords du Gange, et qui aurait été transporté miraculeusement des rives du fleuve sacré dans le temple de la côte d'Orixa.

Que conclure de ces récits dont le premier seul offre quelque probabilité, si ce n'est qu'ils ont été inventés par les prêtres pour entretenir dans l'esprit de la foule cet amour du merveilleux et du surnaturel qui est le plus fidèle allié de l'esprit de caste et du despotisme ? Libre à certains anthropologistes, qui veulent tout courber devant leur hypothèse, de soutenir

que les légendes de l'Inde ancienne doivent être prises dans un sens littéral et qu'elles sont un signe de faiblesse psychologique. Nous avons une trop haute opinion de l'intelligence humaine pour admettre qu'elle ait jamais cru à la tortue de l'étang Markandia, à la corneille immortelle émissaire du ciel, et qu'elle ait adoré le tronc d'arbre de Djaggernat comme étant Dieu lui-même.

En un mot, nous ne croyons pas au fétichisme, et fort peu au polythéisme. La pierre et le bois grossièrement sculptés sont les insignes d'un art rudimentaire ; mais dans la pensée de leurs auteurs, ils ont toujours représenté la suprême puissance, la cause première. Quant à ces milliers de divinités inférieures des panthéons anciens, elles n'ont jamais été, ainsi que les séraphins, les anges et les saints du christianisme, que des auxiliaires inférieurs de l'Être suprême, Zyaus ou Zeus, Zervan-Ahkeren, Jupiter, Jéovah ou Dieu.

Quoi qu'il en soit, appliquer de pareilles théories à l'Inde védique, c'est ignorer l'histoire de l'Inde, c'est oublier qu'à côté des grossières superstitions que le prêtre imposait à l'esclave, les savants et les sages de cette merveilleuse époque nous ont laissé, sur l'âme et sur la grande cause universelle, c'est-à-dire sur Dieu, les spéculations les plus pures, les plus simples et les plus élevées.

Ce que nous demandons à la science orientale, c'est de faire deux parts en étudiant la patrie des védas.

L'une qui sera celle de la science et des croyances rationnelles et philosophiques des Manou, des Véda-Vyasa, des Kapila, des Cratou, des Parasara, des Vrihaspati, des Valmiki et des Narada, ces ancêtres de Pythagore, de Pyrrhon, de Socrate, d'Aristote et de Platon, et de tous les hommes qui ont maintenu dans le monde la liberté de la pensée, de l'examen et du raisonnement.

L'autre qui sera celle de la superstition religieuse d'où sont

sortis, se perpétuant jusqu'à nos jours, le mystère, le miracle, le despotisme, les classes dirigeantes, le prêtre et l'esclave.

Double courant de lumière et d'obscurité, de liberté et d'oppression, de dévouement et d'égoïsme, de bien et de mal au milieu duquel l'humanité s'avance lentement vers le but caché qui lui a été assigné par la suprême Sagesse.

Le plus ancien et le plus authentique monument écrit des temps passés, les védas, commence et se termine par ces mots :

AUM ! TAT ! STAT !

dont le sens mystique est : l'Être véritable, l'Être unique qui produit, conserve et transforme.

Toutes les croyances et tous les systèmes philosophiques de l'Inde sont partis de là.

DEUXIÈME PARTIE

LE MYTHE DE L'INCARNATION. — CHRISTNA.

Quelque haut rang que Jésus tienne parmi ceux qui ont montré à l'humanité l'image la plus pure et la plus nette de ce qu'elle doit être, il n'a été en cela ni le premier ni le dernier révélateur ; sur le Gange et sur l'Oxus, dans Israël et en Grèce, il a eu des prédécesseurs et de même il n'est pas demeuré sans successeurs.

(Strauss.)

Si vous ne croyez pas à la divinité du Christ, que trouvez-vous d'étonnant à ce que je lui cherche des devanciers, des initiateurs?

(La Bible dans l'Inde.)

LE MYTHE DE L'INCARNATION

RÉVÉLATION BRAHMANIQUE

CHAPITRE PREMIER.

BRAHMA, HIRANYAGARBHA.

L'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme et la transmigration furent, dans l'Inde ancienne, des croyances aussi bien philosophiques que religieuses.

Le mythe de l'incarnation, quoique ayant avec la métempsycose certaines affinités que nous relèverons, appartient à l'idée religieuse seule. Le premier être incarné, c'est Brahma; en d'autres termes, c'est la faculté créatrice, conservatrice et transformatrice de l'Être suprême qui revêt une forme matérielle pour faire émaner d'elle-même tout ce qui existe. Laissons parler Manou pour rendre plus sensible cette figure symbolique.

De saints personnages s'étant présentés auprès du divin législateur et lui ayant dit :

« Toi seul, ô maître, connais les actes, le principe et le vé-

ritable sens de cette règle universelle existant par elle-même, inconcevable, dont la raison humaine ne peut apprécier l'étendue. »

Il répondit :

« Ce monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif; ne pouvant ni être découvert par le raisonnement ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

« Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, parut resplendissant de l'éclat le plus pur et dissipa l'obscurité (pracriti).

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, l'éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux dans lesquelles il *déposa un germe!*

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel naquit Brahma lui-même, l'aïeul de tous les êtres.

« Les eaux ont été appelées naras, parce qu'elles étaient la production de Nara, l'Esprit divin, et ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement (ayana) de Nara, il a, en conséquence, été appelé Narayana, celui qui se meut sur les eaux.

« Par celui qui est, par cette cause suprême, imperceptible, éternelle, qui existe, et n'existe pas pour les organes des sens, a été produit ce mâle divin célébré dans le monde sous le nom de Brahma.

« Après être resté dans cet œuf une année divine, Brahma par sa seule pensée sépara cet œuf en deux parts.

« Il en sortit les cieux, l'atmosphère et la terre, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

« Il exprima de l'Ame suprême le sentiment (manas) qui existe par sa nature, mais n'est pas à la portée des sens, et avec la production de ce sentiment il créa l'ahancara, c'est-à-dire le moi, le guide souverain, la conscience.

« Et il créa le grand principe intellectuel (mahat) qui reçoit les trois qualités de bonté, de passion et d'obscurité, et les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs.

« Ayant uni des molécules imperceptibles des six principes intellectuels, aux atomes matériels des cinq éléments — l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre, — il forma tous les êtres.

« Et parce que les six molécules de l'intellect, émanées de l'être, pour prendre une forme ont besoin de s'unir aux atomes matériels, *les sages ont désigné la forme visible de ce Dieu* sous le nom de Sarira (en samscrit : qui reçoit les six molécules).

« Les éléments matériels y pénètrent avec des fonctions qui leur sont propres, et de même le sentiment avec des attributs infiniment subtils, source inépuisable des êtres.

« Au moyen de ces particules matérielles et des principes de l'intellect, *ce périssable* a été formé de *l'impérissable.*

« Chacun de ces éléments acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que *plus un élément est éloigné dans la série, plus il a de qualités.*

« L'Être suprême assigna aussi dès le principe à chaqu espèce de créatures un nom, des actes et une manière de vivre, ainsi que nous l'enseigne le véda.

« Le souverain Maître produisit ensuite une multitude de dévas (anges) essentiellement agissants et doués d'une âme, et une troupe invisible de sadhyas (séraphins), et il institua la prière.

« Du feu, de l'air et du soleil il exprima pour l'accomplissement de la prière les védas éternels, Ritch-Yadjous et Sama, ou écriture sacrée.

« Il créa ensuite le temps et ses divisions, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes et les plaines.

« Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste de l'injuste, et soumit les créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées, etc... »

(Manou, livre Ier, *sloca* 3 et suivants.)

Tel est le but de cette magnifique Genèse indoue qui a servi de modèle à celle de tous les peuples.

D'après Manou, Brahma, ou la faculté créatrice de l'Être existant par lui-même, commence par habiter un œuf à l'état de germe, puis il se développe, prend une forme et s'incarne, et de ce mélange du principe intellectuel avec le principe matériel vont sortir l'univers et tous les êtres organisés.

Grâce à ses trois facultés créatrices, conservatrices et transformatrices, Brahma reçoit du véda le nom de Tridandi, c'est-à-dire le dieu aux trois manifestations, le dieu aux trois pouvoirs. Et de là naît le symbole de la trimourty ou trinité.

Ainsi Brahma, émanation de l'Être suprême et irrévélé, avant de devenir créateur, prend lui-même une forme matérielle et visible. C'est pour cela que la plupart des livres saints le distinguent sous le nom de Pouroucha, *le mâle divin*, ou sous celui d'Hiramyagarbha, *celui qui est sorti de la matrice dorée!*

Brahma est le premier dieu qui s'incarne, et il produit le monde.

Après lui la faculté conservatrice de l'Être irrévélé prend une forme à son tour, et devient le dieu Vischnou, conservateur de tous les êtres.

Puis apparaît la faculté transformatrice qui est le dieu Siva. Tel est le sens de la triade védique.[1]

C'est par cette trinité, visible, agissante, sans cesse en communication avec les mortels, que l'Être suprême fait connaître sa puissance et exécuter ses desseins.

Une fois la création accomplie, Brahma retourne s'absorber dans la Grande Ame, et tant que dure l'univers émané de sa puissance, il ne paraît que très-rarement sur la terre et d'une manière très-fugitive, cédant aux prières des saints anachorètes. Vischnou et Siva, au contraire, sont constamment à transmigrer d'un corps dans un autre, à s'incarner, pour accomplir leur mission, qui est de conduire cet univers par des transformations successives, jusqu'à un nouveau pralaya, jusqu'à une nouvelle dissolution.

La dissolution est à son tour remplacée par une création nouvelle, et c'est ainsi que l'univers meurt et renaît alternativement. Ce retour et cette disparition se nomment le jour et la nuit de l'Être suprême.

« Après avoir ainsi produit, continue Manou, cet univers, celui dont le pouvoir est incompréhensible disparut de nouveau, absorbé dans l'Ame suprême, remplaçant le temps de la création par le temps de la dissolution.

« Lorsque ce dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout.

« Car pendant son paisible sommeil les êtres animés pourvus des principes de l'action quittent leurs fonctions, et le sentiment tombe dans l'inertie.

« Et lorsqu'ils sont dissous en même temps dans l'Ame suprême, alors cette âme de tous les êtres dort tranquillement dans la plus parfaite quiétude.

« Après s'être retirée dans l'obscurité primitive, elle y de-

meure longtemps avec les organes des sens, n'accomplit pas ses fonctions, et se dépouille de sa forme.

« Lorsque, réunissant de nouveau des principes élémentaires subtils, elle s'introduit dans une semence végétale ou animale, elle reprend une forme nouvelle.

« C'est ainsi que par un réveil et par un repos alternatifs, l'Être immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles. »

(Manou, livre Ier, *sloca* 51 et suivants.)

Donc, c'est en s'incarnant, c'est-à-dire en revêtant une forme sensible, composée d'éléments matériels et de principes intelligents (mahat), en devenant des personnalités, que les facultés de l'Être suprême créent cet univers, le conservent et le transforment progressivement.

C'est ce que les védas, nous l'avons déjà vu, expriment dans leur langage mystique par les trois expressions symboliques :

Aum! Tat! Sat!

Lorsque le monosyllabe Aum est seul employé dans le parler mystérieux des initiés des pagodes de l'Inde, à lui seul il représente la triade védique.

A	U	M
Brahma.	Vischnou.	Siva.

C'est dans ce sens que s'exprime le *sloca* suivant de Manou que nous avons déjà eu occasion de citer :

« La sainte syllabe primitive composée de trois lettres, dans laquelle la triade védique est comprise, doit être gardée

secrète comme un autre triple véda ; celui qui connaît la valeur mystique de cette syllabe connaît le véda. »

(Manou, livre XI, *sloca* 265.)

Connaît le véda ! c'est-à-dire possède la science de Dieu et de ses attributs.

Voici l'invocation que le prêtre brahme adresse chaque matin à la *divinité aux trois manifestations, à la trimourty,* avant de lire les versets du véda qui font partie de l'office du jour, conformément aux prescriptions suivantes de Manou :

« Que les brahmes instruits sachant cela, après avoir répété dans l'ordre à plusieurs reprises l'essence de la triade védique, savoir : le monosyllabe sacré, les trois paroles de la savitri, lisent ensuite le véda tous les jours. »

(Manou, livre IV, *sloca* 125.)

Adoration à Sarira !

(Celui qui revêt une forme visible.)

Aum !

« O toi qui dans la matrice d'or as reçu de l'Être irrévélé existant par lui-même (Swayambhouva) tous les principes de la matière et tous les principes de la vie et qui as revêtu une forme visible,

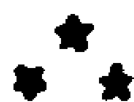
Aum !

« Toi qui as fait émaner de ta propre substance tout ce qui existe, illustre Pouroucha, dieu aux trois visages et aux trois pouvoirs, toi qui es contenu tout entier dans le mystérieux monosyllabe,

Aum !

« Veille à ce que ma bouche et mon esprit restent purs,

car je vais lire le véda qui est ta propre substance révélée aux hommes.»



La triade mystérieuse s'incarne et prend une forme visible, matérielle, pour créer l'univers et faire émaner tous les êtres de sa propre substance, et le véda est l'histoire de toutes les créations, émanations et manifestations célestes, *révélées* aux hommes par la divinité elle-même.

Les deux colonnes maîtresses qui soutiennent tout l'édifice des croyances brahmaniques sont donc l'incarnation pour la création et la révélation de cette création.

Vous aurez beau retourner le problème dans tous les sens, scruter tous les textes, interroger les monuments épigraphiques les plus anciens, étudier les commentaires des pundits et des sages, vous ne trouverez pas le moindre mésaccord entre les époques et les hommes sur cette doctrine.

Dieu s'incarne pour créer.

Le véda est la parole de Dieu révélée.

Ou, pour nous servir de la formule même des prêtres indous :

Cet univers a été créé par l'incarnation et il est dirigé par la révélation.

L'incarnation, c'est la triade ou trimourty.

La révélation, c'est le véda.

C'est là, nous le répétons, tout le brahmanisme.

On peut comprendre maintenant comment le culte mystérieux et grossier du linguam est sorti de ces croyances.

La triade ayant pris une forme visible, matérielle, s'étant incarnée pour créer et tirer de sa propre substance tous les êtres, le culte vulgaire en a tiré cette conséquence qu'elle n'avait pu le faire qu'en accomplissant l'acte ordinaire de la génération; de là l'adoration des attributs mâle et femelle de la

trimourty, et surtout de Siva, le lieu qui préside aux constantes transformations de tous les êtres.

Nous avons vu comment ce culte, qui faisait partie, dans l'Inde ancienne, des mystères grossiers réservés à la plèbe, passa depuis en Égypte, en Grèce et à Rome, et comment nous retrouvons encore ces dernières représentations symboliques dans les sculptures de nos monuments anciens, œuvres d'ouvriers insouciants, qui ciselaient dans la pierre, sans les comprendre, les souvenirs du passé.

CHAPITRE II.

DE L'ESPRIT DES INCARNATIONS BRAHMANIQUES.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Brahma, après la création, se retire au swarga, se réunit à Zyaus, et ne sort de son repos que pour faire de très-rares apparitions en ce monde; c'est à peine si, dans les innombrables livres religieux et poëmes de l'Inde, on cite quatre ou cinq pénitents célèbres qui, comme le mouni Peroumal, sont parvenus, à force de prières et d'austérités, à obtenir du Dieu qu'il se manifestât à eux.

Vischnou et Siva, seconde et troisième personne de la trinité, doivent leur appui constant à la création, c'est-à-dire à l'universalité des êtres, qui, sans eux, ne pourraient accomplir leurs destinées.

C'est par incarnations que Vischnou se mêle à l'existence des humains, tantôt sous les traits d'un anachorète, d'un guerrier, d'un brahme ou d'un roi, comme Vamana, Parassourama, ou Rama, tantôt sous les traits d'un prophète et d'un sage, comme Christna et Bouddha.

Quant à Siva, il ne vient jamais accomplir *une vie terrestre;* mais, dans toutes les circonstances où il juge sa présence utile, il apparaît dans sa forme incarnée première pour apaiser les éléments, faire pencher le sort des batailles du côté du plus digne, et châtier les méchants.

Nous avons dit, dans les *Fils de Dieu*, l'histoire des cinq grandes incarnations de Vischnou, Vamana, Parassourama, Rama, Christna et Bouddha. Nous n'y reviendrons pas. L'orientaliste et le penseur, au lieu de s'égarer dans le récit des innombrables aventures fabuleuses et héroïques prêtées par l'imagination des poëtes à ces personnages fictifs, doivent surtout s'attacher à rechercher quel fut l'esprit de toutes ces inventions brahmaniques.

Il est incontestable qu'à part les incarnations de Christna et de Bouddha, qui furent une protestation contre la puissance des prêtres et contre les abus des castes, toutes les autres ne furent créées par les brahmes que pour consolider leur domination et prouver, au point de vue religieux, la présence en tous lieux de l'Être suprême.

Voici la traduction d'un passage du *Bagavéda-Gita*, qui indique d'une manière formelle dans quel sens allégorique doivent être comprises toutes ces manifestations de la divinité :

« Le pénitent Ardjouna ayant invoqué Vischnou avec ferveur et dévotion, et l'ayant prié de se faire connaître à lui, ce dieu puissant, qui a daigné se manifester aux hommes sous toutes sortes de formes, lui répondit ainsi :

« Voici, Ardjouna, quels sont les êtres sous la forme desquels tu dois m'invoquer, et reconnaître une partie de mon essence divine :

« Dans la prière, je suis le gaiatry (invocation célèbre).

« Dans le véda, je suis le mot Aum (symbole de la trinité).

« Parmi les Esprits, je suis Indra.

« Parmi les astres, je suis le soleil.

« Parmi les montagnes, je suis le mont Mérou.

« Parmi les richesses, je suis couvera.

« Parmi les poudras (génies), je suis Hara.

« Parmi les éléments, je suis le feu.

« Parmi les pourohitos (pénitents), je suis Brouhospoti.

« Parmi les guerriers, je suis Cartica.

« Parmi les sages, je suis Brighau.

« Parmi les savants, je suis le mouni Kapila.

« Parmi les gandarbas (musiciens célestes), je suis Sitrarata.

« Parmi les éléments, je suis la foudre.

« Parmi les oiseaux, je suis garouda (sorte de milan au plumage blanc et brun).

« Parmi les éléphants, je suis dahirabata.

« Parmi les bœufs, je suis choarouby.

« Parmi les singes, je suis annouma.

« Parmi les serpents, je suis ananta.

« Parmi les eaux, je suis la mer.

« Parmi les fleuves, je suis le Gange.

« Parmi les arbres, je suis l'ossonata.

« Parmi les arbrisseaux, je suis le toulochy.

« Parmi les herbes, je suis le darba.

« Parmi les pierres, je suis le salagrama.

« Parmi les géants, je suis Pralada.

« Parmi les mois, je suis le morynachira.

« Parmi les védas, je suis le *Sama-Véda*.

« Enfin, je suis l'âme de tout ce qui existe, et je me trouve répandu partout. » (Extrait du *Bagavéda-Gita*.)

Cela ne rappelle-t-il pas le Vase d'élection, l'Étoile du matin, la Tour d'ivoire, la Tour de David, le Temple de sagesse, le Vaisseau spirituel, la Maison dorée et la Porte du ciel des litanies catholiques?

A toutes les époques de son histoire, l'Inde a été dans l'attente d'une incarnation nouvelle, Dieu devant, d'après les védas, constamment se manifester et révéler sa volonté.

La prochaine apparition de Vischnou-Christna sur la terre

aura pour but de délivrer le monde du cheval Kalki et de mettre fin au règne du mal. On voit que saint Paul, l'auteur probable de l'apocryphe évangile de Jean, n'a pas eu beaucoup de peine à inventer son cheval de l'Apocalypse.

Ainsi, suivant le rite brahmanique, l'incarnation qui a donné naissance à l'univers se renouvelle périodiquement pour conserver l'œuvre, la transformer, et rappeler les hommes à l'observation des vérités révélées.

C'est ce symbole que célèbre tous les matins le prêtre brahme dans le sacrifice du sarvaméda.

« Le sacrifice du sarvaméda, que chaque prêtre tonsuré, ordonné et sacré dwidja (régénéré), devait offrir et offre encore aujourd'hui dans l'Inde tous les matins à Dieu, est l'image de la création.

« Les védas considèrent Brahma comme se sacrifiant perpétuellement pour la création. Tout ce qui naît vient de lui, est une portion de son âme ; tout ce qui meurt retourne à lui et se régénère en lui ; c'est de cette croyance figurée, autant que du désir de frapper l'imagination des peuples pour la consolidation de l'autorité sacerdotale, que vont naître bientôt les différentes incarnations qui viendront à période fixe rajeunir le vieux système brahmanique chaque fois qu'il sera près de s'écrouler.

« L'office du sarvaméda représente donc le sacrifice de Dieu s'immolant pour ses créatures, et venant les rappeler à la foi primitive et les régénérer par des incarnations successives.

« J'ai trouvé cette sublime idée, dit M. de Humboldt, dans tous les livres sacrés de l'antiquité.

« Suivant les livres saints :

« Brahma, dans ce sacrifice, est tout à la fois sacrificateur et victime.

« N'est-ce pas là le symbole catholique de la messe ?

« Ajoutons, pour compléter la similitude et accuser mieux l'emprunt, que le prêtre brahme mange à l'autel le pain azyme et les offrandes sur lesquelles il a appelé la bénédiction de Dieu.

« Cette nourriture céleste, qu'il partage avec les assistants aux jours de grandes fêtes, maintient celui qui l'a reçue dans un état de pureté parfaite pendant un certain temps, car, ainsi que le dit le verset du véda que le prêtre prononce en donnant cette communion,

« Celui qui mange la nourriture de Dieu devient semblable à Dieu. ».

(*Les Fils de Dieu.*)

Ainsi la croyance fondamentale de la religion brahmanique repose tout entière sur ce fait de l'incarnation de la puissance divine créant l'univers, le conservant et le renouvelant sans cesse à l'aide de sa propre substance.

Faites disparaître de la théologie cosmogonique des Indous ce mythe originel, et les védas et Mânou n'ont plus de sens, et la religion brahmanique s'écroule ; bien plus, il faut soutenir que tout cela n'a jamais existé, car toutes les prières, toutes les invocations, tous les livres sacrés, toutes les cérémonies de ce culte n'ont qu'un but, chanter les mystères de l'incarnation divine et de la création.

C'est ce que nous paraissent ignorer ceux qui tentent de faire admettre la possibilité de l'influence du christianisme sur la vieille religion des Indous.

Non-seulement le culte de Brahma existait plusieurs milliers d'années avant Moïse et le Christ, mais encore il faut dire, pour être dans le vrai historique, qu'il subissait déjà les atteintes fatales d'une décadence dont il ne s'est plus relevé lorsque le judaïsme et le christianisme se sont parés de ses dépouilles.

On peut conclure une fois de plus du passage du *Bagavéda-Gita* que nous venons de citer, que le naturalisme de certains ouvrages sacrés des Indous, et notamment du *Rig-Véda*, n'est qu'une manifestation poétique d'un panthéisme qui fut en résumé le fond de toutes les croyances des brahmes.

CHAPITRE III.

DE LA RÉVÉLATION BRAHMANIQUE

LE VÉDA.

Afin que la critique catholique ne nous accuse pas de créer une révélation de fantaisie pour les besoins de notre thèse, ce qui est son argument ordinaire contre tout ce qui gêne son principe, nous allons de nouveau nous adresser à Manou, et lui laisser le soin de nous dire ce que le brahmanisme entend par révélation.

« Apprenez quels sont les devoirs observés par les hommes vertueux, savants dans le véda, et toujours inaccessibles à la haine, ainsi qu'à l'amour passionné, devoirs qui sont gravés dans les cœurs, comme moyen de parvenir à la béatitude.

« L'amour de soi-même n'est pas louable ; toutefois, dans ce monde rien n'en est exempt ; en effet, l'étude de la sainte Écriture a pour motif l'amour de soi-même, de même que la pratique des actes que prescrivent les livres saints.

« De l'espérance d'un avantage naît l'empressement; les sacrifices ont pour mobile l'espérance ; ces pratiques de dévotions austères et les observances pieuses sont reconnues provenir de l'espoir d'une récompense.

« On ne voit jamais ici-bas une action quelconque accom-

plie par un homme qui n'en a pas le désir; en effet, quelque chose qu'il fasse, c'est le désir qui en est le motif.

« En remplissant parfaitement les devoirs prescrits, l'homme parvient à l'immortalité, et, dans ce monde, il voit s'accomplir tous les désirs que son esprit a pu concevoir.

« La loi a pour base le véda tout entier, les ordonnances et les pratiques morales de ceux qui les possèdent, les coutumes immémoriales des gens de bien, et la conscience intérieure.

« Quel que soit le devoir enjoint par Manou à tel ou tel individu, ce devoir est complétement déclaré dans la sainte Écriture, car Manou possède toute la science divine.

« Le sage, après avoir entièrement examiné ce système complet de lois avec l'œil du savoir pieux, doit, reconnaissant l'autorité de la révélation, se renfermer dans son devoir.

« L'homme qui se conforme aux règles prescrites par la *révélation* (srouti) et par la *tradition* (smriti), acquiert de la gloire en ce monde, et obtient dans l'autre une félicité parfaite.

« Il faut savoir que la *révélation* est le livre saint (véda), et la *tradition* le code des lois (*Dharma-Sastra*); l'une et l'autre ne doivent être contestées sur aucun point, car le système des devoirs en procède tout entier.

« Tout homme des trois premières classes qui, embrassant les opinions des livres sceptiques, méprise ces deux bases fondamentales, doit être exclu de la compagnie des gens de bien comme un athée et un contempteur des livres sacrés.

« Le véda, la tradition, les bonnes coutumes et le respect de soi-même sont déclarés, par les sages, les quatre sources du système des devoirs. »

(MANOU, livre II, *sloca* I et suivants.)

Le même auteur dit encore, livre VI, *sloca* 84 :

« La sainte Écriture est un refuge assuré, *même pour ceux*

qui ne la comprennent pas, pour ceux qui la comprennent et qui la lisent, pour ceux qui désirent le ciel et aspirent à une éternité de bonheur. »

Rome n'aurait rien à changer à ce dernier sloca pour se l'approprier. Comme cette parole, *la sainte Écriture est un refuge assuré même pour ceux qui ne la comprennent pas*, est bien de cette secte religieuse qui proscrit le libre examen, la raison et la science !

La religion brahmanique repose donc sur deux autorités : la révélation divine, qui est contenue dans le véda[1] ou Écriture sainte, et la tradition qui a été recueillie dans le *Manava-Dharma-Sastra* ou code des lois de Manou, et nul ne peut, sans s'exposer à être excommunié (vràtyas), contester ces deux sources de toutes vérités sur la terre.

Seuls, les brahmes prêtres, gardiens de la révélation et de la tradition, ont le droit de les commenter et de fixer le sens des textes obscurs.

1. Par cette expression, le véda, il faut entendre non-seulement les quatre livres qui portent ce nom, mais encore l'ensemble de la doctrine religieuse de l'Inde.

CHAPITRE IV.

LES LÉGENDES DES INCARNATIONS ET DE LA RÉVÉLATION.

La plus célèbre de toutes les incarnations de Vischnou, seconde personne de la trinité indoue, est celle de Christna.

Nous n'avons pas l'intention de revenir sur les événements qui caractérisent la vie et la mission de ce grand novateur, dont les doctrines ont été suffisamment exposées dans nos précédentes études orientales. Nous nous bornerons, pour le moment, à donner quelques légendes empruntées aux plus vieilles traditions djeïnistes et brahmaniques, pour compléter l'esquisse de cette étonnante figure.

Dans la dernière partie de cet ouvrage, pour répondre au vœu qu'une foule de lecteurs des deux mondes ont bien voulu nous communiquer, nous discuterons les réalités historiques de cette incarnation, et signalerons, preuves en main, les nombreux emprunts faits par le christianisme au brahmanisme.

Remarquons cependant, dès maintenant, que pas un des mythes que nous venons d'étudier n'a pu se mouvoir en dehors de l'incarnation divine, et que la religion brahmanique n'a pas d'autre moyen d'expliquer la création universelle ainsi que la conservation et les transformations successives de cette création. L'Être suprême est sans cesse en communication avec l'homme.

C'est à cette idée mère, répandue dans le monde par les émigrations indoues, que sont dues toutes les traditions messianiques que l'on rencontre dans la plupart des théogonies des différents peuples.

Il n'est pas jusqu'au culte du linguam qui, en matérialisant l'action divine, ne se rattache également à cette croyance.

Quant à l'avatar particulier de Christna, on a vu que cette manifestation de Vischnou, venant commencer sa vie terrestre dans le sein d'une vierge, est revendiqué aussi bien par les brahmes djeïnas, représentants du culte unitaire ancien, que par les brahmes védiques, qui, tout en restant monothéistes, poussèrent la foule, dans un but de domination, à toutes les folles exagérations d'un panthéisme trop voisin du polythéisme pour n'être pas confondu avec lui.

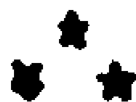
Voici trois légendes, extraites: la première du *Pratamany-yoga*, ouvrage djeïniste conservé dans la pagode de Sravana-Balagola dans le Maïssour; et les deux autres du *Prasada* de la pagode de Chelambrum dans le Carnatic, immense recueil de récits poétiques et religieux que l'on rencontre dans la plupart des temples célèbres de l'Inde, et dans lequel, à côté des légendes anciennes, chaque secte a écrit ses propres traditions.

Ces légendes vont nous démontrer à quel point l'œuvre de Christna fut spiritualiste, philosophique et élevée dans sa partie morale, tout en s'appuyant sur le merveilleux, le mystère et le miracle, trois moyens qu'aucun enseignement religieux n'a su répudier, car à côté de ces rêveurs illuminés qui apparaissent parfois dans l'humanité, pour prêcher le bien, la paix et l'amour, a toujours surgi cette race éternelle de charlatans, qui vit de la faiblesse humaine et de l'exploitation de Dieu.

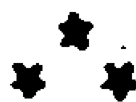
CHAPITRE V.

CANYA.

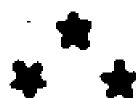
(La vierge.)



« Elle était de la race des rois : son père fut Rama-Tchandra, et sa mère Parvady ; son nom était doux et agréable à prononcer ; elle avait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, son corps était revêtu d'un léger duvet velouté comme la fleur du lotus ; sa taille était souple, sa peau délicate, ses cheveux fins et soyeux. Tous ses membres étaient d'une douceur charmante.

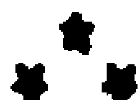


« Vischnou, qui savait que les temps étaient proches, où il devait s'incarner dans le sein d'une vierge, pour châtier le tyran Kansa, et ramener sur la terre le culte des vertus célestes que les hommes avaient chassé de leurs cœurs, la regardait grandir avec amour, car il l'avait choisie pour accomplir sa mystérieuse transmigration.

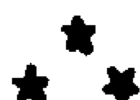


« Une nuit, que les roudras et les adytias avaient envoyé à

la jeune vierge un sommeil profond, à l'heure où les éléphants sacrés des pagodes frappent sur les gonds sonores le coup qui partage la nuit, la belle Devânaguy eut un songe merveilleux.



« Il lui sembla que, se levant de sa couche, elle allait sur les bords de l'étang consacré de Madoura pour y faire les ablutions prescrites.



« Or, après s'être plongée douze fois dans l'étang en prononçant les paroles de la purification : « Eau, vous êtes la vie « de tout ce qui a vie; vous créez et détruisez à votre gré ; « vous êtes le symbole de toute pureté et de toute vérité. »

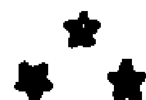
« Elle but un peu d'eau lustrale en prononçant par trois fois l'invocation suivante :

« Adoration à Vischnou !

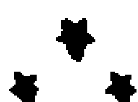
« Adoration à Vischnou !

« Adoration à Vischnou !

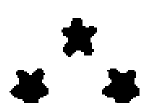
« Comme elle se relevait pour gagner sa demeure, elle sentit tressaillir ses entrailles et ses seins bondir, comme la jeune vierge qui reçoit le premier baiser de son époux, et elle fut entourée d'une nuée lumineuse.



« Et de son flanc virginal s'échappa une goutte de sang. De la terre où cette goutte était tombée, sortit une branche de vigne dont les puissants rameaux couvrirent en un instant le monde entier; tous les peuples émerveillés vinrent s'asseoir sous son ombrage, et le mal, la haine, la colère, le travail et la peine avaient disparu de la terre, et les hommes se nourrissaient des fruits délicieux de cet arbre gigantesque.



« Alors une voix se fit entendre dans l'espace au milieu d'un bruit surnaturel qui semblait venir de la mer, et cette voix criait aux quatre points de la sphère, de l'orient au couchant et du nord au sud : « Paix aux hommes qui ont goûté à « la nourriture céleste, toutes leurs fautes leur sont remises, « toutes leurs souillures sont purifiées, et ils goûteront la béa« titude dans l'immortalité (mokcha). »

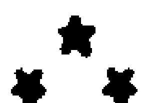


« Or, Devanaguy s'étant éveillée au matin, alors que sourya quittait le palais d'Indra pour venir éclairer les cieux inférieurs, elle adressa l'invocation du gaïatry à l'astre bienfaisant :

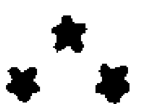
Tat savitourou varaniam bhargo devassiah.
Dimahy zyo yona pratcho dayat.

Adoration à la lumière du soleil, que l'Être suprême envoie diriger nos actions.

Ce signe est pour le sage l'image de la divinité.



« Et elle aperçut, sur le pagne blanc de sa natte, les premiers signes de la fécondité. Et elle fut troublée étrangement par ceci qui s'accordait avec son rêve de la nuit. Comme elle réfléchissait à une fenêtre du palais de son oncle Kansa, qui donnait sur la campagne, se demandant si elle ne devait pas se rendre à la pagode pour y accomplir les cérémonies de purification de la nubilité,



« Un sannyassi qui passait, inclina son bâton à sept nœuds,

et ayant répandu à terre l'eau de sa calebasse en signe d'oblation, il dit :

« Namaha Canya, salut, ô vierge, fille de Rama-Tchandra,
« cette nuit même tu as conçu de Vischnou, et c'est Vischnou
« que tu portes dans ton sein. Par toi, va s'accomplir cette
« parole du divin Manou : — C'est par la bouche d'un brahme
« né en Madoura que tous les hommes seront sauvés. »

*
* *

« En entendant ces mots, Devanaguy eut comme une révélation céleste, qui lui fit comprendre la vision qu'elle avait eue, et le secret de la transformation qui s'était accomplie en elle, et son cœur fut inondé de la joie la plus pure, en songeant que Vischnou l'avait choisie, entre toutes, pour l'exécution de ses desseins.

*
* *

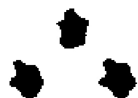
« La même nuit, Kansa, qui ne pouvait dormir, se promenait sur la terrasse de son palais, agité des pressentiments les plus étranges; tout à coup il aperçut une étoile filante qui rasait la terre, et il lui sembla qu'elle emportait le secret de sa destinée.

« Il fit appeler le brahme pourohita et lui ordonna d'observer les astres et de lui dire la vérité.

*
* *

« Et le brahme lui répondit : La terre s'est plainte à son père immortel, et sa prière est montée au swarga sous la forme d'un sacrifice. — O créateur de toutes choses, disait-elle, c'est à vous que je dois l'être, c'est à vous de me protéger; partout on ne voit plus que crimes, débauches contre nature, incrédulité, scepticisme, tous les peuples sont livrés au culte

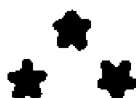
du mal; venez purifier le monde et châtier le tyran Kansa qui fait gémir ses peuples sous la plus cruelle oppression.



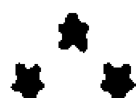
« La prière de la terre a été entendue, et cette étoile que tu as vue tomber du ciel d'Indra sur ce globe, c'est l'esprit de Vischnou qui est venu s'incarner dans le sein de Devanaguy, la fille de ta sœur Parvady, et d'elle naîtra celui qui doit te punir de tes crimes et régénérer l'humanité.



« Comme il achevait ces mots, le sombre oiseau dédié à Varouna fit entendre ses hululements plaintifs, au sommet d'un margousier qui se trouvait près du palais. A ce sinistre présage, Kansa tressaillit. — Eh bien, s'écria-t-il, en entrant en fureur, tu ne seras pas là pour vérifier ta prédiction, et toute la puissance des dieux ne saurait te soustraire à la mort.

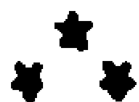


« Au moment où le tyran ordonnait à ses gardes de s'emparer du brahme pourohita, le vent Vahiavou, envoyé par Vischnou, enleva le saint mouni et le transporta sur les bords de la rivière de Saraswasti, en la contrée de Brahmâvarta, où la race des hommes s'était conservée juste, et vivait suivant les primitives traditions.

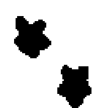


« A peine le brahme eut-il été déposé doucement à terre par Vahiavou qu'il fit le hary-smarana en l'honneur de Vischnou : — Salut à Govinda, salut à Kechva, salut à Hary, salut à Naragana !

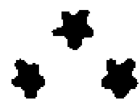
« Dieu, vous êtes un pur esprit, le principe de toutes choses et le maître du monde.



« Cette intervention céleste ne fit qu'accroître la rage de Kansa, et au lieu de déposer sa puissance et de se retirer dans le désert avec le bâton et le vêtement jaune du sannyassi pour expier ses crimes par la prière et la contemplation, il fit jeter dans une étroite prison sa nièce Devanaguy, afin que, n'ayant commerce avec aucun homme, elle ne pût concevoir; et ainsi il espérait empêcher la prédiction du pourohita de s'accomplir.



« Mais, Devanaguy avait conçu de Vischnou et c'est Vischnou lui-même qu'elle portait dans son sein; et ainsi que dieu l'avait résolu dans sa volonté, Christna naquit pour accomplir sa mission, ramener le culte de la vertu sur la terre et rappeler aux hommes leur origine oubliée. A peine Kansa en eut il la nouvelle qu'il envoya l'ordre de tuer le nouveau-né, mais le vent Vahiavou, qui avait déjà sauvé le pourohita, sur l'ordre de Vischnou, étourdit les gardes, renversa la porte de la prison et transporta Devanaguy et son fils sur une montagne du pays de Pantchala, qui reçut depuis le nom de Canya-Coubja (la montagne de la vierge).



« Aveuglé par la colère et la peur, Kansa fit massacrer par ses soldats tous les enfants nés pendant cette nuit, pensant que de cette façon il atteindrait sûrement celui qu'il voulait immoler. Mais Christna et sa mère étaient en sûreté dans la ville de Gokoulam, dans la maison du berger Nanda. . . .

. . . . »

Tel est le récit de la conception et de la naissance de Christna, d'après le *Pratamany-yoga ;* il diffère peu de celui que nous avons donné dans la *Bible dans l'Inde*, d'après le *Bagavéda-Gita.*

Nous ne pouvons, dans le cadre restreint de cet ouvrage, donner le poëme entier de Canya, qui forme un des plus longs épisodes du *Pratamany.*

Ces quelques strophes nous suffisent, du reste, pour démontrer la similitude des croyances des brahmes djeïnistes et des brahmes orthodoxes sur la vierge, la conception et la naissance de Christna, le tyran Kansa et le massacre des innocents. En étudiant le système des djeïnas, qui se prétendent les représentants les plus anciens du monothéisme indou, nous avons vu que ces derniers accusaient les brahmes, non-seulement d'avoir falsifié les védas, le Manou, mais encore de leur avoir ravi cette incarnation de Christna.

Toutes les sectes de l'Inde admettent ce rédempteur et le regardent comme le dernier avatar de Vischnou qui se soit produit. Et son culte spiritualiste était celui de tous les sages, de tous les philosophes, de tous les vanaprasthas, sannyassis, anachorètes et ermites de l'Orient, lorsque les apôtres et surtout saint Paul l'ont apporté en Judée.

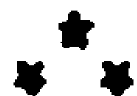
CHAPITRE VI.

UN TEXTE DE MANOU.

Voici le texte exact de Manou auquel il est fait allusion dans le poëme de Canya dont nous venons de donner des extraits, et qui est regardé par toutes les sectes du djeïnisme et du brahmanisme comme une des plus vieilles prophéties se rapportant à Christna.

« Couroukchetra, Matsya et le pays de Pantchala, qui recevra aussi le nom de Canya-Coubja (montagne de la vierge), Soûrasénaca, aussi appelé Madoura, forment la contrée de Brahmarchi, située près de celle de Brahmavarta.

« C'est de la bouche d'un envoyé de Brahma qui naîtra dans ce pays que tous les hommes sur la terre apprendront leurs devoirs. » (Manou, livre II, *slolcas* 19 et 20.)



Ceci est net, précis, et le sens de ces strophes n'a pas besoin d'être dégagé par un commentaire complaisant.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce texte celui de la Bible qui, d'après la secte chrétienne, contiendrait la promesse d'un rédempteur faite par Dieu à Ève après le péché.

« Et le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait

cela? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit.

« Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre, tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie.

« Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, elle te brisera la tête, et tu la blesseras au talon. » (*Genèse*, chap. III, verset 13 et suivants.)

Voilà tout ce que possède le christianisme pour rattacher Jésus à Dieu par une promesse faite au premier homme.

« La femme te brisera la tête et tu la blesseras au talon. »

Et Rome traduit :

« Pour que la femme brise la tête au serpent, c'est-à-dire au mal, le Fils de Dieu s'incarnera dans le sein d'une vierge pour venir sauver l'humanité. »

Nous ne connaissons pas de plaisanterie sacerdotale plus audacieuse dans l'histoire de l'humanité. N'est-il pas étonnant, en effet, de voir toute une religion s'appuyer sur une promesse d'un rédempteur faite par Jéovah à Adam et Ève, *promesse basée sur la Bible, qui n'existe nulle part dans la Bible*, et que les Juifs n'ont jamais connue, car toutes leurs traditions messianiques datent de leur captivité en Asie?

N'est-ce pas le cas de répéter avec l'illustre Volney :

« On nous fait lire dès l'enfance des récits grossiers, absurdes, scandaleux, et moyennant les interprétations mystiques qu'on leur donne, les pieuses allégories qu'on y trouve, on les retourne si bien que nous finissons par être édifiés de leur sagesse cachée et profonde. »

CHAPITRE VII.

KHRISTNASYA UKTI VIDSANÊ VANÊ.

Parole de Christna dans la forêt déserte, tel est le titre au *Hari-Pourana*, ou histoire des incarnations de Vischnou, de la plus belle peut-être de toutes les paraboles de Christna.

« Christna étant revenu en Madoura, lieu de sa naissance, avec ceux qui suivaient sa loi, et Ardjouna, le plus fidèle entre les plus aimés, il se retira dans la forêt appelée Urvana pour y jeûner et se purifier pendant neuf jours, ainsi qu'il en avait coutume chaque année, par les ablutions, la prière et la contemplation.

« Or une grande foule de peuple s'était portée sur son passage, et Ardjouna lui dit : Maître, ne ferez-vous rien pour ces gens qui sont venus d'aussi loin pour entendre la parole sacrée ?

« Et Christna répondit : Qu'il soit fait ainsi qu'ils le désirent ; car le véda a dit : Celui qui connaît la loi ne doit pas la cacher aux autres.

« Et s'étant approché du chemin il commença à parler.

« Semblable au feu dans lequel on répand le beurre clarifié, et qui ne fait que s'enflammer davantage, les désirs de l'homme ne sont jamais satisfaits. Que voulez-vous de moi ?

« Et de tous côtés s'élevèrent mille cris. Enseignez-nous,

disait la foule, un mentram (prière) qui nous fasse gagner le mokcha (l'immortalité). Christna leur dit alors :

« En ce pays, non loin de la ville de Gokoulam, vivait autrefois un saint ermite du nom de Vaidéha. Après avoir passé, selon les préceptes de l'Écriture, les deux premières périodes de sa vie à accomplir ses devoirs de père de famille, il s'était retiré dans le désert pour y finir ses jours dans la contemplation de Swayambhouva (l'être existant par lui-même), et il se livrait aux austérités les plus méritoires pour faire que son âme fût purifiée de toute souillure, au jour où elle dépouillerait son enveloppe mortelle.

« Souverain maître des cieux et des mondes, disait il souvent, qui peut me répondre qu'à la dernière heure une faute involontaire, ou dont je n'aurai par le souvenir, ne m'obligera pas à recommencer la série des transmigrations prescrites par le véda!

« Daignez créer pour votre serviteur une invocation qui ait le pouvoir d'effacer toutes mes fautes et de transformer mon âme au swarga.

« Or un jour, comme il faisait le sandia du matin en répétant les paroles suivantes :

« Éternel Brahma, vous êtes la vérité, vous êtes la justice, vous êtes le véda, vous êtes le maître du monde, par vous tous nos péchés nous sont remis. Je vous offre mes adorations;

***

« Dieu de la lumière, dieu du jour, vous êtes le dieu des planètes et de tout ce qui a vie, vous êtes le Dieu qui purifie les hommes et qui efface leurs péchés, je vous offre mes adorations,

***

« Brahma lui apparut dans le feu du sacrifice, et lui dit :

« Écoute, ô Vaidéha, les prières, tes offrandes pieuses et tes mortifications m'ont touché, et je vais te faire connaître la substance même du véda qui a été exprimé de l'Ame suprême.

« Rien de tout ce qui Est ne peut périr, car tout ce qui Est a toujours été et sera toujours; et tout ce qui Est est contenu dans le mystérieux monosyllabe Aum!

« Sache, quand tu prononceras ce mot avec ferveur, que tu feras la plus sublime de toutes les invocations à Dieu, à la création, à toutes les merveilles de la nature et à l'immortalité de l'œuvre divine.

« Sache, quand tu prononceras ce mot avec ferveur, que ton âme étant une parcelle du Grand Tout, sera immédiatement en communication avec la Grande Ame dont elle est descendue, et que toutes ses souillures seront à l'instant purifiées. »

Vaidéha, consolé par ces paroles, attendit la mort sans terreur.

« Aum! représente toute la félicité des cieux et toute l'espérance de la terre.

« Or, sachez-le bien, je ne suis pas venu pour changer la céleste parole, il n'y a rien de nouveau en moi. Suivez les préceptes du véda, récitez le monosyllabe sacré, et vous êtes assuré de l'immortalité.

« Mais sachez-le aussi, cette parole ne sera rien sans les œuvres, et seule elle ne vous sauvera pas du naraca (enfer), car c'est par les œuvres que vous serez jugés.

« Un homme riche, du pays de Mithila, avait engagé de nombreux corvas (travailleurs) pour faire sur ses terres la récolte du nelly et du menu grain.

« Au chant du tchocravaca (oiseau rouge des marais qui passe pour saluer le jour de ses cris), à l'heure où le padial fait

sortir les troupeaux des étables, tous les corvas reçurent du gomasta (intendant) une portion égale de champ à moissonner.

« Après avoir travaillé de leur mieux pendant la journée, chacun dans l'endroit qui leur avait été assigné, ils se réunirent de nouveau pour venir le soir toucher leur salaire.

« Le gomasta avait fait les parts de chacun en proportion de leur travail, et tous, trouvant cela juste, avaient reçu sans se plaindre ce qui leur revenait.

« Or le maître voyant ceci dit à son serviteur : Pourquoi y a-t-il des corvas qui touchent un salaire moins élevé que les autres? Sont-ils venus plus tard aux champs, ou bien se sont-ils reposés plus longtemps pendant la journée?

« Et celui-ci ayant répondu : Tous les corvas sont venus ensemble aux champs, et ils ont travaillé pendant le même temps avec la même ardeur, seulement les faibles n'ont pu moissonner autant de nelly que les forts,

« Le maître lui dit : Vous allez donner à tous ces gens le même salaire, il ne serait pas juste de faire une différence entre eux, puisqu'ils ont mis à travailler aux champs le même temps et la même ardeur.

« En voyant comme cet homme était juste et bon, quelques rhodias (vagabonds) s'approchèrent et réclamèrent aussi une part.

« Avez-vous donc aussi travaillé à la moisson? leur demanda-t-il.

« Et ils répondirent : Maître, nous ne savons point manier la faucille, mais nous avons encouragé les corvas au travail en chantant tes louanges et celles des dieux.

« Et le maître dit au gomasta : Donnez à ces gens cinquante manganis de riz pour leur repas du soir ; celui qui, comme l'oiseau, ne fait que chanter quand les moissons jaunissent dans les plaines, comme lui reçoit sa nourriture, mais il n'a

droit à aucun salaire; ce ne sont pas les chants qui rentrent les grains dans les dwastras (réserves).

« Je vous le dis, habitants de Madoura, Gokoulam, Brahmawarta et autres lieux, et répétez cela à vos proches, à vos amis, aux voyageurs que vous rencontrerez sur votre route, afin que la parole de celui qui m'a envoyé soit connue sur la terre entière,

« Vous recevrez votre salaire comme les corvas ont reçu le leur.

« C'est par les bonnes actions en elles-mêmes, et non par la quantité, que vous serez jugés.

« A chacun selon ses forces et ses œuvres.

« On ne peut pas demander à la bufflonne le même travail qu'à l'éléphant;

« A la tortue la même agilité qu'à la biche;

« A l'oiseau de nager, au poisson de s'élever dans les airs.

« On ne peut pas exiger de l'enfant la sagesse du père.

« Mais toutes ces créatures vivent pour un but, et celles qui accomplissent dans leur sphère ce qui a été prescrit, se transforment et s'élèvent suivant toutes les séries de migration des êtres. La goutte d'eau, qui renferme un principe de vie que la chaleur féconde, peut devenir un dieu [1].

« Mais, sachez-le tous, nul d'entre vous n'arrivera à s'absorber dans le sein de Brahma par la prière seulement, et le mystérieux monosyllabe n'effacera vos dernières souillures que quand vous arriverez sur le seuil de la vie future chargés de bonnes œuvres, et les plus méritoires parmi ces œuvres seront celles qui auront eu pour mobile l'amour du prochain et la charité.

« Sanctifiez votre vie par le travail, aimez et secourez vos

1. C'est-à-dire s'absorber dans le sein du Grand Tout (commentaire de Gôtama).

frères, purifiez votre corps par les ablutions, et votre âme par l'aveu de vos fautes, et attendez sans crainte l'heure de la transformation suprême.

« Il avait dit.

« Un long murmure parcourut la foule, et chacun, en se retirant, désirait encore l'entendre parler. »

Nous n'affaiblirons d'aucun commentaire ces pages d'une morale si pure, d'une philosophie si élevée, que rehausse encore une forme d'une rare poésie, dont la traduction ne rend qu'imparfaitement le charme.

CHAPITRE VIII.

MANOU SUR LA CONFESSION.

A la fin de la parabole que nous venons de donner, Christna dit au peuple de Madoura :

« Sanctifiez votre vie par le travail, aimez et secourez vos frères, purifiez votre corps par les ablutions, et votre âme par l'aveu de vos fautes, et attendez sans crainte l'heure de la transformation suprême. »

Le rédempteur indou fait ici allusion à la confession qui a existé dès la plus haute antiquité dans la religion brahmanique.

Nous avons déjà parlé, dans la *Bible dans l'Inde*, de cette singulière coutume, que le christianisme s'est appropriée en attribuant ces paroles à Jésus :

« Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Il n'est pas sans intérêt de prouver, jusqu'à l'évidence, que les apôtres ont une fois de plus copié servilement les coutumes religieuses de l'Inde, et que la confession ne leur appartient pas plus que les autres dogmes et croyances à l'aide desquels ils ont édifié leur Église.

Voici le texte de Manou établissant d'une manière formelle ce mode d'expiation.

Après avoir énuméré les différentes sortes de jeûnes et de privations qui effacent le mieux les péchés, tels que le pradjapatya ou jeûne des trois jours, le santapana ou jeûne d'un jour et d'une nuit, l'aticritchra ou jeûne des trois fois trois jours en l'honneur de la trinité, le taptacritchra ou pénitence ardente, le paraca ou jeûne de douze jours, et enfin le tchandrayana ou jeûne lunaire, le législateur religieux poursuit :

« Ces pénitences doivent être imposées aux dwidjas (deux fois régénérés, fidèles) dont les fautes sont connues du public pour leur expiation. Mais que l'assemblée enjoigne à ceux dont les fautes ne sont pas publiques de se purifier par des prières et des oblations au feu.

« Par un aveu fait devant tout le monde, par le repentir, par la dévotion, par la récitation des prières sacrées, un pécheur peut être déchargé de sa faute, ainsi qu'en donnant des aumônes lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de faire d'autres pénitences.

« Suivant la franchise et la sincérité de l'aveu fait par un homme qui a commis une iniquité, il est débarrassé de cette iniquité ainsi qu'un serpent de sa peau.

« Autant son aveu éprouve de regrets pour une mauvaise action, autant son corps est déchargé du poids de cette action perverse.

« Après avoir commis une faute, s'il s'en repent profondément il en est purifié. L'intention de s'abstenir à l'avenir est nécessaire pour être purifié.

« Ayant bien médité dans son esprit sur la certitude d'un prix réservé aux actes après la mort, qu'il fasse en sorte que ses pensées, ses paroles et ses actions soient toujours vertueuses.

« Lorsqu'il a commis un acte répréhensible, soit par mégarde, soit volontairement, s'il désire en obtenir la rémission, qu'il se garde de recommencer.

« Si après avoir fait une expiation il se sent encore un poids sur la conscience, qu'il continue ses dévotions jusqu'à ce qu'elles lui aient procuré une satisfaction parfaite.

« Tout le bonheur des dieux et des hommes est déclaré, par les sages qui connaissent le sens des védas, avoir la dévotion pour origine, pour point d'appui et pour limite. »

(MANOU, livre XI, *sloca* 226 et suivants.)

Ainsi, sous l'empire de la loi de Manou qui était la règle religieuse de l'Inde, plusieurs milliers d'années avant Moïse et Jésus, la confession était soit privée, devant un tribunal religieux : « *que l'assemblée enjoigne à ceux dont les fautes ne sont pas publiques de se purifier*, etc... » soit publique : « *par un aveu fait devant tout le monde*, etc... » et cet aveu n'était pas satisfaisant pour effacer les péchés, il fallait y joindre *le repentir*, *l'intention de ne plus commettre les fautes dont on voulait être purifié*, *et la pénitence !*

La pénitence consistait dans le jeûne, la dévotion, la récitation des prières sacrées, *et l'aumône,* ajoute Manou, *quand on se trouve dans l'impossibilité de faire d'autres pénitences.*

Comme on le voit, rien n'y manque... pas même le tempérament à l'usage des classes élevées, que le jeûne ou de trop longues prières ennuient, et qui sont autorisées à remplacer ces pénitences par un peu d'or donné au brahme prêtre, que le benoît personnage est censé employer en aumônes et en œuvres pies...

On sait que dans les premiers temps de l'Église chrétienne, la confession était publique également. Sous Théodose, une femme étant venue, devant l'assemblée des fidèles, s'accuser d'avoir eu commerce avec un prêtre, le scandale fut si grand

que les évêques Nectaire et Chrysostome supprimèrent la confession dans leurs diocèses. Plus tard les évêques de Rome la rétablirent dans la forme actuelle, c'est-à-dire secrète ; mais ce n'est guère qu'au VII^e siècle qu'elle se généralisa dans l'Église.

Cette coutume religieuse n'a pas existé seulement dans les pagodes de l'Inde ancienne, elle fut aussi pratiquée dans les mystères égyptiens, persans, phéniciens et grecs.

On connaît la réponse curieuse d'un Spartiate à un prêtre qui voulait le confesser, que Plutarque nous a conservée dans ses *Dits remarquables des Lacédémoniens*.

LE SPARTIATE.

Est-ce à toi ou à Dieu que je me confesserai ?

LE PRÊTRE.

A Dieu !

LE SPARTIATE.

En ce cas, homme, retire-toi !

CHAPITRE IX.

LE TRIBUNAL RELIGIEUX.

L'assemblée chargée d'imposer les pénitences aux fidèles après l'aveu secret ou public de leurs fautes était composée de trois brahmes prêtres, appartenant *aux initiations supérieures.* Chaque jour, après avoir pris connaissance des fautes religieuses, elle accomplissait les cérémonies solennelles de l'expiation pour tous les hommes qu'une mort violente ou subite avait empêchés de se purifier de leurs souillures dernières. Debout sous le portique du temple, les trois brahmes adressaient une absolution générale à la terre, puis, après avoir invoqué Dieu dans sa justice éternelle, ils prenaient connaissance alors des contestations civiles.

L'étude du fonctionnement de ce tribunal religieux et civil nous entraînerait trop loin de notre sujet. Nous ne pouvons cependant résister au désir de donner le texte même de l'allocution que le brahme, chef de cette assemblée, adressait au témoin appelé à comparaître devant lui :

« Déclare la vérité !

« Les séjours de tourments réservés au meurtrier d'un brahme, à l'homme qui tue une femme ou un enfant, à celui qui fait tort à son ami, à celui qui rend le mal pour le bien,

sont également destinés au témoin qui fait une déposition fausse.

« Depuis ta naissance tout le bien que tu as pu faire, ô homme, sera perdu pour toi et passera à des chiens, si tu dis autre chose que la vérité.

« O homme! tandis que tu dis : Je suis seul avec moi-même, dans ton cœur réside sans cesse cet Esprit suprême, observateur attentif et silencieux de tout le bien et tout le mal.

« Cet Esprit qui siége dans ton cœur, c'est un juge sévère, un punisseur inflexible, c'est un dieu; si tu n'es jamais en discorde avec lui, tu n'as pas besoin d'aller te purifier dans les eaux du Gange, ni dans les plaines de Couran.

« Nu et chauve, souffrant de la faim et de la soif, privé de la vue, celui qui aura porté un faux témoignage sera réduit à mendier sa nourriture avec une tasse brisée devant la maison de son ennemi.

« La tête la première, il sera précipité dans les gouffres les plus ténébreux de l'enfer, le scélérat qui, interrogé par les juges, fait une fausse déposition.

« Les dévas pensent qu'il n'y a pas dans ce monde d'homme meilleur que celui dont l'âme, qui sait tout, n'éprouve aucune inquiétude pendant qu'il fait sa déclaration.

« Déclare la vérité !

(MANOU, livre VIII, *sloca* 89 et suivants.)

Que dire des hommes qui s'exprimaient ainsi sur les lumières de la conscience, le culte de la vérité et la dignité du serment, il y a quelque dix à douze mille ans, en présence surtout de ce code honteux de la force brutale, de dégradantes folies et de tristes obscénités qu'on appelle la loi mosaïque, qu'à notre époque de libre examen et d'indépendance religieuse certaines gens osent encore mettre sous la protection de la révélation divine?

CHAPITRE X.

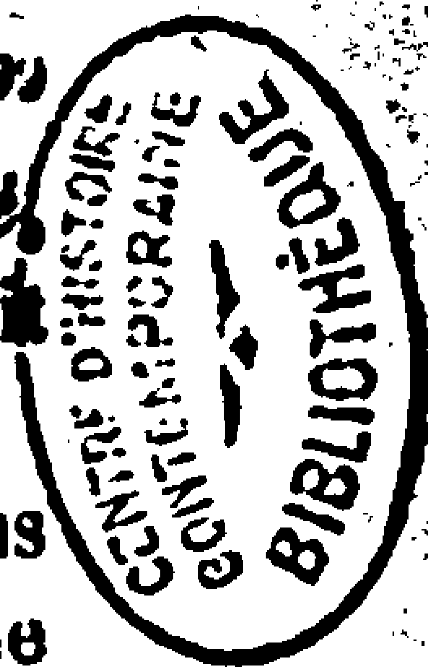
KALAVATTY RESSUSSITÉE PAR CHRISTNA.

Nous n'avons jamais eu la pensée d'étudier Christna thaumaturge, parce qu'il est de ces impossibilités rationnelles qui ne se discutent point quand on a quelque souci de la logique et du bon sens. Aussi tenons-nous tous les miracles quels qu'ils soient pour des impostures sacerdotales.

Depuis le commencement de ce siècle, la science allemande a entassé volumes sur volumes pour admettre ou repousser la possibilité des miracles attribués à Jésus; la majeure partie de l'œuvre de Strauss se meut sur ce terrain, et c'est presque avec un respectueux regret que le philosophe démolit pièce à pièce l'œuvre devant laquelle il ne peut s'incliner sans sacrifier sa raison.

Ces travaux ont sans doute leur utilité auprès de certains esprits, mais ils sont généralement peu goûtés, croyons-nous, dans la patrie de Voltaire où nul ne se sent le courage de lire d'indigestes *in-folios* qui se donnent la peine de prouver gravement, sérieusement, en lui appliquant les règles de critique ordinaire, que le miracle est impossible *comme contraire aux lois de la nature.*

Il importe peu de délayer cela en deux volumes; dès que vous passez le miracle au creuset de la raison, il en sort une négation tellement rigoureuse et évidente qu'il n'est pas besoin



d'autre preuve. Discuter le *miracle*, c'est-à-dire une *absurdité*, c'est habituer sa raison à une fausse gymnastique qui conduit facilement aux pétitions de principe et à l'erreur.

Credo quia absurdum, disent les docteurs de Rome. Nous allons vous prouver par la logique, la dialectique et la critique rationnelle que l'absurde ne peut pas exister, répondent les savants de l'Allemagne. Est-ce que l'absurde se discute? réplique le bon sens de la France.

Et voilà pourquoi on ne fait pas chez nous de gros livres pour prouver que la lumière éclaire parce qu'elle n'est pas les ténèbres, que ce qui est *contre nature* ne peut exister par des causes naturelles, que ce qui est contraire aux lois de la raison n'existe pas pour la raison.

On se contente de dire *je vois!* ou *je nie!* et cent volumes d'exégèse et de syllogismes germaniques n'ajouteront rien à notre affirmation ou à notre négation quand nous sommes en présence d'un fait qui prétend exister ou ne pas exister en dehors des lois de la nature et du sens commun.

L'époque n'est pas éloignée où l'on considérera tous ces prétendus savants allemands qui, avec leur grosse érudition, partent en guerre sur cette proposition : « Faut-il admettre ou repousser les miracles? » du même œil curieux que nous regardons certains scolastiques du moyen âge qui disputaient pour savoir si la sainte Vierge avait ou n'avait pas ressenti les effets d'une conjonction charnelle ordinaire lorsque le Saint-Esprit s'était uni à elle pour la féconder.

Comme tous les pasteurs d'hommes, Christna a tenu à prouver son origine céleste par de nombreux miracles; on emplirait des volumes avec la simple nomenclature des hauts faits que la tradition et les poëmes indous lui prêtent. Il en est de tellement extraordinaires que nous comprenons que les apôtres n'aient pas osé les prêter à leur Christ.

Ainsi le roi Angachouna, partisan du Christna, ayant déclaré

la guerre au tyran Kansa et l'ayant tué de sa propre main à la tête de ses troupes dans une grande bataille qu'il lui livra, Christna ressuscita d'un geste tous les soldats, au nombre de trente mille, qui avaient succombé dans le combat. Seul, le corps de Kansa resta sur le terrain où il fut dévoré par les animaux immondes.

La célèbre multiplication des cinq pains à l'aide de laquelle Jésus nourrit cinq mille personnes n'est rien à côté de la multiplication des trois manganis de riz (trois poignées) dont Christna nourrit l'Inde entière pendant une famine ; et Lazare sortant du tombeau est un bien maigre tour de force de Jésus, en face des quarante mille bergers tués d'un coup de foudre dans les plaines de Somapoor, et que Christna rappela à la vie d'une parole.

Les apôtres furent obligés de soumettre la légende aux nécessités de leur temps et, à part cet absurde massacre des innocents, impossible à l'époque où on le place et qui, à lui seul, suffirait à déceler l'imposture, ils n'en prirent que les côtés les plus accessibles et les moins merveilleux. Il en reste encore assez cependant pour qu'on puisse signer un certificat d'origine.

Voici, d'après le *Hari-Pourana*, le miracle de la résurrection de Kalavatty, fille du roi Angachouna, miracle que les quatre évangélistes ont rajeuni à leur manière dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïre, chef de la synagogue.

« Le roi Angachouna faisait célébrer avec grande pompe à sa cour les fiançailles de sa fille, la belle Kalavatty, avec le jeune fils de Vamadéva, le puissant roi de l'Antarvédi, nommé Govinda.

« Or, comme Kalavatty se réjouissait dans les bosquets avec ses compagnes, elle fut piquée par un serpent et mourut. Tous les assistants furent plongés dans la désolation, Anga-

chouna déchira ses vêtements, se couvrit de cendres et maudit le jour où il était né.

« Tout à coup une grande rumeur éclate dans le palais, et on entend les cris suivants mille fois répétés : Pacya pitaram! pacya gourum! Voici le père! voici le maître!

« Et Christna s'approche en souriant, appuyé au bras d'Ardjouna : J'ai appris, dit-il, que vous vous réjouissiez ici, et je suis venu, car la joie des cœurs purs fait le bonheur des cieux.

« Mais pourquoi les cris de douleur ont-ils succédé aux chants des plaisirs?... Maître! s'écrie Angachouna en se jetant à ses pieds et les inondant de ses larmes, voilà ma fille, et il lui montre le corps de Kalavatty étendu sur une natte, couvert encore de ses joyaux de fête.

« Pourquoi pleurez-vous? répondit Christna d'une voix douce, ne voyez-vous pas qu'elle dort? écoutez le bruit de sa respiration semblable au souffle de la nuit qui agite les feuilles du margousier.

« Voyez ses joues qui se colorent, ses yeux dont les cils tremblent comme s'ils allaient s'ouvrir, ses lèvres s'agitent comme pour parler; elle dort, vous dis-je, et tenez, la voilà qui s'agite... Kalavatty, lève-toi et marche!

« A mesure que Christna parlait, le souffle, la chaleur, le mouvement, la vie, revenaient peu à peu dans le cadavre, et la jeune fille, obéissant à l'injonction de l'homme-dieu, se leva de dessus sa couche et rejoignit ses compagnes.

« Et la foule émerveillée s'écriait : Celui-ci est un dieu, puisque la mort n'est pas plus pour lui que le sommeil! »

(Extrait du *Hari-Pourana.*)

Ceci nous suffit pour arriver à notre conclusion, et nous renvoyons les lecteurs, curieux de ces légendes sur les vierges et les incarnations de l'Inde, au prochain ouvrage que nous

allons bientôt publier sous ce titre : *Histoire des vierges.* Ce livre contiendra tous les récits poétiques, toutes les traditions, toutes les légendes que nous n'aurions pu donner dans nos précédentes études orientales, sans accorder trop de place au merveilleux et affaiblir notre discussion.

Pour résumer d'un mot tout ce que nous venons d'exposer et toutes les croyances religieuses des Indous, on peut dire :

— Que cet univers, né d'une incarnation de la puissance créatrice de Swayambhouva, l'Être existant par lui-même, se maintient, se conserve, se transforme, se perfectionne par les perpétuelles incarnations de la puissance divine, qui n'abandonne jamais son œuvre. —

C'est cette foi aux constantes incarnations de la pensée éternelle, qui a fait que les peuples anciens, avides de rencontrer ces manifestations célestes, voyaient des dieux dans tous leurs grands hommes, et les faisaient remonter aux cieux, dont ils les croyaient descendus; et c'est, n'en doutons point, la pensée d'utiliser cette croyance générale, base de toutes les théologies égyptiennes, phéniciennes, grecques, judaïques depuis les captivités, magiques et druidiques, qui a poussé quelques philosophes de l'école d'Alexandrie à rajeunir la vieille incarnation indoue de Christna, pour mettre sous sa protection leur enseignement moral.

CHAPITRE XI.

L'INCARNATION, TRANSMIGRATION DES DIEUX.

(Un texte du *Vriddha-Manava.*)

Parmi les trop rares textes du *Vriddha-Manava*, il en est un bien curieux qui démontre combien étaient étroits les rapports de l'incarnation et de la métempsycose ou transmigration dans le système religieux des Indous, rapports que nous avons déjà signalés.

« Les dieux (dévas) des cieux inférieurs peuvent être appelés sur la terre, sous mille transformations différentes, par les besoins de la création, mais les migrations de l'immortelle tridandi (qui a trois pouvoirs, la trinité) ne peuvent descendre au-dessous de l'homme. » (*Vriddha-Manava.*)

En d'autres termes, les anges, séraphins et esprits inférieurs peuvent revêtir n'importe quelle forme, mais les dieux de la trimourty ne s'incarnent que dans la forme humaine; c'est le degré où s'arrêtent leurs migrations passagères.

L'incarnation est donc regardée comme une espèce de métempsycose à laquelle, à des degrés différents, sont soumis les dieux.

CHAPITRE XII.

LA TRANSMIGRATION DES AMES ET LE SPIRITISME DANS L'INDE.

Un texte du *Bagavatta*, que nous avons cité dans la première partie de cet ouvrage, se termine par les paroles suivantes :

« Longtemps avant qu'elles se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien comme celles des sannyassis et des vanaprasthas, acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées au swarga, c'est le signe pour elles que la série de leurs transmigrations sur la terre est terminée. »

Ce passage d'un des ouvrages théologiques les plus estimés des Indous, contient en principe toute la doctrine des pitris ou âmes purifiées, qui n'était entièrement dévoilée, dans l'Inde ancienne, qu'aux initiés des classes supérieures. Un volume suffirait à peine à exposer cette doctrine et à narrer les faits réellement curieux qui s'y rattachent et dont nous avons été témoin pendant les longues années que nous avons passées dans l'Inde. Aussi devons-nous nous borner à indiquer l'esprit de ces croyances qui se rattachent également aux mythes de l'incarnation et de la transmigration.

Nous retrouverons plus tard ce jalon que nous plaçons ici,

et nous pourrons, dans un ouvrage spécial, satisfaire les lecteurs que les études sur le magnétisme et le spiritisme dans l'Inde pourront intéresser.

Dans le cadre qui circonscrit actuellement notre pensée, nous ne pouvons que constater et caractériser la croyance.

Les brahmes croient et enseignent que l'âme de l'homme, partie de la goutte d'eau fécondée par la chaleur, et dans laquelle Dieu envoie un principe de vie, après avoir traversé toutes les séries des migrations qui lui sont imposées sur la terre, arrive, dans son dernier état de transformation, à entrevoir la solution de quelques-uns des grands problèmes de la vie et de l'avenir de l'humanité, non directement et par elle-même, mais en acquérant la faculté de communiquer avec les esprits (pitris) dégagés de leur forme terrestre, qui, tout en étant eux-mêmes en train de se transformer dans des sphères supérieures pour monter jusqu'à Paramatma, la Grande Ame, n'ont perdu ni le souvenir ni l'affection de notre pauvre humanité et s'emploient à l'éclairer et à la guider.

Seules, les âmes qui ont longtemps pratiqué le bien, et pour ainsi dire à la dernière étape de la vie, atteignent à cette faculté de communication qui possède trois degrés différents.

Les âmes sont d'abord *conscientes*, c'est-à-dire sentant l'influence des esprits, et agissant sans direction occulte.

Puis elles deviennent *auditives*, c'est-à-dire entendant la voix des esprits.

Et enfin le troisième état auquel elles parviennent est celui de *voyantes*, c'est-à-dire pouvant apercevoir dans leur extase soit les esprits amis qui les dirigent, soit les sphères et cieux inférieurs qu'elles vont habiter bientôt, car l'âme voyante est avertie, par ce troisième degré de communication, que le moment n'est pas loin où elle va se dépouiller de son enveloppe mortelle.

Fort peu d'âmes peuvent arriver à la lucidité de la vue, et

il faut, pour conquérir cette faculté dernière, signe d'adieu définitif à cette planète, des centaines de vies humaines passées dans la contemplation divine.

L'Inde ancienne compte, au milieu de ses merveilles théologiques, plusieurs sannyassis et fakirs, dont la faculté voyante a été ravie par delà les seize cieux d'Indra jusqu'au veikonta, séjour de la trimourty. Ceux ravis jusqu'aux cieux d'Indra se comptent par milliers.

Saint Paul, ce sannyassi moderne, n'est parvenu, lui, qu'au septième ciel.

Il n'est pas un Indou qui ne s'incline, depuis des milliers d'années, devant cette doctrine des pitris, qui par infiltration de l'Inde devint, dans l'antiquité, le culte des mânes ou esprits du foyer, et qui semble renaître de nos jours sur les ruines du christianisme.

Dans quel cercle de folies ou d'espérances sublimes s'agite donc l'humanité ?

CHAPITRE XIII.

LA FEMME TELLE QUE L'A FAITE LE PRÊTRE DANS LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE.

L'Inde entière était courbée sous le joug brahmanique. Le brahmatma (chef suprême religieux) régnait en Asgartha, la ville du soleil, et du cap Comorin aux pics de l'Himalaya et aux plaines de Burmah, des ruines d'Anouradhapoor, la vieille cité lacustre, au pays de Sindhu, pas un souffle de liberté ne s'élevait de la terre, pas une voix ne faisait entendre une protestation; cinquante millions d'hommes travaillaient, priaient, se réjouissaient ou pleuraient sur le signe d'un prêtre.

Les rois, les xchatryas étaient les esclaves de la caste sacerdotale, et tous les autres hommes étaient les esclaves des rois.

Le vayssia faisait le commerce, élevait des troupeaux, cultivait la terre, fouillait les mines pour engraisser l'oisiveté des brahmes et des aryas, ces classes dirigeantes des temps anciens.

Le soudra, c'est-à-dire le peuple, servait et traçait son sillon comme la bête de somme; lui seul supportait le fardeau social, et quand il s'arrêtait, il recevait le fouet et la bastonnade, et dans cette admirable société théocratique, basée sur la soumission aveugle de chaque caste à la caste supérieure

avec le prêtre au sommet, la femme, du degré le plus infime au degré le plus élevé, de la soudrany à la bráhmnady (brahmino), était esclave.

Nara et Nari, le principe créateur et le principe mère, n'avaient plus d'autels; les figures symboliques du linguam et du nahamam ne servaient plus à voiler que de hideux mystères et de honteuses débauches, sous un gouvernement de théocratie, de superstitions et de force brutale; la femme n'avait plus de défenseur ni au ciel ni sur la terre, ni dans l'idée religieuse ni dans la loi civile, et on lui imposa toutes les vertus, tous les devoirs, tous les dévouements, toutes les abnégations, tous les sacrifices qui pouvaient faire la tranquillité et le bonheur du maître. Elle n'eut plus d'individualité.

Sur la terre, elle ne compta que par son mari. Après sa mort elle ne fut récompensée que dans son époux.

Il faut lire au *Padma-Pourana*, ouvrage attribué au sage Vasichta dont nous avons déjà parlé, la règle sévère qui lui fut imposée.

« Écoute, ô xchatria de Lilipa, quelle est la conduite que doit tenir une femme attachée à son mari et à ses devoirs.

« Il n'y a pas d'autres dieux sur la terre, pour une femme, que son mari, la plus excellente de toutes les bonnes œuvres qu'elle puisse faire c'est de chercher à lui plaire.

« Lui montrer la plus parfaite obéissance doit être son unique dévotion. »

« Que son mari soit contrefait, vieux, infirme, repoussant par ses manières grossières, qu'il soit violent, débauché, sans conduite, ivrogne, joueur.

« Qu'il fréquente les plus mauvaises compagnies, vive avec d'autres femmes en dehors du toit conjugal, ne prenne aucun soin de ses affaires domestiques, et coure sans cesse de côté et d'autre comme un possédé du mauvais esprit.

« Qu'il vive sans honneur, qu'il soit aveugle, sourd, muet et difforme.

« Quelque défaut qu'il ait, quelque méchant qu'il soit, une femme, toujours persuadée qu'il est son dieu, doit lui prodiguer ses soins, ne faire aucune attention à son caractère, et ne lui donner aucun sujet de chagrin.

« Une femme est faite pour obéir à tout âge : fille, c'est à son père et à sa mère qu'elle doit soumission ; mariée, c'est à son mari, à son beau-père, à sa belle-mère ; veuve, c'est à ses fils. Dans aucun temps de sa vie, elle n'est maîtresse d'elle-même.

« Elle doit être attentive à se bien acquitter de tous les travaux domestiques et à les faire avec diligence ; s'appliquer à réprimer sa colère, ne point convoiter le bien d'autrui.

« Ne se quereller avec personne, ne quitter aucun ouvrage sans la permission de son mari, et se montrer toujours égale dans sa conduite et dans son humeur.

« Si elle voit quelque chose qu'elle désire posséder, elle ne doit pas en faire l'acquisition sans la permission de son mari.

« Si son mari reçoit la visite d'un étranger, elle se retirera la tête baissée, et continuera son travail sans faire la moindre attention à celui-ci.

« Elle doit penser à son mari seul et ne jamais regarder un autre homme en face. En se conduisant ainsi, elle sera louée de tout le monde.

« Si quelqu'un lui fait des avances, la sollicite, lui offre de riches vêtements, des joyaux d'un grand prix, dans le but de la séduire, par les dieux immortels ! qu'elle se garde bien d'y prêter l'oreille et se hâte de fuir.

« Si elle voit rire son mari, elle rira ; s'il est triste, elle sera triste ; s'il pleure, elle pleurera ; s'il l'interroge, elle répondra. Par là elle donnera des preuves de son bon naturel.

« Elle évitera soigneusement de remarquer qu'un autre homme est jeune, beau et bien fait, et surtout de lui parler. Cette conduite réservée lui acquerra la réputation d'une femme fidèle.

« Il en sera de même à l'égard de celle qui, voyant les dieux les plus beaux, les regardera avec dédain, comme ne méritant pas d'être mis en parallèle avec son mari.

« Une femme ne peut manger qu'après son mari. Si ce dernier jeûne, elle jeûnera ; s'il s'abstient de nourriture, elle s'en abstiendra ; s'il est dans l'affliction, elle y sera aussi ; s'il est gai, elle partagera sa joie.

« Moins attachée à ses fils, à ses petits-fils et à ses joyaux qu'à son mari, elle doit, à la mort de celui-ci, se laisser brûler vivante sur le même bûcher que lui, et tout le monde fera l'éloge de sa vertu.

« Elle ne saurait servir avec trop d'affection son beau-père, sa belle-mère et son mari ; et quand elle s'apercevrait qu'ils dépensent tout le bien de la maison en extravagances, elle aurait tort de s'en plaindre, et encore plus de s'y opposer.

« Elle doit toujours être prête à faire les divers ouvrages de la maison, et les faire avec diligence.

« Se baigner tous les jours, se frotter le corps d'eau de safran, se vêtir d'habillements propres, peindre avec de l'antimoine le bord de ses paupières, et tracer sur son front le signe rouge ; peigner, arranger sa chevelure, sont les soins qui la feront ressembler à Lakmy.

« Elle ne doit prononcer devant son mari que des paroles douces et agréables, et mettre sa principale attention à lui plaire toujours de plus en plus.

« Elle aura soin de balayer tous les jours la maison, d'en frotter le pavé avec de la fiente de vache, et de tracer par-dessus des bandes blanches ; elle tiendra les vases propres, et préparera les mets pour l'heure précise du repas.

« Si son mari est sorti pour aller chercher des provisions de bois, de feuilles, de fleurs pour faire le sandia (sacrifice) ou pour tout autre motif, elle guettera le moment de son retour pour aller au-devant de lui, l'introduire dans la maison, lui présenter un petit escabeau pour s'asseoir, et lui servir à manger des mets préparés selon son goût.

« Elle l'avertira à temps de ce qui manque à la maison, et conservera avec soin ce qu'il y apporte.

« Prudente dans ses discours, elle sera attentive en conversant avec les gourous, les sannyassis, les étrangers, les domestiques et autres personnes, à prendre le ton convenable, selon la condition de chacun.

« En usant dans la maison de l'autorité que lui laisse son mari, elle doit montrer son intelligence et sa douceur.

« Tout l'argent que son mari lui confie, il est de son devoir de l'employer aux dépenses du ménage sans en rien soustraire secrètement, pour elle-même ou pour ses parents, ni même pour le consacrer, sans la permission de son mari, à des œuvres de charité.

« Elle ne doit jamais se mêler des affaires des autres, ni prêter l'oreille aux propos sur ce qui peut leur être arrivé de fâcheux ou de favorable.

« Qu'elle ne soit ni emportée, ni rancuneuse.

« Elle s'abstiendra de toute nourriture qui ne serait pas du goût de son mari, et ne se frottera pas la tête d'huile quand son mari ne s'en frottera pas la sienne (signe de tristesse).

« Si son mari, allant quelque part, lui dit de l'accompagner, elle le suivra ; s'il lui dit de rester à la maison, elle n'en sortira pas durant son absence, et jusqu'à son retour elle ne fera pas ses ablutions, ne s'oindra pas la tête d'huile, ne se nettoiera pas les dents, ne se rognera pas les ongles, ne mangera qu'une fois par jour, ne couchera pas sur un lit, ne por-

tera pas d'habits neufs et ne s'ornera le front d'aucune des marques ordinaires.

« Une femme, lors de ses affections mensuelles, se retirera pendant trois jours dans un lieu séparé; pendant ce temps elle ne regardera personne, pas même ses enfants, ni le soleil; le quatrième jour elle fera ses ablutions, en observant les rites prescrits à cette occasion, et qui furent établis avant le kaly-yougo. (Nous avons donné ces rites de purification, dans lesquels se trouve la seule invocation au nahamam qui ait été conservée dans la religion brahmanique.)

« Une femme, lorsqu'elle est enceinte, doit observer toutes les cérémonies prescrites en pareil cas. Elle évitera alors la compagnie des femmes suspectes et de celles dont tous les enfants sont morts; elle écartera de son esprit toutes pensées tristes; elle se gardera de fixer la vue sur des objets effrayants, d'écouter des histoires lamentables, de manger des substances difficiles à digérer. En observant ces règles, elle aura de beaux enfants; une conduite contraire la ferait avorter.

« Une femme, durant l'absence de son mari, doit se conformer aux avis qu'il lui a donnés en partant : elle négligera sa parure, et ne se livrera pas, sous prétexte de dévotion envers les dieux, à des pratiques particulières de piété.

« Si un mari garde deux femmes, il ne faut pas que l'une aille s'entretenir sur le compte de l'autre, soit en bien, soit en mal, ni qu'elle s'occupe de la beauté ou de la laideur de celle-ci. Elles doivent vivre en bonne intelligence et éviter de s'adresser l'une à l'autre des propos désagréables ou offensants.

« En présence de son mari, une femme ne doit pas regarder de côté et d'autre, mais avoir les yeux fixés sur lui pour attendre et recevoir ses ordres; elle doit, lorsqu'il lui parle, ne point l'interrompre, ni parler à d'autres; lorsqu'il l'appelle, tout quitter et accourir auprès de lui.

« S'il chante, elle doit être extasiée de plaisir; s'il danse,

le regarder avec délices; s'il parle de science, l'écouter ave admiration ; enfin, en sa présence, être toujours gaie, et ne jamais témoigner de la tristesse ou du mécontentement.

« Qu'elle évite avec soin de susciter des querelles domestiques à l'occasion de ses parents, ou d'une autre femme que voudrait garder son mari, ou de quelque parole désagréable qu'on lui aurait dite.

« Quitter la maison pour de pareils sujets, c'est s'exposer à la risée du public et donner matière à bien des péchés.

« Si son mari se met en colère, la menace, lui dit des injures grossières, la bat même injustement, elle ne lui répondra qu'avec douceur, lui saisira les mains, les baisera, lui demandera pardon, au lieu de jeter les hauts cris et de s'enfuir de la maison.

« Elle ne dira pas à son mari : Tu m'as injuriée, tu m'as battue mal à propos ; je ne te parlerai plus ; il ne se passera désormais entre nous que ce qui a lieu entre un père et sa fille, un frère et sa sœur ; je ne me mêlerai plus de tes affaires ; je ne peux plus rien avoir de commun avec toi. De semblables paroles ne doivent jamais sortir de sa bouche.

« Si des parents ou amis l'invitent à venir chez eux pour quelque fête ou cérémonie, elle ne s'y rendra qu'avec la permission de son mari, et accompagnée de quelque femme âgée. Elle y restera le moins de temps qu'elle pourra, et, à son retour, elle racontera fidèlement à son mari ce qu'elle aura vu et entendu, puis elle reprendra ses travaux domestiques.

« Lorsque son mari sera absent, elle couchera avec quelqu'une de ses parentes, et non pas seule, où bon lui semblera.

« Elle s'informera souvent de la santé de son mari, lui fera dire de revenir au plus tôt, et offrira pour lui ses vœux aux dieux.

« Que ses paroles et toutes ses actions soient un témoignage public qu'elle regarde son mari comme un dieu, et honorée de

tout le monde elle jouira de la réputation d'une femme vertueuse et fidèle.

« Si son mari venant à mourir elle prend la résolution de mourir avec lui, elle sera comblée de félicité dans le monde où son mari la placera après sa mort. Mais, soit qu'elle meure avant ou avec son mari, ou qu'elle doive lui survivre, une femme vertueuse peut être assurée que toute sorte de biens lui sont réservés dans l'autre monde.

« Il n'y a pour une femme aucun vrai bonheur qui ne lui vienne de son mari; c'est lui qui lui a donné des enfants, c'est lui qui lui fournit des vêtements et des joyaux; c'est lui qui lui procure des fleurs, du sandal, du safran, des parfums, et toutes sortes de biens.

« C'est aussi par le moyen de sa femme qu'un mari obtient tout le bonheur et tout le plaisir qu'on peut trouver en ce monde. C'est là une maxime enseignée dans tous nos livres de science.

« C'est par le moyen de sa femme qu'il pratique de bonnes œuvres, qu'il acquiert des richesses et des honneurs, et qu'il réussit dans ses entreprises. Un homme sans femme est dans un état imparfait. »

(Extrait du *Padma-Pourana.*)

Telles sont les règles de conduite que les prêtres brahmes imposèrent à la femme, dans le but évident de la réduire au plus vil état d'abjection. Ils supprimèrent l'individualité d'une moitié du genre humain, pour dominer plus facilement sur l'autre. Car, s'il est une incontestable vérité historique, c'est :

Que partout où la femme est l'esclave de l'homme, l'homme est l'esclave du prêtre et du roi.

D'une mère esclave il ne peut sortir qu'une génération d'esclaves.

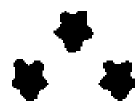
Manou, abrégé et arrangé par les brahmes dans le sens des

institutions qu'ils avaient imposées à l'Inde, s'exprime de la manière suivante sur le même sujet :

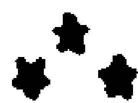
DEVOIRS DES FEMMES

d'après Manou.

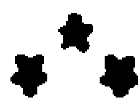
« Je vous ai déclaré complétement les règles de purification qui concernent toutes les classes, et les moyens de laver de leurs souillures les instruments des sacrifices et les objets dont on se sert. Apprenez maintenant les lois qui regardent les femmes.



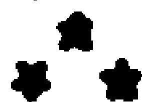
« Une petite fille, une jeune femme, une femme avancée en âge ne doivent jamais rien faire suivant leur propre volonté, même dans leur maison.



« Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse elle dépend de son mari ; son mari étant mort, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, de ses proches ; si elle n'a pas de proches, du souverain ; une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise.

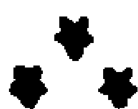


« Qu'elle ne cherche jamais à se séparer de son père, de son époux, ou de ses fils ; car, en se séparant d'eux, elle exposerait au mépris les deux familles.

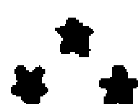


« Elle doit être toujours de bonne humeur, conduire avec adresse les affaires de la maison, prendre grand soin des

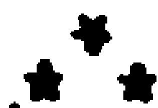
ustensiles du ménage, et n'avoir pas la main trop large à la dépense.



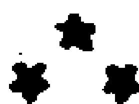
« Celui auquel elle a été donnée par son père, ou par son frère avec l'assentiment paternel, elle doit le servir avec respect pendant sa vie, et ne point lui manquer après sa mort, soit en se conduisant d'une manière peu honnête, soit en négligeant les oblations qu'elle doit offrir sur sa tombe.



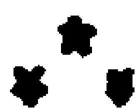
« Les paroles de bénédiction et le sacrifice au Seigneur des créatures (Pratjàpati) ont pour motif, dans les cérémonies nuptiales, d'assurer le bonheur des mariés, mais l'autorité de l'époux sur sa femme repose sur le *don* que le père lui a fait de sa fille au moment des fiançailles.



« Le mari dont l'union a été consacrée par les prières d'usage procure continuellement ici-bas du plaisir à son épouse, dans la saison convenable et jamais dans un autre temps, et lui fait obtenir le bonheur dans l'autre monde.



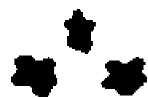
« Quoique la conduite de son époux soit blâmable, bien qu'il se livre à d'autres amours et soit dépourvu de bonnes qualités, une femme vertueuse doit constamment le révérer comme un Dieu.



« Il n'y a ni sacrifice, ni pratique pieuse, ni jeûne, qui concernent les femmes en particulier; qu'une épouse chérisse et respecte son mari, elle sera honorée dans le ciel.



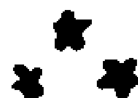
« Une femme vertueuse qui désire obtenir le même séjour de félicité que son mari, ne doit rien faire qui puisse lui déplaire, soit pendant sa vie, soit après sa mort.



« Qu'elle amaigrisse son corps volontairement en vivant de fleurs, de racines et de fruits purs; mais après avoir perdu son époux, qu'elle ne prononce même pas le nom d'un autre homme.



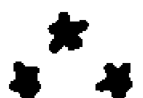
« Que jusqu'à la mort elle se maintienne patiente et résignée, vouée à des observances pieuses, chaste et sobre comme un novice, s'appliquant à suivre les excellentes règles de conduite des femmes n'ayant qu'un seul époux.



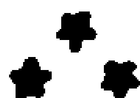
« Plusieurs milliers de brahmes exempts de sensualité dès leur plus tendre jeunesse et qui n'ont pas laissé de postérité, sont pourtant parvenus au ciel.



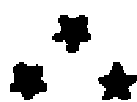
« Et de même que ces hommes austères, la femme vertueuse, qui après la mort de son mari se conserve parfaitement chaste, va droit au ciel quoiqu'elle n'ait pas d'enfants.



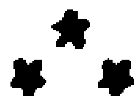
« Mais la veuve qui, par désir d'avoir des enfants, est infidèle à son mari, encourt le mépris ici-bas, et sera exclue du séjour céleste où sera admis son époux.



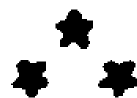
« Tout enfant que met au monde une femme après avoir eu commerce avec un autre que son mari n'est pas son enfant légitime, de même celui qu'engendre un homme avec la femme d'un autre ne lui appartient pas, et nulle part, dans ce code, le droit de prendre un second époux n'a été assigné à une femme vertueuse.



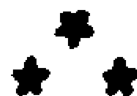
« Celle qui abandonne son mari d'une classe inférieure pour s'attacher à un homme d'une classe supérieure, est méprisée dans ce monde où elle est désignée sous le nom de parapoûrva (qui a pris un autre mari).



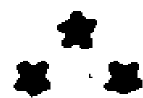
« Une femme infidèle à son mari est en butte à l'ignominie ici-bas; après sa mort, elle renaît dans le ventre d'un chacal ou bien elle est affligée d'éléphantiasis, de lèpre et de consomption pulmonaire.



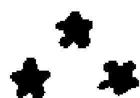
« Au contraire, celle qui ne trahit pas son mari, et dont les pensées, les paroles et le corps sont purs, obtient la même demeure céleste que son époux, et est appelée femme vertueuse par les gens de bien.



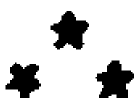
« Les femmes vertueuses doivent être comblées d'égards et de présents par leurs pères, leurs frères, leurs maris, et les frères de leurs maris, lorsque ceux-ci désirent une grande prospérité.



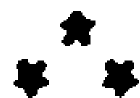
« Partout où elles sont honorées les divinités sont satisfaites, mais lorsqu'on ne les honore pas tous les actes pieux sont stériles.



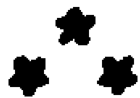
« Toute famille où les femmes vivent dans l'affliction ne tarde pas à s'éteindre, mais lorsqu'elles ne sont pas malheureuses la famille s'augmente et prospère en toutes circonstances.



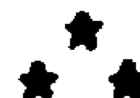
« Les maisons maudites par les femmes, auxquelles on n'a pas rendu les hommages qui leur sont dus, se détruisent entièrement comme si elles étaient anéanties par un sacrifice magique.



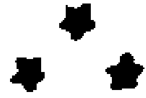
« C'est pourquoi les hommes qui ont le désir des richesses doivent avoir des égards pour les femmes de leur famille, et leur donner des parures, des vêtements et des mets recherchés, lors des fêtes et des cérémonies solennelles.



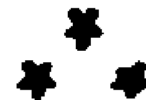
« Dans toute famille où le mari se plaît avec la femme, et la femme avec le mari, le bonheur est assuré pour jamais.



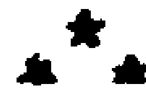
« Certe, si une femme n'est pas parée d'une manière brillante, elle ne fera pas naître la joie dans le cœur de son époux, et si le mari n'éprouve pas de joie et d'amour, le mariage demeurera stérile.



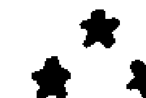
« Lorsqu'une femme brille par sa parure, toute sa famille resplendit également ; mais si elle ne brille pas, la famille ne jouit d'aucun éclat.



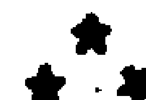
« En menant une conduite honorable, la femme chaste dans ses pensées, dans ses paroles et dans sa personne obtient ici-bas une haute réputation, et est admise après sa mort dans le même séjour que son époux.



« Tout dwidja connaissant la loi, qui voit mourir la première une épouse qui se conformait à ces préceptes et appartenait à la même classe que lui, doit la brûler avec les feux consacrés, et avec les instruments des sacrifices, sur l'autel des ancêtres.



« Après avoir accompli, avec les feux consacrés, la cérémonie des funérailles d'une femme morte avant lui, qu'il contracte un nouveau mariage et allume une seconde fois le feu nuptial.



« Qu'il ne cesse jamais de faire les cinq grandes oblations suivant les règles prescrites, et après avoir fait choix d'une épouse, qu'il demeure dans sa maison pendant la seconde partie de son existence. »

(Manou, livre VIII, *sloca* 148 et suiv.)

C'est ainsi que Vasichta et Manou, les deux législateurs religieux les plus vénérés de la société brahmanique, s'entendent, sous l'inspiration des prêtres, pour faire de la femme un être passif et misérable, privé de toute liberté, même dans les actes les plus insignifiants de la vie.

De ces prescriptions date la dégénérescence de l'Inde et du monde ancien tout entier.

Dégrader la mère c'est dégrader le fils, et tous les peuples qui ont fait leurs femmes esclaves n'ont pas tardé à être atteints d'enfance sénile. Si Rome a eu l'empire du monde, elle le dut à ses fortes matrones qui surent élever des hommes.

Sous le prétexte de relever la femme, que l'influence des mœurs romaines élevait de plus en plus dans l'ordre social, le catholicisme en a fait l'esclave du prêtre.

La femme ne s'agenouille plus devant son mari, mais elle s'agenouille dans le confessionnal.

TROISIÈME PARTIE

CHRISTNA ET LE CHRIST

BRAHMANISME ET CHRISTIANISME.

CHRISTNA ET LE CHRIST

BRAHMANISME ET CHRISTIANISME

> « Tout le monde sait que les Évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ ni par les apôtres, mais longtemps après, par des inconnus, qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques contemporains... »
>
> (Fauste, savant manichéen du IIIe siècle.)

Ce n'est pas la vérité qui est difficile à trouver, c'est l'hypocrisie scientifique et religieuse qui n'est pas facile à déraciner.

Il y a plus : cette hypocrisie a toujours à son service l'arme de Basile, et elle s'en sert prudemment, silencieusement et avec tant d'habileté par les mille voix de ses adeptes, que les esprits les plus libres, les plus indépendants s'arrêtent parfois intimidés, en se demandant : Où est le vrai, où est le faux ? et ils cessent de combattre, attendant qu'une éclaircie dans l'orage leur indique la route à suivre... Le résultat est obtenu, c'est tout ce qu'a voulu la science officielle et la coterie religieuse.

N'ai-je pas vu plusieurs publicistes de notre temps, vieux champions de la liberté scientifique et religieuse, n'oser rendre compte de mon dernier volume les *Fils de Dieu*, ne sachant que répondre aux sourdes attaques qui montaient jusqu'à eux?

On leur avait dit que Christna n'avait jamais existé, qu'il était étrange de retrouver dans le véda brahmanique les origines du culte mosaïque et les antiquités religieuses de la Grèce et de l'Égypte. Et oubliant que Volney, Dupuis, Humboldt et une foule d'autres avaient déjà étudié Christna avec les rares documents que possédait alors la science... oubliant que le grec est du samscrit presque pur, que la tradition même de tous les peuples anciens les fait venir de l'Asie, que tous les systèmes philosophiques de l'antiquité sont calqués sur celui de l'Inde; que toutes les langues indo-européennes sont émanées directement de la vieille langue des brahmes; oubliant cela et une foule d'autres choses encore... craignant sans doute de se faire prendre en contravention scientifique, par quelques indianistes des bords de la Seine... ils ont reculé devant le combat pour la liberté de la science!... C'est tout ce que voulaient les ennemis de la science et de la pensée libres... Je pensais que mes ouvrages n'étaient autre chose qu'une série de preuves, amassées autour de certains faits historiques, scientifiques et religieux de la vieille époque brahmanique, faits qui ne se discutaient plus... J'étais dans l'erreur, on les discute, et *on me demande les preuves de mes preuves.*

Les matières traitées dans ce nouvel ouvrage vont me permettre de conclure et de répondre.

Les preuves de mes preuves, je vais aller les chercher *dans le camp ennemi*, et grâce à lui je pourrai établir d'une manière indiscutable :

1° La véritable figure de Christna;

2° Le bilan du brahmanisme et du christianisme;

3° L'exactitude des textes et des auteurs que j'invoque.

Comme premier point, je pose d'abord en fait qu'on ne saurait étudier de son cabinet la vieille civilisation des brahmes. La raison en est simple. Il s'agit d'exhumer vingt-cinq à trente mille ans de la vie de l'humanité, de traduire des manuscrits, d'interroger des monuments, et l'on avouera que si cela se peut faire mieux en France, en Allemagne ou en Angleterre que dans l'Inde, nous ne voyons pas de raison pour qu'on n'aille pas étudier l'Europe en Laponie ou dans le détroit de la Sonde.

Il suit de là qu'à de rares exceptions près, le philologue le plus distingué, le grammairien le plus éminent, le plus versé dans le mécanisme du samscrit, ne possède que des idées fausses souvent, incomplètes toujours, sur les vieilles civilisations de l'Indoustan qu'il étudie à distance et à travers le prisme de ses préjugés.

Le préjugé, la routine, le lit tout fait dans lequel on se couche depuis de longues années, depuis des siècles, voilà la véritable pierre d'achoppement de tout progrès humain.

Est-ce que la géologie n'a pas démontré jusqu'à l'évidence, qu'il a fallu des milliards d'années, peut-être, pour que notre terre passât de l'état nébuleux à l'état planétaire actuel? Est ce que l'homme tertiaire ne compte pas des millions et l'homme quaternaire des centaines de milliers d'années d'existence? Est-ce que cela fait corriger nos livres historiques; est-ce que cela empêche d'enseigner aux enfants et aux hommes que l'humanité n'existe que depuis six mille ans?

Est-ce que cela fait réformer la chronologie officielle? Dieu a tiré la matière du néant, c'est à dire de rien, a créé le monde et l'homme en six jours. Moïse est son prophète, Jésus son fils et Mariam son épouse... Voilà la quintessence de ce qu'il faut croire. Toute la science officielle s'incline devant ces niaiseries ramassées dans les temples de l'Orient... et cela pour avoir l'estampille de Rome sur ses livres, ou arriver à faire

partie de la coterie qui seule fait gravir à ses membres les chaires de l'enseignement supérieur.

Comment osez-vous parler de science orientale, vous qui n'étudiez l'antique passé de l'Inde que pour le courber sous la tradition mosaïque et chrétienne, qui date à peine d'hier ?

Et puis, d'où tenez-vous vos textes ? De la Société asiatique de Calcutta ! c'est-à-dire de la source la moins sûre, la moins scientifique à laquelle on puisse puiser.

Jamais cette académie, qui a toute la morgue et toute l'intolérance du protestantisme anglican, n'écrira une ligne, ne publiera un texte qui puisse porter atteinte à son Holy-Bible, ce pivot, cette colonne maîtresse de la société anglaise.

Dans toutes les contrées qu'habite le pavillon de l'Angleterre on n'est un homme bien élevé qu'à condition de n'attaquer ni la Bible, ni les institutions anglaises, ni la reine. Mais la Bible passe avant... cela donne sans doute une grande force à la nation. Mais il faut plus de scepticisme et d'indépendance d'esprit pour faire de la science.

De plus, c'est pour les Anglais une question de domination de ne pas soumettre leurs Écritures sacrées à celles des Indous. Ces peuples n'ayant de respect que pour tout ce qui se rattache à l'idée religieuse, il ne faut pas que le peuple conquérant paraisse être, sur ce point, le tributaire du peuple conquis. En outre : la Société asiatique, pour les textes, se fie aux brahmes, qu'elle s'est attachés pour ses travaux, et l'Europe savante paraît ignorer que les brahmes du sud de l'Indoustan, qui parlent encore samscrit, contestent aux rares brahmes du nord qui prétendent entendre cette langue, la possession des véritables manuscrits scientifiques, littéraires et religieux de l'Inde ancienne. Le sud de l'Indoustan s'est conservé pur de tout mélange étranger ; là les vieilles pagodes de Ramisseram, Chelambrunn, Kandah-Swany, Trichnapoli, Tiroupaty, Mongour, Veloor, Vilnoor, Djengy, Tirvicarré, Bengaloor et une foule d'au-

tres, conservent précieusement, dans leurs vastes dépôts, toutes les productions de l'esprit humain pendant une période de vingt-cinq à trente mille ans qui s'est écoulée de l'Inde patriarcale à la chute de la domination des brahmes.

Dans le nord, pagodes, manuscrits, traditions, castes des prêtres et des pundits ont disparu sous l'invasion des fils d'Hayder-Ali... Les musulmans ont détruit même les ruines.

Nous aurons occasion d'examiner les antiquités de l'Inde dans un ouvrage spécial.

Je ne saurais trop le répéter : car c'est mon *delenda Carthago:* on ne fera rien de définitif, rien que l'avenir ne soit destiné à rejeter, tant qu'une école de samscrit n'aura pas été établie dans l'Inde, qui, en permettant, avec le temps, de faire l'immense travail de reconstruction de ce passé grandiose, nous donnera des traducteurs imprégnés de cette civilisation et de cet esprit indou sans lesquels il est bien difficile de rendre exactement la pensée d'un peuple. Ah ! si les Burnouf, les Foucaux, les Eichoff, qui sont en France l'honneur des hautes études philologiques, avaient pu fouiller pendant dix ans dans les bibliothèques des pagodes, quelle abondante moisson eût couronné leurs efforts !...

A côté de certains indianistes qui soumettent toute indépendance philosophique à la Bible, il en est d'autres pour qui toute la science du passé, tout le développement intellectuel et progressif de l'humanité, sont contenus dans l'extraction d'une demi-douzaine de racines, et qui se mettent à genoux devant un radical, comme les indigènes de Vanikoro devant le dieu Thi qui passe pour avaler la lune les jours d'éclipse ; cerveaux étroits de l'école de l'allemand Max Muller et dont les théories se grefferont difficilement sur l'intelligence française, si fortement attirée par toutes les idées générales, par toutes les traditions philosophiques et humanitaires. Ils auront beau faire ; toutes les fois qu'ils essayeront d'enfermer le

cerveau de la patrie de Voltaire dans un moule, le prisonnier brisera le moule et se moquera du mouleur.

Tout ce que je veux dire peut se résumer en ceci : c'est en vain qu'un mandarin lettré sur les bords du fleuve Jaune pâlira pendant une vie entière dans l'étude du mécanisme de notre langue, cela ne lui donnera pas la connaissance scientifique et philosophique de notre civilisation, et le jour où il voudra traduire... il traduira à la chinoise. Voyez-vous d'ici ce savant porte-queue aux prises avec Rabelais ou Montaigne, ou exposant à ses compatriotes les finesses de la correspondance de Voltaire ?

Ce qui serait absurde à Pékin est-il plus logique sur les rives de la Seine?...

J'ai dit que j'allais demander au camp ennemi *les preuves de mes preuves.*

Je ne puis, on le comprendra, donner ici toutes les attaques ou réponses dont mes premières études indianistes ont été l'objet. Il en est du reste beaucoup qui, dictées par l'esprit de parti, se réfutent elles-mêmes par leur ignorance de l'Inde.

J'ai hésité longtemps dans le choix que je voulais faire de la plus sérieuse, de la plus scientifique des attaques émanées de véritables indianistes, pour la mettre sous les yeux de mes lecteurs et en même temps y répondre.

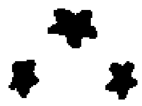
Entre M. T. Pavie, ancien suppléant de Burnouf à la chaire de samscrit, qui m'a consacré un long article, et M. Textor de Ravisi qui m'a jugé digne d'une brochure, et qui tous deux m'ont combattu au nom de la révélation mosaïque et du catholicisme, j'ai penché pour M. Textor de Ravisi, et voici les motifs de mon choix :

M. Textor de Ravisi est un indianiste formé à l'école indoue, il a été pendant dix ans gouverneur de Karikal, dans la sud de l'Indoustan ; comme moi, il aime cette vieille contrée et je me trouve à mon aise avec lui, car nous n'en

sommes plus ensemble à des arguties et à des négations de faits ou de textes, ressources ordinaires de l'ignorance. Nous marchons sur le même terrain, avec les mêmes documents, pour arriver à des conclusions contraires.

Tous deux élèves des brahmes pundits, nous avons suivi des routes différentes; lui est allé au catholicisme, je suis allé moi à l'indépendance scientifique en matière religieuse. Je ne pouvais choisir un plus rude adversaire, car ce n'est pas à lui que je reprocherai de ne pas connaître l'Inde.

Voici d'abord les parties de la brochure de M. Textor de Ravisi qui se rapportent spécialement à mes premières études indianistes (la *Bible dans l'Inde*).



« La science moderne, avide de vérité, veut que la lumière se fasse sur toutes choses, spécialement sur les dogmes religieux qui ont régné ou qui règnent sur l'humanité. La controverse religieuse, au point de vue philosophique et historique, est un des caractères de notre époque. On discute tout, l'origine des cultes, les relations des religions, tout, jusqu'à l'existence ou la non-existence de Dieu. Cette haute tendance des esprits a cela de remarquable que la discussion paraît sincère, qu'elle reste dans les régions scientifiques, et ne tombe plus dans la polémique passionnée; et, également encore, que c'est à l'Orient, à l'Inde particulièrement, que chacun s'adresse pour y évoquer des arguments à l'appui de son opinion.

« La vieille terre indoue est journellement, de la part de nos indianistes et de nos sociétés savantes, l'objet de curieuses et intéressantes études. C'est, en effet, à l'Orient qu'il faut s'adresser quand on veut remonter aux origines des choses dans n'importe quelle branche des connaissances humaines, religion, philosophie, sciences, beaux-arts: *ab Oriente lux!*

« *Le Brahmanisme a emprunté au Christianisme le couronnement de son édifice*, LE CULTE DE JÉSUS-CHRIST.

« *Le Christianisme a ses origines dans le Brahmanisme*, DANS LE CULTE DE KRICHNA :

« Telles sont les deux thèses, diamétralement opposées, qui attirent en ce moment l'attention.

« J'ai émis la première opinion dans le volume de la Société Académique de Saint-Quentin (1864-1866, page 335). Je vais la développer aujourd'hui, selon le désir que la Société Académique m'a fait l'honneur de m'en manifester.

« Voici ce que j'avais avancé à propos du mythe de Krichna :

« Cette incarnation de Vichnou est la plus célèbre et la plus « populaire. Ce n'est pas seulement une manifestation, c'est « Vichnou lui-même : Krichna est l'Homme-Dieu de la tradi- « tion chrétienne. Extraordinaire EMPRUNT fait par le Brahma- « nisme au Christianisme ! alors que sapé jusque dans ses « bases par le triomphe des doctrines bouddhistes, il s'était « vu obligé de présenter à l'adoration des peuples un nouveau « Dieu répondant à ses aspirations, un DIEU-SAUVEUR. »

« La seconde thèse est soutenue par M. Jacolliot dans son ouvrage la *Bible dans l'Inde*. Il base principalement son opinion sur le système général que M. Émile Burnouf a développé dans son ouvrage la *Science des Religions*[1].

« On a signalé d'avance la *Bible dans l'Inde* comme devant déchaîner tous les vents contradictoires d'une furieuse polémique. Le sujet ne me paraît comporter qu'une discussion de philosophie historique.

1. La *Revue des Deux-Mondes* a commencé, en 1864, la publication de la *Science des Religions*, et l'a achevée en octobre 1863. La Librairie Internationale vient de publier la *Bible dans l'Inde*, que ses journaux correspondants avaient annoncée depuis longtemps.

« Pour moi, l'auteur de l'ouvrage est, je l'ai déjà dit, de bonne foi[1]. Mais, ici, la bonne foi n'est pas la question. Il s'agit de savoir quelle est la valeur réelle des textes produits, c'est-à-dire leur valeur absolue d'abord, et relative ensuite, eu égard au milieu dans lequel ils sont enchâssés. Ces fractions de textes font-elles partie des textes primitifs? Sont-elles de sources ou d'auteurs hindous? Sont-elles de sources ou d'auteurs étrangers? La critique moderne ne peut plus accepter un livre hindou tel qu'on le lui présente : textes et développements des textes, noms réels ou supposés des auteurs, tout est à examiner et à juger avec soin.

« Les études approfondies des langues anciennes et modernes de l'Asie entreprises par les missionnaires pour les besoins de leurs travaux apostoliques, par les Anglais des sociétés savantes de l'Inde et surtout par les indianistes de l'Europe, rétablissent journellement la vérité historique et philosophique sur beaucoup de faits acceptés et réputés jusqu'ici indiscutables.

« Wilford était, assurément, de très-bonne foi quand il donnait, le premier, des extraits des *Pouranas* et que tout à coup il s'apercevait que son pandit ou docteur brahme l'avait trompé[2].

« L'histoire de la littérature hindoue est pleine d'impostures de ce genre : témoins les pandits qui essayèrent de tromper le fameux *Jayasinha* et *Ticatraya*, premier ministre du nabab d'Aoude.

« Voltaire était, assurément, de très-bonne foi, et après lui

1. *Courrier de Saint-Quentin*, les 22 août, 26 septembre et 2 octobre 1868.

2. « Les faux étaient de trois espèces : dans la première, il n'y avait « que deux ou trois mots altérés; dans la seconde, il y avait des légendes « où il avait entrepris une plus grande altération; dans la troisième, « étaient celles qu'il avait écrites tout entières de mémoire. »
(WILFORD. *Introduction au 8e volume des Recherches Asiatiques.*)

plusieurs indianistes européens, jusqu'à ces derniers temps, quand ils pensaient que l'*Ézour-Védam* (*le vrai Véda*)[1] était un ouvrage brahmanique composé 400 ans avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. Il était, aussi, de bonne foi, l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* quand, dans une autre intention, il en citait des passages pour montrer l'existence des idées chrétiennes chez les Hindous longtemps avant le christianisme. Or, l'ÉZOUR-VÉDAM A ÉTÉ ÉCRIT EN 1730 PAR LE P. CALMETTE, MISSIONNAIRE FRANÇAIS A KARIKAL ET A PONDICHÉRY.

« L'abbé Dubois était aussi de bonne foi quand il recueillait les charmants apologues qu'il « avait très-souvent entendu « réciter par des Indiens fort judicieux » ou qu'il les extrayait des livres du pays. — Il s'étonnait d'avoir rencontré dans l'Indoustan des contes populaires dont le fond est très-répandu dans plusieurs provinces de France. Or, il n'y a là rien qui doive surprendre, si l'on considère que les *Indiens n'en doivent la connaissance qu'à des Missionnaires*[2].

« Plusieurs œuvres des indianistes européens (anciens et modernes) sont aussi renommées dans l'Inde que les plus belles œuvres des auteurs hindous[3]. Les noms des de Nobili, Beschi, Calmette, William Jones, Colebrooke, Wilford, Horace Wilson, Burnouf, de Tassy, etc., etc., sont plus célèbres chez les brahmes et les Hindous lettrés que chez nous.

« La quantité des ouvrages écrits par les Missionnaires *dans tous les dialectes de l'Inde* anciens et modernes est prodigieuse,

1. C'est un dialogue de controverse qui a pour objet de démontrer que les brahmes ont corrompu les Védas primitifs par des erreurs de tout genre.

2. Le grand obstacle aux succès des travaux apostoliques, dit le P. Bach, était un aveugle respect pour la personne des Brahmes. Il vint dans l'esprit des missionnaires d'employer contre eux l'arme du ridicule, et ils mirent à contribution la gaieté et la causticité françaises.

3. Le récit du massacre des innocents, dans le poëme de *Tambâvani*, dit le savant orientaliste Klaproth, est regardé par les indigènes du Madure comme le plus beau morceau qui existe dans leur langue.

sur la grammaire, sur la littérature, sur la poésie, sur les sciences, sur la philosophie, sur la religion, etc. La plupart sont sans nom d'auteur[1]. Pour un grand nombre, le texte primitif a été revu et corrigé, augmenté ou annoté, *selon la coutume de l'Inde*. Les Indiens savent que le beau poëme le *Tambâvani*[2] est l'œuvre du P. Beschi et, également, le *Véda-Vilakkam*; mais la plupart ignorent, par exemple, qu'il est l'auteur du *Gourou Paramarta* et de plusieurs autres contes aussi facétieux et spirituels attaquant les brahmes et les usages de l'Inde, œuvres très-populaires qu'ils attribuent à des auteurs nationaux.

« Les *livres* hindous sont des *feuilles de palmier* (*olles*) sur lesquelles on écrit avec une petite pointe de fer. Un indien ne réunit jamais en un seul *volume* les différents livres d'un ouvrage des Védas; par exemple, il ne les conserve qu'en feuilles détachées seulement. On peut se figurer, par ce fait, entre autres, combien il est facile d'ajouter ou de retrancher à un *livre* ou plutôt à un *manuscrit* hindou.

« Les livres hindous sont des copies reproduites par des écrivains qui en font métier ou par les personnes qui désirent les posséder. Des pénitents ou des disciples font très-souvent le vœu de copier tant de fois dans leur vie tel ou tel ouvrage en l'honneur de leur dieu ou de leur maître. Si les uns reproduisent littéralement, il n'en est pas de même de tous. Dans l'Inde chacun se croit, en effet, *le droit de pouvoir annoter et commenter, voire même de corriger un texte qu'il copie comme*

1. Les Indiens ont coutume d'intituler leurs ouvrages selon diverses règles de grammaire et non pas arbitrairement. Le *Nannool*, ancien traité de belles-lettres, dit, en effet : « Un ouvrage doit prendre un titre ou de « la première source à laquelle l'auteur est redevable pour le fond de la « doctrine, ou de son auteur même, ou de celui qui l'aurait commandé, « ou de la matière qu'on y traite, ou de la nature de l'ouvrage. »

2. Le *Tambâvani* est un grand poëme destiné à mettre le récit évangélique à la portée des imaginations indiennes.

s'il était LE SIEN PROPRE. C'est un fait qu'il faut accepter tel qu'il est.

« Il n'y a jamais eu dans l'Inde, comme chez les Juifs et les Chrétiens, une autorité perpétuelle gardienne des textes primitifs et orthodoxes sacrés. Chez les Hindous, non-seulement elle n'existe pas, mais chaque religion, chaque secte, chaque école *a tenu à honneur d'avoir un texte propre des Védas, des Pouranas et des autres écritures sacrées avec des faits et des préceptes* PARTICULIERS [1]. Aussi, un des grands mécomptes que l'on éprouve dans l'étude des antiques livres des Hindous, ce sont les interpolations modernes, les corrections souvent maladroites, les remarques déplorables, les maximes à contre-sens, etc., etc., placées à tort et à travers dans des textes *réputés primitifs* (que quelquefois l'on ne retrouve plus) abîmés, si je puis parler ainsi, par les millions de copistes, ignorants ou partiaux, qui les ont reproduits les uns d'après les autres depuis plus de 2,000 années. Il y a, par exemple,

1. La collection des livres canoniques hindous se compte par *centaines de milliers de volumes*, au dire des brahmes. Les principaux sont :

VÉDA, nom de l'écriture sacrée des Hindous, de la racine *vid*, savoir : en grec *oida*, en hébreu *yada*.

Les Védas comprennent quatre livres : le *Rig-Véda, l'Adjour-Véda*, le *Sama-Véda* et l'*Atharvan-Véda*.

Les *Oupanichad*, traités théologiques, au nombre de 40 à 50, qui forment un appendice aux Védas.

Les *Pouranas* sont au nombre de 18.

Les *Oupapouranas*, poëmes du même genre, mais moins sacrés, étaient aussi jadis au nombre de 18, mais leur nombre a été porté à 40 ou 50 livres.

Le *Mahâbharata*, le *Ramayana* et plusieurs autres grands poëmes célèbres font partie aussi des livres sacrés.

Les *Djeinas*, qui se qualifient de vrais croyants hindous, ont aussi leurs Védas et leurs Pouranas qui diffèrent de ceux des brahmes, mais qui pour eux sont les véritables livres primitifs.

Leurs Pouranas sont au nombre de 24, et portent les noms de leurs principaux *Tirthamkaras* ou réformateurs.

Les *Bouddhistes* ont aussi leurs Védas et leurs Pouranas, différents de ceux des brahmanistes et des djeinas. Le *Dharna-Khanda* est la collection totale de leurs livres saints. Il comprend, selon leur dire, 84,000 volumes.

1,100 *textes différents des Védas réputés* TOUS LE VRAI TEXTE PRIMITIF et qui diffèrent pour tout ou pour parties de chaque livre. Il en est de même de tous les ouvrages sacrés ou profanes répandus dans le public hindou.

« Je ne m'étendrai pas davantage sur la bonne foi, mais sur la réalité trompée par l'apparence au sujet des livres hindous.

« Et en écrivant ces lignes je songe à Maya (l'Illusion, l'Apparence) qui joue un rôle capital dans les doctrines brahmaniques et bouddhistes.

« La suite des temps a sans cesse rendu plus saillante cette remarque des premiers missionnaires sur le peu de certitude historique des choses de l'Inde. On sait que les dates certaines sont rares dans son histoire ancienne. Il me semble que le génie brahmanique se soit complu à les ensevelir dans les siècles de ses chronologies fabuleuses. Tels livres, tels monuments auxquels on attribuait une antiquité incontestable ont été reconnus, par la critique moderne, d'une époque relativement moderne.

« Les *Védas* et les *Pouranas* sont les principales écritures sacrées de l'Inde : les premiers (avec leurs appendices) sont les livres théologiques, et les seconds les livres mythologiques [1].

« Les Védas sont postérieurs au Pantateuque, et les Pouranas sont, d'après l'opinion de plusieurs indianistes et, entre autres, de M. Wilford, de beaucoup postérieurs à notre ère, bien que le fond de leurs légendes et leurs matières en général existassent auparavant sous d'autres formes.

« C'est le *Bhâgavat-Guita* que M. Jacolliot cite plus particulièrement à propos de Krichna. Je dirai donc, ici, que ce poëme est le plus étonnant exemple d'interpolation que l'on puisse citer : un poëme métaphysique, intercalé dans un

1. *Pouranas* veut dire : histoires sacrées anciennes.

grand poëme héroïque, ou l'original et grandiose épisode métaphysique du dialogue entre Krichna et Arjuna. Or, quel est le résumé de la doctrine que le poëte brahmanique a mise rétrospectivement dans la bouche de l'antique Krichna ; le *fatalisme panthéiste qui permet tout, embrasse tout, confond tout*[1] !

« Le *Bhâgavat* est un des derniers poëmes qui ait été compris dans la collection des *Oupanichad*, et en ont porté le nombre de 18 à 40 ou 50. Le haut degré de culture intellectuelle que cet ouvrage accuse dans son auteur montre qu'il n'est pas antique. Son mérite littéraire est tel aux yeux des Hindous lettrés que beaucoup mettent le Guita, qui veut dire le *Divin*, au-dessus des Védas.

« Quel en est l'auteur? quand vivait-il ?

« Le *Bhâgavat-Guita* est une des mille œuvres attribuées à Vyasa-Déva, l'auteur auquel les Hindous accordent habituellement tout ouvrage religieux dont ils ignorent l'auteur. Plusieurs écoles philosophiques l'attribuent au célèbre grammairien Vopadéva. Dans le premier cas, il aurait été composé avant notre ère et corrigé vers l'an XI de Jésus-Christ. Dans le second cas, il n'aurait que 600 ans d'existence.

« M. Jacolliot cite des extraits de tels et tels livres sacrés hindous, notamment des Védas. Je ferai donc remarquer que le quatrième livre des Védas, l'*Arthavan-Véda*, est relativement moderne, que beaucoup d'Hindous le considèrent comme apocryphe, et qu'ils ne comptent, de la sorte, que trois Védas. Les trois premiers Védas, en effet, sont d'un style fort antique, qui diffère de la langue sanscrite, qui est devenue classique ; or le style du quatrième Véda est moderne. L'ouvrage est écrit en vers et en prose. Dans le travail de Vyasa-Déva, la légende attribue à Soumantou l'enseignement de ce véda.

« Est-ce à dire que je nie *l'authenticité des livres sacrés*

1. Voir ce que je dis plus loin sur ce poëme sacré.

hindous, quoique les auteurs de ces œuvres « soient le plus souvent fictifs ou inconnus[1] ? » Non, certes ! Je crois probablement plus à leur authenticité que MM. Burnouf et Jacolliot ne croient à celle du Pentateuque de Moïse.

« Mais je ne crois pas à la date assignée à tel ou tel livre hindou, et, dans ce livre, à telle ou telle partie ; je ne crois pas que tel livre ou telle partie du livre soit de tel auteur auquel on l'attribue. En d'autres termes, je me défie et des dates et des citations, et je suis à cet égard les errements des membres de la Société Asiatique, errements qui provoquent, loin de les ralentir, les recherches de ses infatigables membres.

« J'ai parlé de corrections, d'interpolations, de maximes ajoutées par la copie aux livres hindous. Tous les indianistes connaissent ce fait. Les Hindous lettrés relèvent leurs textes aussi facilement que nous le ferions, si un imprimeur de nos jours croyait devoir éditer un ouvrage du temps de la Renaissance, auquel il aurait substitué à des mots trop anciens et incompréhensibles pour la masse du public, des mots nouveaux, ajouté quelques événements postérieurs pour compléter ceux en question, enfin intercalé dans le texte des paroles ou des réflexions propres, selon lui, à mieux faire ressortir la pensée qu'il attribuait à l'auteur.

« Écrit avec bonne foi, d'un style facile, vigoureux et passionné, d'une argumentation habile et variée, l'ouvrage de M. Jacolliot est d'une lecture entraînante, alors même qu'on n'est pas de l'école qu'il suit. La *Bible dans l'Inde — vie de Jeseus Christna*, est un ouvrage savant sur des faits connus et avec des arguments connus.

« L'auteur, du reste, dit lui-même de son livre qu'il « *vient vulgariser toutes les vérités qui ne s'agitent aujourd'hui que*

1. Pour M. E. Burnouf, le *Rig-Véda* est le plus authentique des textes sacrés, « quoique les auteurs de ses chants soient plus souvent fictifs ou inconnus. »

dans les sommets de la science. » « C'est l'histoire de la révélation religieuse transmise à tous les peuples. » « Aussi, en remontant à la source, retrouvons-nous dans l'Inde toutes les traditions poétiques et religieuses des peuples anciens et modernes.. et le sublime enseignement du philosophe de Bethléem. »

« — Rationalistes, repoussons la Révélation, dit M. Jacolliot.

« — Rationalistes chrétiens, admettons la Révélation, dis-je de mon côté.

« La croyance à la révélation ou la négation de la révélation étant les points antipodes de départ des appréciations philosophiques d'écoles opposées, je présenterai, comme le fait mon adversaire, mon opinion sur cette question capitale [1].

« Le rationalisme repousse la *Révélation primitive* et, cependant, ses penseurs les plus sérieux admettent hautement la *Conscience révélatrice*, comme le fait M. Jacolliot lui-même.

1. Nous vivons et nous pensons : Ce sont des faits. *Comment?* Mystères plus incompréhensibles pour la raison que la *Révélation*, du moment que, comme MM. Burnouf et Jacolliot, on admet Dieu-créateur et l'Homme-créature.

Écartant la question dogmatique et réduite à sa plus simple expression ou à la communication obligatoire, *fatale* du Créateur avec sa créature première *la plus parfaite*, la révélation primitive est une conséquence *fatale* que le philosophe rationaliste peut accepter. Réduite à sa plus simple expression ou à la croyance que la Créature première a dû avoir en son Créateur, la révélation primitive est la croyance *fatale* en Dieu. Oui ! la première Créature a obligatoirement connu son Créateur, et, comme conséquence, elle a connu le but de sa création, c'est-à-dire non-seulement sa nature, mais ce qu'elle devait croire et faire pour accomplir sa mission terrestre, et pour arriver à sa destinée ultérieure. Or, puisque l'homme cherche quelle est sa mission sur la terre et quelle est la *formule de Dieu* (puisqu'il faut s'exprimer ainsi), c'est que l'homme a oublié l'une et l'autre.

Ici se place le dogme conservé dans toutes les religions de la chute de l'Homme par le fait de sa transgression volontaire à la loi de son Créateur, et le dogme, sa conséquence, de la promesse divine de la réhabilitation.

« La révélation, dit-il, c'est la croyance en Dieu, la connaissance du bien et du mal, la foi en l'immortalité, et c'est la conscience qui est la révélatrice. »

« Jésus-Christ c'est la doublure de Krichna : « Le philosophe chrétien continua la tradition hébraïque, l'épura à l'aide de la morale de Christna, le grand novateur hindou, morale qu'il lui avait été donné sans doute de pouvoir étudier par lui-même dans les livres sacrés de l'Égypte et de l'Inde » (Page 117.)

« Le Christ, dédaignant Moïse et Manès, et leur inspirateur Manou, et se reportant jusqu'aux admirables enseignements de Christna, que le brahmanisme et le pouvoir des prêtres avaient fait oublier, vint annoncer aux hommes la loi de charité et d'amour, qui avait été celle des anciennes populations de l'Orient. » (Page 161.)

« Comme la plupart des indianistes, je n'avais attaché jusqu'ici aucune importance à l'orthographe du mot *Krichna* et je l'écrivais tantôt d'une manière et tantôt d'une autre. M. Jacolliot l'écrivant sciemment *Christna* afin de le rapprocher davantage pour les yeux du mot *Christ*, je dois, à ce sujet, donner quelques explications.

« Le nom réel du personnage était *Caneya*.

« Il fut appelé *Krichna* ou *le noir* à cause de la couleur de son visage. La plupart des statues et images le représentent encore actuellement de couleur *noire :* or Krichna étant Tchattryas selon la chair devrait être représenté avec la couleur jaune-clair tirant sur le blanc.

« On trouve dans les livres hindous (selon les dialectes et selon les auteurs) : *Krishna*, *Kristna*, *Kirsna*, *Crishna*, *Crihna* *Kissen*, *Crezno*, etc., mais je n'ai point encore rencontré ce mot écrit *Christna* [1].

1. M. Jacolliot dit, page 360 : « Nous écrivons *Christna* plutôt que *Kristna*, parce que le *kh* aspiré ne saurait être philologiquement mieux rendu par notre *ch*, qui est lui aussi une aspiration, que par le *k* simple. »

« *Krichna posséda toutes les vertus et tous les vices de l'humanité.* Telle est la grande et poétique figure que les poëmes et les livres sacrés hindous peignent tous : telle est celle, également, que ses adorateurs *lettrés* se sont complu à me révéler dans l'Inde dans les fréquents entretiens que j'ai eus avec eux quand ils comparaissaient devant moi pour plaider des affaires de caste et de religion. Quant à ses sectateurs, les uns l'adorent avec ses vertus et ses vices, les autres avec ses vertus seulement, et les autres, enfin, avec ses vices exclusivement.

« Le Christna de M. Jacolliot peint au moyen de tels et tels textes, mais en écartant tels et tels autres, ne représente pas plus le Krichna adoré par ses sectaires, par conséquent *le vrai* KRICHNA tel que les intéressés le comprennent, que le discours de Socrate ne formule la morale pratique de la Grèce ou que la République de Platon ne montre la société antique telle qu'elle se comportait réellement.

« Pourquoi M. Jacolliot rejette-t-il tels et tels textes ou tels ou tels événements, l'ombre au tableau? La pierre rebutée par M. Jacolliot est précisément devenue pour le brahmanisme la pierre de l'angle. Seule, la figure du Christ peut se passer d'ombre, parce qu'elle est divine. Les autres figures ont besoin de lumière et d'ombre pour n'être pas des teintes plates. Le clair-obscur donne le caractère aux choses terrestres dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. L'admirable figure des vertus divines et humaines, sans ombre au tableau, que dépeint M. Jacolliot, est presque celle du Christ; mais non, assurément, celle de Krichna. Les magnifiques faits et textes qu'il cite *se trouvent réellement dans des poëmes hin-*

— Quant à moi, j'écris *Krichna* parce que mon interprète hindou écrivait en français *Khrishna*. Or, je dis que notre *k* rend très-bien l'aspiration *kh*, car dans beaucoup de dialectes hindous le mot est écrit par un *c* et non par un *kh*; enfin, que *ch* rend mieux la prononciation finale du *sh* que le *st* nécessaire à M. Jacolliot pour écrire *Christna*.

dous, mais ce sont ceux précisément, les uns que le brahmanisme a empruntés au judaïsme et au christianisme, ou les autres de son fond propre, épars dans ses milliers de traditions orales ou écrites, qu'il a mis en relief pour rajeunir et pour ajuster son antique Krishna légendaire aux exigences de la conservation de sa domination ébranlée par sa longue et sanglante lutte avec le bouddhisme.

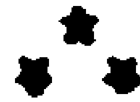
« Oui, ce que M. Jacolliot admet de Krichna : légendes, paraboles, morale, discours, telles sont le plus souvent les parties capitales qui constituent précisément les emprunts que le brahmanisme a faits aux livres sémitiques *quand elles ne font pas partie des communes traditions primitives.* »

Après quelques lignes de critique sur différents explications étymologiques des noms de Jupiter, Pluton, Hercule, et autres dieux et héros de la fable, à propos desquelles notre mésaccord, du reste peu accentué, est sans importance sur la question de Christna et du brahmanisme, M. Textor de Ravisi conclut en prétendant :

« 1° Que la figure de Krichna partant des traditions primitives, concernant la venue d'un Messie et un renouvellement du monde (communes aux cosmogonies de tous les peuples), a été sans cesse grandissant à travers les siècles en puisant dans les écritures judaïco-chrétiennes ;

« 2° Que le personnage historique de Krichna, chef de partisans, puis conducteur de hordes guerrières, a été transformé successivement en héros et en moraliste, en demi-dieu et en dieu, et enfin au VI[e] siècle de notre ère en Dieu suprême ;

« 3° Que la lutte du brahmanisme et du bouddhisme, puis les luttes du brahmanisme et du bouddhisme contre le christianisme ont amené le brahmanisme à essayer d'enter la figure du rédempteur chrétien sur celle de son antique Krichna, et enfin à le faire honorer d'un culte public, au VI[e] siècle de notre ère. » (Textor de Ravisi.)



Telle est la théorie imaginée au siècle dernier par les pères jésuites dans l'Inde; théorie que tous les indianistes catholiques soutiennent aujourd'hui avec cet ensemble que l'on connaît, toutes les fois que les intérêts de Rome sont en jeu; et ici le cas n'est pas mince, il s'agit simplement, pour toutes les branches du christianisme, d'être ou de ne pas être, — et M. Textor de Ravisi pose dès le début carrément la question :

Est-ce le *brahmanisme qui a emprunté au christianisme le couronnement de son édifice, le culte de Jésus-Christ?*

Est-ce au contraire *le christianisme qui a ses origines dans le brahmanisme, dans le culte de Christna?*

Et ici pas d'attermoiement, pas de négation, on ne cherche pas à nier une vérité qui crève les yeux sur les bords du Gange ou du Godavéry. Morale, dogmes, culte, incarnations de Christna et du Christ, se ressemblent dans le brahmanisme et le christianisme, et M. Textor de Ravisi se demande nettement quel est celui qui procède de l'autre? L'écrivain catholique conclut naturellement en faveur du catholicisme, il était difficile qu'il en fût autrement. Mais, ainsi que nous allons le voir bientôt, cette opinion ne soutient l'examen, ni au point de vue historique et chronologique, ni au point de vue scientifique pur.

Les missionnaires qui connaissent l'Inde depuis des siècles, tout en se gardant bien de nous la révéler, tout en cherchant à cacher le passé de cet antique et mystérieux pays aux yeux profanes de la science, ne se sont pas dissimulé qu'un jour viendrait où l'Europe, étonnée de retrouver dans les grandes ruines de l'Indoustan les origines du christianisme, se rappellerait cette parole des gnostiques aux apôtres leurs contem-

porains : « Votre religion nouvelle n'est que la vulgarisation des mystères de l'Orient, » et ils ont essayé de créer de toutes pièces un système qui fit l'Inde tributaire de la Judée, ce qui était le seul moyen de tourner la difficulté.

. Mais ils s'y sont pris trop tard heureusement, et après avoir tracé le plan de l'édifice, ils n'ont pas eu le temps de le construire... Bien plus, le travail ébauché accuse son origine, décèle les motifs qui l'ont fait entreprendre, et tous les efforts faits par les missionnaires catholiques ou protestants, pour égarer les recherches de la science sur le brahmanisme, prouvent à quel point ce dernier était redouté de ses adversaires.

Posant à mon tour la même question :

Qui, du brahmanisme ou du christianisme, est le copiste? je réponds, en m'appuyant sur d'irréfutables documents : Le christianisme !

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dois déclarer, ainsi que M. Textor de Ravisi l'a fait courtoisement pour moi, que la bonne foi de cet honorable indianiste n'est pas en jeu. Partisan convaincu de la révélation, il n'a pu apprécier à leur juste valeur les opinions et les actes des missionnaires, et étudier l'Inde avec un esprit indépendant de toute attache religieuse.....

J'ai écrit les lignes suivantes dans la *Bible dans l'Inde*, à une époque où je ne prévoyais certes pas ce débat. Du reste, ceci est de l'histoire.

« Les jésuites, qui furent les premiers à venir prêcher l'Évangile dans l'Inde, s'aperçurent vite qu'ils n'avaient pas devant eux un peuple naïf et sauvage, mais bien une nation civilisée, tenant par-dessus tout à ses mœurs, à sa religion, à ses coutumes, et qu'ils n'arriveraient à rien avec des moyens ordinaires.

« Ils se vêtirent alors à la manière indoue et se prétendirent des brahmes venus d'Occident pour rappeler au peuple les anciennes croyances qu'il avait abandonnées.

« Non-seulement ils respectèrent les castes, les cérémonies, les préjugés, les superstitions, mais encore ils les adoptèrent, les firent leurs, et s'identifièrent si bien avec les Indous qu'ils parvinrent à se faire adopter et à gagner quelques partisans.

« Jalouses de leur succès, quelques congrégations rivales les attaquèrent devant la cour de Rome, pour avoir ainsi rabaissé la religion en la faisant se prêter à des transactions qui portaient atteinte à ses principes.

« Les jésuites furent solennellement condamnés par le pape, qui, sous le nom de *rites malabares*, proscrivit leur mode de procéder, et annula, comme contraires à la loi catholique, toutes les concessions qu'ils avaient faites à l'esprit du pays. » *Bible dans l'Inde*, p. 339.

Les Missions étrangères, qui reçurent la succession des jésuites, moins habiles que ces derniers, n'ont jamais pu se créer d'adeptes, et en très-petit nombre encore, que chez les parias, auxquels elles sont obligées de servir de petites pensions mensuelles, et qui désertent l'Église dès qu'on ne paye plus...

Les jésuites, en même temps qu'ils avaient pris l'habit des brahmes et leur manière de vivre, fondu les cérémonies des cultes brahmanique et catholique, et soudé ensemble les dogmes des deux religions, s'étaient mis à travailler les différents idiomes du pays, de façon à ce qu'il n'en fût aucun dans lequel ils ne pussent parler, écrire et traduire aussi facilement que les prêtres indigènes. Ils se proposaient, leur tentative imparfaite l'a démontré, soit de refondre tous les ouvrages indous à leur manière, en leur laissant l'apparence de l'authenticité, soit tout au moins d'égarer les recherches de la science par des ouvrages apocryphes destinés à jeter sur

l'Inde ancienne d'une part un épais nuage d'obscurité, et de l'autre sur les brahmes et les pundits modernes un soupçon d'interpolation systématique.

Ces faits, tellement bien établis dans l'Inde qu'ils ne se discutent même pas, ont besoin d'être révélés à l'Europe.

M. Textor de Ravisi, bien imprudemment sans doute, va nous fournir une preuve des agissements des missionnaires jésuites :

*Il affirme que l'*Ézour-védam, *que Voltaire et après lui plusieurs indianistes ont pris pour un ouvrage écrit quatre cents ans avant la conquête d'Alexandre, a été composé par le P. Calmette, missionnaire français à Karikal et à Pondichéry.*

Notre contradicteur va s'apercevoir de la gravité de son aveu à la question qu'il nous donne l'occasion de poser.

Laissant de côté le point de savoir quel est le véritable auteur de l'*Ézour-védam*, nous disons :

— *N'est-il pas évident que le vénérable Calmette, en recourant à cette supercherie de composer en secret un livre apocryphe, c'est-à-dire mélangé de brahmanisme et de christianisme, et destiné, par une apparence d'authenticité, à égarer d'abord les pas de la science, et plus tard, la tromperie découverte, à inspirer de la méfiance pour tous les livres indous, n'est-il pas évident, dis-je, que ce vénérable Calmette a accompli là une œuvre peu digne, mais parfaitement dans les traditions jésuitiques que je signale ?*

Il n'y a pas à sortir de là :

Si l'*Ézour-védam*, écrit dans le style et la manière d'il y a trois mille ans, n'est pas authentique, c'est un livre de moins à l'acquit des Indous, mais aussi, c'est une supercherie de plus à l'acquit de la Compagnie de Jésus, et de ce pieux et vénérable pasteur qui a nom Calmette.

Seulement, la supercherie va contre son but, et l'emploi de pareilles armes prouve jusqu'à l'évidence à quel point les

prêtres de Rome ont jugé le brahmanisme dangereux pour les traditions chrétiennes.

Je n'insiste pas. Cependant, il est bon que l'on sache que l'*Ézour-védam*, revendiqué par les missionnaires, est sans valeur de doctrine, ne compte pas parmi les ouvrages de théologie brahmanique, et n'existe même pas dans les bibliothèques des grandes pagodes de l'Inde. J'ajouterai, pour clore le débat, que M. Textor de Ravisi ne nous dit pas *qu'il n'y a d'autres preuves de la revendication Calmette que l'affirmation des missionnaires*, et... l'indifférence des brahmes.

Mon adversaire affirme encore que les charmants apologues cités par l'abbé Dubois, comme appartenant à la littérature indoue, *ont été apportés dans l'Inde par les missionnaires.* Je regrette beaucoup d'être obligé de dire à M. Textor de Ravisi qu'il a commis là, sur la foi de ses amis, une erreur matérielle. Les apologues cités par l'abbé Dubois sont tous extraits du *Pantcha-Tantra*, ouvrage attribué au brahme Pilpay, que l'antiquité entière a connu, qu'Ésope, Phèdre, Babrius et La Fontaine ont imité, et dont l'authencité ne saurait être mise en doute.

Sur ce terrain, on ne voit pas trop pourquoi les révérends Calmette et consorts ne réclameraient pas la paternité de Manou et des védas... Il est certain que le plan des jésuites ne tendait à rien moins qu'à cela, et que s'ils fussent arrivés dans l'Inde quatre ou cinq siècles plus tôt, ils en seraient aujourd'hui à revendiquer la plupart des ouvrages théologiques de l'Inde ancienne.

Il est dit encore dans l'opuscule que nous combattons *que la quantité des ouvrages écrits par les missionnaires, dans tous les dialectes de l'Inde anciens et modernes, est prodigieuse, sur la grammaire, la littérature, la poésie, les sciences, la philosophie et la religion, etc.*

Je prie un homme que je respecte profondément de ne point

se trouver blessé par mes paroles, mais je suis obligé de réduire cette opinion des RR. PP. à sa réelle valeur.

Il n'y a pas, dans l'Inde entière, un seul ouvrage sérieux écrit en samscrit par des missionnaires, sur la grammaire, la littérature, la poésie, les sciences, la philosophie et la religion.

Je proteste scientifiquement contre cette prétention, et je mets au défi qu'on me cite un seul ouvrage écrit dans cette langue par un missionnaire! Il ne faut pas que de pareilles idées, que nul n'ose soutenir dans l'Inde, essayent de faire leur chemin en Europe.

Le seul ouvrage de valeur composé par un missionnaire est le *Tembavanam* (et non *Tembavani*) du P. Beschi.

Et ce poëme en l'honneur du Christ est écrit en *tamoul.*

Sont-ce les ouvrages écrits en tamoul, kanara, telinga, bengali, indoustani, etc., par les prêtres catholiques pour les besoins de leur ministère, que nous devons consulter dans une étude sur l'Inde ancienne et l'origine du brahmanisme? Que nous importent toutes ces productions modernes? Nous n'avons à nous occuper que des grands ouvrages de l'antiquité samscrite, et c'est sur ce terrain que je vais ramener M. Textor de Ravisi, quand j'aurai fini de relever ses considérations générales, qui se bornent à être des affirmations *sans autres preuves.*

En adoucissant le plus possible ma pensée, je suis obligé de dire que mon adversaire s'est fait, de la meilleure foi du monde, l'écho d'opinions cléricales qu'il n'a pas pris la peine de contrôler.

En voici une nouvelle preuve. Parlant des extraits que j'ai donnés des védas, il dit : *Je ferai remarquer que le quatrième livre des védas, l'*Arthavan-véda (c'est *Atharva-véda* qu'il faut écrire) *est relativement tellement moderne, que beaucoup d'Indous le considèrent comme apocryphe...*

On sait que le législateur Manou se perd dans la nuit des

temps antéhistoriques de l'Inde, et qu'aucun indianiste n'a osé lui refuser le titre du plus ancien législateur qui ait paru dans le monde. Eh bien, Manou va répondre à M. Textor de Ravisi.

Livre XI, *sloca* 33.

Traduction de William Jones et de Loiseleur-Deslongchamps.

« Qu'il emploie sans hésiter les prières magiques de l'*Atharva-véda* et d'*Angiras*, la parole est l'arme du brahme, c'est avec son secours qu'il doit détruire ses oppresseurs. »

Comment l'*Atharva-véda* cité par Manou peut-il être moderne ou apocryphe ?

Faut-il ajouter à cela l'opinion du grand indianiste Colebroucke ?

« On ne saurait contester que l'*Atharva* soit, au moins en partie, aussi ancien que les autres védas... »

Mon adversaire affirme encore que le *Bagavéda-Gita* est une interpolation dans le grand poëme du *Mahabharata*. Il ne saurait en être autrement; cet ouvrage étant la vie de Christna, copiée servilement par les apôtres, il est impossible de l'admettre à sa date de mille ou quinze cents ans avant notre ère, sans renverser par cela même toute la légende judaïque et chrétienne.

Il est à remarquer que M. Textor de Ravisi, suivant en cela la dialectique cléricale, en fait de preuve de ce qu'il avance, se borne *à des observations, qu'il semble établir comme axiomes*. Il croit à l'œuvre des missionnaires dans l'Inde comme il croit à la révélation.

Mais si, en matière religieuse, l'absurdité est un argument,

credo quia absurdum, il n'en est pas de même en matière scientifique.

Ce Bagavéda-Gita, interpolé dans le Mahabharata, d'après les disciples de Calmette, est nommé et analysé dans le *Madana-Ratna-Pradipa*, recueil des textes des plus anciens législateurs, dans Vrihaspati, dans Parasara, dans Narada, et une foule d'autres ouvrages d'une incontestable authenticité; tous les commentaires des livres sacrés lui consacrent également quelques pages.

Tous les grands indianistes qui ont passé une partie de leur vie dans l'Inde, William Jones, Colebroocke, Thomas Strange, Wilson, Princeps et autres, ont donné à cet ouvrage une antiquité de douze à quinze cents ans avant notre ère, et l'avenir étendra encore cette date, lorsque la science se sera une bonne fois débarrassée de cette chronologie biblique, qui donne à l'homme six mille ans d'existence, et a besoin, pour s'établir, de patriarches ayant vécu huit cents et mille ans chacun.

William Jones croyait si bien à l'authenticité du *Bagavéda-Gita*, chapitre du *Mahabarata*, consacré à Christna, que cet indianiste de génie se sert de cet ouvrage dans ses *Commentaires sur les plus anciens législateurs de l'Inde* (*Madana-Ratna-Pradipa*), pour éclairer et préciser le sens de certains textes.

« Il est à remarquer sur les textes précédents (Cratou, Narada, Smriti, Parasara, Vrihaspati, Aditya, Pourana, etc...) qu'aucun d'eux, à l'exception de celui de Vrihaspati, n'est cité par Collouca, qui ne semble jamais avoir considéré aucune des lois de Manou comme restreintes aux trois premiers âges; que celui de Smriti, ou *Code sacré*, est cité sans le nom du législateur, et que la prohibition, dans tout âge, de la défense personnelle contre les brahmes, est en opposition avec un texte de Soumantou, et *avec l'exemple et le précepte de Christna*

lui-même dans le Mahâbhârata et même avec une sentence du véda... »

(William Jones, traduction de *Manou* et commentaires.)

Ainsi William Jones non-seulement s'appuie sur les préceptes et les exemples de Christna, sans élever le moindre doute sur l'authenticité du chapitre (*Bagavéda-Gita*), qui s'occupe de cette incarnation de Vischnou, mais encore il semble le placer comme autorité sur le même pied que le véda...

Tout est de cette force scientifique dans le système des missionnaires.

Ceci les gêne?... interpolation!

Ceci n'est pas de leur goût?... apocryphe.

Il faut ajouter qu'ils jettent au feu tout manuscrit qui leur tombe sous la main. L'Inde, par son étendue, par le peu d'influence qu'elle a laissé prendre sur elle par les étrangers, a échappé à la destruction totale de ses traditions écrites, de ses monuments... Plus heureuse en cela que l'Océanie, dont l'exiguïté des îles a facilité la conquête religieuse; à ce point que, dans toute la Polynésie, habitée par des hommes de race jaune, intelligents, parlant une langue qui se rapproche des radicaux samscrits, on ne trouve plus que des lambeaux de traditions inexplicables ; les cuistres anglicans, marchands de bibles, de conserves et de vêtements confectionnés, brochant sur les séides de Rome, ont détruit les moraës, les tombeaux des rois, les pierres sculptées, les inscriptions et changé jusqu'au mécanisme du langage... Il y a quelque chose de pis que les actes des Vandales, ce sont les actes des missionnaires. Tout vestige du passé disparaît devant eux ; l'homme ne doit dater que de Moïse et du Christ.....

Je m'étonne qu'après les avoir si fortement attaqués, mon adversaire sente le besoin de nous affirmer qu'il croit beaucoup plus à l'authenticité des livres sacrés des Indous que

M. Burnouf et moi ne croyons à celle du *Pentateuque* de Moïse. Je n'ai pas mission de répondre pour l'éminent professeur, mais je dois dire pour ma part, et cela avec les textes, l'histoire et les hébraïsants les plus distingués, que le *Pentateuque*, dans sa forme actuelle, n'a jamais été écrit par Moïse... Il est un point de ces considérations générales sur lequel M. Textor de Ravisi et moi sommes entièrement d'accord.

Ainsi je dirai avec lui qu'il y a dans l'Inde autant de textes des védas qu'il y a de pagodes et de temples, et j'ajouterai qu'il en est de même pour Manou. Seulement, au lieu de prétendre que ces textes sont surchargés d'interpolations modernes, de corrections maladroites, de remarques déplorables, qui changent la nature des ouvrages, je dirai, *et ceci est de la plus rigoureuse vérité*, que ces livres sacrés, partout où ils existent en samscrit, sont les mêmes comme forme et fond de doctrine, et qu'ils ne diffèrent que par les nombreux commentaires qui les accompagnent, et forment corps avec l'ouvrage.

Ainsi, dans telles ou telles pagodes, les védas et Manou sont copiés avec tous les commentaires qui ont été composés sur eux ; dans d'autres, au contraire, ces mêmes ouvrages ne sont accompagnés que des commentaires d'un écrivain particulier ou d'une époque spéciale.

Je reconnais qu'il y a là un énorme travail de reconstruction à faire pour restituer chaque commentaire, non à son auteur, ce qui serait impossible, mais à l'époque à laquelle il appartient.

Il arrive souvent que l'œuvre du commentateur est tellement liée à l'ouvrage lui-même qu'il est presque impossible de l'en distraire; seul, un travail de comparaison sur tous les textes, travail qui demandera des siècles d'études, permettra de retrouver et de rétablir dans leurs formes primitives les védas, Manou et la plupart des ouvrages de l'Inde ancienne. Et c'est pour cela que je soutiens que les textes des védas et de

Manou, expédiés en Europe par la Société asiatique de Calcutta, ne sont qu'une tentative, et que ce ne sont pas là les véritables textes. Ces copies sont en effet toutes différentes de celles des pagodes du sud de l'Inde, dont les traditions primitives n'ont pas été, comme dans le nord, détruites par les invasions.

Mais ces commentaires, loin de nuire à l'authenticité des livres sacrés, servent au contraire à la démontrer, en accentuant siècle par siècle les transformations des coutumes, des traditions et des mœurs. Quant à la doctrine en elle-même, il n'y a pas un seul commentateur qui n'ait tenu à la respecter.

En terminant cette première partie de ma réponse, je dirai à M. Textor de Ravisi : *Non, le génie brahmanique ne s'est pas complu à ensevelir son histoire et les produits de son intelligence dans les siècles de ses chronologies fabuleuses*..... Pour porter le flambeau dans la nuit du passé, il faut simplement, laissant de côté Moïse et la Bible, Usserius et nos méthodes, étudier la chronologie des brahmes comme elle doit être étudiée, savoir qu'ils ont remplacé la date imaginaire par la date astronomique, et alors on comprend la vérité de cette parole du savant Halled, le traducteur des *Sastras* :

« Peu de peuples ont des annales aussi authentiques que celles des Indous. »

Un mot sur l'aventure de Wilford, qui a donné lieu dans l'Inde à une sérieuse polémique, qui s'est terminée, il faut bien dire, à l'avantage du brahme Appassamy.

Wilford travaillait avec ce brahme, qui lui narrait *de mémoire* des légendes anciennes extraites des *Pouranas*. Lorsque cet indianiste anglais publia ces légendes, il eut le tort de prétendre que le texte qu'il donnait était exactement celui des *Pouranas*. Il est bon de remarquer que les erreurs de texte

ne furent pas signalées par les indianistes européens, mais bien par les brahmes eux-mêmes, et qu'Appassamy fut un des premiers à reprocher à Wilford d'avoir pris des récits, très-exacts du reste, puisque la différence ne portait que sur quelques expressions, pour des textes purs.

Pour moi, dans mes études indianistes, je n'ai point rapporté des légendes récitées de mémoire, mais collationnées sur les textes mêmes des ouvrages indous.

M. Textor de Ravisi, comme tous les orientalistes sérieux qui ont puisé aux sources, reconnaît « que les magnifiques faits et textes que je cite se trouvent réellement dans les poëmes indous. » Mais, d'accord avec sa thèse catholique, il attribue ces faits et ces textes, les uns aux traditions de la révélation primitive que les Indous auraient reçues comme tous les peuples, les autres à l'infiltration des idées chrétiennes. Nous allons voir ce que vaut cette opinion en étudiant ce que mon adversaire a dit spécialement de mes études sur la Bible et la grande figure de Christna! — Je serai bref, car, sur ce terrain, une simple question historique et chronologique nous sépare.

M. Textor de Ravisi dit lui-même « que le sujet ne comporte qu'une simple discussion de philosophie historique! »

J'avais écrit : « Rationalistes, repoussons la révélation » Et mon adversaire répond :

« Rationalistes chrétiens, admettons la révélation. »

Je ne fais que citer sans discussion, ne comprenant pas comment on peut être rationaliste et chrétien, libre et esclave tout à la fois.

Il résulte de là que M. de Ravisi n'a pas ses coudées franches dans ce débat ; il est un peu, dans la route qu'il parcourt, comme la locomotive qui, captive sur ses rails, jouit de toute sa liberté, à condition de ne pas sortir du sillon qu'on lui a tracé. En n'acceptant d'autre flambeau que celui de la ré-

vélation chrétienne, il ne saurait, en aucun cas, admettre le moindre fait contraire à sa foi ; tandis que moi, qui ne crois pas plus au brahmanisme qu'au christianisme, qui n'étudie l'un et l'autre qu'au point de vue scientifique, je ne ferai nulle difficulté d'accepter n'importe quel fait, texte ou preuves, pour ou contre l'un ou l'autre, puisque tout cela est sans influence sur mes convictions philosophiques.

Un mot d'abord sur la question philologique que soulève le nom de Christna tel que je l'écris :

Christna.

Mon adversaire prétend qu'il n'avait jusqu'à ce jour attaché aucune importance à l'orthographe de ce mot. *On trouve, dit-il, dans les livres indous, suivant les auteurs et les dialectes, Krishna, Kristna, Kirsna, Chrishna, Crihna, Kissen, Cresno, etc., mais je n'ai point encore rencontré ce mot écrit Christna.*

Il en conclut que j'ai écrit *Christna* pour le rapprocher davantage, pour les yeux, du mot *Christ !*

La plupart des orientalistes qui m'ont fait l'honneur de me déchirer quelque peu ont fait de ceci une question capitale... Leur acrimonie sur cette question de forme ne fait que déceler mieux la pénurie de leurs arguments au fond.

Je suis heureux de m'expliquer une bonne fois sur ce point.

M. Textor de Ravisi me fournit lui-même, en croyant m'attaquer, la meilleure de toutes les réponses.

On trouve, dit-il, dans les livres indous, *Krishna, Kristna*, etc...

Eh bien ! je le demande à tout philologue qui connaît le mécanisme des langues orientales :

Quelle différence y a-t-il entre ces deux mots : Kristna et Christna ?

Quelle différence phonétique y a-t-il à rendre dans notre langue le *k'* samscrit, qui se prononce avec une forte aspiration du gosier, par notre *k* ou notre *ch?*

Le *k'* samscrit est rangé par tous les grammairiens indous et, à leur imitation, par Desgranges et Burnouf, parmi les *gutturales fortes aspirées.* Or, notre *k* étant une *forte*, et notre *ch* une *forte aspirée*, il suit de là que le *k'* samscrit étant une *gutturale forte aspirée,* j'ai dû la rendre par notre *ch* qui, étant une *forte aspirée*, était plus conforme à l'écriture et à la prononciation samscrite.

Au surplus, il me suffit de prouver à mes lecteurs, par l'autorité même d'un adversaire, qu'on écrit en samscrit :

KRISTNA,

pour que je n'insiste pas. — Les autres expressions Krishna, Crishna, Kissen, etc., appartiennent aux dialectes tamoul, telinga, kanara et autres.

Kristna ou Christna me sont parfaitement indifférents, le mot est le même en samscrit, et la légère différence d'écriture, adoptée par les uns ou les autres, ne vient que du plus ou moins de respect et d'exactitude avec lesquels on rend le *son phonétique samscrit* avec l'alphabet de notre langue. Le radical *kris* ou *chris*, qui signifie sacré, a formé le mot grec χρισ-τος-kristos ou christos, qui a le même sens, et que nous traduisons par Christ et non Krist, sans qu'il y ait grammaticalement une bien grande différence entre l'un et l'autre.

Avant moi, Volney avait admis ce radical *chris* (sacré), pour écrire le nom de la grande incarnation indoue.

Après avoir reconnu qu'on écrivait en samscrit :

KRISTNA,

d'où vient que M. Textor de Ravisi, dans une note, page 342,

écrive ceci : — Quant à moi, j'écris Krichna, parce que mon interprète indou écrivait Khrishna... Comment? votre interprète admet le radical *khris* — sacré, — et vous écrivez, *par ce motif*, Krichna, qui signifie noir.

En vérité, mon adversaire se réfute trop bien lui-même pour que j'insiste.

Il n'y a à cela qu'une seule explication de logique, et la voici :

Les révérends Calmette et consorts écrivent Krichna, qui ne signifie rien et qui ne les gêne pas, au lieu de Kristna ou Christna qui signifie quelque chose, mais qui les gêne, et toute l'école catholique les suit dans cette voie, qui est celle des *rationalistes chrétiens*... nouvelle secte qui prétend faire du rationalisme révélé.

M. Textor de Ravisi prétend encore *que le nom réel de ce personnage était Caneya.*

Il serait plus juste de nous dire que Caneya est un des noms de Christna, et je m'étonne que mon adversaire n'ait pas cru devoir donner l'intéressante explication de ce nom :

Canya, en samscrit, signifié la vierge ; canyeya, et, par élision, Caneya, signifie *issu de la vierge, le fils de la vierge.*

Dans tous les hymnes du culte, c'est ce titre que l'on donne au dieu incarné.

Ces questions philologiques résolues, je m'étendrai peu sur la figure religieuse et philosophique de Christna, mon éminent adversaire prenant encore soin lui-même de me fournir des armes concluantes dans le passage suivant que je sens le besoin de rappeler.

« *Khristna posséda toutes les vertus et tous les vices de l'humanité.* Telle est la grande et poétique figure que les poëmes et les livres sacrés indous peignent tous. Telle est celle, également, que ses adorateurs lettrés se sont complu à me révéler

dans l'Inde dans les fréquents entretiens que j'ai eus avec eux quand ils comparaissaient devant moi pour plaider des affaires de caste et de religion. Quant à ses sectateurs, les uns l'adorent avec ses vertus et ses vices, *les autres avec ses vertus seulement*, et les autres, enfin, avec ses vices exclusivement. »

Si j'étais un partisan de la divinité de Christna, l'argument aurait quelque valeur; trouver des vices au dieu que j'adorerais, serait porter une singulière atteinte à sa dignité. Mais, comme je ne crois pas plus à la divinité de Christna qu'à celle de sa doublure le Christ, l'aveu de M. de Ravisi *que Christna posséda toutes les vertus et tous les vices de l'humanité*, devient dangereux pour son système, surtout quand il ajoute qu'il y a des sectateurs dans l'Inde « *qui l'adorent avec ses vertus, seulement!* »

Je n'ai plus alors qu'à lui répondre : C'est précisément ce Christna que vous reconnaissez et *que ses sectateurs adorent dans ses vertus seulement*, que j'ai étudié, le signalant comme le héros de cette incarnation légendaire que les apôtres ont rajeunie pour donner du poids à leur tentative de réforme religieuse, et dont plus tard les écrivains apocryphes des Évangiles ont copié les aventures fabuleuses.

Vous n'empêcherez pas que la figure de votre Christ ne puisse soutenir le plus simple examen historique, qu'elle n'ait été inconnue de tous à l'époque où vous la placez, que toute l'école d'Alexandrie n'ait dit aux apôtres : « Vous ne faites que vulgariser les anciens mystères de l'Orient, » ce dont elle porta plus tard la peine sous Justinien, qui la fit fermer à la requête du christianisme triomphant, et, qu'à l'apparition des Évangiles, tous ce que l'époque comptait de savants et d'esprits indépendants n'ait répété, à l'exemple de l'illustre manichéen Fauste :

« Tout le monde sait que les Évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ ni par les apôtres, mais longtemps après par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques contemporains. »

(FAUSTE.)

L'existence de l'antique et légendaire Christna, comme M. de Ravisi l'appelle lui-même, est prouvée par tous les livres sacrés les plus anciens de l'Inde. Le *Mahabharata*, le dernier en date, a été composé douze à quinze cents ans avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque où Moïse conduisait les Hébreux dans le désert. Elle est prouvée par les ouvrages des djeïnistes qui se sont séparés des brahmes plusieurs milliers d'années avant la révélation chrétienne. Elle est prouvée par les temples, les bas-reliefs et les monuments épigraphiques les plus anciens... Elle est tellement prouvée enfin, que les différentes sectes du christianisme, désespérant de détruire tous les manuscrits, tous les monuments, marbre ou pierre, sur lesquels elle s'appuie, s'entendent admirablement, quoique irréconciliables ennemies sur tout autre sujet, pour altérer la physionomie de la grande incarnation de Vischnou.

Pour l'existence du Christ... elle n'est prouvée que par des livres apocryphes écrits par des plumes intéressées et dont pas un ne saurait trouver grâce devant la critique historique la plus indulgente.

Je ne puis donc conclure autrement que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour.

La légende du Christna indou est authentique, celle du Christ juif, relevant les mêmes aventures, les mêmes actes, la même morale, n'est qu'une copie.

Je vais maintenant démontrer à M. de Ravisi l'impossibilité

de ses conclusions et lui prouver que le brahmanisme n'a jamais rien emprunté au christianisme; que ce dernier, au contraire, en parodiant le rôle de Christna, s'est peu à peu assimilé tous les dogmes et toutes les cérémonies du culte antique des Indous.

Mon adversaire a dès le début prononcé la parole suivante, qui résume l'opinion développée dans sa brochure.

« *Le brahmanisme a emprunté au christianisme le couronnement de son édifice, le culte de Jésus-Christ.* »

Cette déclaration de l'ancien gouverneur de Karikal, d'un homme qui, pendant quinze ans, a été mêlé d'une manière active aux actes de la vie civile et religieuse des Indous, a une valeur extraordinaire dans l'état actuel des sciences indianistes. Elle prouve la parfaite identité des principes, des croyances et du culte brahmanique et chrétien; elle prouve que la figure de Christ, rédempteur, philosophe et moraliste, n'est un mythe que pour ceux qui ignorent l'Inde ou qui ont intérêt, comme certain romancier du Christ, à repousser tout ce qui pourrait contrarier la mystique et fabuleuse légende qu'ils ont inventée.

La question chronologique, en l'état, ne nous divise même plus, car M. de Ravisi admettant la haute antiquité de Christna, incarnation de Vischnou, notre dissentiment ne porte que sur l'époque où le dieu indou, sortant de la tradition hiératique, a été considéré dans l'Inde comme un symbole de régénération morale.

Je prétends que c'est ainsi que Christna a été compris et vénéré dès son origine. M. de Ravisi prétend, au contraire, que l'antique Christna a peu à peu revêtu la figure du Christ.

Voilà le dernier terme du débat.

Je ne discuterai pas ici toutes les impossibilités historiques

et philologiques de la thèse de mon adversaire, qui n'est autre que celle des missionnaires combattant *pro aris et focis* et pour qui la négation de l'antiquité des dogmes indous est une nécessité d'existence.

Le brahmanisme tue la révélation catholique. Je ne chercherai pas à lui démontrer que le *Mahabharata* et le *Bagavéda-Gita* qui nous représentent Christna moraliste et philosophe ont été écrits douze à quinze siècles avant notre ère et que ces ouvrages dont il nie l'authenticité *sans donner de preuves*, sont regardés par tous les grands indianistes, Villiam Jones, Colebroocke, entre autres, comme possédant une autorité presque égale à celle des védas.

Je ne lui dirai pas que le *Pratamany-yoga* des djeïnistes nous peint le dieu sous les mêmes couleurs;

Que les Indous ont tout tiré de peuples plus anciens encore et de leur propre fond, mais qu'ils n'ont jamais été imitateurs ni copistes de peuples postérieurs à eux de plusieurs milliers d'années qu'ils ne connaissent même pas; que c'est là l'opinion *de tous les indianistes qui ont vécu dans l'Inde;*

Que l'on retrouve dans l'Inde comme un arbre auquel se rattachent toutes les racines et toutes les branches, les principes de toutes les croyances, de tous les usages, de toutes les coutumes des différents peuples du globe, avec l'explication du fait religieux ou civil qui leur a donné naissance, explication que vous ne retrouvez dans les traditions d'aucune autre contrée; que tous les philosophes anciens voyageaient dans l'Inde pour s'instruire et que pas un philosophe indou n'est venu en Judée ou dans l'Occident.

Je ne lui dirai pas qu'au moment où la légende chrétienne place la venue de Jésus, le grand mouvement civilisateur qui avait fait de l'Inde le flambeau des peuples anciens s'était arrêté depuis plusieurs siècles, que le samscrit ne se parlait plus que dans les temples et que la vieille contrée des brahmes

s'endormait de ce sommeil asiatique qui est l'image de la mort...

Les arguments de toute espèce abondent, mais je n'en veux présenter qu'un que j'ose prétendre irréfutable.

Christna n'a apporté à la vieille religion des brahmes ni principes, ni croyances, ni morale, ni dogmes, ni cérémonies, ni culte nouveaux! Tout ce que ce philosophe a prêché et enseigné aux peuples de l'Indoustan existait depuis des siècles dans les livres sacrés, il n'a fait que rappeler les croyances du passé et tenter, sans y avoir réussi, de sauver son pays de la décrépitude. Après sa mort, les prêtres, dont il avait attaqué les vices, l'ont placé dans leur Panthéon, en ont fait une incarnation de Vischnou, ont permis son culte en le dirigeant, pour se débarrasser d'un ennemi, et afin que le peuple ne conservât pas pure la tradition de la vie de ce grand homme.

Or si Christna n'a rien innové comme principe, morale, dogme et croyance, si tout est émané des védas et de Manou, que devient cette prétendue influence du christianisme au VIe siècle de notre ère?...

Il ne reste plus qu'une réponse au service des disciples de Calmette et consorts, c'est que ce sont les missionnaires qui ont créé le samscrit, écrit Manou, les védas, le *Mahabharata*, et tous les grands ouvrages religieux et littéraires de l'Inde ancienne...

Si cette absurdité avait chance d'être crue, ils ne reculeraient pas devant son affirmation. Voyons donc quels sont les dogmes primitifs du brahmanisme, et sur ce point, afin d'éviter toute discussion de texte, je ne m'appuierai que sur un auteur connu de tous les orientalistes et que chacun pourra contrôler, je veux parler de Manou. Je dois ajouter que pour plus d'impartialité encore, je ne traduirai pas moi-même, et prendrai mes citations dans les versions de William Jones et de Loiseleur-Deslongchamps.

La primitive religion brahmanique est fondée sur :

1° L'unité de Dieu dans la trinité ;

2° L'incarnation périodique de Vischnou, deuxième personne de la trimourty, venant apporter aux hommes la volonté céleste ;

3° L'immortalité de l'âme ;

4° La croyance au mérite et au démérite, à la récompense et au châtiment, dans le swarga — ciel, et dans le naraca — enfer.

5° La métempsycose.

Ces croyances sont-elles réellement celles de l'Inde primitive ?

Je ne réponds que par des textes :

1° Sur l'unité de Dieu.

« Ce monde était plongé dans l'obscurité, etc... *Alors le Seigneur existant par lui-même et qui n'est pas à la portée des sens externes*, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité...

« *Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur...* »

(Manou, livre Ier, *slocas* 5, 6, 7.)

J'ai donné dans la première partie de cet ouvrage (page 32) le début de la magnifique Genèse de Manou, où se trouvent ces passages.

Ni le mosaïsme ni le christianisme ne sauraient nous offrir une conception plus pure de *l'Être existant par lui-même*, de la Grande Cause première.

2° Sur la trinité.

« Le mystère de la triade (Brahma-Vischnou-Siva), connu seulement des initiés dans l'Inde ancienne, ne pouvait être révélé au vulgaire sous peine de mort. »

(VRIHASPATI.)

« La sainte syllabe primitive composée de trois lettres (a. u. m.), dans laquelle la triade védique (Brahma-Vischnou-Siva) est comprise, doit être gardée secrète comme un autre triple véda. Celui qui connait la valeur mystique de cette syllabe connait le véda. »

(MANOU, livre XI, *sloca* 265.)

Dans une foule d'autres passages, Manou recommande le secret sur cette conception religieuse, réservée aux hautes classes.

« Dans la mythologie indienne, Brahma est le dieu suprême, Vischnou et Siva lui sont adjoints et forment avec lui la triade (trimourty). »

(W. JONES et LOISELEUR-DESLONGCHAMPS sur MANOU.)

Enfin, M. Textor de Ravisi lui-même va nous offrir une preuve de l'antiquité de cette triade.

Expliquant le sens mystérieux de la syllabe AUM qui se trouve en tête des védas, il dit :

« AUM n'est-il pas l'évocation de la trimourty, la prière par excellence : a, voulant dire Brahma ; u, Vichnou; et m, Siva... »

(T. de RAVISI, réponse à M. E. BURNOUF.)

3° Sur l'incarnation.

« Brahma s'incarne au début même du monde, il produit d'abord Nara, l'Esprit-Saint qui crée les eaux.

« Les eaux ont été appelées Naras, parce qu'elles étaient la production de Nara, l'Esprit divin... »

(Livre Ier, *sloca* 10.)

« Puis de sa propre substance il produit son fils Viradj.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle, et en s'unissant à cette partie femelle il engendra Viradj... »

(MANOU, livre Ier, *sloca* 32.)

« De ces incarnations sont nées les trois personnes de la trinité, Brahma, Vischnou, Siva, que les plus anciens monuments religieux de l'époque védique nomment aussi Brahma-Viradj-Nara.

Plus tard, c'est par Vischnou ou Viradj le fils, que Brahma le père s'incarne plus spécialement quand il veut correspondre avec les hommes ses créatures.

Le rédacteur apocryphe du *Pentateuque* attribué à Moïse ne s'est pas plus soustrait que les prêtres de Chaldée et ceux de Memphis à cette croyance, que l'Inde avait transmise à tous les peuples, de la double nature mâle et femelle de Brahma.

Voici en effet le passage de la Genèse biblique qui se rapporte à la création de l'homme tel qu'il doit être traduit mot à mot.

« Au sixième jour, Élahim (en hébreu les dieux) fit les reptiles terrestres, les animaux quadrupèdes et sauvages... et il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et il créa l'homme à son image, et il le créa *mâle et femelle*, et il se reposa le septième jour, et il bénit ce septième jour... Et il dit : croissez et multipliez... »

Le Dieu qui crée est ici mâle et femelle, puisqu'il crée ainsi

l'homme à son image et le pourvoit en une seule personne d'une nature androgyne; ce n'est que beaucoup plus tard qu'il s'avise de séparer la partie femelle de la partie mâle et de faire la femme.

C'est cette croyance à la double nature qui fait que le poëte de la Genèse appelle le créateur Élahim, c'est-à-dire les dieux.

De même la belle statue d'Hermaphrodite que l'art antique nous a léguée est une représention symbolique, non d'une monstruosité de la nature comme beaucoup le croient, mais de la croyance primitive en dieu mâle et femelle, qui se trouve dans la tradition de tous les peuples indo-égyptiens et indo-européens.

4° Sur l'immortalité de l'âme.

« De tous les devoirs, le principal est d'acquérir la connaissance de l'Ame suprême; c'est la première de toutes les sciences, par elle on acquiert l'immortalité. »

(MANOU, livre XII, *sloca* 85.)

« Ainsi l'homme qui reconnaît dans sa propre âme l'Ame suprême, présente dans toutes les créatures, se montre le même à l'égard de tous et obtient le sort le plus heureux, celui d'être enfin absorbé dans le sein de Brahma. »

(MANOU, livre XII, *slôca* 125.)

« Oui, parmi ces six devoirs, l'étude du véda, dans le but de connaître e créateur suprême (Paramatma), est regardé comme le plus efficace pour procurer la félicité en ce monde et dans l'autre. »

(MANOU, livre XII, *sloca* 26.)

« L'homme qui accomplit des actes pieux intéressés *parvient au rang des dévas* (saints), mais celui qui accomplit des

œuvres pieuses désintéressées se dépouille pour toujours des cinq éléments.

« Voyant l'Ame suprême dans tous les êtres et tous les êtres dans l'Ame suprême, en offrant son âme en sacrifice, il s'identifie avec l'*être qui brille de sa propre splendeur.* »

(MANOU, livre XII, *slocas* 90 et 91.)

Je n'insiste pas, on trouverait plus de cent textes dans Manou aussi clairs et aussi probants.

8° Sur la récompense et le châtiment dans le swarga ou le naraca.

« La dévotion et l'amour de l'*âme divine* sont pour les brahmes les meilleurs moyens de parvenir au bonheur suprême; par la dévotion il efface ses fautes, par la connaissance de dieu il se procure l'immortalité. »

(MANOU, livre XII, *sloca* 104.)

« L'homme qui a passé d'ordre en ordre (bramatchari, élève en théologie, grihásta, maître de maison, vânaprastha, anachorète), qui a fait par le feu les sacrifices requis, qui a toujours maîtrisé ses organes, s'est fatigué de donner des aumônes et de faire des offrandes, en se consacrant à la vie ascétique, obtient après sa mort la *suprême félicité.* »

(MANOU, livre VI, *sloca* 34.)

« Mais le brahme qui, sans avoir étudié les livres saints, sans avoir engendré de fils et fait des sacrifices, *désire la béatitude finale, va dans l'enfer.* »

(MANOU, livre VI, *sloca* 37.)

« De même que les hommes austères, la femme vertueuse, qui, après la mort de son mari, se conserve parfaitement

chaste, va droit au ciel, quoiqu'elle n'ait pas d'enfant *pour accomplir les cérémonies funéraires sur sa tombe.* »

(MANOU, livre V, *sloca* 160.)

« L'homme dont l'intelligence exerce une autorité souveraine sur ses paroles, son esprit et son corps... qui réprime le désir et la colère, obtient par ce moyen la béatitude finale. »

(MANOU, livre XII, *slocas* 10 et 11.)

« Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils, et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer. »

(MANOU, livre XII, *sloca* 16.)

« Si l'âme pratique presque toujours la vertu, et rarement le vice, reprenant un corps tiré des cinq éléments, elle savoure les délices du paradis (swarga). »

(MANOU, livre XII, *sloca* 20.)

Accumuler les textes ne ferait qu'allonger le débat. L'ouvrage de Manou tout entier n'est qu'un code religieux enseignant les moyens de gagner le ciel et d'éviter l'enfer.

6° Sur la métempsycose.

La religion brahmanique n'a pas admis l'éternité des peines, ce dogme absurde qui répugne à la croyance des peuples civilisés, et que le catholicisme voudrait bien, s'il n'était condamné à l'immobilité, enlever aujourd'hui de sa mythologie.

Suivant les védas et Manou, après un certain temps passé à se purifier dans les enfers, l'âme humaine revient accomplir une nouvelle série de migrations sur la terre avant de pouvoir s'élever jusqu'au séjour de Brahma.

J'ai donné, dans la première partie de cet ouvrage, la tra-

duction du livre entier de Manou consacré à cette croyance.

Comme sacrifices, cérémonies et sacrements, le brahmanisme possède de toute antiquité le baptême dans les fleuves sacrés et par l'eau lustrale des pagodes, l'initiation ou confirmation, l'ordination des prêtres, l'onction des rois, le sacrifice du sarvaméda, dans lequel Brahma lui-même descend sur l'autel s'immoler pour la création. A l'issue de cet office, le prêtre brahme partage entre tous les assistants les galettes de riz et l'eau de safran parfumée (pantcha-amrita) qu'il a consacrées à Dieu sur l'autel.

Il n'est pas jusqu'à la confession qui ne soit d'origine brahmanique.

« Par un aveu fait devant tout le monde, par le repentir, par la dévotion, par la récitation des prières sacrées, un pécheur peut être déchargé de ses fautes... »

(Manou, livre XI, *sloca* 227.)

N'oublions pas que la confession était publique dans les premiers temps du christianisme.

Est-ce que la fameuse parole attribuée à Jésus, et sur laquelle les prêtres romains assoient la confession : Ce que vous lierez sur la terre sera lié aux cieux, etc., peut être comparée dans son sens mystique, au texte simple, clair, précis de Manou que nous venons de donner ?

Les cénobites, anachorètes et dévots ascétiques, sannyassis, vânaprasthas et yatis, sont d'une telle antiquité dans la religion brahmanique que Manou leur consacre tout son sixième livre, sous ce titre :

Devoirs de l'anachorète et du dévot ascétique.

Que dire de cet ensemble de croyances, dogmes, cérémo-

nies, sacrifices, sacrements et coutumes, tous prouvés par des textes irréfutables du plus ancien et du plus authentique d législateurs, le divin Manou?

Où était Moïse, où était le Christ, où était Calmette, où étaient les bons jésuites à l'époque des védas et de Manou?

Est-ce la morale que, suivant vous, le brahmanisme aurait empruntée au christianisme? Sur ce point vous n'êtes pas plus heureux que sur les croyances primitives et les dogmes.

Ouvrez encore Manou, livre VI, *sloca* 92, et vous lirez :

« La résignation, l'*action de rendre le bien pour le mal*, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des sastras (sainte Écriture), celle de l'Ame suprême, la véracité et l'abstinence de colère, telles sont les dix vertus en quoi consistent le devoir.

« Les brahmes qui étudient ces dix préceptes du devoir, et après les avoir étudiés s'y conforment, parviennent à la condition suprême. »

Je le demande à tout lecteur impartial, qu'est-ce que le christianisme a ajouté, comme morale, à ces sublimes prescriptions?

Cette maxime *de rendre le bien pour le mal*, qui paraissait être un des plus beaux fleurons de la couronne du christianisme, ne lui appartient même pas en propre, Manou l'avait émise plusieurs milliers d'années avant lui...

Ainsi, dogmes, croyances, cérémonies, unité et trinité, incarnations et morale, tout appartient en propre au brahmanisme, et le christianisme, pour se soustraire au reproche de n'être qu'un copiste, n'a pas même cette ressource qui rentre dans ses cordes habituelles, de nier les védas et Manou.

L'authenticité des védas et de Manou ne se peut plus nier aujourd'hui.

A côté de cet état religieux et moral, pour compléter l'esquisse de cette vieille civilisation de l'Inde, il ne me paraît pas inutile de placer le tableau rapide des conquêtes philosophiques, scientifiques et littéraires des brahmes.

En philosophie. Ils ont créé de toute pièce les deux systèmes du spiriritualisme et du matérialisme, de la philosophie métaphysique et de la philosophie positive.

Le premier enseigné dans l'école védanta, qui a pour fondateur Vyasa ;

Le second enseigné dans l'école sankya, qui a pour fondateur Kapila.

En science astronomique. Ils ont fixé le calendrier, inventé le zodiaque, fait les calculs de précession des équinoxes, découvert les lois générales des mouvements, observé et prédit les éclipses.

En mathématique. Ils ont inventé le système décimal, l'algèbre, les calculs différentiel, intégral et infinitésimal. Ils ont découvert également la géométrie et la trigonométrie, et, dans ces deux sciences, ils ont posé et résolu des théorèmes qui n'ont été découverts en Europe qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Ce sont les brahmes qui ont, en effet, déduit les premiers la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés, et calculé les rapports de la circonférence au diamètre.

Il faut encore leur restituer le carré de l'hypoténuse et la table si improprement appelée de Pythagore, que l'on trouve gravés sur le gôparame de la plupart des grandes pagodes.

En physique. Ils posèrent ce principe, qui est encore le nôtre aujourd'hui : que l'univers est un tout harmonieux sou-

mis à des lois que l'on peut fixer à l'aide de l'observation et de l'expérimentation. Ils découvrirent l'hydrostatique, et la fameuse proposition que : tout corps plongé dans l'eau perd de son propre poids un poids égal au volume d'eau qu'il déplace, n'est qu'un emprunt fait aux brahmes par le fameux architecte grec Archimède.

Les physiciens des pagodes calculèrent la vitesse de la lumière, fixèrent d'une manière positive les lois qu'elle suit dans sa réflexion. Et enfin, sans l'avoir employée comme force motrice, il est hors de doute, par les calculs de Sourya-Sidhenta, qu'ils connurent et calculèrent la force de la vapeur.

En chimie. Ils connaissaient la composition de l'eau et ont formulé sur les gaz la fameuse loi que nous ne connaissons que d'hier : *les volumes des gaz sont en raison inverse des pressions qu'ils supportent.*

Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique, muriatique, les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, de zinc, les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic, les sulfates de zinc et de fer, les carbonates de fer, de plomb et de soude, le nitrate d'argent et la poudre. — Le père Calmette revendique-t-il ces inventions, et notamment la dernière ?

En médecine. Leur savoir était vraiment étonnant. Dans Tcharaka et Sousrouta, les deux princes de la médecine indoue, se trouve exposé tout le système qu'Hippocrate s'est approprié plus tard. Sousrouta, notamment, pose les principes de la médecine préventive ou hygiène, qu'il met bien au-dessus de la médecine curative, trop souvent empirique suivant lui. Sommes-nous plus avancés aujourd'hui ? Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les médecins arabes qui jouirent au

moyen âge d'une célébrité méritée, Averroès entre autres, parlent constamment des médecins indous, et les regardent comme les initiateurs des Grecs et les leurs.

En pharmacologie. Ils connaissaient tous les simples, leurs propriétés, leur emploi, et sur ce point n'ont pas cessé de donner des leçons à l'Europe. Tout récemment encore, nous avons reçu d'eux le traitement de l'asthme par le datura.

En chirurgie. Ils ne sont pas moins remarquables. Ils faisaient la taille de la pierre, réussissaient admirablement l'opération de la cataracte et l'extraction du fœtus, dont tous les cas singuliers ou dangereux sont décrits par Tharaka avec un extraordinaire esprit scientifique.

Comme grammairiens. Ils ont formé la langue la plus merveilleuse qui soit au monde, le samscrit, qui a donné naissance à la plupart des idiomes de l'Orient et des contrées indo-européennes.

Comme poëtes. Ils ont traité tous les genres et sont passés maîtres dans tous. *Sacountala*, *Avrita*, la *Phèdre* indoue, *Saranga* et mille autres drames n'ont de supérieurs ni dans Sophocle et Euripide, ni dans Corneille ou Shakespeare. Leur poésie descriptive n'a jamais été égalée. Il faut lire dans le *Megadata* les plaintes d'un proscrit, qui charge un nuage qui passe de porter son souvenir à sa chaumière, à ses parents, à ses amis, qu'il ne doit plus revoir, pour se faire une idée de la splendeur à laquelle ce genre est arrivé dans l'Inde. Leurs fables ont été copiées par tous les peuples anciens et modernes, qui ne se sont même pas donné la peine de nuancer différemment le sujet de ces petits drames.

En musique. Ils ont inventé la gamme avec ses différences de tons et demi-tons, bien avant Gui d'Arezzo : voici la gamme indoue :

Sa — Ri — Ga — Ma — Pa — Da — Ni — Sa.

En architecture. Ils semblent avoir épuisé tout ce que le génie de l'homme est capable de concevoir, dômes hardis, coupoles élancées, minarets avec de la dentelle de marbre, tours gothiques, plein cintre grec, style polychrome, tous les genres et toutes les époques se trouvent là, accusant l'origine et la date des différentes peuplades qui, en émigrant, ont emporté les souvenirs de l'art natal.

En sculpture. Ils conçurent le grandiose, les grands effets par les masses, mais ne peuvent rivaliser avec les splendeurs de l'art grec.

En peinture. Ils ne s'élevèrent pas au-dessus du métier.

Tels furent les résultats conquis par cette vieille et imposante civilisation brahmanique.

Il est temps de conclure, car, en face de ce passé grandiose, je me demande parfois s'il n'y a pas eu un peu de simplicité de ma part, dans le fait de prendre au sérieux les prétentions de cinq ou six Calmettes et autres jésuites, qui viennent nous débiter tout simplement cette escobarderie scientifique : *l'Inde ancienne, mais c'est nous qui l'avons faite !...*

Le temps n'est plus où on imposait le mensonge religieux par le bûcher.

Le temps n'est plus où le saint office étouffait la vérité dans des flots de sang.

Toutes les foudres de Rome, toutes les subtilités de ses

adeptes, n'empêcheront pas que la science poursuivant son chemin ne dise au christianisme : Tout ce que vous revendiquez, unité et trinité de l'Être suprême, immortalité, récompense et châtiment, ciel et enfer, cérémonies, culte, morale, tout cela existait avant vous, vous n'êtes qu'une simplification des panthéons anciens.

Vous n'êtes qu'une pâle copie du brahmanisme.

FIN.

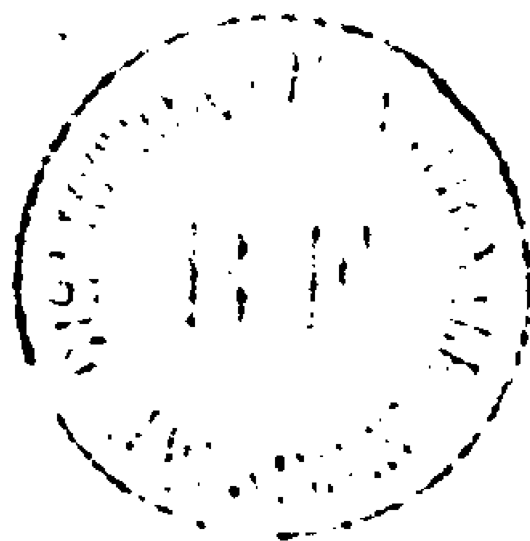


TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

Christna et le Christ 5

PREMIÈRE PARTIE.

ESSAIS SUR QUELQUES MYTHES RELIGIEUX DE L'INDE.

CHAPITRE PREMIER.

Deus et Sacerdos. 11

CHAPITRE II.

De l'interprétation mythologique.. 23

CHAPITRE III.

L'Inde des védas et de Manou a-t-elle été monothéiste. 31

CHAPITRE IV.

La secte des djeïnas.. 51

CHAPITRE V.

Le sacrifice du brahme Cahla-Sarma 75

CHAPITRE VI.

La légende du Yaca-Dassy ou onzième jour de la lune consacré à Christna, d'après le djeïnisme et le brahmanisme. 79

CHAPITRE VII.

Les mentrams. Pouvoir de la prière. 88

CHAPITRE VIII.

Le mystérieux monosyllabe *Aum* et la trinité (Trimourti).. 92

CHAPITRE IX.

De la transmigration des âmes ou métempsycose. 93

CHAPITRE X.

Un texte du Bagavatta sur la transmigration. 137

CHAPITRE XI.

Séjours de béatitude (swarga, keilassa, veikonta, sattia-loca). . . . 140

CHAPITRE XII.

Mokcha et Nirvana 142

CHAPITRE XIII.

Le naraca (enfer). 147

CHAPITRE XIV.

Le culte du soleil (l'eau et le feu). 150

CHAPITRE XV.

Sentences djeïnistes et brahmaniques. 156

CHAPITRE XVI.

Du symbolisme antique. Le mythe du linguam. 163

CHAPITRE XVII.

Du symbolisme antique. Le mythe du linguan (*suite*). Une orgie sacerdotale dans la pagode de Kandah-Swany. 174

CHAPITRE XVIII.

Du symbolisme antique (*suite*). Le culte du linguam, de Priape, du phallus, des sculptures ithyphalliques de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et des cathédrales du moyen âge. 197

CHAPITRE XIX.

Le culte du nahamam (le linguam et le nahamam). 206

CHAPITRE XX.

Gardawababya (le lotus blanc). 210

CHAPITRE XXI.

L'homme et la femme primitifs (d'après les traditions brahmaniques). 217

CHAPITRE XXII.

Nara et Nari. 221

CHAPITRE XXIII.

Un texte du Padma-Pourana. 225

CHAPITRE XXIV.

L'Esprit-Saint. 227

CHAPITRE XXV.

Les sept richis de l'Inde et les sept sages de la Grèce. 229

CHAPITRE XXVI.

Père-Fils-Esprit. 233

CHAPITRE XXVII.

La trinité vierge (Brahmy-Lakmy-Sakty ou Parvady). 235

CHAPITRE XXVIII.

La triade et la Vierge de l'antique pagode d'Éléphanta. 239

CHAPITRE XXIX.

Extrait du recueil des légendes sacrées du temple de Djaganatta (Djaggernat). 242

DEUXIÈME PARTIE.

LE MYTHE DE L'INCARNATION. — CHRISTNA.

RÉVÉLATION BRAHMANIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Brahma, Hiranyagarbha. 257

CHAPITRE II.

De l'esprit des incarnations brahmaniques. 266

CHAPITRE III.

De la révélation brahmanique (le véda). 272

CHAPITRE IV.

Les légendes des incarnations et de la révélation. 275

CHAPITRE V.

Canya (la vierge). 277

CHAPITRE VI.

Un texte de Manou. 281

CHAPITRE VII.

Christnasya ukti vidsanâ vâné 286

CHAPITRE VIII.

Manou sur la confession. 291

CHAPITRE IX.

Le tribunal religieux. 296

CHAPITRE X.

Kalavatty ressuscitée par Christna. 298

CHAPITRE XI.

L'incarnation, transmigration des dieux. 303

CHAPITRE XII.

La transmigration des âmes et le spiritisme dans l'Inde. 304

CHAPITRE XIII.

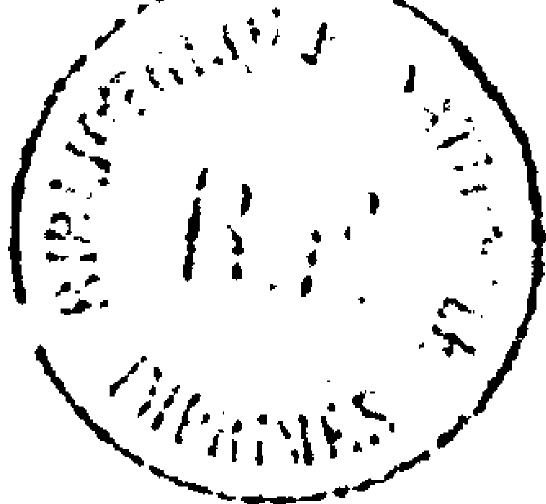
La femme telle que l'a faite le prêtre dans la société brahmanique. 307

TROISIÈME PARTIE.

CHRISTNA ET LE CHRIST.

Brahmanisme et christianisme. 323

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



524-8-13. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

